Avec les Nuls, tout devient facile !

La Sociologie

POUR LES NULS

- ✔ Le B.A.-BA de la sociologie
- ✔ Les mécanismes qui régissent nos sociétés
- ✔ Inégalité, culture, religion : les principaux objets d'étude
- ✔ Dix grands sociologues, dix concepts clés et dix études majeures de la sociologie

Jay Gabler
Alexis Trémoulinas
Sociologues

Avec les Nuls, tout devient facile !

La Sociologie

POUR LES NULS

- ✔ Le B.A.-BA de la sociologie
- ✔ Les mécanismes qui régissent nos sociétés
- ✔ Inégalité, culture, religion : les principaux objets d'étude
- ✔ Dix grands sociologues, dix concepts clés et dix études majeures de la sociologie

Jay Gabler
Alexis Trémoulinas
Sociologues

La Sociologie pour les nuls

Alexis Trémoulinas

FIRST Editions

La Sociologie pour les Nuls

Titre de l'édition américaine : *Sociology For Dummies*
Publié par
Wiley Publishing, Inc.
111 River St.
Hoboken, NJ07030 -5774
USA
Copyright © 2010 Wiley Publishing, Inc.

«Pour les Nuls » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.
«For Dummies » est une marque déposée de Wiley Publishing, Inc.

© Éditions First- Gründ, Paris, 2013 pour l'édition française. Publié en accord avec Wiley Publishing, Inc.
60, rue Mazarine
75006 Paris – France
Tél. 01 45 49 60 00
Fax 01 45 49 60 01
Courriel : firstinfo@efirst.com
Internet : www.editionsfirst.fr
ISBN numérique : 9782754051149
ISBN : 978-2-7540-3771-6
Dépôt légal : janvier 2013

Ouvrage dirigé par Benjamin Arranger
Secrétariat d'édition : Capucine Panissal
Correction : Marion Bello
Dessins humoristiques : Marc Chalvin
Couverture et mise en pages : **ReskatoЯ**
Fabrication : Antoine Paolucci
Production : Emmanuelle Clément
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions

civiles ou pénales.

À propos des auteurs

Auteur, rédacteur en chef et professeur d'université, **Jay Gabler** vit à Minneapolis. Il est titulaire d'une licence, obtenue à l'université de Boston, et de plusieurs diplômes de troisième cycle, dont un doctorat de sociologie, décroché à l'université Harvard. Il a publié avec des collègues plusieurs études, dont l'ouvrage intitulé *Reconstructing the University* (cosigné par David John Frank, Stanford University Press, 2006). Il enseigne actuellement la sociologie, la psychologie et les sciences de l'éducation au Rasmussen College. Il est également rédacteur en chef adjoint de *Twin Cities Daily Planet*, publication au sein de laquelle il écrit régulièrement des articles sur l'art. Il est aussi l'auteur de la toute dernière édition de l'*Insiders' Guide to the Twin Cities* (Globe Pequot Press, 2010).

Alexis Trémoulinas a réalisé l'adaptation française de cet ouvrage. Il est docteur en sociologie de Sciences Po. Actuellement professeur en classes préparatoires aux grandes écoles, il enseigne la sociologie et l'économie. Il a publié *Sociologie des changements sociaux* (La Découverte, 2006) et *Comprendre la crise* (Bréal, 3e édition, 2012), ainsi qu'un certain nombre d'articles scientifiques dans des revues comme *Revue française de sociologie*, *Genèses* ou *L'Année sociologique*.

Dédicace

Dédicace

À David John Frank et Jason Kaufman, mes mentors dans le domaine de la sociologie.

— Jay Gabler

À mon père, pour qui la sociologie est lumineuse quand son langage n’est pas trop complexe.

— Alexis Trémoulinas

La Sociologie Pour les Nuls

Sommaire

Page de titre
Page de copyright
À propos des auteurs
Dédicace
Introduction
À propos de ce livre
Les conventions utilisées dans ce livre
La sociologie est sujette à controverse : préparez-vous !
Comment ce livre est organisé
Première partie: Le B.A.-BA de la sociologie
Deuxième partie : Voir la société avec les yeux du sociologue
Troisième partie : Égalité et inégalité au sein d'un monde divers
Quatrième partie: Les arcanes de l'organisation sociale
Cinquième partie : La sociologie dans votre vie
Sixième partie: La partie des Dix
Les icônes utilisées dans ce livre
Et maintenant, par où commencer ?

Première partie - Le B.A.-BA de la sociologie

Chapitre 1 - Cerner la sociologie
Comprendre la sociologie
Définir la sociologie
L'histoire de la sociologie
Pratiquer la sociologie

Voir le monde avec les yeux d'un sociologue
Comprendre la culture
La microsociologie
La sociologie des réseaux
Saisir la différence entre individu et groupe
La stratification sociale
L'ethnicité et le genre
La religion
Délinquance et déviance
L'organisation sociale
La culture organisationnelle
Les mouvements sociaux et la sociologie politique
La sociologie urbaine
La sociologie et votre vie
Le parcours personnel
Le changement social
La sociologie pour les nuls… vraiment nuls
Chapitre 2 - Qu'est-ce que la sociologie et pourquoi s'y intéresser?
Découvrir ce qu'est la sociologie
Définir la sociologie
Étudier scientifiquement la société
Poser des questions sociologiques et y répondre
Découvrir où s'exerce la sociologie
Les universités
Les centres de recherche
L'État
Le journalisme
Le monde des affaires et les consultants
La vie quotidienne
Identifier l'influence de la sociologie sur sa vie et son environnement
Réfléchir au monde social avec objectivité, sans porter de jugement
Visualiser les liens d'une époque à l'autre et d'un lieu à un autre
Découvrir l'essentiel… et l'accessoire
Contribuer à la politique sociale
Voir les problèmes quotidiens sous un angle

unique
Chapitre 3 - L'histoire de la sociologie
Qui peut bien s'intéresser à l'histoire ?
Les réflexions sur la société avant la naissance de la sociologie
Les gens sont partout pareils… ou presque
Les présociologues, ces gens avec des idées sur la société
L'éclatement des révolutions politiques et industrielles
Le développement de la «sociologie»
Comprendre la vie sous l'angle du positivisme
Les thèmes prisés par les premiers sociologues
La sociologie, science la plus ambitieuse
Le triumvirat de la sociologie
Karl Marx
Émile Durkheim
Max Weber
La sociologie au XXe siècle
La sociologie de terrain ou l'« école de Chicago »
La sociologie de Pierre Bourdieu
La sociologie d'aujourd'hui
Chapitre 4 - Les méthodes de la sociologie : parce que la société ne tient pas dans une éprouvette
Les phases de la recherche sociologique
Poser sa question
Vérifier dans la littérature
Opérationnaliser sa question et trouver des données
Analyser ses données
Interpréter ses résultats
Choisir une méthode
Quantité contre qualité
Transversal contre longitudinal
Les méthodes hybrides
Analyser… les outils d'analyse
Les statistiques
Les données qualitatives
Se préparer à rencontrer des pièges

Divergence entre les données et la théorie
Faire du zèle
Les liens manquants
Pagaille dans les statistiques
Oh, m… ince !

Deuxième partie - Voir la société avec les yeux du sociologue

Chapitre 5 - La socialisation : qu'est-ce que la culture, et où s'en procurer?
Comprendre ce qu'est (et n'est pas) la culture
Définition de la culture
La structure décomposée
Étude du continuum culture-structure
Étudier la culture : production et consommation
La culture sous d'autres angles
La production de la culture
La réception de la culture
La culture à la portée de tous
La sous-culture
Les microcultures
Le partage par la socialisation
La psychologie sociale, ou l'inné contre l'acquis
Vous êtes ce que les autres pensent de vous
Le paradoxe de cette culture qui nous rassemble et nous divise
Unir par la culture
Se diviser à cause de la culture
Chapitre 6 - Microsociologie : si la vie est un jeu, quelles en sont les règles?
Tout le paradoxe de la société
Les faits sociaux ou la somme de nos parties
Utiliser un outil de son répertoire social… sans en devenir un soi-même
Les choix rationnels et irrationnels
Effectuer des choix rationnels… ou essayer, tout du moins

Oh ! Faire de mauvais choix est fréquent
L'interactionnisme symbolique : la vie est une scène de théâtre
Les règles du jeu
Changer de rôle et de cadre
Chapitre 7 - Piégés dans la Toile : le pouvoir des réseaux
Le village mondial : voir la société comme un réseau
Les réseaux égocentriques : tout tourne autour de vous
Une toile de relations
La force des « liens faibles »
Pourquoi les « connaissances » sont plus précieuses que les meilleurs amis
Repérer un trou structurel et plonger dedans !
Plongée dans l'analyse des réseaux
La différence entre « votre » société et « la » société
Ouvrir les canaux de communication
Le réseautage social en ligne : rendre visible l'invisible

Troisième partie - La division, euh… l'union fait la force : égalité et inégalité au sein d'un monde divers

Chapitre 8 - La stratification sociale
Les revenus et le prestige : Marx, Weber et Bourdieu
Marx
Weber
Bourdieu
Dynamiques de la stratification
Moyennisation ou polarisation ?
La mobilité sociale
La stratification sociale est primordiale
Chapitre 9 - L'ethnicité
Entre préjugés et discrimination, la frontière est ténue

Race, couleur de peau et ethnicité
On peut choisir son ethnicité, mais pas sa couleur de peau.
La discrimination raciale consciente et inconsciente
Le mythe de la « minorité modèle »
Immigration et « assimilation » (ou pas)
Chapitre 10 - Hommes et femmes
Le mouvement féministe et les mécontentements associés
Droits des LGBT et déconstruction de la notion de genre
Sexe et genre ont encore leur importance
Chapitre 11 - La foi religieuse dans le monde moderne
Comprendre la place de la religion dans l'histoire
Marx et l'« opium du peuple »
La métaphore d'Émile Durkheim pour décrire la société
Weber, l'aiguilleur
La religion : croyances et pratiques
Opinions, idéologie et valeurs religieuses
Les organisations religieuses
Foi et liberté dans le monde actuel
Quand Dieu se consomme
Croyances, actes… et tout ce qui se situe entre les deux
Chapitre 12 - Délinquance et déviance
Tout crime ou délit est une déviance, mais une déviance n'est pas forcément un crime ou délit
Les délinquants et criminels dans la société
Certains criminels ou délinquants sont tout simplement mauvais (mais…)
Certains criminels et délinquants répondent à des pulsions (mais…)
Certains crimes et délits sont tout simplement normaux
La construction sociale des crimes et délits
Dans les tribunaux
Dans la rue

Devenir déviant
Lutter contre le crime
Ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas
Le taux d'incarcération record des États-Unis

Quatrième partie - Les arcanes de l'organisation sociale

Chapitre 13 - La culture d'entreprise : étude des organisations (et désorganisations)
L'énigme de l'entreprise : pas si simple de faire des bénéfices
La grande idée de Weber sur les organisations
La bureaucratie à l'état pur
Mesurer la contenance des pelles : efficacité, efficacité !
Les limites de la raison
Pour que chacun se sente unique: les études de Hawthorne et le Mouvement des relations humaines
La culture d'entreprise : comme à la maison
Les limites de la bureaucratie et l'analyse stratégique
Chapitre 14 - Les règles du jeu : mouvements sociaux et sociologie politique
L'État aux manettes
État et structure sociale
Causes des révolutions politiques
Le partage (ou non) du pouvoir
Les modèles de conflit : chacun pour soi
Les modèles pluralistes : l'égalité avant tout
Mouvements sociaux, l'expression d'un désir de changement
Naissance d'un mouvement social
Rassembler les troupes
Les critères de succès d'un mouvement social
Chapitre 15 - Sociologie urbaine et démographie : l'amour ou la haine au cœur de la ville

Sociologie dans la ville
La foule solitaire
Les « gars de la rue »
Des quartiers en mutation
Toc toc… Vous auriez du sel ?
Les quartiers à un tournant
La question du ghetto
Périls et promesses de la vie en ville
La haute société, la classe populaire et le quart-monde
L'embourgeoisement et la nouvelle classe créative

Cinquième partie - La sociologie dans votre vie

Chapitre 16 - Naissance, premier emploi, premier enfant, adieux : la famille et le cours de la vie
La construction sociale de l'âge
L'« invention » de l'enfance
De nouveau 18 ans : les nouveaux seniors
Parcourir le chemin de la vie
Démographie et étapes de la vie
Les différentes formes du cercle de la vie
La santé dans la société
La signification de l'expression « être en bonne santé »
Organiser et dispenser les soins de santé
Passé et présent familial
Ce que nous n'avons jamais été
La famille d'aujourd'hui
Chapitre 17 - Comprendre les changements sociaux
Pourquoi les sociétés changent-elles ?
Marx et son incontournable révolution
Plus de diversité pour Durkheim
Weber, dans la « cage de fer »
Qu'est-ce qui nous attend ?
La mondialisation
Une diversité en hausse… et en baisse

L'avènement de la technologie
La croissance de la classe moyenne
Une leçon du passé : changer les choses sans paniquer
L'avenir de la sociologie
La sociologie continuera-t-elle d'exister ?
Le paradoxe : plus de données mais moins d'informations

Sixième partie - La partie des Dix

Chapitre 18 - Dix bouquins de sociologie qui ne vous serviront pas de somnifères
Pierre Bourdieu : Le Bal des célibataires
William Foote Whyte : Street Corner Society
Didier Fassin : La Force de l'ordre
Erving Goffman : La Présentation de soi (La Mise en scène de la vie quotidienne, tome I)
Max Weber : L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme
Pierre Merle : La Ségrégation scolaire
Hugues Lagrange : Le Déni des cultures
Louis Chauvel : Les Classes moyennes à la dérive
Christian Baudelot et Roger Establet : Le Suicide : l'envers de notre monde
Luc Boltanski : Énigmes et complots
Chapitre 19 - Dix façons de porter un regard sociologique sur son quotidien
Porter un regard critique sur les affirmations selon lesquelles « la recherche prouve » telle ou telle chose
Se méfier des affirmations sur la société impossibles à prouver
Déceler les obstacles à une bonne communication
Cerner la différence entre l'identité que vous choisissez et celles que vous attribuent les autres
Comprendre l'art : il vous paraît déroutant ? Normal, c'est fait exprès

Savoir bâtir des relations
Changer la société : être optimiste tout en conservant des attentes raisonnables
Apprendre à déclencher un mouvement social
Diriger son entreprise avec efficacité
Comprendre comment nous pouvons à la fois être tous différents et tous semblables
Chapitre 20 - Dix mythes sur la société déboulonnés par la sociologie
Tout le monde peut obtenir ce qu'il mérite s'il fait des efforts et affiche de la détermination
Nos actes reflètent nos valeurs
Nous subissons un lavage de cerveau orchestré par les médias
Les «propos de bistrot » sont une sociologie comme une autre
L'ethnicité n'a plus aucune importance
À la longue, les immigrés finissent par être assimilés et par adopter une nouvelle culture
La bureaucratie est déshumanisante
Les gens font de mauvais choix uniquement parce qu'ils ne reçoivent pas les bons messages
La société nous empêche d'être vraiment « nous-mêmes »
La société parfaite existe
Index

Introduction

Bienvenue dans l'univers de la sociologie ! Cet ouvrage a été écrit afin de vous présenter l'une des disciplines scientifiques les plus importantes et fascinantes qui existent. Oui, cher lecteur, vous avez bien lu : la sociologie est une science. Les sociologues n'utilisent pas de béchers ni d'éprouvettes, mais, à l'instar des naturalistes, ils cherchent à apprendre des choses sur le monde en échafaudant des théories qu'ils mettent ensuite au banc d'essai *via* des observations systématiques.

C'est son sujet d'étude qui rend la sociologie à la fois intéressante, stimulante et difficile : la société, qui se révèle dans son ensemble vaste et d'une grande complexité. Les questions de sociologie ont leurs réponses, mais elles ne vont généralement pas de soi. Le défi n'est pas seulement de répondre aux questions, mais également de les *poser*, c'est-à-dire de réfléchir au sujet d'étude scientifique objectif qu'est la société. Votre papi, votre curé et le serveur de votre café préféré n'ont probablement aucun avis sur la façon dont les atomes sont reliés, mais ils ont sûrement un point de vue sur l'organisation de la société, et pourront vous dire par exemple si d'après eux la hausse du divorce est une bonne chose ou si la délinquance recule ou non. Étudier scientifiquement la société, c'est mettre temporairement de côté vos pensées sur la façon dont la société *devrait fonctionner*, et c'est regarder avec objectivité comment elle *fonctionne* effectivement.

Une fois que vous y êtes parvenu, vous pouvez apprendre des choses incroyables sur le monde qui vous entoure. Les réussites des sociologues figurent parmi les plus grandes

réalisations de l'espèce humaine, car, en sociologie, des gens de tous les horizons se réunissent pour comprendre avec objectivité la société, dans l'optique que celle-ci fonctionne mieux à long terme. Quelle que soit la façon dont vous êtes venu à la sociologie, cet ouvrage peut vous conduire à respecter plus encore non seulement les sociologues, mais également vos congénères, c'est-à-dire la première espèce sur terre capable de réaliser une autoanalyse. Lorsqu'ils observent la société, les sociologues ne tombent pas toujours sur des choses reluisantes, ce qui rend cette discipline d'autant plus importante : s'il faut savoir comment fonctionne une voiture avant de plonger le nez dans le moteur pour la réparer, vous devez comprendre le fonctionnement de la société avant de pouvoir la changer.

À propos de ce livre

Ce livre a été écrit afin de vous présenter la sociologie comme une base de connaissances sur la société et surtout comme un *moyen de réfléchir sur le monde*.

Avec un sujet aussi vaste et fluctuant que la société humaine, il serait stupide d'essayer d'écrire un « manuel de l'utilisateur », car le temps que l'encre sèche il serait déjà obsolète. Si cet ouvrage attise votre curiosité sur un aspect bien précis de la société, par exemple le marché du travail en France ou l'évolution du système de classes, parfait! Votre bibliothèque de quartier et la Toile regorgent d'études sur ces sujets, publiées par des sociologues et d'autres experts, et j'espère que ce livre vous rendra ces informations plus accessibles.

L'objectif de ce livre est de vous présenter la sociologie en tant que discipline, afin que vous disposiez des outils et de la compréhension nécessaires pour suivre aisément un cours de sociologie ou appliquer des concepts sociologiques dans votre vie professionnelle ou personnelle. Cet ouvrage aborde pour commencer des questions générales (qu'est-ce que la sociologie? Comment est-elle née? Qui s'y adonne et comment?) avant de plonger dans des sujets plus spécifiques (comment les sociologues étudient-ils la culture et la socialisation? Comment les sociologues définissent-ils les notions de « classe » et d'«ethnicité»?) et de se pencher sur les applications de ces idées (comment utiliser la sociologie dans la vie de tous les jours?).

Les sociologues étudient plein de choses, en fait tout ce qui est en rapport avec les interactions entre les êtres humains, ce qui signifie que leurs sujets d'étude sont également explorés par des personnes ne se considérant

pas comme des sociologues. La sociologie a cela d'unique qu'elle consiste en l'étude globale de *toutes* ces choses et non de certaines choses à l'exclusion des autres. En prenant en compte tous les aspects de l'univers social, les sociologues sont capables de repérer les liens qui échappent à ceux qui n'en étudient que certaines dimensions. Tout au long de cet ouvrage, l'accent est mis sur ce qu'a d'unique la perception sociologique de notre monde.

Les conventions utilisées dans ce livre

Il est bien entendu impossible de connaître chacun d'entre vous, mais on peut raisonnablement supposer que vous vivez au début du XXIe siècle, que vous avez une bonne raison de vous intéresser à la sociologie et que vous habitez sans doute dans un pays francophone. Aucune autre hypothèse sur la personne que vous êtes ou la motivation qui vous a poussé à vous procurer ce livre n'a été faite.

Les exemples et illustrations sont tirés d'un large éventail de situations sociales qui caractérisent la France du début du XXIe siècle, comme les conditions de vie des femmes, l'état de la délinquance ou de la famille, avec parfois des exemples tirés de pays étrangers, notamment les États-Unis.

Les termes sociologiques sont détaillés au fur et à mesure, mais quelques distinctions s'imposent en début d'ouvrage, par exemple la différence entre « société » et « sociologie » : la *société* est le sujet d'étude des sociologues, tandis que la sociologie est l'étude de la société. Le terme *social* fait référence à la société, aux personnes interagissant au sein de groupes ; le terme *sociologique* fait référence à la sociologie, à l'*étude* des personnes interagissant au sein de groupes. Si vous vous y perdez un peu, vous n'êtes pas le seul : même les journalistes emploient parfois à tort « sociologique » à la place de « social ». Si on assiste à une recrudescence de la délinquance dans votre ville, c'est un problème « social » et non « sociologique ». Si vous essayez d'étudier ce phénomène mais qu'il vous manque des données, vous vous heurtez *alors* à un véritable problème sociologique.

En outre, pour se projeter un peu vers la suite du livre (en

l’espèce, le chapitre 2), vous devez savoir que la sociologie n’a pas seulement cours dans les universités. C’est une manière d’observer l’univers social et un outil servant à comprendre la société, mais également une discipline universitaire, et la plupart des gens se présentant comme des « sociologues » travaillent dans des universités et instituts de recherche. Il y a de fortes chances que vous lisiez ce livre parce que vous suivez ou que vous vous apprêtez à suivre un cours de sociologie à l’université. Si ce n’est pas le cas, n’interrompez pas pour autant votre lecture! Cet ouvrage vous est également destiné. Vous y trouverez toutes sortes d’informations susceptibles de vous aider à comprendre le fonctionnement de votre lieu de travail, de votre quartier, de votre ville et même de certains membres de votre famille!

La sociologie est sujette à controverse : préparez-vous !

Comme mentionné plus haut, la sociologie est l'étude du monde social dans sa globalité. Cela signifie que, parmi les thèmes étudiés par les sociologues, certains sont particulièrement sujets à controverse. Si les sociologues évitaient les thèmes « sensibles », c'est toute la discipline… et ce livre qui s'écrouleraient.

Les sociologues ont aussi pour mission de traiter les dossiers brûlants, et certains, en lançant des pavés dans la mare, ont fait naître de grosses controverses. À l'heure de plonger corps et âme dans la sociologie, préparez-vous à tomber sur des idées qui ne vous plairont pas (et parfois pas du tout!). En voici un échantillon :

> - La religion est un moyen de soutirer de l'argent aux gens, sans aucun autre but constructif.
> - La dictature est la manière de gouverner la plus efficace, avec la personne la plus intelligente aux manettes.
> - La société fonctionne mieux quand les femmes restent à la maison à cuisiner et à faire le ménage, pendant que les hommes travaillent pour rapporter de l'argent.

Vous n'avez pas besoin d'être d'accord avec tous ces arguments pour étudier la sociologie, mais vous devez être prêt à *prendre en considération* des arguments que vous désapprouvez. Pourquoi réprouvez-vous un ou plusieurs de ces énoncés? Chacun d'eux constitue un argument *empirique*. Cela signifie qu'il est possible de le tester à l'aide de faits objectifs. Comment tester ces énoncés? Quelles données faudrait-il recueillir? Comment

analyseriez-vous ces données? Si vous estimez qu'ils ne reflètent pas la vérité, comment le prouver? Cette volonté de réfléchir sur le monde social en tant que scientifique, c'est-à-dire objectivement, est l'essence même de la sociologie.

Dans ce livre, vous allez tomber sur des idées et des arguments contraires à vos opinions. Dans ce cas, demandez-vous *pourquoi* vous n'êtes pas d'accord et ce que vous diriez dans le cadre d'un débat aux personnes avançant ces idées. Voilà ce qui s'appelle réfléchir comme un sociologue.

Comment ce livre est organisé

Cet ouvrage comprend six parties, dont on va maintenant dévoiler le contenu.

Première partie: Le B.A.-BA de la sociologie

Cette partie vous éclaire sur le pourquoi du comment : qu'est-ce que la sociologie? (L'étude scientifique de la société.) D'où vient-elle? (Du tumultueux XIX^{e} siècle.) Qui s'y adonne? (Les universitaires ainsi que les personnes étrangères au monde de l'Université qui en exploitent les outils et idées.) Comment se pratique-t-elle ? (Avec un éventail de méthodes complémentaires, dont aucune n'est parfaite mais qui toutes ont une certaine valeur.) La lecture de cette partie va vous aider à faire le tour de la notion de « sociologie ».

Deuxième partie : Voir la société avec les yeux du sociologue

Quel que soit l'aspect de la vie sociale qui vous intéresse, certaines conceptions sociologiques vont vous aider dans votre cheminement. Dans cette partie, j'explique comment les sociologues appréhendent la culture (ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas), le lien micro-macro (le rapport entre la société et les personnes interagissant entre elles) et l'importance des réseaux sociaux (quelle est la différence entre votre société et les personnes que vous connaissez et avec qui vous avez des relations?). Ces idées sont essentielles pour tout ce qui touche à la sociologie.

Troisième partie : Égalité et inégalité au sein d'un monde divers

Quiconque vivant en société est confronté à un moment ou à un autre à l'inégalité sociale. « Inégalité » n'est pas forcément synonyme de « stratification » (ce n'est pas parce que deux personnes sont différentes que l'une d'elles est meilleure que l'autre ou en position de force par rapport à elle), mais c'est très souvent le cas. Cette partie est consacrée à ce sujet sous toutes ses formes. Je commence par expliquer le concept de «stratification sociale » (quelle est la place de chacun dans la hiérarchie sociale?), puis je détaille les caractéristiques des divers groupes sociaux : ethnicité, sexe, genre, religion et loi (être du bon ou du mauvais côté de la loi).

Quatrième partie: Les arcanes de l'organisation sociale

Les êtres humains interagissent constamment, mais, comme ne sont pas sans le savoir les parents d'enfants en bas âge, « interagir » ne signifie pas forcément « être productif ». Entreprises, organismes à but non lucratif, États, mouvements sociaux et autres organisations sociales illustrent des tentatives délibérées de s'unir afin d'exécuter des tâches. Dans cette partie est exposé ce que les sociologues savent de la réussite ou de l'échec de ces tentatives. Les villes sont une forme légèrement différente d'organisation sociale, mais les personnes vivant dans une ville appartiennent, qu'elles le veuillent ou non, à une organisation sociale. Pour conclure cette partie, il faudra examiner la vie en ville (mais aussi en banlieue, chic ou non).

Cinquième partie : La sociologie dans votre vie

Votre vie est inextricablement liée à votre société, à savoir votre vie passée, votre vie actuelle et votre vie future. Comprendre la société peut vous aider à cerner votre propre vie. Dans cette partie, on voit d'abord comment les sociologues perçoivent les étapes de la vie des gens (enfance, vieillesse, santé et vie familiale), avant d'étudier ce que la sociologie peut nous révéler sur notre vie future.

Sixième partie: La partie des Dix

Cette dernière partie comprend trois chapitres bien spécifiques : quels ouvrages de sociologie abordables existe-t-il en dehors de celui que vous avez dans les mains? Comment utiliser la sociologie dans votre vie quotidienne? La conclusion de ce livre est le chapitre « Dix mythes sur la société déboulonnés par la sociologie ». Filez vers ce chapitre afin de voir comment une vision sociologique va modifier votre perception du monde social qui vous entoure.

Les icônes utilisées dans ce livre

Au fil de votre lecture, vous remarquerez des icônes dans la marge destinées à vous éclairer sur les notions abordées.

Cet avertissement signale un piège à éviter, un risque de confusion ou d'erreur.

Cette icône signale une information à ne manquer sous aucun prétexte.

Cette icône met l'accent sur des informations qu'il est indispensable de retenir.

Quand vous voyez cette icône, c'est que vous êtes en présence d'une information importante qui peut se révéler pratique dans vos études ou dans votre vie quotidienne.

Cette icône signale que les informations détaillées associées sont dignes d'intérêt pour le lecteur curieux.

Et maintenant, par où commencer ?

Dans la droite ligne de tous les *Pour les Nuls*, *La Sociologie pour les Nuls* est conçue de façon *modulaire*, c'est-à-dire que chaque partie est autonome. Par conséquent, si, alors que vous parcourez le sommaire, un thème attise irrémédiablement votre curiosité, n'hésitez pas à filer directement vers la section en question. Cela dit, cet ouvrage est structuré en commençant par des notions générales avant d'entrer au fur et à mesure dans le détail. Si vous êtes certain de lire tout le livre, il vaut donc mieux que vous commenciez par le début.

Vous pencher sur les encadrés, qui offrent des exemples concrets sur les notions abordées, est également conseillé. Ainsi, si le contenu devient trop théorique ou abstrait à vos yeux, lisez les encadrés pour bénéficier d'illustrations réalistes et concrètes. Allez, amusez-vous bien!

Première partie

Le B.A.-BA de la sociologie

« Comment ça, je ne corresponds pas à l'échantillon de population que vous recherchez actuellement ? »

Dans cette partie…

Qu'est-ce que la sociologie? Ce n'est pas un terme qui vient naturellement dans une conversation, à table, et la plupart des gens n'ont qu'une vague idée de sa signification. Une fois que vous aurez lu cette partie, vous saurez ce que renferme la sociologie, d'où elle vient, ce que font les sociologues, pourquoi et comment ils pratiquent la sociologie.

Chapitre 1

Cerner la sociologie

Dans ce chapitre :

- Comprendre la sociologie
- Voir le monde avec les yeux d'un sociologue
- Saisir les différences entre les individus et les groupes
- Se pencher sur l'organisation sociale
- Apprécier ses propres perceptions sociologiques

Vous avez peut-être le présent ouvrage entre les mains car vous êtes inscrit à un cours de sociologie à la fac ou parce que vous envisagez d'étudier cette discipline. Vous vous demandez si la sociologie pourrait vous aider dans votre métier, vous êtes simplement désireux de voir la société sous un angle différent ou vous vous interrogez sur la sociologie pour une autre raison. Quelle que soit cette dernière, vous lisez ce livre parce que vous souhaitez en savoir plus sur cette chose appelée « sociologie ».

Dans ce livre, les bases de la sociologie sont expliquées : son essence, comment elle se pratique et à quoi elle sert. De nombreuses conclusions auxquelles sont parvenus les sociologues sont présentées, avec pour but premier de vous parler de la *sociologie* et non de la *société*. Quand vous aurez bien saisi les notions de sociologie élémentaires, vous pourrez vous retrousser les manches et

naviguer sur la Toile ou fouiner dans les bibliothèques pour constater ce que les sociologues ont appris à un moment ou dans une région en particulier.

Ce chapitre est la carte routière qui vous permettra de vous orienter dans le restant de l'ouvrage. C'est une synthèse du livre, où l'on explique les principales idées traitées. Le contenu est organisé de façon à présenter d'abord les concepts généraux avant d'entrer dans les détails, mais chaque chapitre demeure autonome : vous n'êtes pas obligé d'attaquer ce livre par le début.

Quel que soit le cheminement adopté pour lire ce livre, et explorer la sociologie en général, vous apprécierez et trouverez cette discipline assez fascinante.

Comprendre la sociologie

La première partie de *La Sociologie pour les Nuls* explique les principes de base de la sociologie : ce qu'elle est, ce qu'elle est devenue et comment elle est pratiquée.

Définir la sociologie

En un mot, la sociologie est l'étude scientifique de la société. Les sociologues emploient des outils et des méthodes scientifiques pour comprendre comment et pourquoi les êtres humains se comportent ainsi lorsqu'ils interagissent au sein de groupes. Bien que les groupes sociaux (ou « sociétés ») soient constitués d'individus, la sociologie est l'étude du *groupe* et non de l'*individu*. Les sociologues laissent le soin aux psychologues de comprendre le fonctionnement de l'esprit humain.

La plupart des gens se disant «sociologues » travaillent dans des universités où ils enseignent la sociologie et effectuent des travaux de recherche. Ils posent tout un éventail de questions sur la société, parfois par simple curiosité. Mais, très souvent, leurs conclusions influencent les décisions des responsables politiques, de certains dirigeants et d'autres types d'individu. De nombreuses personnes étudiant la sociologie effectuent des recherches en dehors du monde universitaire et travaillent pour des organismes publics, cellules de réflexion ou entreprises. L'étude précise et systématique de la société sert à pratiquement tout le monde.

Étudier la sociologie, que vous vous baptisiez ou non « sociologue », c'est voir le monde sous un certain angle, que le sociologue Charles Wright Mills appelait l'« imagination sociologique ». Vous devez être prêt à mettre de côté vos convictions sur la façon dont le monde social *devrait* tourner afin de bien cerner son fonctionnement *réel*. Cela ne signifie pas que les sociologues n'ont aucune valeur ou opinion sur le sujet : ils estiment simplement que, pour changer le monde, il faut d'abord le comprendre. Bref, il faut un « œil », un

« regard » sociologique, qui ne s’acquiert pas immédiatement, mais que cet ouvrage va vous aider à adopter.

L'histoire de la sociologie

La sociologie fait partie des sciences sociales, au même titre que l'économie, la psychologie, l'anthropologie, la géographie et la science politique, entre autres. Les sciences sociales sont nées aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles, lorsque l'être humain a commencé à employer des méthodes scientifiques pour étudier la vie et les comportements. Le monde évoluait rapidement et de manière spectaculaire, avec le remplacement de l'agriculture par la production industrielle, des monarchies par les républiques démocratiques et de la vie rurale par la vie urbaine. En prenant conscience du grand nombre de découvertes permises par la science en termes d'environnement naturel, on a décidé d'appliquer les mêmes méthodes afin de cerner le monde social en transformation.

Parmi les sciences sociales, la sociologie s'est toujours démarquée par sa volonté de comprendre le monde social dans sa globalité, en prenant en compte l'association de tous ses éléments plutôt que ces derniers séparément. Il s'agit d'une mission immense – et parfois décourageante – que les sociologues s'efforcent encore d'accomplir aujourd'hui.

Les pionniers de la sociologie avaient des idées limpides sur la façon d'étudier et de comprendre la société, idées qui constituent encore à ce jour la base des recherches et débats en cours. Karl Marx insistait sur l'importance des ressources physiques et de l'univers matériel ; il estimait que les conflits à propos des ressources étaient au cœur de la vie sociale. Émile Durkheim mettait davantage l'accent sur la coopération que sur les conflits; ce qui l'intéressait, c'étaient les normes et valeurs communes rendant possible une vie sociale axée sur la coopération.

Max Weber s'est inspiré à la fois de Marx et de Durkheim et pensait que le conflit *et* la coopération, ainsi que les ressources matérielles *et* les valeurs culturelles, constituaient des éléments essentiels de la vie sociale. Pour en savoir plus sur Marx, Durkheim et Weber, reportez-vous au chapitre 3.

Au cours du siècle dernier, les sociologues ont continué de débattre sur les idées des premiers sociologues et les ont appliquées à certaines sociétés des quatre coins du monde. En grande partie grâce à l'influence de l'« école de Chicago » du début du XX^{e} siècle (voir le chapitre 3), les sociologues d'aujourd'hui prêtent particulièrement attention aux petits groupes et aux interactions individuelles, ainsi qu'à l'évolution spectaculaire de l'histoire sociale. De nos jours, les sociologues sont conscients de l'interconnexion entre les grandes et les petites questions de société et de l'impossibilité de cerner les choses à l'échelle « macro » sans saisir les événements à l'échelle « micro ».

Pratiquer la sociologie

D'un point de vue scientifique, la société est un sujet d'étude ardu, car il est vaste, complexe et en perpétuelle évolution. L'éternel défi des sociologues est de trouver des moyens d'observer avec précision la société et de vérifier leurs hypothèses sur son fonctionnement.

Fondamentalement, la recherche sociologique s'effectue de la même façon que la recherche scientifique dans les autres disciplines : vous choisissez votre centre d'intérêt, voyez ce que les autres chercheurs ont trouvé sur le sujet, posez une question précise et recueillez des données pour y répondre. Puis vous analysez ces données et interprétez vos résultats. Le prochain chercheur à s'intéresser à votre sujet prendra ensuite en compte vos résultats lorsqu'il réalisera à son tour une étude.

Les sociologues utilisent des méthodes de recherche aussi bien quantitatives que qualitatives. Ces deux méthodes sont détaillées au chapitre 4. La recherche quantitative implique de poser des questions sur des éléments quantifiables et d'y répondre, tandis que la recherche qualitative suppose une observation précise et des descriptions détaillées, le plus souvent écrites. Les études quantitatives emploient généralement des méthodes statistiques, parfois très sophistiquées, afin de déterminer si une tendance remarquée dans un ensemble de données est susceptible d'être représentative d'une population. Dans l'utilisation des statistiques ou de n'importe quel autre outil de recherche, les sociologues doivent particulièrement veiller à éviter plusieurs pièges susceptibles d'aboutir à une mauvaise interprétation des données observées.

Voir le monde avec les yeux d'un sociologue

Pour bien comprendre ce monde social très complexe, les sociologues ont développé des modes de réflexion qui les aident à le cerner et à poser des questions pertinentes à son sujet. Si vous ne saisissez pas bien ces angles d'attaque, la sociologie peut semer la confusion dans votre esprit. J'explique dans la deuxième partie quelques-unes de ces perspectives sociologiques.

Comprendre la culture

Les sociologues distinguent la *culture* (à savoir les idées et valeurs) de la *structure* (c'est-à-dire l'organisation de la société). Certains ont tendance à se concentrer sur la culture, et d'autres sur la structure. Ce que l'on peut dire sans risquer de se tromper, c'est que la culture et la structure jouent un rôle important dans l'organisation du monde social. Le chapitre 5 vous en dit plus sur la culture et la structure.

Comprendre la culture, c'est avoir conscience que les idées et valeurs (y compris les idées véhiculées dans l'art et les médias) ne reflètent pas toujours parfaitement le comportement des gens. Les sociologues axés sur la culture étudient séparément sa production et sa réception (l'effet de la culture sur les actes et les croyances des individus). (Voir le chapitre 5.) Ils observent également les différents types et niveaux de culture, de la culture grand public aux sous-cultures (pas au sens péjoratif, mais par opposition à la culture destinée au grand nombre), en passant par les microcultures (cultures appartenant à un ensemble plus large de cultures).

La culture peut influer sur ce que les gens pensent d'eux-mêmes mais aussi des autres. Elle peut donc unir mais également diviser.

La microsociologie

Comprendre le fonctionnement de la société au niveau « micro » (au niveau de la personne) est particulièrement difficile, car cela implique de bien appréhender l'impact des normes et influences sociales sur le raisonnement de chaque personne.

Les sociologues, économistes et autres spécialistes des sciences sociales tiennent absolument à comprendre le mécanisme aboutissant à la prise de décisions concernant la vie de l'être humain. Il arrive que ces choix tombent sous le sens (postuler un emploi afin de gagner l'argent nécessaire pour s'acheter de quoi manger), mais aussi qu'ils ne soient pas du tout logiques (au casino, miser une somme folle contre toute probabilité de gain, ou en faire don à une personne qui vit à l'autre bout du monde).

Un sujet éternellement brûlant de la microsociologie est la compréhension du mécanisme de prise de décision et de la motivation associée, en prenant à la fois en compte les besoins individuels et les circonstances sociales.

Les sociologues étudient également les modes d'utilisation des règles et des rôles sociaux pour interagir avec autrui. Le sociologue Erving Goffman a souligné que chaque personne était comme un acteur sur scène : votre identité sociale est le rôle que vous jouez, et le contexte dans lequel vous interagissez avec les autres correspond à la scène. Tout le monde le comprend dans une certaine mesure et en tire parfois parti pour obtenir ce qu'il veut dans la vie. Le chapitre 6 dit tout sur la microsociologie.

La sociologie des réseaux

L'importance des réseaux personnels n'est pas seulement soulignée par les spécialistes de l'orientation professionnelle : ces dernières décennies, les sociologues ont de plus en plus souvent constaté que vos relations (et la façon dont vous vous les créez) sont primordiales pour déterminer tout un tas de choses vous concernant, de vos valeurs à votre pouvoir économique et politique. Une société ne saurait être qu'un grand ensemble respirant le même air. C'est un réseau extrêmement complexe au sein duquel chaque individu est lié aux autres *via* des relations dont la nature et l'intensité varient. La sociologie des réseaux est traitée au chapitre 7.

Vous êtes lié, directement ou par l'intermédiaire des amis de vos amis de vos amis, à presque tous les membres de votre société, mais certains de ces liens sont plus forts que d'autres. Votre entourage proche vous apporte un grand soutien, mais les personnes assez distantes peuvent se révéler précieuses lorsque vos amis ou collègues sont dans l'incapacité de vous fournir certaines informations. Votre place au sein du réseau social conditionne les options à votre disposition quand il s'agit de trouver un emploi, de vous faire des amis ou d'exercer votre influence.

Certains sociologues se consacrent corps et âme à la sociologie des réseaux, mais tous emploient, d'une manière ou d'une autre, les méthodes et principes d'analyse des réseaux. Dans le chapitre 7, certaines idées sociales inspirées de l'analyse des réseaux sont présentées.

Saisir la différence entre individu et groupe

La compréhension des différences et inégalités entre groupes sociaux est un sujet de prédilection des sociologues. Dans la troisième partie de cet ouvrage, certains critères de catégorisation sont passés en revue : classes, ethnicités, religions, personnes au comportement « déviant » et « non déviant ».

La stratification sociale

Le terme « stratification » fait référence à l'empilement de strates ou couches et est à la fois utilisé pour la société et en géologie. Dans une société, certaines personnes ont plus de pouvoir et de liberté que d'autres. Les sociologues appellent cela les « différences de classe sociale ». L'inégalité des classes semble concerner toutes les sociétés, mais elle est plus flagrante dans certaines, et les sociologues ont toujours débattu de la nécessité de cette inégalité pour un bon fonctionnement de la société. Pour en savoir plus sur la stratification sociale, reportez-vous au chapitre 8.

Quand vous entendez dire qu'une personne est d'une « classe supérieure » à celle d'un autre individu, vous prenez sans doute l'argent comme référence. Mais, pour les sociologues, l'inégalité revêt plusieurs formes : le métier, les capacités intellectuelles, la motivation, les liens sociaux, les références, le savoir, la discrimination par l'ethnicité, le sexe, la caste ou l'âge.

Les systèmes de classes évoluent avec le temps, et la position des personnes au sein de ces systèmes encore plus fréquemment. La mobilité sociale est un sujet d'étude prisé par les sociologues.

L'ethnicité et le genre

Les sociologues font la distinction entre la *race* (étiquette que les autres vous collent) et l'*ethnicité* (héritage du groupe culturel auquel vous vous identifiez). Ils distinguent également le *sexe* (votre statut biologique, homme ou femme) du *genre* (la part de masculin et de féminin en chacun de vous).

Il s'agit là des distinctions les plus importantes à faire au sein de n'importe quelle société. La race, l'ethnicité, le sexe et le genre sont souvent utilisés pour discriminer et appliquer des stéréotypes, mais ils servent également aux gens pour se lier avec les autres. L'ethnicité et le genre sont traités aux chapitres 9 et 10.

Les questions de race et d'ethnicité sont particulièrement importantes de nos jours, car l'immigration est courante, et les sociétés sont de plus en plus cosmopolites. Mais *toute* société affiche une diversité raciale et ethnique. Les questions de race et d'ethnicité sont donc intemporelles, pour le meilleur et pour le pire.

Par chance, la discrimination institutionnalisée (c'est-à-dire officielle) contre les individus d'une race en particulier ou de l'un des deux sexes a sérieusement diminué ces dernières décennies. Mais la race, l'ethnicité, le sexe et le genre demeurent des traits distinctifs essentiels pour l'image de soi des gens ou la façon dont ils sont perçus par autrui.

La religion

La religion peut paraître un sujet d'étude scientifique singulier, mais les sociologues ont pour objectif de comprendre dans sa globalité un monde social au sein duquel les croyances et institutions religieuses occupent une place centrale. Il n'incombe pas aux sociologues d'aller au-delà de cet univers social, mais ils observent l'influence de la religion sur la vie des gens.

Les sociologues étudient à la fois les valeurs religieuses (ce que pensent les gens du monde spirituel et en quoi cela conditionne leurs actes) et les institutions religieuses. À l'instar de toutes les organisations sociales, les institutions religieuses ont évolué avec le temps. Ce qui n'a pas changé, en revanche, c'est l'importance des groupes religieux dans la vie de bon nombre d'individus. Vous trouverez d'autres développements sur la religion au chapitre 11.

Délinquance et déviance

Pour les sociologues, les crimes et délits sont des types d'activité entrant dans la catégorie des *déviances*. La déviance correspond à n'importe quel type d'activité s'inscrivant en marge des normes d'un groupe social. Crimes et délits sont une déviance punie par diverses sanctions allant de la simple amende à l'emprisonnement, voire à la peine capitale aux États-Unis et dans d'autres pays.

Pourquoi les gens commettent-ils des crimes ou délits? Les théories des sociologues sur le sujet sont multiples, mais tout le monde connaît celle de Durkheim, selon laquelle la délinquance a toujours existé dans toutes les sociétés étudiées. À ce titre, bonne ou mauvaise, elle semble en tout cas paraître « normale ». Un acte sera défini comme un crime ou délit en fonction des lois de la société concernée et des interactions sociales qui s'y produisent.

Peut-on mettre fin à la délinquance ou tout du moins limiter le nombre d'actes malveillants? S'il n'existe aucune société sans délinquance, les travaux de recherche sociologiques fournissent des indices sur la façon dont le nombre de crimes parmi les plus odieux peut être réduit. Je donne plusieurs exemples au chapitre 12.

L’organisation sociale

Les sociologues sont certes attirés par les caractéristiques permettant de distinguer les membres d’une société, mais ils le sont tout autant par la façon dont ces derniers parviennent à collaborer. Dans la quatrième partie du présent ouvrage, je me penche sur trois types essentiels d’organisations sociales qu’affectionnent les sociologues, mais aussi les citoyens ordinaires désireux de vivre ensemble en paix et de collaborer professionnellement.

La culture organisationnelle

Que vous soyez au lycée ou retraité, vous vous êtes frotté (peut-être plus que vous ne l'auriez souhaité) à ce que les sociologues appellent les « organisations officielles » : entreprises, associations à but non lucratif et autres organisations qui regroupent des personnes œuvrant à l'atteinte d'un objectif commun; enfin, c'est parfois ce vers quoi elles *disent* tendre…

La plupart des organisations sont confrontées à des problèmes d'efficacité. Au cours de l'histoire, elles se sont souvent muées en « bureaucraties » pour rationaliser leur production, ce qui a également généré des problèmes, dont les « zones d'incertitude », concept proposé par Michel Crozier. Ces notions sont détaillées au chapitre 13.

Les mouvements sociaux et la sociologie politique

Quid des organisations fondées dans un but très clair, tel qu'instaurer un changement social? Est-ce qu'elles fonctionnent? Oui, mais pas toujours. De nombreux sociologues ont étudié les circonstances propices à la réussite des mouvements sociaux : il s'agit en général d'être au bon endroit au bon moment, avec les ressources nécessaires pour se faire entendre.

Comprendre pourquoi les mouvements sociaux portent (ou ne portent pas) leurs fruits est au cœur même de la sociologie politique ; il s'agit d'étudier l'administration publique ou l'État d'un point de vue sociologique. L'État peut vous sembler énorme et invulnérable, mais il est en fait assez fragile. Le chapitre 14 vous en dit plus sur la sociologie des États.

Disposer d'une administration en bon état de marche est une preuve remarquable de coopération sociale, tandis que l'inefficacité peut conduire à une révolution aux conséquences désastreuses pour des millions de personnes.

La sociologie urbaine

La sociologie est née dans les villes, et plus particulièrement dans les villes en plein essor, lors de la révolution industrielle. À cette époque, des personnes aux parcours fort différents se rencontraient au sein de ce qui ressemblait parfois à un magma d'humanité. Violence, maladies et pauvreté étaient de mise dans un environnement où cohabitaient dans une atmosphère électrique tout un éventail de langues, de valeurs et d'idées.

Deux cents ans plus tard, le monde est plus urbain que jamais. Comment et pourquoi les gens continuent-ils de vivre dans les villes? Les quartiers déshérités sont toujours aussi peuplés et grouillent passionnément d'intensité, mais la vie urbaine ne se limite pas à celle des quartiers défavorisés. Ces dernières décennies, des millions de personnes à travers le monde se sont installées en périphérie des villes, dans les banlieues. Puis certains résidants de banlieue sont retournés dans les quartiers défavorisés centraux, tandis que d'autres ont opté pour des banlieues encore plus lointaines. Pendant toute cette évolution, les sociologues n'ont eu de cesse d'étudier ces mutations urbaines. Pour en savoir plus sur ce thème, reportez-vous au chapitre 15.

La sociologie et votre vie

Pour plonger au cœur du sujet, en quoi la sociologie est-elle reliée à *votre* vie? La cinquième partie explique comment la sociologie peut modifier votre compréhension de votre propre passé et la perception de votre avenir.

Le parcours personnel

Votre parcours personnel vous est bien sûr propre : c'est vous qui décidez de faire des études, de vous marier, d'avoir des enfants et de prendre votre retraite. Il n'en demeure pas moins qu'à chaque stade de la vie les institutions et normes sociales influent sur votre parcours. Qu'êtes-vous « censé » faire ? Que se passera-t-il si vous ne le faites pas? La nature des virages empruntés et le moment où ces derniers se présentent varient considérablement d'une société à l'autre, et les sociologues se sont demandés pourquoi.

Au cours de votre vie, vous êtes profondément influencé par la famille à laquelle vous appartenez. Sociologues et historiens ont mis à mal nombre de mythes sur la famille. Dans le chapitre 16, la sociologie vous aide à comprendre le fonctionnement de votre propre famille. Le sujet toujours d'actualité de la santé publique, qui joue non seulement sur votre longévité, mais également sur la qualité de vie, est aussi abordé au chapitre 16.

Le changement social

Le changement est une constante de la vie sociale : les normes, les classes, *tout* change. Existe-t-il un moyen de comprendre tous ces changements?

Les sociologues en sont persuadés, même s'ils ne sont pas toujours d'accord sur la façon d'y parvenir. Marx pensait que les conflits sur les ressources matérielles devaient en être à l'origine, tandis que Durkheim estimait le changement inévitable, avec des normes et valeurs qui évoluent à mesure que grandissent et se diversifient les sociétés. Weber, pour sa part, était d'avis que les conflits matériels et l'évolution des normes conditionnaient le changement social.

Dès le départ, les sociologues ont espéré prédire l'avenir afin de pouvoir l'influencer. La sociologie est, et demeurera probablement, un moyen d'anticiper le futur beaucoup moins efficace que la météorologie ; mais, à l'instar des météorologues, les sociologues voient se former, de manière assez précise, la prochaine tempête. La question qui attise le plus leur curiosité est l'avenir de la sociologie proprement dite. Va-t-elle survivre? À quoi ressemblera la société plus tard? Des suppositions à ce propos figurent au chapitre 17.

Vous ne voyez toujours pas où tout cela nous mène? Foncez à la sixième partie, la « partie des Dix ». Aux chapitres 18 et 19, une liste de dix ouvrages de sociologie compréhensibles que vous pouvez choisir (et non lire) les yeux fermés ainsi que dix moyens d'adopter une vision sociologique au quotidien vous sont présentés. Dans le chapitre 20, vous trouverez dix mythes sur la société déboulonnés par la sociologie, dix choses que vous *pensiez* peut-être savoir sur l'univers social qui vous entoure et qui sont fausses.

Et pour finir, voici le meilleur argument pour vous convaincre de lire cet ouvrage : vous allez y rencontrer des révélations capitales sur le monde social dans lequel vous vivez. Vous apprendrez certes des tas de choses sur la sociologie proprement dite, sur la prise de bec de Pierre Bourdieu avec Raymond Boudon, sur les entretiens réalisés par Florence Weber avec des ouvriers, sur les sociologues qui sont allés à Mantes-la-Jolie ou à Angoulême explorer les ghettos urbains. Mais surtout, en découvrant les tentatives des sociologues pour comprendre un univers social en constante évolution, vous enrichirez vos connaissances sur ce monde proprement dit, cet environnement qui donne du sens à notre vie.

La sociologie, pour quoi faire?

Vous êtes probablement enthousiaste à l'idée de lire ce livre, mais ce n'est peut-être pas non plus le projet le plus important de votre vie actuellement. Justement, qu'est-ce qui est le plus important dans votre vie en ce moment? Vous venez d'entamer ou de mettre un terme à une relation amoureuse? Des événements importants se déroulent à votre travail ? Êtes-vous préoccupé par les soucis d'un être cher, impatient de partir en vacances ou de passer un diplôme?

Toutes ces choses sont très personnelles mais sont également très « sociales » : vous vivez ce genre d'événements individuellement, mais votre entourage participe à votre expérience, et ces événements touchent aussi les proches de votre entourage. Cette vie a beau être la vôtre, elle est par essence profondément conditionnée, voire *définie*, par la société dans laquelle vous vivez.

Si vous avez déjà voyagé, lu des livres ou vu des films sur d'autres cultures, vous savez combien les normes, valeurs et pratiques varient d'une société à l'autre. C'est vous qui opérez des choix, mais ceux-ci vous sont fournis par la société dans laquelle vous évoluez, tout comme le regard que vous portez sur ces choix. Si vous ne comprenez pas le fonctionnement de votre société et son influence sur la tournure prise par votre vie, vous n'êtes pas en accord avec des pans entiers de vous-même. Ce n'est qu'en cernant votre société –

et la sociologie peut vous aider à y parvenir – que vous pourrez savoir précisément qui vous êtes.

Chapitre 2

Qu'est-ce que la sociologie et pourquoi s'y intéresser?

Dans ce chapitre :

- Définir la sociologie
- Comprendre les domaines d'utilisation de la sociologie
- Identifier l'influence de la sociologie sur sa vie

Vous avez déjà entendu le mot *sociologie*, mais n'êtes peut-être pas au fait de sa signification précise. Vous pensez peut-être que c'est la même chose que le travail social ou la confondez avec la psychologie ou l'anthropologie. Vous avez peut-être remarqué que les sociologues ont tendance à faire des incursions dans les journaux télévisés pour évoquer les problèmes sociaux, tels que le racisme ou la violence. Vous savez peut-être vaguement que les sociologues étudient les problèmes sociaux sans pour autant avoir une idée précise de la façon dont ils mènent leurs études. À l'instar de la plupart des gens, vous imaginez le sociologue assis à son bureau en train de pontifier sur les raisons pour lesquelles tout le monde est paumé.

Ce chapitre explique en termes clairs ce qu'est exactement la sociologie, à quoi correspond une question

sociologique et comment, en règle générale, un sociologue s'y prend pour y répondre. Puis sont présentés un certain nombre de contextes dans lesquels des personnes, qui ne se considèrent pas forcément comme des sociologues, emploient la sociologie. Enfin, on explique en quoi la sociologie influe sur votre vie et comment le fait d'en savoir plus sur cette discipline va vous aider.

Après avoir lu ce chapitre, vous en saurez suffisamment pour vous joindre à ces sociologues et vous mettre à pontifier. Et, même si tout petit vous ne brûliez pas d'envie de découvrir la sociologie, quand vous aurez cerné quelques notions, vous serez accro.

Découvrir ce qu'est la sociologie

Un support de cours universitaire rédigé par un étudiant a un jour défini la sociologie avec humour comme l'étude de «tout dans le monde entier ». Cette définition n'est pas fausse, car les sociologues étudient tout ce que font les gens. La sociologie, c'est la *façon* dont les sociologues étudient tout ce que font les gens.

Définir la sociologie

La définition de la sociologie est facile à retenir, car elle figure dans son nom : *soci* pour « société » et *ologie* pour « l'étude de ». La sociologie est l'étude de la société.

Les *sciences sociales* analysent de manière systématique la vie et les interactions des êtres humains. Et la sociologie, considérée comme une science sociale, est généralement classée aux côtés des domaines d'étude suivants :

- la psychologie ;
- l'anthropologie;
- l'économie ;
- la science politique ;
- la philosophie;
- l'histoire et la géographie.

La sociologie a en commun avec ces domaines une approche générale, et les sociologues lisent souvent des travaux associés ou collaborent avec des experts de ces disciplines. Mais les sociologues se réservent le droit d'étudier *n'importe lequel* de ces sujets. La politique, l'économie, la culture, la race, le genre : les sociologues estiment qu'ils sont tous liés et que, en étudiant ces sujets séparément, vous risquez de passer à côté d'informations essentielles sur le fonctionnement d'un groupe social ou le mécanisme d'une situation. Vous pouvez par conséquent étudier tout ce qui a trait à la vie sociale des êtres humains et appeler cela de la sociologie, mais seulement si vous adoptez une approche scientifique et systématique.

Étudier scientifiquement la société

Si vous êtes familier des sciences de la nature, vous connaissez le fonctionnement de la méthode scientifique. Vous :

1. posez une question;
2. montez une expérience ou une étude susceptible d'apporter la réponse à cette question;
3. réalisez des observations précises;
4. analysez ces observations afin de connaître la réponse qu'elles pourraient apporter.

Les scientifiques estiment que cette méthode est la meilleure pour étudier le monde, et les spécialistes en sciences sociales pensent aussi que c'est le meilleur moyen d'étudier le monde social. Cependant, l'une des choses les plus difficiles à comprendre en sociologie est également la plus importante : les sociologues ont posé de nombreuses questions essentielles sur la société ; cependant, la contribution la plus fondamentale de cette discipline n'est *pas* les réponses apportées, mais le simple fait d'avoir posé ces questions.

Ce qui rend l'étude scientifique de la société si difficile, mais au final enrichissante, c'est qu'il vous faut mettre de côté vos propres préjugés et partis pris sur la façon dont la société « devrait » fonctionner à vos yeux. Pour étudier objectivement les normes sociales, vous devez comprendre qu'il existe d'autres normes et valeurs que les vôtres et ne pas vous demander si ces dernières sont « les meilleures ».

Émile Durkheim, l'un des fondateurs de la sociologie (le chapitre 3 vous en dit plus sur lui), utilisait une « métaphore organique » pour décrire la société ; tout le monde n'est pas forcément d'accord avec son modèle pour

comprendre le *fonctionnement* de la société, mais c'est un bon moyen de cerner sa *nature*.

Durkheim a dit que la société s'apparente au corps humain, en ce sens que c'est une grosse chose constituée de nombreuses petites pièces. Votre corps renferme de multiples systèmes (système nerveux, système respiratoire, système digestif) comprenant eux-mêmes des organes (cerveau, poumons, estomac), ces derniers étant constitués de milliards de cellules de différentes sortes. C'est ainsi que vous êtes vos cellules, car tout ce qui compose votre corps comprend des cellules. Cependant, vos cellules ne sont pas *vous*, car ce n'est que lorsque toutes vos cellules œuvrent de concert qu'elles font de vous l'être que vous êtes. Il n'existe pas une cellule en particulier qui soit « vous ». Vous êtes *toutes* vos cellules, lesquelles collaborent au sein de vos organes et systèmes pour faire de vous l'individu assis là en train de respirer, de réfléchir et de tenir cet ouvrage dans vos mains. Pour le dire comme les sociologues, le tout (vous) est ainsi plus que la somme des parties (vos cellules et organes).

Il en va de même pour la société, mais à une échelle bien plus imposante et complexe. Une société est composée de nombreuses personnes agissant ensemble, sans forcément collaborer, au sein de groupes et de systèmes. Votre pays est une société, mais aucune personne en particulier (pas même le président ou le Premier ministre) *n'est* la société. La société, c'est toutes les personnes de votre pays qui interagissent, à l'instar du corps, lequel, dans un certain sens, est le résultat de l'interaction de diverses cellules.

Tout comme il faut observer l'ensemble de l'organisme pour saisir son fonctionnement, les sociologues estiment qu'il est nécessaire de se pencher sur la société dans sa globalité pour en cerner les mécanismes.

Il est impossible de savoir comment fonctionne le foie sans connaître son emplacement dans l'organisme. Les sociologues pensent que vous ne pouvez comprendre le fonctionnement d'un élément de la société (une entreprise, un groupe ethnique, une petite ville) sans connaître la place qu'il y occupe.

Poser des questions sociologiques et y répondre

Étudier scientifiquement la société, c'est poser des questions scientifiques sur la société. Une question scientifique et sociologique porte sur le fonctionnement de la société; pas sur la façon dont celle-ci *devrait* fonctionner, mais sur la manière dont elle *fonctionne*. Il faut bien entendu une certaine dose de finesse pour poser de telles questions et y répondre. Les deux sections suivantes vous en disent plus sur la méthode employée pour formuler des questions scientifiques et sociologiques et pour y répondre.

Bâtir des questions empiriques

Les questions sociologiques appartiennent à la catégorie générique des *questions empiriques*. Une question empirique est une question à laquelle il est possible de répondre en recueillant des faits. Pour mieux comprendre comment se construit une question empirique dans le cadre d'une étude sociologique, il vous sera peut-être utile d'examiner les différences entre les types de question suivants :

> - **Question théorique :** question sur des idées à laquelle il est possible de répondre à l'aide d'autres idées. Si je vous demande « Qu'est-ce que le racisme?», je pose une question *théorique*. Je recherche une définition générale de ce que l'on appelle le « racisme ».
> - **Question morale :** question sur la façon dont les choses « devraient » ou « ne devraient pas » être. Si je vous demande «Le racisme devrait-il exister?», je pose une question *morale*. Je vous invite à porter un jugement de valeur sur le fait de juger quelqu'un en fonction de sa couleur de peau.

> **Question empirique :** question à laquelle il est possible de répondre en recueillant des faits. Si je vous demande « Est-ce que le racisme existe dans cette société?», je pose une question *empirique*. Je recherche des informations sur le monde en me basant sur des observations.

Dans ce cas précis, pour combattre le racisme, je peux me montrer efficace si je dispose d'informations détaillées sur la façon dont les gens expriment ce racisme, sur l'endroit où il sévit et sur les raisons pour lesquelles il existe. Les sociologues croient fermement en cette valeur consistant à voir la société sous des traits objectifs et non en fonction de préférences.

Des réponses permettant de généraliser

Les questions sociologiques portent sur la société, mais pas seulement, bien entendu. Vous observez *une* société, des gens en particulier, dans un lieu et à un moment bien précis. Les sociologues souhaitent tout de même comprendre comment fonctionne la société d'une manière générale. Ils essaient donc de poser des questions et d'y répondre de façon à permettre une généralisation à d'autres lieux et à d'autres époques. Voici quelques exemples de questions sociologiques et d'études susceptibles de favoriser l'obtention de réponses :

> **L'ampleur de la discrimination varie-t-elle selon la taille de la minorité en question?** Un sociologue peut observer le sexisme au sein d'entreprises où la proportion hommes/femmes varie d'une entité à l'autre. Le sexisme est-il plus ou moins marqué lorsque les femmes sont nombreuses parmi le personnel?
> **La quantité de relations sociales influe-t-elle sur la qualité de ces dernières?** Un sociologue peut organiser des entretiens afin de voir si les personnes connaissant beaucoup de monde ont

autant ou moins de bons amis que les individus au carnet d'adresses très mince.

- **L'inégalité est-elle héréditaire ?** Un sociologue peut mener une enquête pour voir si les personnes élevées dans un milieu défavorisé exercent des métiers différents des individus issus d'un milieu aisé.

Il s'agit de questions certes complexes, mais pour lesquelles il existe des réponses! La difficulté consiste à trouver ces réponses quand les questions portent sur un sujet aussi vaste que la société. Ce n'est pas une sinécure, mais les sociologues sont prêts à relever le défi. (Le chapitre 4 détaille la façon dont sont menées les études sociologiques.)

En observant les précédentes questions, vous avez probablement deviné les réponses correspondantes. Vous avez peut-être vu juste, mais n'oubliez pas qu'il s'agit de suppositions. Ce sont des questions empiriques pour lesquelles il existe de bonnes et de mauvaises réponses. La seule façon d'en avoir le cœur net est de partir à la chasse aux données. Tout au long de la lecture de ce livre, vous allez tomber sur de nombreux exemples de conclusions sociologiques qui vous surprendront peut-être. Veillez donc à ne pas partir du principe que vos hypothèses sur la société sont systématiquement correctes.

Découvrir où s'exerce la sociologie

Qui étudie donc la sociologie? Où se cachent tous ces sociologues? Il se trouve qu'ils ne se cachent pas! Des personnes de différents horizons et de diverses organisations utilisent la sociologie pour comprendre la société et contribuer à résoudre des problèmes sociaux. Certaines de ces personnes se définissent comme des sociologues et d'autres non (en fonction de leur poste, elles peuvent se présenter comme « chercheurs », « responsables de programme » ou « journalistes »), mais elles emploient toutes des conclusions et idées associées à la sociologie.

Les universités

Les sociologues les plus fiers et qui se font entendre le plus se trouvent dans des établissements de l'enseignement supérieur, où ils enseignent la sociologie à des jeunes esprits (plus ou moins) passionnés. De nombreuses universités proposent des diplômes en sociologie, et des unités de valeur de sociologie sont souvent au programme dans les filières de sciences sociales (par exemple, économie, psychologie et science politique) ou dans les secteurs où les futurs diplômés devront travailler avec le public (par exemple, l'enseignement, le travail social). Les cours de sociologie sont parfois très populaires, particulièrement quand ils traitent de sujets intéressants tels que le sexe et le genre, les médias et la culture ou la race et l'immigration.

Dans les universités sont menés de très nombreux travaux de recherche en sociologie, surtout dans les établissements où figurent des laboratoires de recherche. Dans ce cas, il arrive qu'un professeur de sociologie coordonne une équipe de chercheurs menant une étude d'envergure, forme des étudiants préparant une thèse et qui deviendront à leur tour professeurs, et donne des cours de sociologie. Les professeurs ayant une spécialité peuvent intervenir parallèlement dans d'autres écoles ou dans d'autres départements de la même université. Les membres d'une faculté, les étudiants diplômés et même des étudiants de premier cycle participent à des conférences où ils partagent leurs travaux avec des collègues d'autres établissements.

La sociologie est également enseignée dans de nombreuses grandes écoles, notamment en France dans les Instituts d'études politiques et les écoles de management (*business schools*, comme HEC ou l'ESSEC

entre autres).

Les centres de recherche

Les centres de recherche et de production de statistiques sont particulièrement importants pour la sociologie française. Ils produisent des données à partir d'enquêtes générales sur des échantillons larges et représentatifs de la population; ils réalisent également des études pointues et des enquêtes sur divers sujets. Il s'agit d'organismes généraux qui ont des sections dans de nombreuses disciplines (mathématiques, géologie, histoire, etc.), dont une souvent en sociologie. Parmi ces organismes, il faut noter les principaux : le CNRS (Centre national de la recherche scientifique), l'INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques) ou encore l'INED (Institut national d'études démographiques).

Ces organisations publient souvent des rapports de recherche susceptibles d'influer sur la politique menée par l'État et de rassembler le grand public autour d'une cause. Lorsqu'au journal télévisé vous apprenez la publication d'un rapport sur une étude dont les résultats forcent à réagir (avec pour conclusion, par exemple, « De plus en plus de jeunes enfants ont une télévision dans leur chambre » ou « Les écarts de revenus entre riches et pauvres se sont accrus au cours de la dernière décennie »), ce rapport est souvent issu de ce genre d'organisations.

L'État

À tous les niveaux de l'État, les sociologues peuvent collaborer à la conception de la politique et à l'attribution de fonds dans le souci d'atteindre les objectifs fixés.

- Le **législateur** se tourne vers les sociologues pour des conseils sur les programmes et politiques les plus efficaces à mettre en place. Que peut faire l'État pour diminuer le chômage, venir en aide aux personnes âgées et aux familles monoparentales? Quelles initiatives sont susceptibles de mener au succès en matière de politique étrangère? Si un pays voisin est gagné par une certaine instabilité et devient soudain dangereux, que doit-on faire pour éviter une guerre civile catastrophique?
- La **police** doit utiliser ses ressources limitées pour empêcher la perpétration de crimes et délits ou, tout du moins, en minimiser les effets néfastes et arrêter les auteurs. Existe-t-il un moyen de prédire comment et quand sera perpétré un crime ou délit? Est-il possible de réinsérer les délinquants, et comment les soutenir à leur libération de façon qu'ils ne récidivent pas?
- Les **travailleurs sociaux** appartenant à des organismes publics aident les citoyens en proie à des difficultés sociales, de la pauvreté aux conflits familiaux, en passant par les problèmes de santé. Quelles sont les meilleures stratégies pour les aider dans ces situations? L'État doit-il apporter un soutien financier, fournir des denrées alimentaires, garantir une formation professionnelle ou procurer d'autres ressources? Combien, pendant combien de temps et à qui?
- Les **enseignants** et les **acteurs du système éducatif** trouvent déjà difficile d'enseigner la

> lecture, l'écriture et les mathématiques, et ils sont en outre confrontés à d'autres problèmes d'ordre social. Comment empêcher les brimades et brutalités? Pourquoi tant d'élèves arrêtent-ils l'école et comment faire pour qu'ils reprennent leur parcours scolaire? Les écoles doivent-elles organiser et financer des activités extrascolaires, et si oui, lesquelles?

Ce ne sont là que quelques-unes des questions sociales difficiles et importantes auxquelles doivent répondre les organismes publics. Les sociologues, qui travaillent parfois directement pour ces organismes ou interviennent en tant que consultants, peuvent aider les entités concernées à prendre des décisions en toute connaissance de cause.

Le journalisme

Les connaissances en sociologie aident réellement à saisir les tenants et aboutissants des faits divers et des questions d'actualité traités dans les médias. Beaucoup de journalistes se sont frottés à la sociologie durant leur cursus et lisent des enquêtes et études sociologiques pour écrire leurs articles.

Il existe des différences essentielles entre le journalisme et la sociologie. Les journalistes doivent communiquer bien plus souvent et rapidement que les sociologues et n'ont donc généralement pas le temps de mener le genre d'études systématiques prisées par les sociologues. Mais, à l'instar des sociologues, les journalistes s'intéressent au fonctionnement de la société et sont sur le terrain pour rapporter les évolutions sociales en cours.

Lorsque la violence éclate dans un quartier, les sociologues peuvent donner leur point de vue sur la situation, avant de mener par la suite une étude détaillée sur le conflit, alors que les journalistes doivent être présents immédiatement. Un journaliste disposant d'une formation en sociologie ou ayant connaissance des conclusions tirées par les sociologues en matière de violence et de vie urbaine est bien placé pour comprendre ce qui se passe, même dans le feu de l'action.

En outre, ce sont les journalistes qui relaient auprès du public les avancées réalisées en matière de sociologie et d'autres disciplines scientifiques.

Ils doivent donc se montrer capables de porter un jugement critique sur ces études, sous peine d'induire en erreur les lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs. Souvent, cela passe par l'interview d'un sociologue ou une tribune

libre dans un grand quotidien national pour éclairer un fait social au premier plan de l'actualité (une vague de suicides dans une entreprise, des émeutes, etc.).

Quand vous lisez, écoutez ou regardez un reportage, demandez-vous quelles sont les hypothèses émises par le journaliste. L'histoire semble-t-elle suggérer que les choses «devraient» être comme ceci ou comme cela? Il s'agit alors d'une opinion ou d'un jugement de valeur, et non d'un énoncé objectif des faits. Dans le cas d'un reportage sur un crime, par exemple, il existe peut-être un mobile objectif à cet acte, que vous estimiez ou non que cela n'aurait jamais dû se produire. (Le chapitre 12 vous en dit plus sur la sociologie de la délinquance.)

Le monde des affaires et les consultants

Dans les universités, de nombreux sociologues s'attachent à comprendre comment fonctionnent les entreprises et l'économie, mais les hommes et femmes d'affaires ne sont pas sur le point de confier entièrement cette mission à des professeurs! Le genre d'analyses sociales mené par les sociologues est vital à la réussite dans un monde des affaires où les enjeux sont énormes et où les erreurs peuvent coûter cher. Si les sociologues s'intéressent à la circulation des informations au sein de divers réseaux sociaux, vous imaginez bien que les spécialistes du marketing font de même. Les sociologues doivent mettre de côté leurs préjugés et partis pris personnels afin d'étudier objectivement une situation sociale. Les hommes et femmes d'affaires brillants en font autant. Ce n'est pas parce que vous jugez une idée géniale qu'elle va faire un tabac auprès de vos clients.

Les consultants en management ressemblent aux sociologues, à tel point qu'ils *ont* parfois un diplôme de sociologie. La mission d'un consultant en management n'est pas d'être un expert dans un domaine précis, mais d'observer une entreprise et de voir en quoi ses problèmes l'empêchent d'être performante. Le succès des consultants en management prouve la validité du principe sociologique fondamental selon lequel les enseignements tirés d'une situation sociale peuvent être généralisés à d'autres contextes.

Que vous soyez dans une entreprise X, Y ou Z, vous allez rencontrer certaines difficultés universelles, telles que la motivation des employés, la gestion de la chaîne d'approvisionnement et la publicité.

La vie quotidienne

Regardons les choses en face : de nos jours, il n'est pas facile d'être vous ou *quiconque* dans une société vaste, complexe et mondiale. À chaque minute, vous devez faire face à un éventail de choix vertigineux, et, que vous choisissiez un mari ou une marque de dentifrice, il est parfois vraiment ardu de se décider. Il arrive que vous vous fiiez uniquement à votre instinct, que vous agissiez en pesant soigneusement les informations en votre possession ou que vous choisissiez « au pif ». Mais, bien souvent, vous raisonnez comme un sociologue, même si vous ne vous en rendez pas compte. Prenez ces situations :

> - Vous vous rendez à un entretien d'embauche ou à une grosse fête et vous voulez savoir comment vous habiller.
> - Vous sortez depuis peu avec un collègue de travail et vous essayez de savoir comment concilier vos vies professionnelle et personnelle.
> - Vous achetez une maison et souhaitez savoir à quoi ressemblera le quartier dans dix ans.

Dans chacune de ces situations, vous réfléchissez comme un sociologue, car vous essayez de voir comment fonctionne la société afin d'en tirer parti. La sociologie influe sur votre vie de tous les jours. (Pour des exemples concrets de l'utilisation de la sociologie au quotidien, foncez au chapitre 19.)

Identifier l'influence de la sociologie sur sa vie et son environnement

Bon, la sociologie est donc partout. Et alors? Pourquoi vous en soucier? En quoi la sociologie peut-elle vous aider à passer dans la classe supérieure ou à mener une conversation brillantissime lors d'un cocktail dînatoire branché?

Le sociologue Randall Collins emploie l'expression *perspective sociologique* pour décrire la façon dont le fait d'apprendre à réfléchir à la manière d'un sociologue peut influer sur votre vision du monde. Dans son livre *Sociological Insight: An Introduction to Non-Obvious Sociology*, Collins fournit de nombreux exemples, dont la perspective sociologique selon laquelle la délinquance est normale, reprenant ici une position d'Émile Durkheim qui avait fait scandale en France en son temps, à la fin du XIX^{e} siècle (voir le chapitre 12 de ce livre), et qu'avoir une relation amoureuse revient à posséder un bien (voir le chapitre 6). Comprendre ces perspectives ne signifie pas qu'il faille arrêter de poursuivre les délinquants ou commencer à traiter votre mari comme un paillasson, mais cela permet de voir le comportement d'autrui sous un nouvel angle.

La « perspective sociologique » est peut-être la plus grande contribution apportée au monde par la sociologie, et elle peut changer votre vie. Cette section illustre à travers des exemples en quoi ce changement peut devenir réalité.

Réfléchir au monde social avec objectivité, sans porter de jugement

Quand on enseigne la sociologie dans les établissements secondaires ou supérieurs, la mission première est d'aider les étudiants à examiner leurs propres croyances sur la société en faisant preuve d'un esprit critique. Les étudiants aspirent souvent à devenir policiers, infirmières, professeurs et thérapeutes, autant de professions où vous êtes certain de rencontrer des gens de tous horizons. Se lancer dans ce genre de carrières avec des œillères culturelles peut aboutir à des incompréhensions malheureuses, voire dangereuses. Prenez les situations imaginaires suivantes :

> - Vous êtes policier et on vous appelle dans une zone résidentielle. Les voisins se plaignent qu'un groupe de garçons joue au foot sur le terre-plein central, ce qui fait un raffut du diable et endommage la pelouse. Quand vous étiez petit, on vous a toujours dit de vous tenir à distance de ces « jeunes » qui « picolent » et « n'ont aucun respect pour les personnes symbolisant l'autorité ». Lorsque vous arrivez sur place, vous voyez les garçons en question en train de rire, de fumer, de s'encourager à effectuer des figures difficiles.
> - Vous êtes infirmière et une patiente semble avoir des maux de ventre assez violents, mais elle ne peut vous fournir d'explications directement car elle ne parle pas français. Son mari vous traduit ses propos dans un français hésitant, et il refuse qu'un traducteur vous vienne en aide. « Personne parler ma femme », dit le mari.
> - Vous êtes enseignant et une de vos élèves est régulièrement absente, ce qui lui fait prendre du retard scolaire. Lorsque vous appelez sa mère pour

> avoir des explications, celle-ci vous répond qu'elle élève seule ses trois enfants et a deux emplois pour faire vivre toute la famille. Il lui arrive de demander à sa fille aînée de sécher les cours afin de garder ses petits frères. Elle ne voit pas ce qu'il y a de mal à cela. «Priorité à la famille », vous dit-elle.

Toutes ces situations sont difficiles, et la meilleure solution pour les gérer ne coule pas de source. En tout cas, il est certain que partir du principe que vos valeurs et normes culturelles sont « les bonnes » et que quiconque se trouve en désaccord avec vous a tort ne vous aidera pas. Certains diront que les jeunes adeptes de football sont des marginaux dégénérés, que le mari maltraite sa femme et que la mère exploite sa fille. Tout cela est peut-être vrai selon vos normes, mais il est important de comprendre que ces personnes ont peut-être une définition de la marginalité, de la maltraitance et de l'exploitation très différente de la vôtre.

Dire que la sociologie peut vous aider à appréhender ces situations sans « porter de jugement » ne signifie pas que vous deviez laisser vos valeurs à la porte, mais que la sociologie peut vous aider à saisir la différence entre vos valeurs et celles d'autrui. Aucun sociologue ne dira que tous les délinquants sont simplement des incompris ou que la maltraitance conjugale ou l'exploitation des enfants est recommandée. Le sociologue insistera sur la nécessité de définir avec soin et objectivité ces notions afin de pouvoir traiter ces gens avec loyauté et en toute exactitude. Mettre des termes tels que « marginaux dégénérés » et « exploitation » sur des situations ne doit pas être systématique sous prétexte que « je sais reconnaître ces situations ». Savoir prendre ses distances avec ses préjugés en cas de besoin est utile dans n'importe quelle activité.

Visualiser les liens d'une époque à l'autre et d'un lieu à un autre

Ces dernières années, les sociologues ont étudié tous les sujets suivants :

> - les efforts coordonnés des habitants pour défendre Paris lors du siège de 1871 (Roger V. Gould);
> - l'organisation du travail dans les jardins ouvriers (Florence Weber) ;
> - le travail quotidien des policiers d'une brigade anti-criminalité (Didier Fassin) ;
> - les discussions sur l'ordre moral en Europe au cours de la Réforme et du siècle des Lumières (Robert Wuthnow) ;
> - l'évolution de la délinquance à Mantes-la-Jolie (Hugues Lagrange).

Ce n'est qu'une infime partie de l'éventail incroyablement large de sujets sur lesquels se penchent les sociologues. Ces études portent sur des événements, des lieux et des époques très variés mais figurent dans les principaux ouvrages et revues de sociologie et sont destinées à tous les sociologues.

Les sociologues prêtent attention à des études traitant de thèmes très variés parce qu'ils estiment qu'il existe d'importants points communs à toutes les expériences vécues par les êtres humains. Ils pensent que l'organisation du travail des jardins ouvriers, si on l'étudie attentivement, nous apprendra des choses sur l'organisation de la société en général, que la mobilisation des policiers de la BAC peut nous permettre de tirer des enseignements sur l'investissement des policiers et le

fonctionnement d’une organisation bureaucratique, enseignements qui se révéleront pertinents aux quatre coins du monde. Découvrir les liens et similitudes entre différentes zones géographiques, époques et situations est l’une des tâches les plus importantes et convaincantes de la sociologie.

Découvrir l'essentiel… et l'accessoire

L'univers social est incroyablement complexe, et aucun sociologue, ni quiconque, n'a entièrement cerné son fonctionnement. On reproche souvent aux sociologues de trop simplifier la société, mais, soyez-en sûr, ils ne sont que trop conscients du caractère complexe de la société ! Lorsque vous passez des années de votre vie à essayer de bâtir des études qui éclaireront ne serait-ce qu'un tout petit peu une question (par exemple, savoir ce qui pousse les gens à commettre des crimes), vous commencez à identifier la multitude des facteurs influant sur la vie des personnes et à saisir toute la difficulté d'énoncer des vérités valables pour un grand nombre d'entre elles.

Cela dit, les sociologues ont développé de puissants outils pour permettre de comprendre le fonctionnement de la société, et la sociologie peut contribuer à éliminer les confusions et à recentrer le débat sur l'essentiel. De nombreuses études sociologiques ont montré que certaines choses, considérées dans un premier temps comme essentielles, ne l'étaient finalement pas. Par exemple :

> - Frank Dobbin, Alexandra Kalev et Erin Kelley ont étudié des entreprises qui essayaient de rendre leur personnel plus cosmopolite. Ils ont découvert que celles qui mettaient en place des programmes tape-à-l'œil de formation à la gestion de la diversité ne devenaient au final pas plus cosmopolites pour autant; les entreprises ayant simplement chargé une personne de garder un œil sur le recrutement avaient obtenu de biens meilleurs résultats.
> - Des enquêtes sociologiques se sont intéressées aux déterminants sociaux de l'inscription des

> bacheliers en classes préparatoires aux grandes écoles. Elles montrent que la variable « genre » est plus déterminante que la profession des parents ou que le capital culturel (les garçons s'inscrivent beaucoup plus dans ces formations).

Ces études montrent que les sociologues font la démonstration de la complexité du monde et ne tombent pas dans un excès de simplification.

L'étude sur la formation à la diversité révèle plus clairement le changement de comportement nécessaire que les enquêtes sur la fréquentation de classes préparatoires prestigieuses : les parents français ne vont pas transformer leurs filles en garçons pour que leurs enfants aient plus de chances d'aller à Henri-IV. Mais vous savez maintenant que cela ne sert à rien de traîner vos enfants au musée pour accroître leurs chances d'entrer dans de grandes classes préparatoires. La sociologie peut contribuer à distinguer l'essentiel de l'accessoire.

Contribuer à la politique sociale

Si vous vivez dans une démocratie, vous êtes un décideur, car c'est votre vote qui contribue à élire les dirigeants de votre pays et donc, indirectement, à décider des lois et politiques. Raisonner de manière sociologique peut vous aider à choisir judicieusement vos élus.

Toute politique sociale est un argument sociologique, que leur auteur le veuille ou non. Une politique sociale est un acte de gouvernement destiné

à changer la société d'une certaine manière. Savoir *quelle* mesure prendre pour atteindre un but donné peut se révéler difficile. Quand les responsables politiques et les commentateurs discutent des mérites de telle ou telle loi, ils ont souvent des débats sociologiques sur le fonctionnement de la société, ce qui cloche chez elle (quelque chose cloche souvent) et comment résoudre les problèmes identifiés.

Cela revient un peu à ouvrir le capot de sa voiture pour essayer de savoir d'où vient ce cliquetis ou pourquoi l'ampoule du plafonnier a mystérieusement cessé de fonctionner. Si vous ne savez pas comment est faite une voiture, vous allez avoir beaucoup de mal à réparer la panne. Il en va de même avec la société. Sans le concours de la sociologie et des autres sciences sociales, le législateur ferait des suppositions approximatives pour savoir quelles mesures pourraient réduire la délinquance ou aider les PME. (C'est en fait l'une des raisons pour lesquelles on a inventé la sociologie; pour en savoir plus, rendez-vous au chapitre 3.)

Tout est une histoire de famille, non?

L'un des débats sociologiques les plus sujets à controverse sur la politique sociale a été un rapport publié en 1965 par Daniel Patrick Moynihan, spécialiste américain des sciences sociales qui était à l'époque vice-ministre du Travail. Ce rapport, une note confidentielle destinée à l'origine au président Lyndon Johnson qui s'est retrouvée dans la presse suite à des fuites, s'intitulait *The Negro Family: The Case for National Action* (« La famille noire : arguments pour une action publique »). Avec cette note, ensuite connue sous le nom de «rapport Moynihan », son auteur a essayé de convaincre le président Johnson de promouvoir le mariage et une vie de famille stable chez les Afro-Américains.

Moynihan considérait que les Noirs souffraient encore des effets dévastateurs de l'esclavage, leurs familles se déchirant, avec de nombreux divorces, séparations et naissances hors mariages. Il disait que la grande instabilité familiale chez les Afro-Américains faisait que de nombreux enfants noirs grandissaient dans un environnement troublé, avaient de mauvais résultats à l'école, ne trouvaient pas de travail et tournaient ensuite mal.

Avec ce rapport, on reprochait à Moynihan (qui était blanc et avait lui-même été élevé dans un foyer monoparental pauvre) de «rejeter la responsabilité sur les victimes » et de dédouaner les Blancs d'un racisme et d'une discrimination qui empêchaient bien plus les Noirs de réussir que

n’importe quel problème familial interne. D’autres personnes, parmi lesquelles Martin Luther King, disaient que Moynihan avait raison et que le gouvernement devait faire plus d’efforts pour favoriser la stabilité familiale et lutter contre les divorces et la monoparentalité.

À ce jour, les sociologues et législateurs continuent de débattre sur le rapport Moynihan. Vu les ressources limitées du gouvernement et l’impossibilité pour lui de résoudre tous les problèmes, doit-il s’attacher plutôt à mettre fin à la discrimination ou à venir en aide aux familles? Et qu’entend-on par «venir en aide aux familles»? Que peuvent faire les instances publiques pour dissuader les gens de divorcer ou empêcher les naissances en dehors des liens du mariage? Est-ce la mission du gouvernement, ou ce dernier doit-il se tenir à l’écart de la vie personnelle des citoyens? Les réponses ne coulaient pas de source à l’époque et ne sont toujours pas limpides aujourd’hui, mais le rapport Moynihan a contribué à inspirer des décennies de travaux de recherche sociologiques qui peuvent aider le législateur à prendre des décisions en toute connaissance de cause.

Voir les problèmes quotidiens sous un angle unique

La sociologie porte plus sur la société que sur l'individu, mais il serait erroné de penser qu'elle n'influe pas sur votre vie personnelle. Elle peut se révéler extrêmement libératrice quand vous l'appliquez à la ou aux sociétés dans lesquelles vous vivez et travaillez au quotidien.

Vous vivez entouré d'un dédale de règles implicites et explicites qui vous disent comment vous habiller, comment agir, avec qui traîner, avoir des relations, dans quelle école aller, où travailler et comment dépenser l'argent que vous gagnez, quelle voiture conduire, où partir en vacances et même où et quand vous moucher. Vous n'êtes pas obligé d'obéir à ces règles, mais, si vous ne le faites pas, vous risquez de vous heurter à la réprobation sociale voire, si vous enfreignez une règle faisant l'objet d'une loi, de vous retrouver en prison. Les conséquences du port d'une tenue passée de mode lors d'une fête sont tout aussi réelles que les conséquences d'un choc contre un mur.

Mais, contrairement aux règles de la physique, les règles de la société peuvent évoluer. Si quelque chose ne vous plaît pas dans la société, vous pouvez vous employer à changer les choses. La sociologie peut non seulement vous aider à envisager différentes possibilités, mais également vous apprendre des stratégies efficaces pour opérer ce changement. Le point de vue sociologique est rafraîchissant : il admet que les choses sont ainsi pour telle raison, que l'organisation de la société n'est pas un hasard, mais que les choses peuvent changer et que, si vous comprenez son fonctionnement, vous êtes bien placé pour que ce changement devienne réalité.

Chapitre 3

L'histoire de la sociologie

Dans ce chapitre :

- Savoir comment la sociologie est née
- Connaître les trois grands noms de la sociologie
- Définir la sociologie du xxe siècle
- Explorer la sociologie d'aujourd'hui

Oui, cher lecteur, vous êtes dans l'incontournable chapitre historique, théâtre d'un retour dans le passé. Et il est nécessaire pour vous aider à comprendre comment s'est développée la sociologie et comment les sociologues accomplissent aujourd'hui leur mission.

Dans ce chapitre, on commence par couvrir la genèse de la sociologie (pourquoi les gens ont eu besoin de porter un autre regard sur l'univers social), puis on présente brièvement la vie des trois sociologues les plus célèbres et les plus influents, Karl Marx, Émile Durkheim et Max Weber. Puis, il s'agit de voir comment la sociologie a traversé l'Atlantique, devenant aux États-Unis plus terre à terre. Enfin, la chronique de l'ascension en France de Pierre Bourdieu (le sociologue qui a *presque* tout compris) permet de décoder l'actualité de la sociologie.

Qui peut bien s'intéresser à l'histoire ?

On vous entend d'ici ronchonner : on ne pourrait pas se contenter de cerner qui sont les sociologues d'aujourd'hui? Pourquoi s'enquiquiner à découvrir ce que les gens pensaient *jadis* de la société? Eh bien, la liste suivante vous donne quelques bonnes raisons d'apprendre certaines choses sur l'histoire de la sociologie :

- **Comprendre pourquoi les sociologues ont ce mode de pensée et posent ce genre de questions :** même si les sociologues d'aujourd'hui en savent bien plus long que leurs prédécesseurs, ils ont les mêmes inquiétudes majeures sur la société et son organisation. La nouvelle approche, systématique et scientifique, développée par les premiers sociologues continue de constituer le fondement de la sociologie. Cette nouvelle discipline a aidé les philosophes de 1830 à mettre de côté leurs préjugés afin d'apporter de nouvelles solutions aux problèmes sociaux. Il en va de même aujourd'hui.
- **Comprendre les « vieux » arguments et idées toujours utiles aujourd'hui :** dans l'histoire de la sociologie, des gens remarquablement intelligents ont eu des idées et présenté des arguments qui demeurent judicieux de nos jours. Bien que Karl Marx, par exemple, soit mort depuis plus d'un siècle, ses travaux continuent d'inspirer les sociologues et activistes sociaux pour gérer les conflits et surveiller les exploitations qui peuvent exister dans les sociétés capitalistes. L'argument d'Émile Durkheim selon lequel les valeurs culturelles évoluent à mesure qu'une société se développe et que les rôles se diversifient est devenu plus important que jamais, car, aux quatre

> coins du monde, les sociétés ont pris de l'ampleur et sont empreintes d'une plus grande diversité. L'assimilation de la vie moderne à une « cage de fer », opérée par Max Weber, peut vous sembler sinistrement appropriée lorsque vous remplissez votre déclaration d'impôt ou faites la queue dans une administration publique. Les concepts développés par Marx, Durkheim et Weber sont maintenant couramment employés par les sociologues modernes pour évoquer la société d'aujourd'hui.

Les réflexions sur la société avant la naissance de la sociologie

La sociologie telle que nous la connaissons est apparue au XIX^{e} siècle, mais cela ne signifie pas qu'il a fallu tous ces siècles à l'être humain pour s'apercevoir de l'existence des sociétés! Les gens ont toujours parlé de « la société » et débattu de son organisation. La sociologie a été inventée comme un puissant outil destiné à répondre aux questions que l'on se posait depuis des lustres.

Cette section explique comment sont nées les premières réflexions sur la société et décrit les changements sociaux cataclysmiques qui ont inspiré le développement de la sociologie au XIX^{e} siècle.

Les gens sont partout pareils… ou presque

Quand on dit que l'homme étudie la société depuis longtemps, on ne veut pas dire qu'il a simplement remarqué que des types traînaient ensemble en formant des groupes d'envergure : on veut dire qu'il y a longtemps des gens ont noté qu'il semblait exister une *organisation* dans cette société. Qu'ils aient appartenu à une tribu de la savane africaine, qu'ils aient été des citoyens de la Grèce antique ou des serfs du Moyen Âge en France, ils ont potentiellement observé leur environnement et noté que leur groupe, le groupe voisin et le groupe installé encore plus loin étaient tous parvenus à s'ordonner d'une certaine manière.

Certaines constantes se retrouvent peut-être dans tous les groupes : certains possèdent des choses et d'autres ne possèdent rien, la famille, la religion et la spiritualité sont présentes, la production est organisée et la nourriture et les outils font l'objet d'un commerce… Mais ce n'est pas parce que ces constantes se retrouvent toujours dans la société qu'elles sont identiques partout. Il existe de grandes variations en fonction du groupe social. L'argument peut être précisé :

> - Dans toute société, il y a les « nantis » et les « pauvres », mais, dans certaines, il existe d'énormes différences, avec d'un côté des gens fabuleusement riches et de l'autre des personnes extrêmement pauvres, tandis que dans d'autres sociétés les différences ne sont pas si flagrantes.
> - Toute société présente des familles, mais dans certaines elles sont petites et dans d'autres elles sont vastes et multigénérationnelles. Certaines sociétés sont patriarcales (la lignée masculine est la

> plus importante) et d'autres sont matriarcales (la lignée féminine est la plus importante).
> - Toute société a une forme de religion. Dans certains cas, il existe des lois strictes que font respecter de puissants ecclésiastiques, alors que dans d'autres la spiritualité est librement ressentie et les leaders religieux ne sont que des guides.
> - La nourriture et les outils sont produits et commercialisés dans toutes les sociétés, mais voyez un peu la différence entre les cultures amérindiennes (dont bon nombre ne connaissaient pas la notion de « propriété » au sens moderne du terme avant l'irruption des Européens) et la société capitaliste, avec son système financier complexe!

En dehors de ces variantes au sein des sociétés stables, il se produit parfois une rupture sociale absolue, avec des dirigeants destitués et l'éclatement de guerres civiles qui durent des années, voire des décennies, ou des révolutions qui renversent irrémédiablement l'ordre social, comme la Révolution française de 1789. L'organisation a toujours attisé la curiosité de l'être humain : pourquoi la société est-elle ainsi organisée? Le hasard est-il en cause, ou existe-t-il une rationalité cachée derrière ce fouillis d'hommes *a priori* indéchiffrable? Les gens pensent que, s'ils pouvaient comprendre comment fonctionne la société, ils pourraient peut-être résoudre les problèmes sociaux tels que la guerre, la discrimination et la pauvreté.

*Les prés*ociologues, ces gens avec des id*é*es sur la soci*é*t*é*

Pendant des siècles, l'être humain a eu tendance à se concentrer sur les similitudes et non sur les différences en termes d'organisation sociale. Les gens pensaient que les sociétés différaient sûrement les unes des autres parce que certaines avaient « raison » et que d'autres avaient « tort ». Mais qui était en droit de dire ce qui était bien et ce qui était mal? Voici une liste de personnes ayant essayé de trancher :

> - **Les théologiens :** ils affirmaient que Dieu (ou les dieux) avait un plan et que les textes sacrés révélaient comment Dieu (ou les dieux) avait l'intention de le mettre en œuvre. La société féodale en Europe et ailleurs était dirigée par l'Église et des hommes d'État qui entendaient régir la société selon la volonté de Dieu.
> - **Les philosophes :** de nombreux philosophes étaient persuadés qu'une organisation sociale efficace passait par la compréhension de la nature humaine. Si, en réfléchissant, en observant et en débattant, ils parvenaient à découvrir l'essence de la nature humaine, ils pensaient pouvoir ensuite concevoir une société parfaite. *La République*, de Platon, l'une des plus grandes œuvres de la philosophie classique, expose la vision du philosophe d'une société idéale.
> - **Les historiens :** ils observaient le passé pour comprendre le présent. De nombreux historiens pensaient pratiquement comme des sociologues lorsqu'ils comparaient les sociétés anciennes aux sociétés nouvelles. En fait, les premiers sociologues étaient très intéressés par les évolutions historiques. D'autres historiens se penchaient sur le passé en

> quête d'idéaux à reproduire dans le présent. Par exemple, nombre d'historiens étaient convaincus que les Romains avaient tout compris en matière de système juridique et qu'il fallait s'inspirer de la loi romaine.

Ces approches théologiques, philosophiques et historiques étaient intéressantes et parfois très utiles, mais, à la fin du XVIII^{e} siècle, il est devenu clair qu'une nouvelle manière de comprendre la société devait voir le jour. La société évoluait de plus en plus vite, et les gens étaient de moins en moins convaincus de pouvoir trouver les réponses aux problèmes de société dans les textes sacrés et les ouvrages de philosophie ou de droit.

L'éclatement des révolutions politiques et industrielles

Ce ne sont pas les conflits tragiques, crises sociales bouleversantes et révolutions technologiques qui manquent au XXIe siècle. Mais ce n'est (presque) rien à côté des mutations qui ont frappé les sociétés occidentales aux XVIIIe et XIXe siècles, ainsi que du trouble qu'elles ont semé. Ces bouleversements ont été si marqués que les gens ont remis en cause leurs vieilles hypothèses sur la nature humaine et sur l'organisation sociale et se sont demandé si la méthode scientifique, si efficace pour la compréhension du monde naturel, ne pourrait pas non plus servir à cerner ce nouvel univers social si effrayant et enthousiasmant dans lequel ils vivaient désormais.

Un sujet fait souvent la une de l'actualité aujourd'hui : est-il possible de bâtir un système politique stable, ou certains pays ou situations sociales sont-ils par essence instables? Pour en savoir plus sur les États, les révolutions politiques et les mouvements sociaux, reportez-vous au chapitre 14.

Les révolutions politiques

La révolution américaine de 1776 alerta certes les puissances européennes bien établies, mais ce ne fut rien à côté de la Révolution française et de ses conflits, qui ont déchiré l'Europe entre 1789 et 1814. La Révolution française avait ceci de frappant qu'elle s'appuyait sur l'idée que la société devait être profondément réorganisée, en privant la monarchie héréditaire de ses pouvoirs afin de mettre en place un gouvernement démocratiquement élu.

Français et Américains ne furent pas les seuls concernés : l'un après l'autre, les pays ont vu leurs manières traditionnelles de gouverner violemment remises en

cause. Les gens pensaient de plus en plus que les choses devaient *changer* (et agissaient en conséquence), que ce n'était pas parce que les rois, ducs et évêques étaient aux manettes depuis des siècles que cela devait perdurer. Les révolutionnaires estimaient qu'il n'était pas juste de pouvoir diriger un pays par la grâce de la filiation, sans être choisi pour accomplir cette mission.

Bien entendu, la difficulté de renverser un système d'organisation sociale tient au fait qu'il faut bien le remplacer par quelque chose, ce qui n'est pas une tâche aisée. Prendre la Bastille et s'occuper des aristocrates fut très libérateur, mais ensuite? Qui doit-on mettre en place, avec quels pouvoirs et pour combien de temps? Il a fallu des décennies pour créer les institutions démocratiques relativement stables que nous connaissons aujourd'hui, et, dans l'intervalle, il régna une belle pagaille.
La complexification de tout le processus était due au fait que la technologie évoluait elle aussi rapidement.

La révolution industrielle

De la fin du XVIII^{e} siècle au XIX^{e} siècle, l'essor technologique a révolutionné (d'où l'expression « révolution industrielle ») la vie en Europe et dans ses colonies. Auparavant, la vie était assez simple pour la plupart des gens : vous naissiez dans une famille, à un endroit, et vous étiez à peu près destiné à exercer un certain métier, souvent pas très passionnant, autour du travail de la terre (planter et récolter). Si vous naissiez en ville, vous pouviez faire carrière dans le secteur dynamique de la ferronnerie ou devenir domestique chez un noble du coin, qui avait lui-même hérité de son titre ; vous faisiez peut-être un peu de commerce, mais aviez probablement bâti votre maison de vos propres mains et faisiez pousser une grande partie des aliments que vous consommiez. Vous étiez fondamentalement lié à votre lieu de naissance, à votre famille et à votre métier, autant d'éléments qui vous définissaient.

Avec l’arrivée de la production industrielle, tout s’accéléra, et rien ne fut plus acquis. La production agricole gagna en efficacité, ce qui diminua le nombre d’ouvriers agricoles. Ils affluèrent dans les villes en pleine expansion où l’on recrutait de plus en plus de monde dans les usines et abattoirs. Les ouvriers étaient payés en espèces, qu’ils utilisaient pour acheter tout ce dont ils avaient besoin, de l’hébergement à l’alimentation en passant par les plaisirs récréatifs. Ils jouaient des coudes avec des personnes arrivant d’autres régions, étaient soudain confrontés à d’autres langues et à d’autres traditions culturelles.

Par-dessus le marché, les progrès en termes de transports et de technologie de communication réduisaient les dimensions du monde : les personnes et les informations circulaient plus rapidement et plus souvent. De nombreux individus dont les grands-parents avaient vécu dans un environnement très limité se retrouvaient à vivre dans un monde vaste et varié. Tout grandissait, s’accélérait et gagnait en puissance, et il flottait un parfum de révolution, des arrangements sociaux en place depuis des siècles volant en éclats.

Rien ne semblait plus jamais être acquis. Qu’est-ce qui était bien? Qu’est-ce qui était mal? Y avait-il un moyen de démêler et de comprendre ce chaos? Les théologiens, philosophes et historiens faisaient de leur mieux pour saisir ce qui se passait, mais l’heure était clairement venue d’instaurer un nouveau mode de compréhension du monde.

Le développement de la «sociologie»

La première personne à avoir employé le terme « sociologie » fut Auguste Comte, philosophe français, qui l'a inventé au début des années 1800 pour faire référence à l'étude systématique de la société. Il a fallu malgré tout près d'un siècle pour que la sociologie soit considérée comme un domaine d'étude légitime.

Comprendre la vie sous l'angle du positivisme

Comte était l'un des philosophes et historiens à croire au *positivisme*, selon lequel les méthodes utilisées en sciences naturelles pouvaient servir à étudier le monde social. Le positivisme au sens philosophique du terme diffère de la notion de « pensée positive», mais il est « positif » dans la mesure où il traduit une croyance optimiste en la capacité des êtres humains à cerner les choses et à améliorer leur situation.

Au début du XIX^{e} siècle, même les sciences naturelles demeuraient quelque peu révolutionnaires, car il n'y avait pas si longtemps que des naturalistes tels que Galilée avaient été condamnés à mort pour avoir osé suggérer que télescopes et microscopes pouvaient servir à compléter, voire à contester, les enseignements de l'Église sur le monde naturel. Si les pouvoirs de l'époque n'avaient que faire de son hypothèse sur la rotation de la Terre autour du Soleil, vous imaginez ce qu'ils pensaient de l'analyse scientifique de l'organisation sociale!

Cette idée, dans l'esprit des premiers sociologues, continue d'inspirer leurs confrères d'aujourd'hui et demeure empreinte d'un parfum révolutionnaire. Le chapitre 2 vous met en garde contre les surprises que pourrait vous réserver la sociologie, susceptibles de provoquer la même onde de choc. Comte et d'autres pionniers de la sociologie affirmaient que la société pourrait être mieux organisée qu'elle ne l'était depuis des siècles grâce à l'adoption de nouveaux principes, perspective que nombre de gens avaient du mal à accepter. Lorsque les sociologues d'aujourd'hui fournissent des informations allant à l'encontre des croyances tenaces du public, ils se heurtent à la même résistance.

Les thèmes prisés par les premiers sociologues

Comte et d'autres pionniers de la sociologie, dont la plupart se décrivaient comme des philosophes, historiens et/ou économistes et non comme des sociologues, avaient des conceptions diverses de l'univers social, mais leurs arguments portaient sur les mêmes thèmes. Ils se demandaient si les outils à leur disposition étaient vraiment suffisants pour comprendre la société en constante évolution dans laquelle ils vivaient.

Les philosophes ont commencé à se demander si le moment n'était pas venu de procéder à des observations systématiques du monde plutôt que de spéculer sur la nature humaine à partir de leurs propres expériences. Avec le temps, les historiens ont perçu des tendances dans la progression des structures sociales et se sont demandés si des théories scientifiques pourraient contribuer à expliquer l'histoire des hommes, comme la géologie avait participé au déchiffrement de l'histoire de la Terre. Les économistes constatèrent l'influence de la méthode scientifique sur le commerce et se demandèrent si elle ne porterait pas aussi ses fruits dans d'autres domaines de l'activité humaine, tels que la politique et la religion.

Avec le temps, les philosophes adeptes du positivisme de tous ces secteurs ont commencé à partager certaines idées sur le monde social qui finirent par former la base d'une nouvelle science nommée « sociologie ». Quelques exemples de ces postulats :

> - Aucun roi, prêtre ni philosophe ne pouvait dire quelles dispositions sociales devaient prévaloir; celles-ci devaient être déterminées à l'aide d'une

étude empirique et d'une analyse systématique.

- La société ne progressait pas par hasard. Les changements sociaux, pour le meilleur et pour le pire, présentaient une certaine *logique* et signifiaient quelque chose.
- Si une certaine dose d'inégalité était peut-être inévitable en matière de classes sociales, de lieux de naissance ou de liens de parenté, elle n'en demeurait pas moins immorale et inefficace.

La sociologie, science la plus ambitieuse

Comte lui-même pensait que le développement de la sociologie était la suite logique de l'essor de la science.

Il soulignait que, si un village était bâti en bordure d'une rivière qui sortait parfois de son lit, il serait souvent inondé, sauf si, grâce à l'observation scientifique, les villageois apprenaient à prédire les crues. Pourquoi, demandait-il, ne pourrait-il pas en aller de même avec les guerres et autres conflits sociaux? Si les gens étaient capables d'apprendre à prédire ces conflits, ils pourraient les éviter ou tout du moins limiter leurs effets.

Comte pensait que les sciences se développaient selon une hiérarchie : les thèmes les plus fondamentaux (mathématiques, physique), puis des sujets plus ardus (chimie, biologie) et ensuite les domaines les plus importants et complexes. Rien n'est plus important ni complexe que la société.

La sociologie, d'abord baptisée « physique sociale » par Comte, se situait donc au sommet de la hiérarchie, comme la science la plus importante et ambitieuse – mais la plus tardive à advenir dans l'histoire humaine, du fait même de sa complexité.

« Il ne peut y avoir une étude scientifique de la société, écrivait Comte, concernant son environnement ou son évolution, si celle-ci est divisée en morceaux et que l'on étudie séparément ces derniers. » Autrement dit, vous ne pouvez vous *contenter* d'observer l'économie ou le gouvernement et espérer comprendre comment fonctionne la société. Vous devez la scruter dans sa globalité. L'argument de Comte justifie la place de la

sociologie en tant que science, et il est toujours sujet à controverse.

Dans l'univers des sciences sociales, la sociologie n'était pas la seule discipline digne de considération, même à l'époque de Comte. On étudiait déjà l'économie scientifiquement, et la psychologie correspondait à l'étude scientifique du genre humain. Comte le savait, et il a explicitement plaidé pour que la sociologie soit une discipline à part entière et qu'elle soit reconnue comme éclairante sans pour autant qu'elle repose sur les autres domaines d'étude.

Aventures dans le monde de la sociologie

L'ère révolutionnaire qui frappa l'Europe fut passionnante, et, même si le fait d'apporter de nouvelles idées sur la société pouvait se révéler dangereux, ces initiatives étaient marquantes et répondaient à un besoin urgent. Parmi les premiers sociologues, certains ont vécu des aventures palpitantes que leurs confrères modernes ne peuvent imaginer qu'en rêve (ou en cauchemar).

Marie Jean Antoine Nicolas Caridal de Condorcet, l'un des fondateurs de la sociologie (qui avait précédé Comte et ne se présentait pas comme sociologue), s'est montré digne de son curieux nom à rallonge en faisant pour la première fois du philosophe social un homme du monde cultivé et raffiné très prisé. On dit que sa femme figurait parmi les plus belles femmes de France. Condorcet était ce que l'on appellerait aujourd'hui un «libéral de salon», c'est-à-dire un aristocrate néanmoins favorable au renversement de l'aristocratie. Il pensait que l'histoire de l'humanité était marquée par la destruction de l'inégalité sociale, et il s'impliqua personnellement dans la Révolution française en rédigeant la déclaration justifiant la suspension du roi. Quand la situation tourna au vinaigre, il dut se cacher. Il finit par être découvert en possession de son manuscrit hérétique *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Il paya le prix for t de ses opinions protosociologiques audacieuses en mourant en prison, peut-être empoisonné.

Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (appelé « Saint-Simon », dont l'étudiant fut Auguste Comte), était un autre homme d'action. Il faisait partie des troupes que la France envoya pour aider l'armée des insurgés pendant la révolution américaine et fut capitaine d'artillerie à York town. Il fut emprisonné pendant la Révolution française. Ironie du sort, il en sortit riche, car, pendant sa détention, il n'avait pu convertir ses avoirs en monnaie révolutionnaire, laquelle avait subi une sévère dévaluation. Qu'a-t-il fait de sa fortune? Il fit la fête jusqu'à ce qu'il soit fauché, puis il décida que le moment était venu de se retrousser les manches. Il se mit alors à écrire.

Saint-Simon affirmait de façon convaincante que seuls les scientifiques seraient capables d'aider l'Europe à se relever des révolutions politiques destructrices subies. Il devint un acteur très influent de l'essor des sciences sociales. Il était en outre persuadé que les spécialistes des sciences sociales devaient devenir une sorte de clergé séculaire laïque responsable de décider de l'organisation de la société grâce à leur extraordinaire vision.

Après la mort de Saint-Simon, en 1825, ses plus fervents disciples instaurèrent une sorte de culte, vivant ensemble dans une communauté et prônant des idées sociales progressistes, de la libération de la femme à l'amour libre, en passant par la propriété collective. L'expérience tourna court quand les responsables de ce mouvement se retrouvèrent en prison. Les sociologues n'étaient visiblement pas prêts à diriger le monde.

Le triumvirat de la sociologie

Du milieu du XIX^{e} siècle au début du XX^{e}, au moment où la sociologie parvenait à maturité en tant que discipline enseignée et constituait un moyen d'observer le monde, trois hommes (travaillant chacun de son côté, le plus jeune connaissant les travaux des deux autres) ont suggéré une série d'idées qui influencèrent grandement la sociologie. On cite très souvent les noms de Marx, Durkheim et Weber à chaque niveau de la sociologie, des cours introductifs dispensés au lycée aux séminaires de recherche pointus.

Il peut être déroutant d'essayer de comprendre la place de ces hommes dans l'histoire de la sociologie, car cette discipline a mis beaucoup de temps à s'imposer. Karl Marx a vécu après Auguste Comte et avait développé des concepts sociologiques extrêmement importants, mais jusqu'à sa mort il ne se considéra jamais comme un sociologue – plutôt comme un économiste et un militant politique. Émile Durkheim, qui connut le début du XX^{e} siècle, se présentait fièrement comme un sociologue, mais il a passé sa vie à essayer de convaincre le reste du monde de la légitimité de cette discipline. En 1919, soit deux ans après la mort de Durkheim, et près d'un siècle après que Comte eut inventé le terme, le département de sociologie fondé par Max Weber demeurait le tout premier en Allemagne. (Pendant ce temps, aux États-Unis, les départements de sociologie poussaient comme des champignons.)

Bref, ces trois philosophes jouèrent un rôle extrêmement important dans le développement de la sociologie telle que nous la connaissons aujourd'hui, bien qu'elle n'existât pas encore sous cette forme à leur époque.

Prenons le temps de découvrir les principales idées défendues par ces trois hommes. Ils sont tous trois devenus la référence en matière de sociologie, et vous les croiserez à maintes reprises dans le présent ouvrage. (Vous trouverez par exemple leur opinion sur la culture au chapitre 5, sur la religion au chapitre 11, et leur théorie du changement social au chapitre 17.) Cette section ne fournit donc qu'une synthèse de leur personnalité et de leurs idées.

Karl Marx

Karl Marx, né en 1818 dans ce qui est aujourd'hui l'Allemagne, fut chronologiquement le premier de ces trois penseurs d'exception. Il ne s'est jamais dit « sociologue » (ce terme était à l'époque trop récent pour représenter quelque chose dans l'esprit de la plupart des gens), mais il coiffait un peu toutes les casquettes. Il a commencé par étudier le droit, s'est impliqué dans la philosophie et l'histoire puis a travaillé comme journaliste et a fait de l'activisme politique.

Son dégoût pour le système capitaliste a régi sa vie personnelle et sa vie professionnelle. Il ne supportait pas que des millions de personnes travaillent dur dans des usines crasseuses et des champs desséchés sans pouvoir montrer le fruit de leur labeur en fin de journée. Il était convaincu qu'il existait une meilleure solution, et il s'efforça de soutenir le parti communiste, groupe politique destiné à créer une société dans laquelle on partagerait tout. Cette incitation à la révolte lui valut d'être expulsé d'Allemagne, de France et de Belgique. Il atterrit finalement en Angleterre et mourut à Londres en 1883.

En compagnie de son très proche ami et collègue Friedrich Engels,
Marx écrivit beaucoup. Certains de ses travaux, tel le *Manifeste du parti communiste*, furent abondamment lus à son époque, mais il a souvent fallu des décennies pour les structurer, les traduire et les publier. Ce ne fut que dans les années 1930 que l'on comprit réellement tout ce que Marx avait en tête. (Beaucoup de gens ne comprennent pas tout encore.)

Les sociologues considèrent Marx comme un personnage important pour deux raisons principales : sa théorie

générale de l'histoire et ses opinions sur le pouvoir et l'exploitation.

Marx sur l'histoire

La théorie de l'histoire de Marx est souvent appelée *matérialisme* (voire, pour utiliser un nom à coucher dehors, « matérialisme dialectique »). Vous pensez peut-être qu'un « matérialiste » est quelqu'un pour qui seuls l'argent et les choses matérielles sont importants. Si, dans la vie, Marx était tout sauf obnubilé par l'argent, il n'en pensait pas moins que les biens matériels faisaient tourner le monde.

Pour Marx, les forces les plus importantes de l'histoire n'étaient pas les idées, mais essentiellement les forces économiques. Selon lui, chaque époque de l'histoire a été marquée par un *mode de production* qui lui était propre, une façon d'organiser la production et la distribution des biens matériels. Chaque mode de production (la société esclavagiste de l'Antiquité, le féodalisme médiéval, etc.) générait des conflits entre les différentes classes, lesquels conduisaient inévitablement à la mort du système en place et à la naissance du suivant.

C'était une nouvelle façon importante de se pencher sur l'histoire, car les précédents philosophes, tel Hegel, avaient considéré que les changements historiques reposaient sur les idées et la culture. Marx rejetait les idées abstraites, qu'il jugeait secondaires : pour lui, les changements historiques portaient sur les conflits de classes à propos d'éléments concrets.

Marx sur le capitalisme

Marx était particulièrement préoccupé par le mode de production en vogue à son époque (et il serait déçu de voir qu'il est toujours en place à notre époque) : le capitalisme industriel.

Marx a écrit sur les deux classes ayant selon lui un rôle

dans le capitalisme :

> - la **bourgeoisie**, à savoir les personnes riches et puissantes possédant les usines, les terres agricoles et presque tout le reste;
> - le **prolétariat**, à savoir les personnes qui ne possèdent pas grand-chose hormis leurs bras et sont obligées de travailler pour la bourgeoisie afin de nourrir leur famille.

Marx pensait que le capitalisme était mauvais pour tout le monde, mais surtout pour le prolétariat.

Il disait que le prolétariat était particulièrement touché par le capitalisme parce qu'il était exploité par la bourgeoisie. Quel que soit le bénéfice dégagé dans une journée par le propriétaire d'une usine, si ses ouvriers ne peuvent pas aller travailler ailleurs, il n'a qu'à les payer juste assez pour qu'ils survivent et garder pour lui tout le reste, c'est-à-dire des gains empochés sur le dos des travailleurs.

Mais, plus généralement, Marx affirmait que *tout le monde* était victime du capitalisme, car il s'agit d'un système se traduisant par l'échange de choses concrètes (du travail, de la nourriture, un toit) contre un élément imaginaire : l'argent. Je travaille par exemple toute la journée dans une usine qui fabrique des choses qui seront utilisées par quelqu'un d'autre, et je gagne de l'argent grâce auquel je peux acheter de la nourriture qu'une autre personne a fait pousser et louer un logement construit par une tierce personne. La valeur de mon travail ne se mesure pas à ce que je fais pour moi-même ou pour ma société, mais à l'argent que je gagne.

Marx pensait que le système capitaliste était fondamentalement malsain et qu'il serait un jour remplacé par une utopie communiste mondiale au sein de laquelle tout le monde contribuerait selon ses moyens et prendrait

ce dont il a besoin. Cette utopie deviendra peut-être réalité un jour, mais n'y comptez pas trop!

Émile Durkheim

Nous voici à la moitié d'un chapitre censé traiter de l'histoire de la sociologie, et vous vous demandez peut-être quand quelqu'un va finir par se définir comme un « sociologue ». Nous y sommes ! Le Français Émile Durkheim a passé sa vie, non pas uniquement à faire de la sociologie, mais aussi à essayer, plutôt avec bonheur, de convaincre le monde de l'importance de cette discipline.

Né en France en 1858, Durkheim a étudié la philosophie et la théorie sociale et fondé le premier département européen de sociologie. Sa vie fut bien moins passionnante que celle de Marx, mais il regorgeait d'idées novatrices sur la société qui ne laissaient pas indifférent.

La vision de Durkheim sur la société

Comparé à Marx, Durkheim avait une vision radicalement différente et bien plus positive de la société. En lisant Marx, vous avez presque l'impression qu'il vaudrait mieux que nous vivions du fruit de notre travail effectué de nos propres mains. Marx appréciait le fait que travailler ensemble dans des structures organisées nous permettait de produire des choses magnifiques (comme par exemple un système de plomberie) qu'il nous était impossible de fabriquer seul, mais, en général, il pensait que les gens étaient enclins à planter un couteau dans le dos de leur voisin s'ils en avaient l'occasion. Il portait donc plutôt un regard suspicieux sur la société.

Aux yeux de Durkheim, les êtres humains sont faits pour vivre en société.
Il pensait que notre vie sociale (à la maison, au travail, pour se divertir et prier) nous *définissait* et donnait un sens à notre vie. C'est ce qui pour lui nous rend réellement humains, d'où l'importance de la sociologie (l'étude de la

société).

Dans son ouvrage *Les Règles de la méthode sociologique*, Durkheim expose sa vision de la sociologie et de la façon dont elle doit s'appliquer. Concrètement, il dit que la mission du sociologue est d'étudier les *faits sociaux*, à savoir des faits portant sur des groupes de personnes et non des individus isolés. Voici quelques exemples de faits sociaux :

> - Il y a environ 10 000 suicides tous les ans en France au début du XXIe siècle.
> - 34 % des hommes portent une barbe.
> - Le revenu annuel moyen d'une personne possédant une Audi est de 104 000 euros.

Il s'agit là de faits concernant des groupes de personnes. S'ils ne vous disent rien sur un individu en particulier (par exemple, si tel homme a la barbe ou quel est le revenu précis de tel propriétaire d'Audi), ils vous informent sur un groupe d'individus, que l'on peut ensuite comparer à un autre groupe (par exemple, les propriétaires de Toyota). Durkheim considérait que les sociologues devaient se concentrer tout spécialement sur ce genre de faits.

Durkheim était d'accord avec Marx sur le fait que la société évoluait, mais, au lieu de voir un gouffre se creuser entre les nantis et les autres, il constatait un simple accroissement des différences entre les personnes à plusieurs titres. Jadis, quand la société était relativement basique, le nombre de métiers était limité : chasseur, cueilleur, fermier, prêtre. Aujourd'hui, il existe des milliers de métiers, très différents les uns des autres : développeur de logiciels, enseignant, cariste, scénariste. Cette différenciation fonctionnelle était pour Durkheim à la fois nécessaire et *grosso modo* souhaitable. Nos valeurs sociales communes nous aident à travailler ensemble de manière productive et, la plupart du temps, dans un climat

pacifique.

Donner sa vie pour la sociologie

Pour prouver l'utilité de la sociologie en tant que discipline, Durkheim a choisi d'étudier un sujet profondément personnel qui intéresse plus en apparence le psychologue ou le philosophe que le sociologue : le suicide. En démontrant que la sociologie pouvait nous aider à comprendre un phénomène si personnel, il a fait la preuve du pouvoir de sa nouvelle méthode sociologique.

Dans son livre intitulé *Le Suicide*, Durkheim a démontré que si la décision de mettre fin à ses jours était bien entendu personnelle (les raisons peuvent demeurer inconnues), en observant le phénomène d'un point de vue collectif, on constatait que certaines causes sociales revenaient. Il a remarqué que, de manière prévisible, année après année, certains pays présentaient un taux de suicides supérieur aux autres. Quelle que soit la combinaison de facteurs poussant les gens à en finir, le nombre de suicides était plus important en Suède qu'en Espagne. En outre, il s'agissait plus souvent de personnes non mariées et plus souvent d'hommes que de femmes. Laissant de côté les motivations personnelles, Durkheim disait que le taux de suicides d'un groupe de personnes était un fait social qui devait s'expliquer par d'autres faits sociaux, comme le degré de régulation ou de cohésion de la société et des groupes d'appartenance.

Pionnier de l'utilisation des statistiques sociales, Durkheim a recueilli une foule de chiffres synthétisant les taux de suicides et d'autres caractéristiques de nombreux groupes et les a intégrés dans des tableaux pour établir des liens entre les faits sociaux. (Pour en savoir plus sur l'emploi des statistiques dans la sociologie d'aujourd'hui, rendez-vous au chapitre 4.) Durkheim a fini par conclure qu'il existait différents types de suicide ayant tendance à se produire pour différentes raisons. Ainsi, les *suicides égoïstes* étaient plus fréquents au sein des groupes

possédant de faibles liens sociaux (par exemple, dans les pays aux valeurs religieuses mettant l'accent sur l'individualisme), et les *suicides altruistes* étaient plus nombreux dans les groupes aux liens sociaux extrêmement forts (par exemple, dans l'armée).

Les détails de l'étude de Durkheim sont moins importants que la méthode employée pour la mener : définir et expliquer les faits sociaux concernant les groupes. Selon Durkheim, expliquer le comportement d'une personne n'est pas la même chose qu'expliquer le comportement d'un groupe. Que ses conclusions sur le suicide soient correctes ou erronées, il avait raison de dire que comprendre le motif pour lequel un Espagnol se suicidait (question de psychologie) ne nous disait pas pourquoi, d'une manière générale, le taux de suicides était moins élevé chez les Espagnols que chez les Suédois.

De même, comprendre les causes du taux de suicides espagnol (question de sociologie) ne nous apprendra rien sur les motivations de tel Espagnol ayant mis fin à ses jours.

Max Weber

Max Weber est difficile à classer. S'ils devaient dire qui de ces trois grands penseurs avait la vision la plus «juste», la plupart des sociologues d'aujourd'hui répondraient « Weber », car il estimait que la vie sociale se caractérisait à la fois par les conflits et la cohésion. Parfois nous nous combattons, parfois nous nous entendons. L'essentiel est de savoir *pourquoi* et *quand*.

Max Weber était également allemand, mais, contrairement à Karl Marx, il est resté dans son pays, enseignant à Fribourg et à Heidelberg. En 1919, il a fondé le premier département de sociologie allemand. Malgré de graves problèmes de santé mentale (il souffrait de collapsus nerveux) et une vie privée tourmentée, il disposait d'une incroyable énergie professionnelle. À sa mort, en 1920, il avait écrit de nombreux ouvrages et articles importants, mais, comme pour Marx, il a fallu des décennies pour que ses écrits soient traduits et publiés.

Marx et Durkheim avaient une vision grandiose de l'histoire, dont ils présentaient le cours comme plus ou moins inexorable. Pour Marx, la lutte des classes avait inévitablement mené au capitalisme et aboutirait inéluctablement au communisme. Pour Durkheim, l'essor technologique et la croissance démographique avaient inévitablement conduit à la différenciation fonctionnelle. Pour Weber, l'histoire relevait plus du Cluedo : nous savons ce qu'il est advenu de la société, mais il faut réaliser une enquête pour savoir *qui* est responsable de la tournure prise par les événements, *comment* et *quand* se sont produits ces changements. Aucune de ces réponses ne coule de source.

Que s'est-il passé? Selon Weber, la société moderne se

caractérise par la *rationalisation :* la plupart des choses sont organisées en fonction de règles et de systèmes normalisés destinés à s'appliquer à tout le monde. La société est donc conçue pour fonctionner comme une mécanique bien huilée. Dans votre vie professionnelle par exemple, on ne vous a pas confié vos responsabilités et octroyé votre salaire parce que c'était *vous*. Ces éléments vont avec le poste, et si vous démissionnez, votre successeur héritera des mêmes tâches et du même salaire.

C'est exactement le système capitaliste dans sa version bureaucratisée qui agaçait tant Karl Marx. Si Weber ne partageait pas le souhait de Marx de chambouler tout le système, ce dernier le chagrinait tout de même un peu : il comparait la société moderne à une « cage de fer » qui nous enfermait, pour le meilleur et pour le pire, dans des rôles bien précis.

Et comment en sommes-nous arrivés là?
Le développement du capitalisme industriel rationalisé était inévitable aux yeux de Weber, qui soulignait que l'Europe avait emprunté cette voie tandis que d'autres sociétés très anciennes (comme la Chine) avaient fait un autre choix. Le développement d'un ensemble de valeurs religieuses (concrètement, les valeurs protestantes calvinistes) qui prônaient le labeur et l'épargne avait agi, selon Weber, comme un « aiguillage ferroviaire » s'assurant que la société européenne emprunterait bien cette voie. Et, une fois le train engagé sur ces rails, on ne pouvait plus faire machine arrière.

La grande sociologie, produit d'un mariage houleux

Le livre le plus connu de Max Weber s'intitule *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Il y expose ses arguments selon lesquels les valeurs défendues par les théologiens protestants, tel Jean Calvin, ont conditionné le passage de l'Europe de la société traditionnelle au capitalisme moderne. Avant tout, Calvin et d'autres théologiens protestants soutenaient les valeurs du travail, de la discipline et de l'épargne. La croyance selon laquelle le temps, c'est de l'argent et que l'argent est une bonne chose (parce que l'abondance en la matière signifie que Dieu vous témoigne sa bonté) est à la base de l'économie capitaliste.

Il s'agit d'un brillant argument sociologique, et son principe de base (le lien entre une vision du monde religieusement rigoureuse et le système économique capitaliste) a peut-être été partiellement inspiré par le mariage houleux des parents de Weber. Sa mère était une dévote qui croyait fermement à la valeur morale du dévouement, à une discipline stricte et au travail. Son père, en revanche, était un homme riche et matérialiste qui jouissait sans vergogne de tout le luxe que son argent lui permettait de s'offrir.

Les travaux de Weber ont traité du paradoxe selon lequel la vie moderne affiche un peu de l'abnégation ascétique du moine (vous devez être au bureau de 9 heures à 17 heures pour exécuter

une liste précise de tâches) tout en nous permettant de nous payer certains luxes et de profiter de libertés inimaginables pour les personnes qui vivaient à une autre époque. Il est peut-être plus déshumanisant de travailler pour de l'argent au lieu de faire pousser des aliments qui serviront à nourrir votre famille, mais vous disposez maintenant d'argent que vous pouvez dépenser comme vous l'entendez : acheter de la nourriture, partir en vacances, voire acheter un canard en plastique ou je ne sais quoi d'autre !

Dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Weber raconte l'histoire d'un propriétaire terrien qui embauche des fermiers pour s'occuper de ses terres. Pour inciter les fermiers à travailler plus dur, le propriétaire augmente la somme qu'il donne pour chaque arpent fauché. Mais il découvre avec stupéfaction et agacement que les fermiers se mettent alors à travailler moins dur, car ils veulent simplement gagner de quoi vivre, et, suite à l'augmentation, ils n'ont plus besoin de travailler autant qu'avant pour cela. Si nous nous comportions tous ainsi, le capitalisme ne fonctionnerait pas. Nous sommes les « bons » fermiers qui travaillent plus pour gagner plus, mais dans quel but final? Même Calvin pensait que l'argent ne faisait pas le bonheur…

La sociologie au XX^{e} siècle

Dans les premières années du XX^{e} siècle, Durkheim essayait toujours de plaider en faveur de la sociologie. Aujourd'hui, c'est l'un des domaines le plus fréquemment étudiés à l'université dans le monde entier. Comme expliqué au chapitre 2, les sociologues réalisent un travail important dans un large éventail de secteurs.

La sociologie est née en Europe, mais son essor spectaculaire au XX^{e} siècle s'est surtout produit aux États-Unis. Cette section met en lumière les principales phases de cette ascension.

La sociologie de terrain ou l'« école de Chicago »

Le premier département de sociologie américain est né au sein de l'université de Chicago en 1892. Il a abrité certains des plus éminents sociologues du début du XX^{e} siècle, dont les arguments et études sont aujourd'hui connus sous le nom d'*école de Chicago* de sociologie (le terme « école » s'entendant au sens d'« école de pensée »).

Les préoccupations de l'école de Chicago étaient fortement influencées par le caractère profondément urbain du campus de l'université, situé dans les quartiers sud de Chicago, qui étaient (et sont toujours) très peuplés et cosmopolites, avec des personnes de tous horizons. Il ne s'agit pas de la partie de la ville la plus riche, ces quartiers subissant plus que leur part des conflits, crimes et délits constatés sur place.

Si vous pensez que des sociologues tels que Marx et Weber, avec leurs arguments grandioses sur les énormes forces de l'histoire, étaient quelque peu déconnectés de la réalité quotidienne, sachez que vous n'êtes pas seul dans ce cas ! Les membres de l'école de Chicago conseillaient vivement à leurs étudiants de ranger leurs livres, de sortir de la classe et de plonger directement dans la boîte de Petri sociale que constituait leur quotidien. Ils insistaient sur l'importance des recherches de terrain telles que l'*ethnographie* et l'*observation participative*. (Le chapitre 4 vous en dit plus sur ces méthodes.) Si Durkheim rejetait l'individu en dehors du domaine de préoccupation de la sociologie, les sociologues de l'école de Chicago (les sociologues américains d'une manière générale) préféraient étudier la société à partir de sa base, à savoir les individus qui la composent.

Chicago, tout comme le reste du pays, était confronté à un afflux massif d'immigrés, et les sociologues locaux voyaient des gens d'origines sociales complètement différentes apprendre à se côtoyer. Outre le fait qu'ils considéraient l'ethnicité et l'immigration comme des thèmes à étudier en priorité (ainsi que vous l'avez peut-être remarqué, ces thèmes ne figuraient pas en tête de liste des programmes de recherche européens du XIX^{e} siècle), les sociologues de l'école de Chicago ont rendu populaire l'étude de l'*interactionnisme symbolique*, c'est-à-dire l'étude de la façon dont les personnes interagissent *via* des mots, des gestes et d'autres symboles plus ou moins communs. (Le chapitre 6 présente plus en détail l'interactionnisme symbolique.)

La sociologie de Pierre Bourdieu

Pierre Bourdieu est certainement le sociologue le plus célèbre en France. Il est important de le connaître, car il se situe dans le prolongement des trois pères fondateurs précédemment décrits. Bourdieu est un sociologue ayant vécu au XX^{e} siècle mais qui a emprunté des concepts, des analyses et des visions du monde à Durkheim, Marx et Weber pour forger une compréhension originale de notre environnement.

De Durkheim, Bourdieu retient la vision *holiste*, à savoir que les faits sociaux s'imposent de manière extérieure et contraignante aux individus. Par exemple, la socialisation impose aux enfants et adultes à venir des normes de comportement et des valeurs que Bourdieu désigne sous le terme d'*habitus*, qui orienteront la pratique future de ces individus. Ainsi, si vous êtes élevé dans une famille bourgeoise où vous participez dès le plus jeune âge à un repas familial ordonné, avec un enchaînement « entrée, plat, dessert », vous serez conditionné par cet apprentissage et aurez tendance à reproduire ce schéma vous-même à l'âge adulte.

De Marx, Bourdieu retient la notion de *hiérarchie sociale conflictuelle* : les individus appartiennent à des groupes sociaux en compétition et hiérarchisés. Dans un de ses ouvrages les plus célèbres, *La Distinction* (1979), Bourdieu distingue trois classes : la bourgeoisie, la petite bourgeoisie et la classe populaire. Ces trois groupes sociaux sont des classes sociales, car ils sont définis par un habitus de classe, soit un ensemble de pratiques codifiées héritées de la socialisation. Par exemple, la classe populaire se signale par des repas qui fonctionnent selon un schéma propre. Le « repas ouvrier» est un repas organisé selon d'autres règles que le repas bourgeois :

tout le monde n'est pas à table en même temps, les plats sont mélangés, il n'y a pas d'ordre fixe (on peut manger le fromage en premier, avant le plat). Il y a donc une opposition systématique entre ces deux pratiques : les bourgeois sont dégoûtés par cette façon de faire des ouvriers, et ces derniers ne comprennent pas le repas ordonné selon les canons bourgeois. Cette différence dans les pratiques débouche sur une hiérarchie sociale entre ces deux classes : les bourgeois dominent les ouvriers, y compris par leurs pratiques sociales (extérieures au monde de la production économique).

C'est là que se situe le troisième apport de Bourdieu : cette hiérarchie sociale, pour perdurer, a besoin d'être légitimée. Dans le « jeu » du repas, les bourgeois gagnent parce qu'ils sont en mesure d'imposer leurs normes, qui ne sont finalement que des constructions sociales arbitraires (puisque d'autres personnes ont des normes différentes), comme étant les normes « légitimes », c'est-à-dire présentées comme les seules bonnes. Ce pouvoir de domination passe par la maîtrise des idées, des concepts, de l'abstraction, domaines où la bourgeoisie excelle. Pierre Bourdieu a inventé à ce propos le concept de *violence symbolique*, qui rend compte de la capacité des puissants à imposer leurs normes comme légitimes aux autres et à remettre à leur place les dominés (dans le cas de la violence symbolique, Bourdieu s'est beaucoup intéressé aux femmes dans *La Domination masculine* ; voir le chapitre 9 de cet ouvrage pour les rapports entre hommes et femmes).

L'approche de Bourdieu a été contestée en son temps, notamment par un autre grand sociologue français qui fait autorité : Raymond Boudon. Ce dernier a élaboré une explication des faits sociaux beaucoup plus individualiste (on parle souvent d'« individualisme méthodologique »). Ils se sont opposés à l'occasion d'une controverse portant sur les destins inégaux des étudiants dans l'enseignement supérieur.

Ils partent tous les deux du même constat : à niveau scolaire comparable en fin du second cycle, les enfants d'ouvriers font moins souvent des études supérieures et y réussissent moins bien que les enfants de cadres. Là où Pierre Bourdieu invoque le déterminisme de classe (les enfants de cadres ont plus de « capitaux », notamment plus de capital culturel, ce qui leur permet de réussir à l'université), Boudon propose une analyse coûts/bénéfices (les enfants d'ouvriers renoncent à travailler immédiatement s'ils vont à l'université – c'est le « coût d'opportunité » –, et les bénéfices, sous forme de salaires supérieurs plus tard, paraissent très éloignés, donc ils désertent l'université).

Au-delà des confrontations, l'œuvre de Bourdieu est unanimement reconnue comme féconde et a été prolongée de nos jours par des sociologues contemporains. Parmi les nombreux auteurs, deux bourdieusiens critiques méritent plus d'attention : Bernard Lahire et Michèle Lamont. Ils ont tous les deux repris, amendé et amélioré la théorie de Bourdieu tout en proposant de solides études empiriques.

Michèle Lamont travaille à l'université Harvard. Son propos est de reprendre l'analyse bourdieusienne de *La Distinction* pour y ajouter une dimension morale que Bourdieu avait négligée. Elle montre ainsi que dans les sociétés occidentales s'érige depuis une trentaine d'années une « frontière socioethnique » qui sépare les individus non plus seulement selon le critère de classe, mais aussi selon le critère ethnique. Cette frontière découpe finement les classes : la classe populaire américaine et la classe populaire française ne sont pas homogènes mais traversées par une opposition désormais fondamentale, celle entre Blancs et Noirs aux États-Unis, celle entre Français et Arabo-musulmans en France.

Cette distinction ethnique prend appui sur des

considérations morales que les groupes s'attribuent de manière arbitraire et injurieuse (le « préjugé ethnique ») : pour faire vite, dans le cas français, Michèle Lamont montre que les discours des Français sur les Arabes tournent autour de la question des enfants (« Ils en font trop et ne s'en occupent pas »), tandis que les Arabes parlent du rapport des Français à leurs anciens (« Ils ne s'en occupent pas et les casent en maison de retraite »). Dans les deux cas, les considérations morales sur la configuration familiale et l'investissement dans le soin apporté aux proches conduisent à ériger une frontière étanche.

Bernard Lahire, lui, travaille à l'ENS de Lyon et a donné à l'œuvre de Bourdieu un prolongement théorique considérable. Bourdieu envisageait que l'habitus ne fonctionnait pas toujours de manière mécanique, mais aucune de ses enquêtes ne détaillait vraiment la possibilité pour un individu de jouer avec les déterminismes qui le façonnaient. C'est chose faite avec Bernard Lahire, qui montre que la reproduction sociale ne fonctionne pas toujours de manière linéaire : il existe par exemple des enfants d'ouvriers de la banlieue lyonnaise qui obtiennent des résultats scolaires très honorables car ils sont encadrés par une configuration familiale porteuse (une grande sœur qui aide aux devoirs). Cette analyse est contenue dans *Tableaux de famille* et a débouché sur la «théorie de l'homme pluriel»: l'individu n'est pas uniquement façonné par un habitus, qui le prédispose à un certain destin dans tous les contextes, il investit des champs d'action variés où sa pratique peut différer et où une certaine liberté individuelle peut s'exercer.

La sociologie d'aujourd'hui

Aucun personnage ni institution ne domine aujourd'hui la sociologie comme le faisaient l'école de Chicago au début du XX^{e} siècle aux États-Unis ou Pierre Bourdieu et Raymond Boudon dans les années 1970 et 1980 en France. La plupart des sociologues puisent leur inspiration dans les travaux de divers prédécesseurs et sont le plus souvent désireux de répondre à des questions empiriques bien précises plutôt que d'énoncer ou de vérifier des théories grandioses sur la société.

Par exemple, dans son ouvrage *Ghetto urbain*, Didier Lapeyronnie étudie la réalité urbaine d'une cité en Charente. S'il s'inspire à de nombreuses reprises de la philosophie de Jean-Paul Sartre, son objectif est essentiellement empirique. Il consiste à répondre à la question suivante : des ghettos sont-ils apparus en France depuis une trentaine d'années? Sa réponse positive découle d'une minutieuse enquête de terrain où il reconstruit les normes implicites qui règlent la vie des habitants, et leurs rapports avec les institutions (école, police, mairie).

En dehors du plaisir de profiter des connaissances accumulées par tous les sociologues mentionnés dans cet ouvrage (et bien d'autres), les spécialistes modernes ont l'avantage de pouvoir accéder à des données et outils d'analyse situés à des années-lumière de ce qui existait il y a quelques décennies : des tonnes de données sont disponibles, et, avec des logiciels adaptés, n'importe quel ordinateur est capable de réaliser des analyses statistiques très pointues.

Le chapitre 17 développe l'avenir de la sociologie. Pour l'heure, on peut se contenter de dire que, bien qu'il soit

devenu beaucoup plus facile qu'à l'époque de Comte de répondre aux questions sociologiques, se poser les bonnes questions demeure toujours aussi difficile.

Chapitre 4

Les méthodes de la sociologie : parce que la société ne tient pas dans une éprouvette

Dans ce chapitre :

- Examiner les différentes phases de la recherche sociologique
- Choisir une méthode de recherche
- Employer des outils d'analyse
- Prendre garde aux pièges

Comment les sociologues s'y prennent-ils pour concevoir et mener leurs enquêtes? Il est important que vous connaissiez le mode d'acquisition des connaissances sociologiques même si vous n'avez pas l'intention de mener des recherches : le processus scientifique utilisé pour bâtir, mener et évaluer des recherches empiriques est à la base de la sociologie. Sans recherches empiriques, la sociologie ne serait qu'une somme de théories pas forcément vraies.

Dans un certain sens, comme indiqué au chapitre 2, le processus de recherche sociologique ressemble à plus

d’un titre à celui de n’importe quelle autre discipline scientifique, dont les sciences naturelles. Mais ce processus est aussi bien différent à plus d’un titre. La société est extrêmement complexe et en constante évolution. Il est donc difficile d’effectuer des généralisations sur son mode de fonctionnement. Cela demande une bonne dose de réflexion et des méthodes minutieuses.

Ce chapitre explique les phases élémentaires de la recherche sociologique et les choix méthodologiques que doivent mettre en œuvre les sociologues pour répondre à leurs questions. Il décrit également les outils d’analyse à leur disposition et passe en revue les écueils de la collecte et de l’interprétation des données sociologiques.

Les phases de la recherche sociologique

Cette section passe en revue les principales phases de la recherche sociologique. Comment transformer une question d'ordre général sur la société en données susceptibles d'être utiles et d'intéresser des sociologues et d'autres personnes? Bien qu'il existe un large éventail de méthodes et d'approches, le processus élémentaire décrit dans les sections à suivre est pratiquement universel.

La société ne tient pas dans une éprouvette. En sociologie, vous ne pouvez généralement pas réaliser des expériences comme en chimie, en physique, voire en psychologie. Les études sociologiques consistent presque toujours à observer les gens dans le « monde réel » et non en laboratoire.

Poser sa question

Les sociologues envient parfois les autres scientifiques, tels que les astrophysiciens, dont le sujet d'étude est tellement éloigné de la vie quotidienne qu'il échappe aux profanes. Les sociologues étudient des phénomènes sur lesquels de nombreuses personnes ont un avis : les inégalités sociales, les réseaux sociaux, l'organisation de groupes sociaux tels que les entreprises ou les clubs. Quand un sociologue parle de son travail, on dirait que *tout le monde* a son opinion sur la question.

Aussi agaçant que cela puisse parfois paraître, c'est aussi ce qui rend la sociologie si passionnante. Les études sociologiques commencent par une conception du monde social, l'opinion d'un sociologue sur la façon dont un processus fonctionne ou une question sur les raisons des comportements adoptés par les gens. Voici quelques questions ayant débouché sur des études sociologiques :

> - Pourquoi le cricket, sport enseigné par les Britanniques aux autochtones des pays qu'ils ont colonisés, est particulièrement populaire en Inde et en Afrique, là où la récente colonisation a engendré de violents conflits? Les habitants de ces pays ne devraient-ils pas manifester un intérêt moindre pour un sport britannique par excellence? (Jason Kaufman et Orlando Patterson)
> - Pourquoi le chômage affecte-t-il la dignité des individus? (Dominique Schnapper)
> - Quand les jeunes immigrés italiens des quartiers pauvres de Boston s'arrêtent dans la rue pour se parler, pourquoi demeurent-ils en plein milieu du trottoir, gênant ainsi le passage? (William H. Whyte)
> - Pourquoi les habitants de quartiers riches ont-ils tendance à posséder des œuvres d'art qu'ils

> exposent dans leur intérieur? (Monique et Michel Pinçon)

Pour les gens ordinaires, il s'agit de questions parfois soulevées à la machine à café, ou au cours de conversations dans le jardin entre voisins, qui se terminent par un haussement d'épaules. Mais, pour les sociologues, ce sont des questions empiriques auxquelles on doit pouvoir donner une réponse.

La prochaine fois que vous avez une interrogation sur la société, demandez-vous: s'agit-il d'une question empirique? Est-ce que j'essaie simplement de déterminer mon sentiment sur quelque chose, ou suis-je vraiment curieux de savoir comment fonctionne telle chose? Est-il possible de recueillir des informations pour répondre à ma question? Les questions sociologiques portent sur le fonctionnement du monde. Un sociologue ne sera peut-être pas d'accord avec les valeurs ou décisions des personnes qu'il étudie, mais il s'y intéressera.

Une fois cette question en tête, vous avez probablement une *hypothèse* : une intuition sur la réponse. Cette hypothèse, qu'elle se concrétise ou non, repose sur une *théorie* portant sur le fonctionnement du monde. Votre théorie ne sera étayée que si votre hypothèse se révèle correcte.

Vérifier dans la littérature

Quand les sociologues se posent une question digne d'être approfondie, ils parcourent les étagères de leur bureau (ou, plus souvent, surfent sur Internet) afin de voir ce qui a été publié dans la « littérature » et qui pourrait les aider à répondre. Quand les sociologues et autres scientifiques parlent de « littérature », il ne s'agit généralement pas du *Père Goriot* ou des *Frères Karamazov*, mais d'articles scientifiques évalués par leurs pairs.

En sociologie, les publications évaluées par les pairs englobent :

- **les revues générales de sociologie :** des revues telles que la *Revue française de sociologie* ou les *Actes de la recherche en sciences sociales* renferment des études si importantes qu'elles retiennent l'attention de tous les sociologues;
- **les revues traitant d'un domaine particulier :** en sociologie, il en existe des centaines, telles que *Sociologie du travail*, qui s'intéresse en premier lieu à la sociologie du travail et des organisations ;
- **les ouvrages :** les sociologues publient aussi des livres, évalués par leurs pairs si l'éditeur est une université.

Un tour d'horizon de la littérature vous permet de découvrir les travaux d'autres sociologues et vous évite de vous pencher sur une question déjà traitée.

Mais quels ouvrages et revues devez-vous lire? Il existe des milliers d'articles et d'ouvrages. Parfois, des travaux non évalués par les pairs ou non estampillés « sociologie » peuvent se révéler tout aussi importants pour votre

recherche. Les sociologues effectuent une recherche dans la littérature, en quête des contenus suivants :

- les études sociologiques sur votre sujet de recherche (par exemple, si vous vous intéressez aux mouvements féministes, recherchez des études menées sur le sujet) ;
- les études sociologiques sur des sujets similaires (concernant l'exemple ci-dessus, recherchez les études portant sur la place des femmes dans l'histoire) ;
- les études sociologiques employant des méthodes ou approches pouvant se révéler utiles (par exemple, pour utiliser une technique statistique en particulier ou une stratégie d'interview, penchez-vous sur les études y ayant recours);
- les articles ou ouvrages en dehors de la littérature sociologique néanmoins instructifs sur le sujet (dans l'exemple ci-dessus, passez en revue les articles d'actualité sur la condition de la femme).

Il se peut qu'une personne ait déjà découvert le « scoop » que vous pensiez détenir. Toutefois, il arrivera plus souvent que d'autres scientifiques aient étudié votre sujet mais qu'il demeure de nombreuses questions sans réponse. À vous alors de décider si vous disposez des informations et/ou ressources pour y répondre.

Opérationnaliser sa question et trouver des données

Le verbe «opérationnaliser » paraît peut-être barbare et destiné à en mettre plein la vue à votre patron en réunion, mais s'il est sociologue il sera bien impressionné, car il s'agit de l'un des aspects les plus difficiles et importants de la recherche sociologique.

Comme je l'explique au chapitre 2, ce qui distingue une question sociologique empirique d'une question théorique ou morale, c'est que vous pouvez y répondre, même si ce n'est pas forcément facile. *Opérationnaliser* une question signifie la faire passer de l'état de question générale (par exemple, le public de supporters apporte-t-il autant son soutien aux équipes féminines qu'aux équipes masculines, ou est-il aussi critique dans le sport masculin que dans le sport féminin?) à celui de question précise à laquelle il est possible de répondre (par exemple, quelle est la moyenne, par supporter, de critiques envers les joueurs à chacun des 20 matchs de basket masculin observés et à chacun des 20 matchs de basket féminin observés?).

Le terme *données* fait référence aux informations. Dans un monde idéal, vous opérationnaliseriez votre question et sortiriez recueillir les données nécessaires pour y répondre. Mais nous ne vivons pas dans un monde parfait, et, le plus souvent, vous trouvez les meilleures données disponibles puis opérationnalisez votre question aussi précisément que le permettent ces données.

Un exemple d'opérationnalisation peut être fourni par le travail d'Hugues Lagrange, dont un livre est issu, *Le Déni des cultures*. Hugues Lagrange, spécialiste de la délinquance, s'est posé la question générale suivante : pourquoi les enfants d'immigrés sont-ils plus représentés

parmi les délinquants? Cette question très générale a été «opérationnalisée » en listant les causes possibles : la famille, les revenus, le quartier, l'origine ethnique. À partir de là, Hugues Lagrange a construit une enquête, par laquelle il a comparé deux « terrains », en l'occurrence deux quartiers (Mantes-la-Jolie et le XVIII^{e} arrondissement de Paris) afin de déterminer si le quartier avait une importance. Il a opéré de même avec les structures familiales et l'origine ethnique.

La collecte de données originales prend du temps et peut se révéler coûteuse, mais elle rend automatiquement votre étude intéressante, même pour des lecteurs en désaccord avec l'analyse que vous en faites. Voici quelques sources de données originales :

> - **Les données recueillies à d'autres fins et pas encore exploitées dans une analyse sociologique :** vous pouvez utiliser des archives d'entreprises, de l'Administration ou des archives départementales, par exemple.
> - **Les journaux et magazines :** vous pouvez rechercher des articles sur une activité donnée ou le regard porté par les gens sur la société.
> - **Les enquêtes originales :** vous pouvez mener votre propre enquête en essayant de poser quelques questions clés à un maximum de personnes.
> - **Les interviews originales et l'ethnographie :** vous pouvez recueillir des données de qualité en parlant à des personnes ou en les observant.

(Je fournis plus loin dans ce chapitre de plus amples informations sur les types de donnée et d'analyse.) Une fois votre question opérationnalisée, vous devez vérifier que cette mesure est bien *valide*, c'est-à-dire que vos données sont pertinentes au vu de la question originale posée. Si vous négligez cette étape, vous pouvez vous

retrouver au final avec des dissonances dans vos données ou dans votre théorie. (La dernière partie de cette section, «Se préparer à rencontrer des pièges », vous éclaire sur le sujet.)

Analyser ses données

Pour répondre à certaines questions empiriques, il faut des données, mais pas forcément une analyse poussée. Imaginez que vous souhaitiez savoir si vous avez bien laissé votre chien à l'intérieur de votre maison. Il s'agit d'une question empirique : le chien est soit dedans, soit dehors. Concernant les données, vous ouvrez la porte et regardez dans le jardin. Soit vous voyez votre chien, soit vous ne le voyez pas. Il existe une réponse à cette question empirique.

En revanche, il n'est généralement pas facile de répondre aux questions sociologiques, même une fois les données recueillies et la question opérationnalisée. Vous vous retrouvez souvent avec des centaines de pages d'interviews ou une gigantesque feuille de calcul remplie des données d'une enquête. Ça serait sympa si vous pouviez vous contenter d'ouvrir votre feuille de calcul, de regarder les milliers de cellules pleines de chiffres et de dire : «Ah! Je vois que la discrimination de genre demeure élevée pour les postes très rémunérateurs mais a baissé pour les postes les moins bien payés!» Malheureusement, cela ne fonctionne pas vraiment comme ça.

Les sections suivantes de ce chapitre traitent en détail de certaines méthodes d'analyse. Pour l'heure, on peut dire que, dans presque tous les cas, vous allez devoir analyser vos données et trouver une réponse à votre question. Si vous avez récolté des données utiles et bien opérationnalisé votre question, la réponse est alors quelque part, il suffit de mettre la main dessus. Cette étape non seulement est essentielle, mais requiert aussi que vous soyez particulièrement lucide et responsable, car il sera plus facile aux lecteurs de votre rapport de recherche d'identifier une erreur dans votre interprétation

que dans votre analyse.

Interpréter ses résultats

Bon, vous avez trouvé vos données, opérationnalisé votre question et réalisé votre analyse. Vous disposez de résultats : une tendance sur un graphique, un thème qui revient lors d'interviews ou un chiffre issu d'une procédure statistique. Mais qu'est-ce que cela signifie? L'*interprétation* de vos résultats est l'étape finale d'une recherche sociologique. Cela consiste à réfléchir à ce que vous avez appris et à repérer un lien avec la littérature sociologique. La difficulté réside dans la nécessité d'être honnête avec vous-même (et avec vos lecteurs si vous espérez publier votre étude) sur ce que disent (ou ne disent pas) vos résultats sur le sujet.

Vous avez probablement lancé votre processus de recherche à partir d'une *hypothèse*, c'est-à-dire une intuition sur les résultats de votre étude. Si votre hypothèse se révèle exacte, elle étaie votre théorie sur telle chose.

En fonction de votre question et de vos données, un certain doute subsiste probablement, mais, au moins, vous disposez maintenant de nouvelles informations essentielles sur le sujet. Avant de présenter vos résultats à vos confrères sociologues, vous devez préparer votre argumentaire sur l'éclairage qu'apportent vos résultats à votre thème de recherche.

Admettons que vous estimiez que la disparité salariale entre les hommes et les femmes a diminué depuis les années 1950. Vous trouvez des données sur les salaires des employés de trois grandes entreprises d'Île-de-France, et votre analyse montre que, en effet, en 1950, les femmes gagnaient environ un tiers de moins que les hommes et qu'aujourd'hui le niveau de rémunération est

presque le même. Ce résultat confirme votre hypothèse et offre aux sociologues de nouvelles informations importantes sur le thème des salaires des employés masculins et féminins.

Chaque étude a besoin d'une interprétation, surtout quand les résultats sont ambigus. Et si vous trouviez que les salaires des femmes se sont rapprochés de ceux des hommes pendant quarante ans, puis que la disparité s'est de nouveau accrue ces vingt dernières années? Est-ce que cette donnée étaie votre hypothèse? Oui et non. Vous devez alors modifier votre théorie. Qu'est-ce qui a provoqué ce changement? Vous devez avancer une explication.

Si vous avez confiance en la validité de vos données et de votre analyse, vous savez maintenant une chose que vous ignoriez. Mais une minute! Savez-vous vraiment si cette tendance concerne toute la France ou uniquement la région parisienne? Eh bien non! Et vous n'avez aucune idée de ce qui s'est produit dans les autres pays. Pour répondre à ces questions, vous devez, eh oui, recueillir d'autres données. Lorsque vous présentez votre recherche, vous devez admettre la nécessité de recueillir d'autres données. Mais vous ne vous retrouvez pas forcément à la case départ! Vous pouvez vous féliciter d'avoir trouvé de nouvelles informations essentielles qui contribuent à affiner la compréhension des sociologues sur les rémunérations en fonction du genre en France.

Presque toutes les études sociologiques se terminent par un appel à poursuivre les recherches. Voici le principe : le monde est vaste, et les sociologues ne sauront jamais *tout* sur lui. Souligner la nécessité de réaliser d'autres recherches, c'est faire preuve à juste titre de modestie (vous admettez le caractère incomplet de vos recherches sur le sujet), mais également mettre en lumière votre réussite. Dans le précédent exemple, les sociologues

avaient besoin de savoir *ce qui s'était passé* (la disparité salariale avait-elle baissé?) avant de se demander *comment* s'était produit le phénomène.

Choisir une méthode

Obtenir une vision limpide de la société n'est pas une sinécure, surtout dans la mesure où ladite société ne cesse d'évoluer (mais, en règle générale, elle n'évolue pas trop rapidement). En fonction de la nature de votre question et des ressources disponibles, vous devrez prendre des décisions essentielles sur la méthodologie à employer. Cette section détaille les choix qui s'offrent à vous.

Quand les données sociologiques deviennent-elles obsolètes?

Florence Weber a publié en 1989 un ouvrage, constamment réédité depuis, et qui s'appelle *Le Travail à-côté*. Ce livre décrit le travail des ouvriers qu'ils réalisent en dehors de l'usine; la situation étudiée correspond aux années 1970 et 1980, dans une petite ville du nord-est de la France. Mais pourquoi diable ce livre est-il régulièrement réédité alors qu'il décrit une réalité largement obsolète?

La réponse est la suivante : la sociologie n'est pas qu'une discipline descriptive. Sa puissance réside dans la mise au jour de mécanismes que l'on peut transposer pour analyser d'autres situations, ailleurs et à d'autres époques. Ainsi, l'analyse de Florence Weber porte sur la « bricole », ce travail « à-côté » réalisé par les ouvriers en dehors de leur travail à l'usine. L'observation des pratiques et la restitution de leur sens grâce aux entretiens permettent de dégager des raisonnements pertinents ailleurs.

Ainsi, ce travail a nourri la sociologie économique en montrant que tous les individus n'opposent pas de manière étanche travail et loisirs (pour les ouvriers de Dambront, le travail « à-côté » est un loisir actif, opposé au café). Il permet de comprendre aussi les transformations connues par la classe ouvrière depuis trente ans en France : le travail « à-côté » organisait une solidarité de

proximité où la famille jouait un rôle aussi important, sinon supérieur, à la « classe » (les « bricoles », c'est-à-dire les animaux, les travaux d'entraide, les productions du jardin, circulent avant tout au sein d'une sphère familiale).

On peut comprendre dès lors le désarroi ouvrier dans ces régions depuis trente ans d'une part à cause des délocalisations d'entreprise, mais aussi d'autre part, et c'est une explication souvent passée sous silence que la sociologie met au jour, par la décomposition des familles ouvrières, par la hausse des divorces, la réduction de la taille des fratries, les départs loin du domicile parental, etc.

Quantité contre qualité

La décision fondamentale à prendre par excellence est de réaliser une étude « quantitative » ou « qualitative ». Ces termes se ressemblent mais ont pourtant des significations radicalement différentes : une étude *quantitative* est une étude au cours de laquelle les données sont traduites en chiffres ; une étude *qualitative* est une étude au cours de laquelle les données recueillies sont narratives et transformées en impressions qui perdraient de leur sens si elles étaient traduites en chiffres.

L'analyse quantitative

Dans une étude quantitative, on recueille des chiffres. Il existe d'emblée certaines informations chiffrées sur la société. Par exemple :

- le revenu annuel en euros ;
- les scores obtenus à des tests ;
- le taux de chômage.

D'autres informations sont assez facilement transposables en chiffres. Par exemple :

- le sexe (1 = femme, 0 = homme… ou *vice versa*);
- la race ou l'ethnicité (1 = Maghrébin, 0 = non-Maghrébin) ;
- la situation de famille (1 = célibataire, 0 = marié).

Certaines informations sont difficiles à traduire en chiffres, mais il vaut la peine de faire une tentative. Par exemple :

- l'estime de soi (« Comment vous jugez-vous? » 2 = très heureux, 1 = moyennement heureux, 0

= malheureux) ;
- les goûts culturels (« Avez-vous assisté à un concert de jazz l'année passée? » 1 = oui, 0 = non) ;
- les réseaux sociaux (« Voici une liste d'employés de votre entreprise ; indiquez 1 pour chaque personne que vous considérez comme un ami et 0 pour chaque personne que vous ne considérez pas comme un ami »).

Les recherches quantitatives présentent l'avantage de vous permettre de prendre en compte de nombreux cas (habitants d'un pays par exemple), car vous n'avez pas besoin de « connaître » chaque cas. Les faits importants concernant chacun d'eux figurent dans les chiffres. L'analyse statistique permet de traiter une grande quantité d'informations. (Voir la section suivante.)

L'analyse qualitative

Pour une étude qualitative, les données sont des énoncés, des expériences ou des impressions. Voici des exemples d'études qualitatives :

- une étude sur la base d'entretiens : vous interviewez par exemple 50 personnes pendant une heure chacune et enregistrez leurs commentaires ;
- une ethnographie : vous passez des semaines, des mois voire des années dans un contexte social donné et racontez vos expériences, comme Florence Weber dans *Le Travail à-côté*;
- une observation : vous vous joignez à un groupe de personnes et réalisez des observations sociologiques en vous mettant même à la place des sujets sur lesquels vous enquêtez (comme Didier Fassin, qui a vécu le quotidien d'une brigade anti-criminalité pendant de nombreux mois) ;
- une étude historique : vous lisez et effectuez des recherches approfondies sur un lieu et une époque en vous concentrant sur les caractéristiques du

> milieu social.

La recherche qualitative présente l’avantage de permettre une bien meilleure compréhension d’une situation. De par l’importance des ressources mobilisées, vous ne pouvez pas étudier autant de cas que lors d’une étude quantitative, mais vous risquez bien moins de passer à côté d’un élément important.

Transversal contre longitudinal

La plupart des études sociologiques impliquent des questions de causalité. Autrement dit, un sociologue se demande si une chose peut ou non en causer une autre. Mais si l'on ne conduit pas des personnes en laboratoire pour mener des expériences sur elles, il est parfois très difficile de déterminer le phénomène et sa cause. Certaines méthodes de recherche peuvent vous faciliter la vie, mais elles ont un coût. Dans cette section, j'explique la différence entre une étude *transversale* (les données sont recueillies à un instant T) et une étude *longitudinale* (les données sont recueillies à différents moments). Les données longitudinales permettent aux sociologues de produire des affirmations plus fiables en termes de causalité mais peuvent se révéler plus ardues à collecter.

Admettons que vous étudiiez les effets de la télévision sur les comportements violents. Les psychologues ont l'avantage de disposer d'une configuration en laboratoire : si vous prenez deux groupes de personnes choisies aléatoirement et que dans un groupe on joue à des jeux vidéo violents, et dans l'autre à des jeux vidéo pacifiques, et que le premier groupe se montre plus violent que le second, vous avez une idée assez précise de l'origine de cette violence : le jeu. Mais lorsqu'ils étudient les gens dans la vraie vie, les sociologues ne peuvent pas déposer des jeux vidéo chez certaines et pas chez d'autres. Si les individus plus violents sont également plus enclins à jouer à des jeux vidéo violents, comment savoir si ce sont les jeux qui les rendent violents ou s'ils optent pour les jeux violents parce qu'ils sont d'une nature belliqueuse à l'origine? C'est impossible.

L'étude transversale est le type d'études sociologiques le plus courant. Les données sont recueillies auprès de

plusieurs groupes à un instant T. Par exemple, vous rendez visite à 1 000 familles ayant différents statuts socio-économiques, constatez de quels supports multimédias ils disposent (jeux vidéo, télévision, ordinateur, chaîne hi-fi, etc.) et posez des questions ou observez le comportement des enfants. À partir de ces informations, vous faites de votre mieux pour en déduire le lien entre les médias et le comportement des enfants. Si les familles possédant des jeux violents ont tendance à avoir des enfants plus violents, quels que soient les autres facteurs (richesse familiale, qualité de l'école, quartier où vit la famille), cela semble indiquer que les jeux sont, toutes choses égales par ailleurs, la cause principale de la violence des jeunes.

Il serait préférable de mener une étude *longitudinale* vous permettant de suivre un certain nombre de familles sur la durée. Par exemple, si vous rendez de nouveau visite à ces 1 000 familles cinq ans plus tard, de nombreux aspects de leur vie auront changé. Certaines, qui n'avaient pas de jeux violents auparavant, en auront acheté dans l'intervalle, et vous pourrez observer une éventuelle influence sur le comportement des enfants. Si c'est le cas, il s'agit d'une découverte bien plus convaincante qu'une conclusion tirée d'une étude transversale.

Par conséquent, pourquoi les études sociologiques ne sont-elles pas systématiquement longitudinales? En grande partie pour des questions de temps, d'argent et d'accès. Il faut énormément de ressources pour mener une étude sociologique et deux fois plus quand elle est longitudinale, sans parler du délai d'attente, le temps que les gens vivent leur vie. (Entre les deux enquêtes, certaines personnes peuvent disparaître ; voir la discussion sur les données manquantes dans la dernière section de ce chapitre, «Se préparer à rencontrer des pièges ».)

Les méthodes hybrides

Les sociologues estiment de plus en plus que l'idéal est de combiner les méthodes qualitative et quantitative et longitudinale et transversale pour répondre à une question. Dans la mesure où aucune méthode de recherche n'est parfaite, vous pouvez assurer vos arrières en en associant plusieurs. Par exemple, Hugues Lagrange emploie toutes les méthodes à disposition dans son ouvrage sur la délinquance en banlieue (*Le Déni des cultures*). Un autre exemple réussi est proposé par Olivier Godechot dans son ouvrage *Working Rich*. Il s'intéresse aux traders et tente d'expliquer pourquoi ces financiers gagnent tant d'argent. Pour mieux comprendre cet univers, il s'est immergé plusieurs mois dans une salle de marchés. Son étude s'appuie donc sur des méthodes qualitatives classiques (entretiens, observations), auxquelles il associe des techniques quantitatives telles que l'analyse des réseaux (voir chapitre 7), mais aussi des analyses historiques sur les archives des banques qu'il étudie.

Mener une étude sociologique, c'est un peu comme réparer une voiture : il vaut mieux disposer de votre boîte à outils complète, car vous ne savez pas à l'avance quel outil (méthodologique) fera le mieux l'affaire pour mener votre mission à bien.

Analyser… les outils d'analyse

Que vos données soient quantitatives ou qualitatives, transversales ou longitudinales, les analyser est une tâche énorme. Heureusement, les spécialistes des sciences humaines, avec l'aide des naturalistes, des mathématiciens et des programmeurs informatiques, ont développé de redoutables outils qui, si on les utilise correctement, peuvent vous donner des perspectives étonnantes.

Les statistiques

Vous avez probablement déjà entendu l'expression «Je ne veux pas devenir une statistique de plus ». Cela signifie généralement que quelqu'un ne souhaite pas qu'il lui arrive quelque chose qui le fera entrer dans la liste des accidentés de la route, des toxicomanes ou des victimes de violence conjugale. Cependant, en matière de sociologie quantitative, *tout le monde* est une statistique. Les statistiques ne servent pas qu'à dénombrer les désastres, mais prennent en compte tout l'éventail des circonstances existantes (être marié, divorcé, célibataire ou veuf; jouer ou non aux jeux vidéo) et contribuent à identifier les tendances (le divorce ou la diffusion des jeux vidéo violents augmentent-ils?).

Les techniques statistiques les plus employées par les sociologues (et les autres scientifiques) traitent un problème central : vous souhaitez savoir si une tendance donnée se retrouve dans une population vaste mais n'êtes pas en mesure d'observer individuellement les membres de cette population. Vous pouvez en revanche observer un grand nombre de ces personnes et voir si une tendance se dessine. Mais comment être certain que votre groupe est représentatif, qu'il ne s'agit pas d'un groupe singulier? Il existe toujours un risque. Si vous avez un sac contenant le même nombre de billes noires et de billes blanches, et que vous plongez la main dedans pour en prendre une poignée, vous pouvez très bien ne piocher que des billes blanches. C'est très improbable mais pas impossible. Les statistiques vous aident à savoir à quel point les tendances observées dans votre échantillon sont représentatives des tendances remarquées dans toute la population.

L'enquête portant sur un groupe dont vous faites partie

n’est pas automatiquement invalide par le simple fait que vous ne faites pas partie de l’échantillon ayant répondu au questionnaire! Sonder quelques milliers de membres d’une population donne des résultats très proches de ceux qui portent sur la population entière, à partir du moment où les personnes interrogées sont représentatives de cette population (c’est-à-dire que les différentes parties de la population ne sont pas surreprésentées ni sous-représentées).

Admettons que vous ayez envie de savoir si, en France, les garçons arrêtent prématurément l’école plus souvent que les filles. Vous vous posez la question pour *chaque lycéen du pays*, mais vous ne pouvez bien évidemment pas recueillir des informations sur chaque lycéen du pays. Vous devrez constituer un échantillon représentatif.

Vous savez peut-être qu’il y avait dans votre classe 15 garçons et 15 filles en seconde, et qu’en terminale 2 garçons et 1 fille avaient arrêté leurs études. Devez-vous par conséquent en conclure qu’en France les garçons quittant précocement l’école sont deux fois plus nombreux que les filles? Non, bien entendu! Cet échantillon est bien trop mince. Imaginez que vous tombiez sur les données complètes de votre lycée et appreniez que, sur 354 garçons et 373 filles entrés au lycée avec vous, 32 garçons et 20 filles ont « déserté » avant le bac. Vous pouvez désormais estimer avec plus d’assurance que les garçons enclins à quitter l’école sont plus nombreux que les filles. Mais quel *degré de certitude* avez-vous? Vous pouvez peut-être trouver des chiffres sur l’ensemble de votre département et apprendre que, sur 4909 garçons et 5012 filles entrés en seconde, 489 garçons et 318 filles ne sont pas sortis diplômés. Vous seriez encore plus sûr si vous aviez accès aux données pour tous les lycées du pays et qu’elles confirmaient cette tendance.

Mais quand interrompre la recherche de données? Quand pouvez-vous être suffisamment *sûr* de vous? C’est là

qu'entrent en jeu les statistiques. Un test statistique vous dirait que, si votre échantillon départemental est représentatif, nous pouvons être sûrs à 99,99 % que, dans la population lycéenne globale de France, les garçons arrêtent plus souvent leurs études avant d'être diplômés que les filles.

Il s'agit d'un test statistique très simple. Les logiciels pris en charge par un PC sont capables de réaliser des analyses bien plus complexes à partir d'énormes volumes de données. Le principe de base demeure cependant le même : les analyses statistiques vous disent à quel point une tendance observée sur un échantillon vaut à l'échelle de la population entière. On ne peut jamais être sûr de soi à 100 %, mais avec quelques milliers de cas vous atteignez souvent les 90 %, voire les 99 % de certitude (que les sociologues appellent « significativité »).

Pour être valides, les tests statistiques s'appuient sur un certain nombre de *suppositions*, et plus les tests sont complexes, plus les suppositions sont nombreuses. Une supposition cruciale concerne la représentativité de l'échantillon de population. Dans l'exemple précédent, que se passerait-il si votre département présentait une singularité en matière scolaire? Et s'il était anormalement riche ou pauvre? Si c'est le cas, votre département n'est pas vraiment représentatif de la situation dans les lycées de tout le pays. Vous devez alors choisir un échantillon plus large, sur la base de plusieurs départements. La chose à retenir de cet exemple, et des études sociologiques en général, c'est que votre programme de statistiques *ne sait pas* que vous ne disposez pas d'un échantillon représentatif. Il effectuera les calculs et dressera des états de résultats, vous faisant entièrement confiance pour les interpréter convenablement. Pour en savoir plus sur ce problème et d'autres choses pouvant poser souci dans les études sociologiques, lisez la section suivante.

Les données qualitatives

Les données qualitatives présentent l'avantage de fournir un tableau détaillé de la société. Dans une étude quantitative, vous pouvez soumettre à quelqu'un un QCM de dix questions sur sa vie. Dans une étude qualitative, vous pouvez vous asseoir à une table avec cette personne et lui poser quelques questions ouvertes, séance qui durera une heure, voire plus. Bien évidemment, dans l'étude qualitative, vous apprenez bien mieux à connaître vos sujets, mais vous vous retrouvez avec des dizaines, des centaines, voire des milliers de pages de transcriptions d'entretien ou de notes que vous ne pouvez pas fourrer en l'état dans un programme de statistiques à des fins d'analyse, même si ces logiciels d'analyse textuelle existent.

Il n'existe pas de remède miracle pour analyser des données qualitatives. Vous devez parcourir minutieusement vos notes à de multiples reprises et déceler les tendances, que vous présentez ensuite à vos lecteurs ou auditeurs, généralement accompagnées de citations représentatives de vos entretiens ou notes. Les lecteurs ou auditeurs qui contestent votre analyse peuvent vous demander de consulter les données originales afin de tirer leurs propres conclusions (mais c'est rare).

Il existe désormais des logiciels aidant les chercheurs à analyser les données qualitatives. Ils ressortent des mots-clés ou expressions et permettent à l'utilisateur de surligner des thèmes pour une meilleure visibilité. Ces logiciels ne réalisent pas l'analyse à votre place, mais vous aident à travailler plus rapidement et efficacement et favorisent la collaboration de plusieurs personnes exploitant les mêmes données. Ainsi, pour mener leur

enquête sur le « nouvel esprit du capitalisme», Luc Boltanski et Ève Chiapello ont eu recours à un tel logiciel, Prospero, qu'ils savaient manier mais surtout auquel ils ont pu poser des questions pertinentes pour extraire des manuels de management à l'étude les données pertinentes (ils avaient « opérationnalisé » leur problématique).

Les préjugés ont la vie dure

Dans tous les domaines, et en particulier en sciences sociales, les chercheurs doivent avoir à l'esprit le danger de voir leurs croyances et attentes fausser les résultats. Quand vous êtes persuadé qu'une chose est vraie, vous êtes plus susceptible de prêter attention aux informations étayant votre croyance qu'à celles qui la contredisent.

Il n'existe pas de baguette magique pour éviter les résultats faussés, mais le travail en équipe peut aider à veiller à ce qu'aucun préjugé de chercheur n'influe déraisonnablement sur les résultats. De nombreux chercheurs en sociologie travaillent ainsi en binôme. Parmi les plus connus en France aujourd'hui, on peut citer Stéphane Beaud et Michel Pialoux sur le monde ouvrier, Marco Oberti et Edmond Preteceille sur la ségrégation urbaine ou Luc Boltanski et Ève Chiapello sur l'évolution du management. L'avantage de travailler en équipe est double : on démultiplie sa puissance de travail (l'un fait des observations, l'autre des statistiques par exemple), et deux points de vue permettent d'éviter les erreurs d'interprétation des données. Le plus célèbre attelage collectif est sans doute celui qui s'est formé dans les années 1960 et 1970 autour de Pierre Bourdieu, avec Jean-Claude Passeron et Jean-Claude Chamboredon.
Aujourd'hui, un couple de sociologues retraités, les époux Pinçon, occupe le devant de la scène médiatique, grâce notamment à un ouvrage, *Le Président des riches*, qui a critiqué la présidence de Nicolas Sarkozy comme étant au service des

contribuables les plus riches.

Se préparer à rencontrer des pièges

Il est passionnant de constater l'existence d'une tendance que vous n'aviez pas envisagée ou d'avoir une révélation à partager. Mais, encore une fois, vous devez être prudent, sous peine de tomber dans un piège.

Divergence entre les données et la théorie

Comme mentionné plus haut dans ce chapitre, dans un monde idéal, il suffirait de recueillir les données dont vous avez précisément besoin pour répondre à votre question. Mais, dans le monde imparfait qui est le nôtre, il faut souvent se contenter des meilleures données disponibles. Le danger est alors d'exploiter des données inadaptées, qui ne répondent pas à votre question. Vos *données* (les informations recueillies) doivent être en adéquation avec votre *théorie* (la question que vous vous posez et votre hypothèse la concernant).

Par exemple, Pierre Bourdieu a développé un corpus théorique considérable autour de la notion de *champ*. Pour lui, un champ est un espace de lutte entre individus pour obtenir du pouvoir, du prestige, de la reconnaissance. Cette « théorie du champ » est systématique, au sens où toutes les pratiques à l'intérieur d'un champ sont cohérentes. Là se situe la théorie bourdieusienne.

Dans son ouvrage *La Distinction*, Bourdieu a essayé de tester sa théorie à partir de données adéquates. Ainsi, il a exploité des enquêtes et réalisé des observations pour savoir quelles classes sociales allaient au musée, à l'opéra, qui étaient ceux qui mangeaient du saucisson, écoutaient de la variété française et votaient à droite. Les données recueillies étaient en adéquation avec la théorie testée. Grâce à des méthodes statistiques sophistiquées, dont l'analyse en composantes principales, Bourdieu a pu déterminer des oppositions systématiques au sein des pratiques culturelles, du type : les ouvriers mangent du saucisson, ils aiment Johnny Hallyday, votent à droite et pratiquent le football; au contraire, les professions intermédiaires du public habitent en ville, votent à gauche,

vont au musée et écoutent plus de musique classique. Les données permettaient donc de confirmer la théorie du champ, qui fonctionne alors bien comme un « champ de forces ».

Une critique formulée *a posteriori* a été de dire que Bourdieu n'a pas collecté de données sur les personnes avec qui l'on pratiquait la culture. En effet, savoir avec qui l'on va au musée, avec qui l'on discute du film qu'on vient de voir ou du vin que l'on a dégusté a son importance du point de vue de la théorie du champ. Ce manque a été en partie comblé par la théorie des réseaux sociaux, qui s'est développée dans les décennies suivantes (voir chapitre 7).

Faire du zèle

L'analyse statistique peut vous indiquer la fiabilité de la représentativité de votre échantillon de la population globale, mais cela ne s'applique qu'aux personnes de même type que celles de votre échantillon, et pas forcément à la population mondiale totale. Il peut être tentant de dire que vos conclusions s'appliquent à un éventail plus large de situations… et c'est d'ailleurs souvent le cas ! Il faut toutefois être prudent dans la révélation au monde entier de vos découvertes et de leur importance : il ne s'agit pas de généraliser à l'excès.

La simplification excessive induit un autre danger : présenter vos conclusions comme plus simples qu'elles ne le sont en réalité. Souvent, le résultat le plus intéressant d'une étude est un bout de donnée extrait d'une analyse de régression parmi d'autres. Il vous incombe d'expliquer à vos lecteurs et auditeurs que l'effet découvert peut varier en fonction du type d'analyse ou de l'existence d'une situation donnée. Si la formulation d'une question a pu influer sur la réponse des personnes sondées, vous devez le préciser. Le monde est complexe, et il vaut mieux l'admettre au moment de la présentation de vos résultats.

Il s'agit d'un précieux enseignement que vous pouvez tirer de l'étude de la sociologie. Si vous prenez le temps de bien observer les conclusions de travaux sociologiques, vous constaterez que le processus de recherche menant à une découverte est long et complexe. Si cela n'invalide pas forcément la recherche – car, pour peu que le chercheur soit bien attentif aux détails et à ses analyses, cela valide *justement* la découverte –, cela signifie qu'une synthèse bâclée des découvertes effectuées, comme celles que vous trouvez parfois dans les médias, omettra probablement des détails d'importance.

Par exemple, imaginons que vous réalisiez une étude qualitative sur les parents dans une école élémentaire, et que plusieurs des personnes interrogées confient être intimidées par le personnel enseignant de l'école et réticentes à parler au professeur de leur enfant de leurs éventuels soucis et inquiétudes. Vous remarquez qu'en moyenne les enfants de ces parents obtiennent des notes anormalement basses par rapport à leurs résultats lors des évaluations de début d'année. Vous constatez également que, parmi ces parents intimidés, la plupart sont des personnes de couleur. Dans votre article, vous écrivez :

> *Les résultats de l'enquête indiquent que les parents qui plaident en faveur de leurs enfants auprès du professeur peuvent récolter les fruits de leur démarche, sous la forme de meilleures notes reçues par leur progéniture. Cela laisse en outre penser que cette tendance défavorise les enfants issus des minorités. D'autres recherches doivent être menées, sur le contenu des conversations entre les parents et le professeur, ainsi que sur le contexte dans lequel celles-ci se déroulent.*

La revue dans laquelle paraît votre recherche est passionnée par vos conclusions et publie un communiqué de presse résumant vos travaux, lesquels se retrouvent synthétisés dans un encart de deux paragraphes avec le titre suivant : «Un sociologue rapporte que les parents issus de minorités nuisent à leurs enfants en refusant de prendre leur parti. » Ce titre n'est pas complètement inexact, mais il simplifie de manière excessive vos conclusions. Cela arrive souvent dans la couverture médiatique des découvertes scientifiques, et parfois les scientifiques en jouent, en présentant leurs travaux sous un jour séduisant – c'est-à-dire en les rendant fascinants, déterminants et accessibles au profane. Les sociologues

responsables essaient d’éviter ce travers.

Les liens manquants

Lorsque vous analysez un lot de données volumineux, vous avez peut-être l'impression d'en avoir plus qu'il ne vous en faut. Votre enquête a par exemple été soumise à 10 000 personnes, qui ont dû répondre chacune à 100 questions. Vous vous retrouvez donc avec 1 million d'éléments à trier et à analyser! Cela fait beaucoup. Malgré tout, il demeure plus d'éléments *inconnus* que d'éléments *connus*. Parfait, mais si vous passiez à côté d'une information essentielle? Les conclusions que vous allez tirer de vos analyses peuvent être faussées. Les deux principales sortes d'informations manquantes sont les *données manquantes* et les *variables manquantes*.

Les données manquantes

Pour réaliser une bonne analyse statistique, il faut un échantillon aléatoire et représentatif de la population étudiée, ce qui est plus difficile à obtenir qu'il n'y paraît. Si un groupe est surreprésenté dans vos données, vous n'aurez pas une indication fiable pour toute la population.

Auparavant, les enquêtes étaient réalisées par téléphone. Les sociologues appelaient un tas de numéros pris au hasard dans l'annuaire et consignaient les réponses obtenues. Cela n'a jamais été la méthode idéale, car, souvent, les gens sont absents, ou, s'ils décrochent le téléphone, refusent de répondre à l'enquête. Tant que ces absences ou refus concernent toutes les couches de la population, pas de problème, mais si ce n'est pas le cas? Si les foyers réticents sont pour la plupart relativement pauvres ? Cela signifie que vos données afficheront une surreprésentation des personnes aisées. Aujourd'hui, à ce problème s'ajoute celui de l'abandon des lignes fixes au profit des téléphones mobiles, dont les numéros n'apparaissent pas dans l'annuaire. Par conséquent, les

personnes qui sont chez elles, ont une ligne fixe, répondent au téléphone *et* consentent à répondre à une enquête ressemblent de moins en moins à un échantillon représentatif de la population (ce sont plus souvent des personnes âgées habitant à la campagne).

Il existe ensuite le problème des données manquantes sur certaines variables. Et si une personne acceptant de répondre à votre enquête de 100 questions refuse ou oublie de répondre à cinq questions figurant dans votre analyse? Écartez-vous carrément toutes les réponses de cette personne, ou essayez-vous de deviner ce qu'elle aurait répondu sur la base de ce qu'ont indiqué les individus du même type? Il n'existe pas de bonne façon de régler la situation, mais, dans de nombreuses enquêtes, une grande partie, voire *la plupart*, des personnes rendent un questionnaire incomplet (et vous privent d'informations sur certaines variables). C'est donc un problème potentiel majeur.

Les variables manquantes

Il s'agit là d'un problème encore plus épineux. Et si vous oubliez tout bonnement de poser des questions importantes? Généralement, vous n'en avez tout simplement pas conscience, et cela peut vous pousser à croire qu'une chose que vous *savez* est plus décisive qu'elle ne l'est en réalité.

Par exemple, admettons qu'une entreprise souhaitant améliorer la fiabilité de ses employés vous appelle pour que vous meniez l'enquête. Elle vous fournit tout un tas de données sur son personnel : responsabilités, salaire, âge, évaluation des compétences… et absentéisme individuel. Vous réalisez une analyse de régression multiple sur la base de ces données et découvrez que la variable la plus significative est l'âge : plus l'employé est jeune, plus il est absent. Vous en faites part à l'entreprise, qui en tire comme conclusion que ses jeunes salariés font trop la fête et donne pour instruction à la direction des ressources

humaines de privilégier les candidats sérieux lors de ses entretiens d'embauche.

Mais qu'est-ce que vous *ne savez pas* sur ces employés? Vous ne savez pas où ils vivent ou comment ils se rendent au travail. Et si les jeunes employés n'ont pas forcément de voiture et doivent donc prendre les transports publics, qui ne fonctionnent pas toujours correctement? Comment savoir si ce n'est pas *le* problème? Vous ne pouvez pas le savoir parce que les informations sur les transports ne figurent pas dans votre analyse. Là encore, il n'existe pas de remède miracle pour éviter cet écueil. Gardez à l'esprit l'éventualité que vous ne disposez pas de certaines informations importantes, ce qui pourrait vous laisser penser à tort que certaines variables sont plus importantes qu'elles ne le sont en fait.

Pagaille dans les statistiques

Heureusement, les champions de la statistique ont développé diverses techniques mathématiques sophistiquées pour répondre à ces problèmes, entre autres. Les logiciels d'analyse statistique renferment tant de fonctions et d'outils qu'ils peuvent paraître magiques. Il vous manque des données? Pas de problème! Employez tout simplement cette formidable nouvelle technique d'imputation. Il vous manque des variables? Pas de souci! Nous disposons d'une analyse de fiabilité qui rassurera vos lecteurs.

Ces techniques sont en effet puissantes et, employées par un statisticien chevronné, peuvent vous aider à résoudre des problèmes très épineux. Le risque vient des nombreux sociologues (et scientifiques d'autres disciplines) qui n'y connaissent pas grand-chose en statistiques. Chacune de ces techniques repose sur la véracité de certaines hypothèses et fournit des résultats à interpréter avec minutie. Un sociologue novice en statistiques pourrait mal les utiliser ou les interpréter. Dans ce cas, vos conclusions seront à côté de la plaque… mais vous ne le saurez même pas!

Comment cela peut-il poser problème? Prenons un exemple. Vous êtes un expert en sociologie de l'éducation avec des connaissances pratiques mais aucune réelle expertise en statistiques. Vous disposez d'une foule de données intéressantes que vous souhaitez exploiter mais savez que les élèves d'écoles privées y sont sous-représentés. Vous en parlez à un collègue, qui vous répond : « Oh, as-tu essayé la technique machin-chose pour résoudre le problème? » Cela vous semble une bonne idée, et vous passez donc vos données à l'analyse machin-chose grâce à votre logiciel de statistiques, qui vous

recrache des résultats vous semblant fascinants. Vous rédigez un article sur ces résultats, que vous envoyez ensuite à une revue de sociologie de l'éducation. Le rédacteur en chef le transmet à son tour à deux sociologues experts en éducation mais pas en statistiques. Ils aiment votre article et vous croient sur parole quand vous leur dites que vous avez employé la technique machin-chose. Ils recommandent au rédacteur en chef de publier votre article, et voilà : on a maintenant un article publié dans une revue évaluée par des pairs, reposant entièrement sur une technique qu'aucun des maillons de la chaîne ne maîtrise tout à fait. Et si vous aviez mal employé cette technique ou mal interprété les résultats obtenus? Personne, à l'exception d'un expert en statistiques, ne peut le savoir; et dans ce cas le problème ne risque pas d'être signalé, car tous les statisticiens sont en train de lire des revues de statistiques, pas des revues sur l'éducation…

Quelle est la gravité du problème dans le domaine de la sociologie? Certains experts des statistiques estiment qu'une majorité des articles portant sur des études quantitatives et publiés dans les revues de sociologie contiennent de grosses erreurs dues à une mauvaise utilisation des statistiques. C'est donc un grave problème.

Oh, m… ince !

Il y a ensuite les erreurs qui ne sont que des gaffes. Si elles se produisent dans les « coulisses » d'une analyse, elles peuvent passer totalement inaperçues, à moins que quelqu'un ne se décide à refaire l'analyse.

La sociologie des organisations en fournit un exemple. Les sociologues s'intéressant aux entreprises ont montré, dans le cas des entreprises françaises, des blocages liés à la bureaucratie et au fonctionnement défaillant du système de règles. Pour résumer, Michel Crozier et d'autres sociologues spécialistes de ces questions ont montré que plein d'organisations ne fonctionnaient pas en France à cause d'une myriade de règles mal appliquées et contournées par certaines personnes qui s'arrogent du pouvoir.

Cette analyse est-elle fausse? Pas complètement, mais les enquêteurs ont fait une gaffe que Philippe d'Iribarne a révélée. Dans l'ouvrage *La Logique de l'honneur*, il compare trois entreprises du même groupe mais localisées dans trois pays différents (États-Unis, France et Pays-Bas). Il retrouve la réalité des dysfonctionnements organisationnels décrits par ses collègues ; cependant, l'explication ne réside pas dans la bureaucratie et le système de règles, mais dans le contexte culturel. En deux mots, la France est, comparativement aux deux autres pays, une nation où le statut, hérité de l'Ancien Régime, joue un rôle encore très important. Ce statut, cette logique de l'honneur, conduit à certains comportements : tel employé refusera de s'abaisser à effectuer une tâche pourtant compatible avec son contrat de travail parce qu'elle le « salit ». La gaffe était donc de ne pas avoir songé à une comparaison internationale. (Pour approfondir cette question des organisations, filez au chapitre 13.)

Il se produit donc des erreurs, et souvent. Le processus de recherche est complexe, et beaucoup de choses peuvent poser problème, mais cela ne signifie pas que vous deviez vous méfier de tout ce que vous dit un sociologue ! Il faut simplement savoir que ce n'est pas parce qu'une conclusion est accompagnée de statistiques sophistiquées ou sort de la bouche d'un sociologue diplômé d'une université prestigieuse que l'étude est obligatoirement infaillible. En sociologie, comme dans tous les domaines, il existe toujours une marge de progression.

Deuxième partie

Voir la société avec les yeux du sociologue

« Et croyez-moi si vous voulez, les enfants, certains de vos ancêtres ont un lien avec ce monsieur-là. »

Dans cette partie…

L'une des plus grandes découvertes de la sociologie est que l'on retrouve des processus sociologiques dans tout un éventail de phénomènes. Quoi que vous étudiiez sur la société, vous devez savoir de quelle *culture* il s'agit (et de quelle culture il ne s'agit pas), comment établir le lien entre les structures sociales majeures et les interactions humaines quotidiennes et comment cerner le fonctionnement des réseaux sociaux. C'est ce qui est abordé dans

cette partie.

Chapitre 5

La socialisation : qu'est-ce que la culture, et où s'en procurer?

Dans ce chapitre :

- Définir la culture
- Distinguer les producteurs des consommateurs
- Comprendre la notion de socialisation
- Culture et conflits

Quand on dit que des personnes appartiennent à une société, cela signifie généralement qu'elles interagissent, soit directement, soit au sein des mêmes institutions sociales (l'Administration, par exemple). C'est également le signe qu'elles partagent la même *culture*.

Ce chapitre vous raconte ce qu'est la culture et comment les sociologues l'étudient, puis comment ils ont développé des stratégies d'étude dans tous les domaines, de la musique hip-hop à nos valeurs les plus ancrées et hypothèses non vérifiées sur le monde, en passant par la mode des prénoms. Il explique également la transmission de la culture et comment une personne apprend des choses culturelles dès l'instant où elle ouvre ses yeux et ses oreilles.

Cerner le mécanisme de ce processus, c'est comprendre que vous n'êtes pas né dans un contexte culturel monolithique mais au sein de plusieurs cultures : la microculture familiale, les cultures transversales de votre quartier, de votre église et de votre école, les cultures plus larges de votre ville, de votre région et de votre pays, et même la « culture mondiale » partagée, dans un certain sens, par presque tous les habitants de la Terre.

La *socialisation* est le processus permettant d'acquérir cette culture. Elle intervient en partie grâce aux médias et aux personnes que vous rencontrez au travail et à l'école, mais le vecteur culturel le plus important, qui vous permet de connaître votre place dans cette culture, est la famille. La notion de groupe primaire, employée par les sociologues, est expliquée plus loin. Vous pouvez vous en servir pour appréhender votre propre socialisation.

Comprendre ce qu'est (et n'est pas) la culture

Les *normes* sont des attentes comportementales courantes au sein d'une société; par exemple, ne pas roter ou péter en société. Les *valeurs* sont des idées généralement partagées sur des notions importantes ; par exemple, la peine de mort est intolérable. Lorsque vous réfléchissez au terme « culture », vous imaginez probablement des idées, normes et valeurs communes, toutes englobées dans la notion de culture aux yeux des sociologues. Cependant, quand les sociologues étudient ces idées, normes et valeurs, ils les classent souvent en deux catégories :

- **La culture :** idées, normes et valeurs qui peuvent considérablement varier au sein d'une société.
- **La structure :** organisation fondamentale d'une société en institutions, groupes, statuts et rôles. Les membres d'une société ont tendance à s'entendre sur la nature de cette structure.

La définition de la « culture » varie d'un sociologue à l'autre. Voilà pourquoi affubler la culture de deux sous-catégories, culture et structure, vous aide à comprendre son mode d'étude. Dans les sections à suivre, nous en apprendrons un peu plus sur la signification de la culture et de la structure et sur les chevauchements existants.

Il n'existe pas de définitions toutes prêtes de la culture et de la structure (et même de la culture au sens large). Il est essentiel de comprendre la corrélation entre ces deux sous-catégories, ainsi que les définitions que leur donnent les autres, pour bien cerner les arguments sociologiques.

Définition de la culture

Contrairement à la structure (voir la section suivante), les sociologues définissent la *culture* comme les idées et valeurs changeant relativement rapidement et susceptibles de varier sensiblement au sein d'une société, d'un quartier, voire d'une famille. Les gens peuvent s'approprier ces idées et valeurs susceptibles de changer leur vie, et sont même encouragés à le faire.

La culture peut se définir comme des « compréhensions communes » : toutes les pensées que vous partagez d'une manière ou d'une autre avec les autres (en en parlant ou non) peuvent être considérées comme de la culture.
Par exemple :

> - **Les goûts en matière de musique, de cinéma, de lecture et d'art :** préférez-vous la musique classique ou le rock? Quelle est votre actrice préférée? Quel est votre auteur préféré? (Les disques, films, livres et tableaux sont souvent qualifiés de « produits culturels ».)
> - **Les croyances religieuses :** êtes-vous catholique, protestant, musulman, hindou, juif? Pensez-vous qu'il faille lire des textes religieux et respecter les principes qui y sont édictés?
> - **Les opinions politiques :** êtes-vous de gauche, de droite ou ni l'un ni l'autre? Estimez-vous nécessaire d'augmenter ou de diminuer les impôts?
> - **Les valeurs morales :** est-il bien ou mal de manger des animaux? Quelles sont les responsabilités morales des êtres humains les uns envers les autres?

Bien que, normalement, le Français moyen ne change pas d'opinions politiques ou de goûts musicaux tous les jours,

les gens voient leurs idées évoluer sans que leur quotidien en soit forcément affecté outre mesure : «Avant, j'aimais Catherine Deneuve, maintenant Natalie Portman est mon actrice préférée. » Pas de révolution en vue!

Bien entendu, si ces éléments de culture peuvent changer si facilement et varier si considérablement, vous vous demandez peut-être si, au fond, ils ont une importance. Certains sociologues répondent un « oui » ferme, tandis que d'autres disent que « non », car ils ne représentent qu'une façade : même les valeurs morales, fondamentales pour chacun, n'influent pas directement sur l'organisation générale de la société. Tout le monde se rejoint en revanche sur l'importance de la « structure ».

S'ajoute à ce danger de confusion dans la compréhension de la culture le fait que les sociologues distinguent parfois la « vraie culture » de la « culture idéale ». La *culture idéale* concerne les valeurs défendues par une société (par exemple, les étudiants ne doivent pas boire d'alcool), tandis que la *vraie culture* fait référence aux valeurs que suit une société (dans l'exemple précédent, le fait que boire est généralement perçu comme un rituel faisant partie de la vie d'étudiant). Les valeurs culturelles ne sont pas toujours cohérentes, même au sein d'une société.

La structure décomposée

En sociologie, le terme *structure* (ou « structure sociale») fait référence à l'organisation fondamentale de la société. La structure globale de votre société fixe les statuts et le degré de difficulté pour en changer. C'est votre *statut* au sein de la structure sociale qui conditionne vos droits et obligations.

Par opposition à la culture, les « éléments structurels » sont les choses sur lesquelles s'entendent les membres d'une société et qui constituent la base organisationnelle de ladite société. Ces personnes voient la structure de la société du même œil, et un changement en la matière ne saurait se faire sans entraîner de graves perturbations.

Les fondements de la structure sociale sont les suivants :

> - **La technologie :** une avancée technologique (par exemple, l'invention de l'automobile) peut entraîner des changements extraordinaires en matière de mode de vie et de culture. Ces changements technologiques peuvent être modestes dans un premier temps, puis finir par toucher tout le monde. Même si vous ne conduisez pas, les voitures influent sur votre vie au quotidien. Elles génèrent des problèmes (pollution, accidents) mais nous aident aussi à réaliser des choses. En tout cas, quoi que nous réserve l'avenir, on ne pourra pas les « désinventer ».
> - **L'économie:** quand l'économie est florissante, c'est le plein-emploi, et les ressources abondent. En cas de crise économique, le chômage est élevé, et tout le monde doit se serrer la ceinture. Vous pouvez débattre de la meilleure stratégie à adopter pour amorcer une reprise, mais vous ne pouvez nier

l'augmentation du chômage. Même le chef de l'État ne peut redresser une économie en claquant des doigts. L'économie est profondément ancrée dans notre structure sociale et se révèle difficile à changer.

- **L'État:** les démocraties sont organisées d'une certaine manière, les gouvernements à 100 % communistes différemment, et les dictatures militaires encore autrement. L'organisation d'un État influe sur la vie de tous ses citoyens. Les statuts alloués aux habitants de l'Union soviétique étaient très différents de ceux dont bénéficient aujourd'hui les Russes, ces derniers jouissant d'une plus grande liberté, notamment en matière d'enrichissement, mais étant aussi confrontés à un risque accru de se retrouver au chômage et de s'appauvrir.
- **L'armée:** ceux qui ont accès aux armes et commandent les armées peuvent souvent imposer leur volonté aux autres. Une arme de poing peut être utilisée pour des raisons liées à la culture, mais, quelle que soit la nature de celle-ci, une balle est une balle. Un groupe ou un individu disposant d'une force militaire suffisante peut renverser un gouvernement et imposer un nouveau mode de vie (pour le meilleur ou pour le pire) à des millions de personnes.

Dans une société, nous acceptons notre situation structurelle, laquelle n'est pas facile à changer. Il est parfois possible de contrôler ce changement, mais parfois non. Les révolutions technologiques, les crises économiques et les coups d'État peuvent transformer l'organisation sociale d'une façon plus ou moins désirable, mais en tout cas difficile à prédire ou à contrôler.

Le statut

Le statut est la place qu'un individu se voit imposer. Par exemple, être instituteur ou pompier peut sembler une noble tâche, mais ces métiers renvoient à des dimensions collectives telles que les valeurs et les normes de comportement.
Du point de vue des valeurs, travailler au service des autres (enfants ou personnes en danger) est généralement bien perçu. En revanche, les normes de consommation actuelles imposent des revenus élevés que ces professions n'ont pas. Bref, peu importe la perception individuelle qu'a un individu de son propre métier, la société lui assigne une place, un statut. Le métier ou la profession n'est pas la seule dimension de ce statut : l'âge, le genre (être homme ou femme), la couleur de la peau, la nationalité, le statut sexuel (être homosexuel ou non), le cursus scolaire, le lieu d'habitation sont autant de déterminants importants pour le statut. Ces variables sont couramment désignées par les sociologues comme des «variables sociodémographiques » ou «variables lourdes », pour signifier que ce sont souvent les plus pertinentes pour l'explication du monde social.

Étude du continuum culture-structure

Dire que la structure est plus stable que la culture ne signifie pas que la structure ne change ou ne varie jamais. Il est utile d'opérer une distinction entre les deux, mais gardez à l'esprit que le terme « culture » peut décrire un accord élémentaire qui change très lentement et varie relativement peu.

Prenez notre système économique. Tous les billets de 20 euros qui remplissent nos portefeuilles sont réels, mais leur valeur est une construction sociale. Ils n'ont de la valeur que parce que les membres de ma société sont convenus qu'ils en avaient une. Si je me rends en Angleterre, je peux changer mes euros contre des livres pour acheter quelque chose, mais si je me rends dans une société radicalement différente, telle qu'une tribu isolée d'Amérique du Sud, mes euros n'y vaudront rien. Notre système économique est un élément de base de notre structure sociale, mais il fonctionne à plus d'un titre comme les éléments que nous nommons « culture ».

Dans la mesure où la frontière entre culture et structure varie selon le sociologue qui la dessine, il est utile de voir cette distinction comme un continuum et non comme une rupture entre deux catégories fixes. (Voir la figure 5.1.) Certains sociologues considèrent la culture comme une notion plutôt frivole, à l'instar de la mode et du style. Pour d'autres, elle englobe *tout ce qui est dans votre tête*. Vous pouvez donner à la culture la définition de votre choix, mais plus sa notion est large, plus votre vision d'ensemble l'est aussi lorsque vous souhaitez mettre au jour un changement significatif.

Figure 5.1 :
Le continuum culture-structure.

Les sociologues étudiant les changements économiques ou de mode de vie doivent se pencher sur des siècles d'histoire et comparer des nations entières. Un exemple célèbre est l'analyse du capitalisme par la sociologie pour comprendre le gradient culture/structure. Pour Marx, le capitalisme fait partie de la structure économique qui détermine la culture, les idées, les valeurs. Par exemple, c'est l'état des rapports de force dans l'entreprise (il existe un patron bourgeois qui exploite ses ouvriers) qui détermine la production d'idées (tel journal défend la liberté d'entreprendre), les valeurs (la réussite individuelle dans une société passe par la consommation et donc par le gain d'argent), jusqu'aux lois (qui protègent les propriétaires de toute expropriation collective). Dans cette perspective marxiste, la structure commande la culture.

Max Weber inverse le raisonnement : c'est souvent la culture qui entraîne des changements de structure. Ainsi, dans son célèbre ouvrage *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1905), Weber montre que les valeurs protestantes telles que l'ascétisme, l'ardeur au travail et la recherche d'une preuve de son élection divine (doctrine de la prédestination) ont généré des valeurs qui ont en grande partie « produit » le capitalisme, comme système où l'on accumule toujours plus de richesses, épargnées

puis réinvesties dans le système productif (plus exactement, l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme entretiennent des « affinités électives »).

Les sociologues qui étudient les modes vestimentaires ou musicales peuvent constater un plus grand nombre de changements sur une période plus courte. Depuis votre naissance, vous avez vu naître et disparaître de nombreuses coiffures et vous avez peut-être changé de religion, mais, à moins que vous ne soyez un véritable globe-trotter, sous combien de systèmes économiques ou types de gouvernement avez-vous vécu? Voici un autre exemple : au cours du XX^{e} siècle, les États-Unis et la France ont accueilli des millions d'immigrants qui y ont apporté diverses opinions religieuses et divers modes de vie et sensiblement changé la culture en vogue, mais notre structure sociale est néanmoins restée fondamentalement celle d'une démocratie capitaliste. La *structure* est plus résistante au changement que la *culture*.

La langue et les symboles (tels que le rouge comme ordre de s'arrêter) appartiennent-ils à la culture ou à la structure? C'est perturbant, car ils sont partagés par un grand nombre de personnes et résistent au changement de la même manière que la structure, mais ils sont arbitraires (la langue que vous parlez importe peu à partir du moment où vous vous faites comprendre). Dans la mesure où ils sont essentiels pour la société et universels en son sein (tout le monde sait ce que signifie le panneau « Stop »), ils sont sociologiquement plus proches de la structure que de la culture.

La culture et la fin de l'esclavage

Aux États-Unis, l'esclavage fut officiellement aboli avec la proclamation d'émancipation de 1863, modification de la loi foncière. La fin de l'esclavage fut cependant un bouleversement social associé à des changements à tous les niveaux du continuum culture-structure. Tous ces changements jouèrent un rôle dans l'abolition de l'esclavage, mais vous remarquerez qu'ils furent surtout rapides (bien que moins décisifs) sur le versant culturel du continuum.

- **Art:** les dessinateurs et éditorialistes tels que Harriet Beecher Stowe créèrent des œuvres d'art critiquant l'esclavage et contribuèrent à convaincre les Américains de la nécessité d'opérer ce changement.
- **Religion:** de nombreux responsables religieux firent de l'émancipation un problème religieux, affirmant qu'avoir un droit de propriété sur des êtres humains était moralement répréhensible et déplaisait à Dieu.
- **Politique :** l'esclavage était un thème central de la politique américaine au XIX^{e} siècle, qui faisait l'objet de vifs débats entre les candidats à un mandat politique. Abraham Lincoln fut élu président sans le soutien d'un seul État du Sud.
- **Loi :** même un décret du président Lincoln ne pouvait rendre l'esclavage complètement illégal aux États-Unis. Il a fallu ratifier le 13^{e} amendement de la Constitution américaine, en 1865.

- **Économie:** l'esclavage était économiquement fondamental pour les États du Sud, et il leur a fallu des décennies pour s'adapter à l'émancipation. Les dispositions économiques telles que le métayage, particulièrement répandu après la guerre de Sécession, n'étaient, d'une certaine façon, pas si éloignées de l'esclavage.
- **Langue:** l'analphabétisme constituait pour les anciens esclaves un obstacle à l'ascension sociale. Ils ne savaient ni lire ni écrire et avaient une connaissance très limitée du vocabulaire et des éléments de discours des personnes d'influence. Les débats sur la race et l'éducation sont toujours d'actualité aux États-Unis, et les Afro-Américains conservent une manière particulière de s'exprimer.
- **Technologie:** vers 1860, les avancées en matière de techniques agricoles, rendant la main-d'œuvre non qualifiée moins précieuse pour les fermiers, ont contribué à convaincre nordistes et sudistes de vivre dans un monde débarrassé de l'esclavagisme.

Étudier la culture : production et consommation

La culture est une notion assez insaisissable, mais cela n'arrête pas pour autant les sociologues. Pour la définir, il faut comprendre son fonctionnement et son (éventuelle) importance.

Les sociologues de la culture affirment qu'il est crucial de distinguer la *production* de la culture de la *réception* de la culture : ce n'est pas parce que vous savez comment ou pourquoi un produit culturel voit le jour que vous disposez de renseignements sur ce qui se passe quand un individu le regarde ou le lit.

Ces deux approches ont permis d'étudier les aspects de la culture en dehors de la peinture, de la littérature, du cinéma et de la télévision, mais la plupart des études portent sur ce genre de produits culturels.

La culture sous d'autres angles

Les sociologues n'ont pas le monopole de l'étude de la culture, mais il existe d'importantes différences entre l'étude sociologique de la culture et l'approche d'autres auteurs et philosophes. Il est essentiel de connaître ces différences, car, si la dimension culturelle est vaste en sociologie, elle l'est encore plus dans d'autres disciplines. La compréhension du regard porté sur la culture par ces autres disciplines vous aidera à percevoir les caractéristiques propres à l'approche sociologique.

Les sociologues peuvent se tromper, mais leurs arguments sur la culture reposent sur des données solides (plus le volume de données est important, mieux c'est) et des analyses relativement précises. Plutôt que de connaître sous toutes les coutures une culture en particulier, les sociologues se penchent sur les similitudes et les disparités entre tout un éventail de cultures. Cela signifie que vous êtes bien mieux à même de trouver des chiffres et statistiques dans une étude sociologique de la culture que dans une étude anthropologique. Mais l'approche sociologique se démarque par une volonté de trouver des tendances (parfois) communes à un ensemble de sociétés en s'appuyant sur des observations scientifiques.

Vous comprendrez mieux comment les sociologues étudient la culture en passant en revue les méthodes employées par les autres disciplines :

L'anthropologie

L'anthropologie est une discipline totalement axée sur la compréhension de la culture. Les anthropologues s'intéressent profondément à la culture. Ils sont conscients de la variété des valeurs et des perspectives sociales d'une société à l'autre, et, quand ils s'apprêtent à étudier

une société, d'un village chinois à un quartier bruyant du centre de Berlin, ils prennent soin de remettre en cause leurs idées préconçues sur le « bien » et le « mal ».

Les anthropologues décrivent non seulement les habitudes quotidiennes (par exemple, la façon de préparer les repas), mais également les valeurs associées à ces pratiques. La plupart des anthropologues s'attachent à observer de près les groupes qu'ils étudient afin d'apprendre à bien les connaître. Ils comparent la culture à travers les lieux et les époques, mais cette comparaison est moins importante pour eux que pour les sociologues. Sociologues et anthropologues partagent le désir de ne jamais rien considérer comme une évidence. Au lieu de se concentrer sur une culture donnée à une époque précise, la plupart des sociologues recherchent des tendances dans de nombreuses cultures, ou sur une longue période.

Les arts libéraux

Bien entendu, personne n'est peut-être plus intéressé par la culture que les individus créant des produits culturels tels que les livres, films et titres musicaux. Des livres comme *Gatsby le Magnifique*, de Francis Scott Fitzgerald, ou *La Carte et le territoire*, de Michel Houellebecq, nous disent beaucoup de choses sur la culture et sur la société, mais les romanciers et compositeurs ne sont pas scientifiques et ne tiennent pas à le devenir! L'artiste a pour objectif de dire quelque chose avec un certain impact émotionnel et une résonance assez vaste, et non de prouver des choses grâce à des observations et à des analyses systématiques. Il est difficile de *prouver* qu'un livre ou une chanson se trompe, mais les sociologues étaient leurs arguments à l'aide de données concrètes systématiquement analysées. Comme dans une étude scientifique, une étude sociologique peut être confortée ou contestée quand de nouvelles preuves voient le jour.

La production de la culture

Les sociologues étudiant la production de culture se concentrent sur la façon et les raisons pour lesquelles les produits culturels sont créés. Les sociologues travaillant dans ce domaine ont montré que les changements *structurels* en coulisses pouvaient avoir un impact considérable sur la *culture* qui nous est proposée. Dans le monde moderne, étudier la production de la culture signifie observer les personnes, organisations et technologies clés dans la production, par exemple :

> - de films ;
> - de musique;
> - de livres ;
> - d'œuvres d'art.

Une des études classiques de la production de culture fut menée par le couple Harrison et Cynthia White. Elle portait sur l'avènement de l'impressionnisme dans la peinture française. Il est indubitable que Claude Monet et Vincent Van Gogh étaient des génies, mais l'étude historique des White a montré que la transformation radicale de l'art, passant de la représentation de scènes historiques à celle de nénuphars sur des eaux troublées, n'avait pu se produire qu'après des changements en termes d'organisation (le marché de l'art français est passé d'une seule structure centrale à un système de marchands indépendants), d'économie (un public plus large signifiait plus d'acheteurs potentiels) et de technologie (la peinture est devenue meilleur marché et plus facile à utiliser). Si Monet était né un siècle plus tôt, nous n'aurions vraiment pas eu de chance, car il n'aurait peut-être pas peint ce qu'il a peint (les conditions sociales de possibilité de sa peinture n'étant pas réalisées).

Cette étude illustre comment la structure (organisations, économie, technologie) influe sur la culture (art et musique). Grâce au développement des techniques de communication, permettant à des créations émanant de quelques personnes de toucher un vaste public, la compréhension du mode de production culturel a pris de l'importance. Néanmoins, les sociologues ont montré qu'un même produit culturel (disons, une émission de télévision) pouvait avoir des effets très différents sur divers groupes de personnes.

La réception de la culture

Étudier la façon dont la culture est reçue consiste à observer la consommation des produits culturels et l'interprétation qu'en fait le public, surtout quand il s'agit de produits culturels tels que les livres et les émissions de télévision. Les sociologues œuvrant dans ce domaine ont apporté la preuve que les gens ont un rapport à la culture influencé par leurs opinions et valeurs. Les livres, émissions de télévision, films et titres musicaux peuvent toucher tout le monde, mais différemment selon l'individu. Les gens sont demandeurs pour des raisons variées et interprètent à leur manière ce qu'ils voient, entendent et lisent.

Dans son étude *Sociologie des pratiques culturelles*, Philippe Coulangeon montre que la télévision renvoie à trois usages différents. La télévision a d'abord un usage « structurel » quand elle fonctionne comme un bruit de fond qui accompagne d'autres activités (par exemple, la ménagère qui repasse ou nettoie en même temps). La télévision structure alors le temps quotidien en étant allumée en mode quasi continu, notamment dans les foyers ouvriers et chez les retraités. Elle revêt également une fonction cognitive, c'est-à-dire qu'elle permet aux individus d'apprendre des choses, en regardant des reportages par exemple : certaines émissions historiques d'Arte vous en apprennent beaucoup sur l'origine de l'univers ou la Seconde Guerre mondiale. Avec « Questions pour un champion », vous révisez ou apprenez des éléments nouveaux. Enfin, la télévision est un support « relationnel » en ce qu'elle occasionne des discussions entre les personnes la regardant ou l'ayant regardée. Cette fonction relationnelle est aussi rendue possible par les animateurs, dont la récurrence des apparitions sur le petit écran entretient un rapport de familiarité avec les

téléspectateurs. L’existence de programmes consensuels permet de façonner cette dimension relationnelle.

La culture à la portée de tous

Il existe différentes manières d'étudier, de produire et d'interpréter la culture. N'existe-t-il pas un point de *consensus*?

En un mot comme en cent, non. Mais nous n'en sommes parfois pas loin! Il existe des normes culturelles partagées par le plus grand nombre et des produits culturels très populaires, des choses que presque tout le monde aime ou, tout du moins, connaît. Il s'agit là de la *culture grand public*. Cette section explique comment la culture grand public peut se révéler un point de référence commun, même pour les gens qui la réprouvent et essaient de la détruire. On présente également l'argument selon lequel la culture grand public s'étiole à mesure que l'on entre dans des « niches culturelles » et dans des groupes où l'on a tendance à ignorer les autres groupes.

Même si les gens d'une société lambda ont différentes interprétations, disons, d'un livre ou d'une émission populaire, certains produits culturels, idées et valeurs sont si répandus dans la société qu'ils forment une *culture grand public*, c'est-à-dire une culture faisant l'objet d'un consensus assez large et bien connue dans une société. Voici de quoi est composée la culture grand public :

- **Produits grand public :**
  - • films à succès et chansons populaires ;
  - • drapeaux et autres symboles populaires ;
  - • textes sacrés.
- **Idées et valeurs très répandues :**
  - • croyances religieuses répandues ;
  - • idées sur le type de personnes le plus important (hommes ou femmes? Blancs ou Noirs?);

- opinions sur le meilleur type de gouvernement (démocratie? 100 % communiste?).

- **Pratiques très répandues :**
  - jours fériés;
  - rituels, tels que prononcer une prière ou faire son service militaire, regarder un sport populaire ou voter;
  - pratiques en matière de vie amoureuse (mariage).

Vous n'allez pas surprendre ou heurter des gens si vous organisez un feu d'artifice le 14 Juillet, si vous achetez le DVD du tout dernier film ayant fait un nombre d'entrées record ou si vous portez un blue-jean. Ces choses peuvent vous sembler carrément barbantes, mais la culture grand public englobe les traditions les plus prisées et les valeurs les plus répandues d'une société. Même dans les sociétés présentant une grande variété de traditions, de valeurs, de pratiques et de produits culturels grand public, ces points de référence contribuent à la bonne entente de la majorité – et offrent un sujet de conversation à la machine à café!

Quelle est la différence entre la *culture grand public* et la *structure*? C'est une bonne question, merci de l'avoir posée. La différence, c'est que la culture grand public demeure une culture : elle n'est pas forcément fondatrice du point de vue de l'organisation, et, comme toute culture au sens sociologique du terme, elle évolue parfois rapidement. Prenez la mode : on a parfois l'impression qu'à un moment donné tout le monde porte des chaussures d'une certaine marque, puis plébiscite une autre marque l'année suivante. Il vous serait bien plus facile d'avoir votre propre mode (culture) que de disposer de votre propre monnaie (structure). Il n'en demeure pas moins que la plupart des gens ont tendance à suivre les modes populaires ; et, même s'ils n'y adhèrent pas, ils connaissent leur existence. C'est là que réside la force de la culture grand public.

La sous-culture

Le terme *sous-culture* (pas au sens péjoratif du terme) correspond à une culture à tous points de vue différente (souvent à dessein) de la culture grand public. Les valeurs et pratiques associées à une sous-culture semblent souvent bizarres aux gens de l'extérieur et sont source d'indignation. Les sous-cultures sont particulièrement critiques de la culture grand public et souvent qualifiées de « contre-cultures ».

Le mouvement punk, apparu en Angleterre dans les années 1970, est un bon exemple de sous-culture ayant scandalisé le public. Le sociologue Dick Hebdige soulignait dans une célèbre étude sur les punks que les membres de cette sous-culture adoptaient des codes vestimentaires destinés à choquer les Britanniques ordinaires. Les punks avaient les lèvres transpercées par des épingles de sûreté, se teignaient les cheveux et y accrochaient des clous, et brandissaient souvent le drapeau anglais de manière subversive et irrespectueuse. En accrochant l'Union Jack à leur veste de cuir hérissée de clous et en chantant des chansons telles que le sarcastique et féroce *God Save the Queen* des Sex Pistols, les punks raillaient les symboles de la culture britannique grand public.

Toutes les sous-cultures ne sont pas si franchement politiques, mais elles se démarquent de la culture grand public à divers titres. Elles sont également cohérentes : leurs adeptes sont certes différents du grand public, mais ils présentent tous le même point commun.

On parle de « sous-culture » (et non pas d'une simple « culture différente ») car ses membres n'ignorent pas la culture grand public, connaissent ses caractéristiques mais décident délibérément de la rejeter. Il arrive même

que les adeptes d'une sous-culture connaissent mieux la culture grand public que ceux qui la pratiquent! Par exemple, certains groupes religieux désapprouvant le cinéma grand public publient des guides de cinéma extrêmement complets afin que leurs membres distinguent bien les films acceptables de ceux qui sont inacceptables. Une personne appartenant à cette sous-culture peut se rendre dans n'importe quel cinéma et acheter une place pour voir n'importe quel film à son goût. Elle décide simplement quels sont les films acceptables et ceux qui ne le sont pas en fonction de sa sous-culture.

Une sous-culture peut même se décliner en plusieurs sous-cultures, qui rassemblent des personnes fidèles à certaines normes et pratiques de la sous-culture principale, mais rejettent totalement les autres. La mouvance *straight edge* est par exemple issue du mouvement punk, possède les mêmes codes vestimentaires mais s'engage à ne consommer ni alcool ni drogue. Voilà ce qui fait des punks *straight edge* une sous-culture. Prêt à y adhérer?

Quand les sous-cultures atteignent un certain niveau de popularité, elles peuvent se retrouver absorbées par la culture grand public, cessant alors d'être différentes ou choquantes. Aujourd'hui, vous pouvez acheter dans n'importe quelle boutique de souvenirs de Londres un string avec le drapeau britannique au niveau de l'entrejambe, et personne ne vous prendra pour un rebelle.

Les microcultures

Les sous-cultures rejettent la culture grand public mais lui doivent son existence, car sans elle elles n'auraient rien à rejeter!

Les découvertes en matière de communication (invention de la machine à imprimer puis, plus tard, de la radio et de la télévision) sont à l'origine de la propagation de la culture grand public, et d'autres avancées contribuent peut-être à y mettre fin. L'Internet permet à des groupes très restreints des quatre coins du monde de se rassembler, facilitant la vie des personnes qui souhaitent se réunir avec les congénères de leur sous-culture d'appartenance. Quand il n'existait que quelques stations de radio, presque tout le monde écoutait la même musique, tandis qu'aujourd'hui Internet vous offre un choix incroyable. Vous pouvez suivre les compétitions sportives du monde entier et commander ou télécharger des livres paraissant dans n'importe quel pays.

Au vu de ces « révolutions », le sociologue Michel Maffesoli affirme qu'il est de moins en moins logique de parler de « culture grand public ». Lorsque vous pouvez avoir un mode de vie radicalement différent de la femme qui habite en face de chez vous ou de votre collègue de travail, où est la notion de grand public? Maffesoli dit que nous vivons de plus en plus dans un univers de *microcultures* permettant aux gens de rechercher des petits groupes d'individus de même sensibilité (des «tribus») et de passer leur temps à échanger avec eux, plutôt que de partager les normes, valeurs et pratiques des personnes de leur environnement. Qui se ressemble s'assemble, dit-on, mais la technologie permet de nos jours de le faire à l'échelle de la planète.

S’il s’avère que nous progressons vers un univers de microcultures, cela aura des répercussions dans la vie de tout le monde. La culture grand public a beau paraître parfois ennuyeuse ou fade, elle offre à chaque membre d’une société un point commun avec les autres et est source de rassemblement, malgré toutes les différences existantes.

Regarder *Angélique*

Quand le film *Angélique* passait une fois par an à la télévision française, dans les années 1960, on disait que la pression d'eau chutait soudainement dans les grandes villes pendant la publicité parce que les chasses d'eau fonctionnaient dans presque tous les foyers. Vraie ou non, cette anecdote semblait plausible, car presque tout le monde regardait la même chose. Quoi de plus normal? Le nombre de chaînes était limité. Maintenant que la télévision par câble et satellite offre des centaines de chaînes, sans parler de l'accès à des millions de vidéos sur Internet, il se peut très bien que, dans tout un quartier, il n'y ait pas deux personnes qui regardent la même chose à un instant T.

La vie était-elle meilleure quand tout le monde regardait les mêmes émissions de télévision et écoutait la même musique? Le sociologue Robert Putnam pense que la société avait un plus grand «capital social», c'est-à-dire plus de rapports et de valeurs partagées, les gens ayant aujourd'hui tendance à passer trop de temps repliés sur leur univers sans même se soucier de ce que font les autres. En revanche, les progrès technologiques nous permettent d'établir de nouveaux types de liens sociaux: si vous ne regardez pas la télévision avec votre maman dans le salon, vous pouvez être en contact *via* Internet avec des amis situés à l'autre bout du pays. Sur la Toile, des dizaines de millions de personnes des quatre coins du monde peuvent regarder des vidéos. Il s'agit toujours du partage de la culture, même si les « pauses pipi »

n’interviennent pas toutes au même moment…

Le partage par la socialisation

Malgré les nombreux points de vue sur la culture, il est une chose sur laquelle tout le monde s'entend : la culture n'est pas innée mais acquise. La *socialisation* fait référence au processus d'apprentissage des normes et valeurs de la société à mesure que vous grandissez. Comme tout apprentissage, la socialisation est surtout rapide quand le sujet est jeune, mais elle se poursuit tout au long de la vie. Tant que vous êtes vivant et que vous interagissez avec les autres, vous vous socialisez, et vous contribuez à socialiser les autres.

Il arrive que la socialisation soit mûrement réfléchie, comme lorsqu'une entreprise propose une formation à la prise en compte de la diversité, destinée à enseigner aux employés la richesse que constitue un effectif issu de divers horizons. Une grande partie de la socialisation répond à un phénomène d'osmose pure : vous finissez par partager, sans même en avoir conscience, les valeurs et normes des gens qui vous entourent. (Vous trouverez en début de chapitre la définition de ces « valeurs » et « normes ».) En grandissant, vous apprenez à vous approprier tout un mode de vie (souvent sans vous en rendre compte) qui peut être radicalement différent de celui d'autres personnes évoluant dans des contextes différents.

Sortir de la norme

Un moyen de comprendre l'existence d'une norme, c'est de la transgresser. La plupart des normes sont en effet implicites, c'est-à-dire qu'elles sont non formulées, car pensées comme évidentes. Par exemple, en France, la norme est de contenir ses «vents » à table. Si vous rotez ou pétez en plein milieu du repas, vous risquez de déclencher une réaction des autres convives : certains vont s'indigner, d'autres sortir de table, certains vont éclater de rire, d'autres feindre de n'avoir rien entendu et passer à un autre sujet de conversation. Bref, votre comportement a déclenché une réaction de la part des autres, car vous avez enfreint une norme qui se révèle par l'infraction. Les sociologues sont donc en mesure de présenter ce résultat : la déviance et la délinquance sont des révélateurs des normes d'une société.

La psychologie sociale, ou l'inné contre l'acquis

Les gens acquièrent de la culture en échangeant avec leur entourage. Normalement, les sociologues s'intéressent à de grands groupes de personnes (ils se demandent comment fonctionne la société humaine), tandis que les psychologues se penchent sur l'individu. Mais ces deux disciplines se côtoient dans un domaine appelé *psychologie sociale*, étudié à la fois par les psychologues et les sociologues. La psychologie sociale est l'étude de l'interaction de l'individu avec son environnement et des éléments qu'il apprend de cette interaction.

En psychologie sociale, la question éternelle est l'opposition inné-acquis. L'*inné* correspond à notre patrimoine génétique, aux schémas avec lesquels nous sommes nés. L'*acquis* englobe tout ce qui nous arrive et ce que nous apprenons en grandissant grâce à nos interactions avec les autres. Notre patrimoine génétique conditionne vraiment nombre de nos caractéristiques physiques et peut grandement influer sur notre personnalité, notre caractère et notre sexualité. Mais même deux vrais jumeaux, présentant donc exactement le même ADN, développent des personnalités et centres d'intérêt différents s'ils sont plongés dans des univers différents (l'un pratique le football tandis que l'autre s'adonne au piano).

Le débat inné-acquis ne saurait être tranché, car l'individu se développe à travers une interaction entre la programmation génétique et l'environnement dans lequel il évolue. Il ne s'agit certes pas d'une liste exhaustive, mais le tableau 5.1 vous donne des exemples de ce qui est inné, acquis et entre les deux.

Tableau 5.1 : Inné, acquis et tout ce qui se trouve entre les deux

Totalement inné	***Totalement acquis***	***Interact entre l'i et l'acq***
Couleur des yeux	Langue parlée	Personna et caract
Sexe (masculin ou féminin)	Normes sociales	Risque maladie e trouble psycholog
Pigmentation de la peau	Connaissances sur les gens, lieux, etc.	Compéter et centr d'intérê

Vous êtes ce que les autres pensent de vous

C'est grâce à la socialisation (voir l'encadré « Des agents pas si secrets », plus loin dans ce chapitre) que les gens apprennent les normes et valeurs du groupe auquel ils appartiennent, mais ils se découvrent également en tant qu'individus. Cela explique pourquoi des frères et sœurs, pourtant élevés dans la même famille, peuvent avoir des personnalités radicalement différentes.

Le sociologue Charles Cooley (membre de l'école de Chicago, évoquée au chapitre 3) a inventé l'expression *the looking-glass self* (« image de soi ») pour décrire comment chaque personne se forge une idée d'elle-même sur la base de la façon dont les autres se comportent avec elle.

Cooley insiste sur l'importance du « groupe primaire » de chacun (groupe de personnes avec lequel vous interagissez le plus). Les membres de votre famille, vos amis et collègues les plus proches appartiennent tous à votre groupe primaire. Vous apprenez implicitement les normes et valeurs de tous les membres de votre groupe primaire, mais vous remarquez également en quoi vous êtes différent d'eux. Si vous êtes considéré comme le plus calme de la famille, cela devient un élément important de votre identité, même si les membres de votre famille sont de vrais moulins à paroles par rapport à vos voisins.

Bien entendu, certaines personnes brisent leur image d'elles-mêmes et rejettent la vision que leur famille a d'elles. Elles peuvent fuir, se rebeller ou se comporter d'une manière radicalement opposée à la façon dont elles ont été élevées. Il est difficile de savoir pourquoi des gens changent d'identité et de personnalité, et même nous, sociologues, ne nous risquerions pas à essayer de

comprendre le comportement de tel ou tel individu! Ce n'est pas pour rien que les personnes ayant besoin de « consulter » vont chez un psychologue et non chez un sociologue.

Les sociologues cherchent à comprendre comment les groupes se comportent d'une manière générale. Ce qui ressort, c'est que les identités individuelles sont fortement influencées par le groupe primaire de chacun. On note une vraie différence entre le comportement de la plupart des gens avec leur famille et amis proches (relation personnelle basée sur les émotions) et celui qu'ils adoptent avec leurs camarades de classe et collègues de travail (rapport amical mais plus formel et moins intime).

Des agents pas si secrets

Les sociologues emploient le terme *agents de socialisation* pour désigner les différents groupes et personnes qui socialisent une personne dans sa ou ses cultures. Voici quelques agents de socialisation. Voyez en quoi ils ont influé sur l'image que vous avez de vous-même et du monde qui vous entoure !

- Votre *famille* est un groupe primaire responsable de votre toute première socialisation, qui se révèle la plus importante. Elle a sans doute contribué à tout façonner chez vous, de vos habitudes à vos valeurs morales, en passant par votre sens de l'humour et, surtout, l'image que vous avez de vous-même. Qui êtes-vous? Quels sont vos plus belles qualités et vos pires défauts? Vos parents et d'autres proches ont leurs propres réponses à ces questions, et vous n'avez sans doute pas échappé à l'influence de leur perception sur le sujet.
- Une *église* (ou un autre lieu de culte) est un endroit où les gens vont pour côtoyer l'univers spirituel, mais aussi souvent d'autres personnes. Les religieux et textes sacrés expriment des recommandations marquées dans tous les domaines, de l'opportunité de tuer à celle de porter du rouge à lèvres. Les services religieux englobent souvent des rituels solennels et s'accompagnent de codes vestimentaires qui leur confèrent une importance exceptionnelle. Il arrive à certains de changer de religion, mais ils demeurent à

jamais marqués par la socialisation reçue dans les communautés de foi.

- L'*école* est un autre agent de socialisation essentiel. Les professeurs et le personnel administratif n'hésitent généralement pas à dire que leur mission ne se cantonne pas à la transmission du savoir, mais également à la transmission de la culture. Dans de nombreuses sociétés, les écoles publiques ont officiellement pour obligation de se limiter à la transmission de la culture civique et non religieuse ou ethnique, mais elles procèdent tout de même chaque jour à la socialisation des élèves qui les fréquentent, en leur apprenant toutes sortes de choses, des valeurs fondatrices de leur nation au sens de circulation dans les couloirs de l'établissement. L'école constitue également le principal site de socialisation par les pairs.
- Le pouvoir de socialisation des *médias* fait l'objet d'éternels débats. Comme je l'ai expliqué plus haut dans ce chapitre, les gens sont des téléspectateurs, auditeurs et lecteurs actifs qui regardent, écoutent et lisent les médias pour toutes sortes de raisons et apprennent différentes choses des mêmes chansons, émissions et livres. Cela dit, on tire certainement d'importantes leçons culturelles des médias, parfois aussi profondes que la valeur de la diversité, parfois aussi terre à terre que la dernière danse à la mode.

Le paradoxe de cette culture qui nous rassemble et nous divise

Quand les gens pensent à leur place dans leurs groupes sociaux respectifs, ils ont tendance à remarquer davantage les différences que les similitudes culturelles. L'une des grandes contributions de la sociologie est donc d'attirer l'attention sur les nombreuses valeurs et normes culturelles partagées par la population qui permettent à la société de fonctionner (plus ou moins bien).

Comprendre la culture va au-delà de saisir comment l'artiste en vogue a fait pour vendre des millions de CD. Pour comprendre la société, il faut comprendre la culture, et pour comprendre la culture, il faut se comprendre. Vous êtes une personne unique en raison de votre ADN biologique, mais aussi de votre ADN social. Réfléchissez à tous les groupes auxquels vous appartenez : famille, quartier, groupe de pairs, équipes sportives, clubs. Non seulement vous en êtes membre, mais vous êtes également le seul à être membre de *tous*. Vous êtes donc socialement et biologiquement unique!

Unir par la culture

C’est parce qu’ils partagent une culture que les gens sont capables de s’entendre si bien. Émile Durkheim assimilait la société à un animal doté de différents « organes » sociaux qui collaborent mais ont chacun une mission précise. Si l’on reprend cette analogie, la culture est le système nerveux : elle relie les différents éléments et s’assure que toutes les parties de l’organisme œuvrent de concert. Durkheim était fasciné par cette coordination, par la façon dont les gens appartenant à d’énormes sociétés si diverses parvenaient à mener leurs activités quotidiennes sans trop se disputer à propos de choses importantes.

Il existe certes des tensions dans la société, des guerres internationales aux prises de bec entre individus, mais la plupart des gens s’entendent plutôt bien la majeure partie du temps. Ils ne se disputent pas à propos du prix du ticket de bus, ne se battent pas aux feux rouges et ne débattent pas de l’accès à la propriété privée. Dans les sociétés démocratiques, les gens peuvent discuter de la valeur de tel candidat à une élection, mais, sauf dans les sociétés où règne une grande agitation, ils ne se disputent pas sur la légitimité d’une élection et sur l’importance du vote de telle catégorie de personnes.

C’est grâce à toutes ces valeurs communes que les gens sont capables de bâtir et de faire fonctionner des villes exceptionnelles, d’œuvrer de concert à la découverte de traitements contre des maladies et de créer et de distribuer des films et chansons adorés par des millions de personnes.

Imaginez combien il serait encore plus difficile d’accomplir ce genre de choses si ce partage des valeurs et de rituels culturels n’existait pas!

Admettons que vous participez à une réunion dans votre entreprise au cours de laquelle vous n'échangez aucun menu propos et ne vous identifiez absolument pas aux autres participants. Ce serait insoutenable au point de ne pouvoir aboutir à rien. Une culture partagée par un grand nombre huile les rouages, donne le cap et définit des limites utiles entre l'acceptable et ce qui ne l'est pas. C'est pratiquement la chose la plus importante que nous fassions grâce à notre cerveau surdimensionné, et cela pourrait constituer notre plus grand triomphe en tant qu'espèce.

Se diviser à cause de la culture

Il n'en demeure pas moins que les conflits sont légion et que les différences culturelles sont au cœur de bon nombre d'entre eux. Les guerres ont éclaté à cause de divergences religieuses et de traditions. Dans certains quartiers, vous pouvez vous faire tirer dessus en raison de votre tenue vestimentaire ou de la langue que vous parlez.

Émile Durkheim comparait la société à un organisme, mais Karl Marx (présenté au chapitre 3) aurait pensé que c'était bien trop optimiste. Il trouvait très romantique l'idée que les gens travaillaient tous la main dans la main pour le bien de tous, affirmant qu'en fait la plupart s'échinaient pour le bienfait de quelques heureux élus qui contrôlaient le résultat obtenu. Il appelait la religion (élément important de la culture) l'« opium du peuple», car il estimait qu'elle contribuait simplement à endormir les gens, en les installant dans une léthargie chaleureuse qui les empêchait de remettre en cause le *statu quo*. Si l'on suit cette logique, la culture grand public est un opiacé. C'est la thèse élaborée par des marxistes critiques en Allemagne au XX^{e} siècle, autour de ce que l'on a appelé l'« école de Francfort ». L'un de ses principaux théoriciens, Theodor Adorno, affirmait que les ouvriers ne menaient pas la révolution car ils s'abrutissaient devant la télévision.

D'autres sociologues ont souligné que les différences culturelles pouvaient renforcer les différences structurelles. Pierre Bourdieu a indiqué que les personnes bénéficiant de privilèges structurels (plus d'argent, de meilleurs postes) pouvaient se servir de la culture pour empêcher les gens moins riches de revendiquer ces privilèges. Quelle que soit votre qualification, vous serez désavantagé si vous postulez un emploi très bien

rémunéré et que vous avez un accent, ne portez pas la bonne marque de costume ou admettez que vous n'y connaissez rien en objets d'art. (Le chapitre 8 vous en dit plus sur le rôle du *capital culturel* en matière de stratification sociale.)

Mais les divisions culturelles ne se résument pas toujours à des distinctions sociales : il arrive que les différences culturelles divisent des personnes vivant pourtant dans des situations structurelles très similaires. Dans certains quartiers, des groupes ethniques ne se mélangent pas : ils demeurent des groupes sociaux distincts qui se méfient les uns des autres bien qu'ils vivent dans le même environnement, occupent le même genre d'emplois et rencontrent les mêmes difficultés, qu'ils pourraient essayer de résoudre ensemble si leurs différences culturelles ne les divisaient pas.

La culture a donc le don de nous réunir, mais aussi de nous diviser; il n'en demeure pas moins qu'elle *compte*.

Chapitre 6

Microsociologie : si la vie est un jeu, quelles en sont les règles?

Dans ce chapitre :

- Examiner le paradoxe de la société
- Effectuer des choix rationnels et irrationnels
- Étudier l'interactionnisme symbolique

Les sociologues étudient les grandes tendances et les conflits historiques au sein des grands groupes, mais ils sont également nombreux à être fascinés par l'interaction des individus d'une société. On appelle cela la *microsociologie*, car elle désigne l'étude de la dimension la plus petite de la société, à savoir l'interaction de deux personnes.

La société dans laquelle vous vivez façonne votre existence et lui donne un but, mais vous impose également des limites. Comment gérez-vous et utilisez-vous les règles sociales à votre avantage? Que faites-vous quand vous tombez sur une personne qui ne suit pas les mêmes règles que vous?

Si la compréhension de la société contribue à éclairer les

choix auxquels sont confrontées les personnes, les sociologues ont besoin d'avoir des notions de psychologie pour comprendre le fonctionnement de la société. Si, d'une certaine manière, les actes et les choix des gens ne sont pas prévisibles, *rien* n'est alors prévisible dans la société. Les sociologues trouvent que les gens sont en général plutôt prévisibles, mais cela ne signifie pas pour autant que leurs choix sont toujours logiques. Comme vous l'avez peut-être constaté à travers votre propre exemple, la confusion d'un comportement est parfois prévisible (je veux m'arrêter de fumer et je décide de fumer un gros cigare pour fêter l'événement).

Ce chapitre explique comment les sociologues perçoivent l'individu dans la société, c'est-à-dire comment et pourquoi une personne effectue certains choix et quelles en sont les conséquences pour la société. Il commence par poser le problème fondamental : comment la société peut-elle à la fois être à l'extérieur et à l'intérieur de vous? On poursuit en évoquant le problème du caractère imprévisible des gens, et on termine par une explication de la façon dont les gens « se produisent » en société, à l'instar des acteurs qui se produisent sur scène.

Tout le paradoxe de la société

Le fait, pour les sociologues, de réfléchir à l'individu au sein de la société les force à se poser une question élémentaire : qu'est-ce que la société? Êtes-vous « la société»? Suis-je « la société»? Si nous vivons tous dans la même société, nous respectons en grande partie les mêmes règles et partageons les mêmes conceptions; mais qui les a créées et est chargé de les changer? Si ce n'est pas nous, alors qui? Pour n'importe quel individu, la société est à plus d'un titre un paradoxe : elle est à la fois en vous (les normes, règles et suppositions qui vont de soi; voir le chapitre 5 pour en savoir plus sur les normes et valeurs) et en dehors de vous (elles ont été édictées par les autres, lesquels continuent de vous les imposer, que cela vous plaise ou non). Cette section explique d'abord en quoi les « faits sociaux » sont la somme des actes individuels, puis aborde comment votre savoir social peut servir de boîte à outils à utiliser dans différentes situations.

Les faits sociaux ou la somme de nos parties

Le chapitre 3 explique qu'Émile Durkheim a conseillé vivement aux sociologues de se concentrer sur les *faits sociaux*, c'est-à-dire les faits qui concernent la société en général et non l'individu. Par définition, un fait social s'applique particulièrement à votre société, mais il ne dit rien sur *vous* – à moins que… Vous faites partie de votre société, et vos actes et croyances constituent une partie des caractéristiques de cette société, n'est-ce pas? Vos actes contribuent à composer les faits d'ensemble de votre société, et vos croyances influent sur ses normes et valeurs, mais vos actes comme vos croyances sont également conditionnés par la société.

Pratiques communes : vous n'avez pas besoin de ressembler à tout le monde… mais cela serait bien plus simple ainsi

Une *pratique commune* est un fait social qui rassemble plein d'éléments moins importants. Employée en sociologie, l'expression « pratique commune » fait généralement référence à une description globale de ce que font un grand nombre de personnes. Une tendance d'ensemble décrit la façon dont un fait d'ensemble change avec le temps.

Les pratiques communes suivantes reflètent ce que sont de nombreuses sociétés dans le monde aujourd'hui, et peut-être la vôtre :

> - **Mariage :** environ la moitié des mariages se termine par un divorce.
> - **Emplois :** au cours de toute leur vie active, les gens occupent généralement plusieurs postes.
> - **Goûts musicaux :** la plupart des gens n'écoutent

pas de musique classique.

Mais le fait de savoir cela de votre société ne dit rien sur la personne que vous êtes, sur votre histoire personnelle ou les choix que vous ferez dans la vie. Ces faits sociaux ne décrivent pas votre vie mais influent sur elle! Pour le meilleur et pour le pire, ces pratiques communes concernant votre société affectent considérablement votre vie et la rendent différente de ce qu'elle serait dans une autre société.

Pour comprendre en quoi ces faits concernant la société en général peuvent jouer sur votre vie personnelle, prenez en compte les éléments suivants :

- **Mariage :** quand vous décidez d'épouser quelqu'un, vous le faites en sachant que, quelle que soit votre opinion sur le mariage, dans votre société, il est très souvent transitoire. Cela signifie non pas que le mariage est pris à la légère, mais que si les choses se gâtent et que vous et votre conjoint décidez de rompre vous rejoindrez la cohorte des gens ayant vécu l'expérience du divorce. Consciemment ou non, le fait que le divorce soit accepté par la société peut vous inciter à prendre plus de « risques » au moment de passer devant monsieur le maire que dans une société où le divorce est considéré comme inacceptable.
- **Emploi :** de même, quand vous prenez un poste, vous ne pouvez (et ne devez pas) vous attendre à l'occuper jusqu'à la fin de votre vie active. Cela reste possible, mais c'est plutôt exceptionnel. Vous pouvez envisager de postuler d'autres emplois, que vous décrocherez ou non, ce qui n'est pas extraordinaire. Vous ne rechercherez sans doute pas un emploi à vie, mais un poste qui vous conviendra pendant un certain nombre d'années.
- **Musique :** vous pouvez écouter la musique de

> votre choix, mais si vous optez pour Beethoven ou Mozart, vous ne pourrez pas en parler avec la plupart des gens de votre entourage, à moins que vous ne fassiez partie d'un orchestre. Partout, des émissions de télévision aux salles d'attente de dentistes, en passant par les boîtes de nuit, vous aurez plus de chances d'entendre de la pop, du rock ou du R&B que de la musique classique. Si vous écoutez surtout du classique, vous êtes peu commun, et cela peut inciter les autres à formuler certaines hypothèses sur votre parcours et votre personnalité. Pour cette raison, vous choisissez peut-être de ne pas écouter de musique classique ou de ne le faire que cloîtré chez vous. En revanche, vous pouvez fort bien choisir d'écouter du classique et de le montrer afin de produire une certaine impression.

Normes, valeurs et lois

Le chapitre 5 décrit le continuum des arrangements sociaux, qui va de la « structure » à la « culture ». Tout au long de ce continuum règnent des normes et valeurs (le répertoire de règles de votre société) qui façonnent votre vie.

À l'extrémité « structure » du continuum figurent les règles absolues concernant votre système économique et la loi foncière. Les lois sont des normes sociales considérées comme si importantes qu'elles sont consignées par écrit et publiées officiellement, afin que l'on puisse vous punir si vous les enfreignez, avec des représailles allant de la simple amende à la peine de mort (dans certains pays). (Pour de plus amples renseignements sur la délinquance et la déviance, rendez-vous au chapitre 12.) Par exemple, vous ne pouvez pas :

> - créer votre propre monnaie pour acheter ce que

> vous voulez dans les magasins ;
> - vous attribuer un poste ou espérer qu'on vous en attribue un s'il n'en existe pas de vacant;
> - enfreindre la loi et espérer ne pas être sanctionné.

À l'extrémité « culture » du continuum figurent les normes et valeurs qui ne sont probablement pas mentionnées dans la loi mais n'en demeurent pas moins réelles. Par exemple :

> - les modes et styles en vogue (par exemple, est-il élégant de porter des chaussettes dans des sandales?);
> - les principes et rituels religieux, tels que la bar-mitsva et le baptême des enfants;
> - les traditions sociales, telles que tirer des feux d'artifice le jour de la fête nationale.

Vous n'êtes pas *obligé* de respecter ces normes sociales, mais, si vous ne le faites pas, votre entourage pourrait juger votre comportement troublant, voire grossier.

Cela peut vous sembler injuste, car, après tout, vous n'êtes pas responsable de la *mise en place* de ces règles. En fait, personne en particulier n'en est responsable. Les réalités économiques ne peuvent même pas être contrôlées par les plus grandes entreprises. Des lois sont certes proposées par certains parlementaires, mais elles doivent ensuite être approuvées par la majorité afin d'être votées. Les tendances de la mode sont parfois initiées par des « people », mais personne ne peut à lui seul lancer une mode.

Aucun individu ne crée les normes sociales seul dans son coin, mais chaque personne contribue à leur adoption. Comment? Tout simplement en les respectant et en le faisant remarquer quand les autres ne le font pas. Vous pouvez toujours essayer de vous rebiffer contre le

système, mais vous vous heurterez presque à coup sûr à une certaine résistance. (Pour en savoir plus sur les mouvements destinés à changer la société, filez en douce au chapitre 14.)

Utiliser un outil de son répertoire social… sans en devenir un soi-même

Votre vie au sein d'une société, en tant qu'individu, est façonnée par les tendances, valeurs et lois, mais comment êtes-vous censé vous comporter quand vous ne *savez* pas quoi faire? Les sociétés d'aujourd'hui sont diverses, et, au cours d'une vie, vous pouvez évoluer dans différents cercles sociaux, chacun ayant ses normes. Voilà pourquoi la vie en société peut semer la confusion dans votre esprit, se révéler frustrante, voire dangereuse.

La sociologue Ann Swidler a inventé l'expression *boîte à outils culturelle* pour faire référence à toutes les connaissances culturelles que vous avez en tête et qui s'apparentent à une boîte à outils, car vous ne les utilisez pas en permanence, mais vous les avez à portée de main. Si certaines normes sociales sont tellement ancrées qu'il ne vous viendrait même pas à l'esprit de procéder autrement, d'autres varient considérablement d'un endroit à l'autre. Si vous connaissez les normes et valeurs de différents contextes sociaux, vous serez capable de bien vous conduire dans toutes sortes de situations. Par exemple :

> - Vous pouvez aller travailler en costume et soigner votre langage au travail, puis sauter dans un jean et enfiler un tee-shirt pour faire un bowling avec vos potes; vous pourrez alors vous éclater librement et picoler un peu.
> - Vous savez qu'en France vous pouvez donner d'une main votre carte de visite à un client, tandis qu'en Chine vous devez la tenir à deux mains, par les coins, et la présenter de façon que votre

> interlocuteur puisse la lire.
> - Vous savez que vous pouvez applaudir à tout rompre après un superbe solo dans un concert de jazz, mais pas dans un concert de musique classique.

L'expression *changement de code* sert souvent à décrire ce processus d'adaptation à différents contextes sociaux. En discutant avec des adolescents de quartiers déshérités, Prudence Carter, sociologue de l'éducation, a découvert qu'ils étaient capables de réussir à l'école *et* à la maison en apprenant comment s'exprimer et s'habiller pour impressionner leurs professeurs, et procéder autrement avec les gens de leur âge de retour dans leur quartier.

Dans un certain sens, tout le monde bascule d'un code à l'autre, mais savoir bien le faire et dans de nombreuses situations représente un atout indéniable. La difficulté consiste à bien gérer ces différents rôles.

Cela participe du paradoxe de la société : vous avez la liberté de choisir votre conduite, mais vos antécédents sociaux déterminent à la fois les comportements que vous connaissez et les influences que vous subissez. On vous a probablement déjà dit d'« être vous-même », mais votre personnalité est en grande partie façonnée par votre société. En outre, « être vous-même » revêt différentes formes en fonction du contexte : si vous portez un costume au bureau et faites un travail dont vous êtes fier, puis rentrez chez vous pour vous asseoir dans le canapé et regarder la télévision en survêtement, dans quel contexte êtes-vous le plus «vous-même»? Certains sociologues vont jusqu'à dire que l'idée d'« être soi-même » ne vaut que dans un contexte social. Quand vous réfléchissez à « qui vous êtes », vous vous basez sur les points communs et les différences avec les gens de votre entourage.

Un exemple cocasse peut permettre de comprendre l'impact des variations du contexte sur la personne que

l'on est vraiment. Un cadre devait se rendre à un match de football au Parc des Princes, à Paris. Trop pressé, il a rejoint son frère et des amis dans une tribune « chaude » du Parc, où les places sont peu chères, les supporters de condition sociale modeste. Lui n'avait pas eu le temps de se changer et était venu en costume-cravate pour assister à un spectacle, tandis que les autres spectateurs étaient vêtus comme pour un combat et venaient supporter leur équipe (et chanter). Bref, sa situation détonnait et attirait les regards hostiles de certains meneurs de la tribune. Il n'a dû son salut qu'à la présence de son frère, bien connu des meneurs. La fois suivante, il a pris le temps de se changer dans le métro (il a passé un survêtement et a noué une écharpe autour de son cou).

Selon le sociologue Bernard Lahire, l'homme est désormais pluriel, c'est-à-dire qu'il a des pratiques différentes en fonction du contexte d'action. Par exemple, tel philosophe célèbre peut avoir un comportement très professionnel dans son univers et lire des romans policiers de série B pendant son temps libre. Le cadre est lui-même au bureau en costume-cravate et est aussi lui-même en survêtement au stade. Mais il doit adapter son comportement au contexte pour résister à la pression des autres et correspondre à leurs attentes.

Cette histoire montre combien il est risqué, voire dangereux, d'enfreindre certaines normes sociales. Soutenir une équipe de foot en costume n'a rien de légalement répréhensible, et il serait même illégal d'essayer d'empêcher quelqu'un de le faire. Et pourtant, cet homme s'est retrouvé dans une situation où le fait d'être en faveur de l'équipe ainsi accoutré représentait une telle violation des normes sociales qu'il aurait pu se retrouver sérieusement blessé. Il était libre d'ignorer cette norme, et c'est d'ailleurs ce qu'il a fait, mais à ses risques et périls.

Les choix rationnels et irrationnels

Un certain nombre de choix (dans le cadre de normes sociales, entre différentes normes sociales ou en dehors de normes sociales) s'offrent à vous à un moment donné. Comprendre les normes sociales fait partie des choses que les sociologues font le mieux. Recueillir des données sur de grands groupes et comprendre les décisions collectives effectuées par des centaines ou des milliers de gens, c'est l'essence même de la sociologie.

Pour Durkheim, la sociologie se *limitait* à ça. Mais d'autres sociologues ont affirmé qu'une théorie sociologique était incomplète si elle n'expliquait pas comment se déroulent les faits sociaux au niveau de l'individu. Il est peut-être commode d'imaginer qu'un fait social (par exemple, le profil religieux d'un pays) influe directement sur un autre fait social (par exemple, le taux de suicides dudit pays), mais en réalité les faits sociaux influent les uns sur les autres en touchant les individus. L'Espagne ne « décide » pas d'avoir un certain taux de suicides, ce sont les Espagnols qui décident quoi faire de leur vie. Même Durkheim, qui s'est amplement penché sur les faits sociaux, proposait des théories décrivant l'influence d'un fait social donné (religion, économie, guerre) sur la probabilité qu'une personne mette fin à ses jours, modifiant ainsi le taux de suicides du pays. Les sociologues n'ont pas besoin de devenir psychologues, mais d'avoir une idée des raisons poussant les gens à faire certains choix.

Effectuer des choix rationnels… ou essayer, tout du moins

Pour comprendre comment ou pourquoi une personne effectue des choix, il est logique de partir du principe que tout le monde essaie d'être rationnel dans sa prise de décision. Ensuite, vous pouvez étudier en quoi et pourquoi les gens semblent souvent faire des choix *irrationnels*. Dans les sections suivantes, j'explique le fonctionnement de ce que les sociologues appellent la «théorie du choix rationnel » (ou parfois la «théorie de l'action rationnelle ») dans des contextes allant de l'achat d'une voiture aux rencontres amoureuses.

Comprendre la théorie du choix rationnel

En dehors de la sociologie et de la psychologie, une autre science sociale cherche scientifiquement à comprendre les comportements humains : l'économie. Pendant des siècles, les économistes sont partis du principe (élémentaire) que l'être humain est une créature rationnelle qui effectue, en règle générale, des choix qu'elle estime les meilleurs pour elle. C'est le principe du *choix rationnel*, qui, selon la plupart des économistes et de nombreux sociologues, est le meilleur moyen de comprendre le comportement humain à l'échelle individuelle. Ils pensent que, même lorsque les actes d'une personne semblent inexplicables, il existe probablement un intérêt personnel pour les justifier. À ce titre, comprendre le comportement humain signifie chercher à savoir précisément dans quelle mesure les gens pensent que leurs choix leur seront bénéfiques.

La signification économique coule de source : les gens choisiront (ou sont au moins censés le faire) le compte rémunéré offrant le meilleur taux d'intérêt ou achèteront l'article qu'ils recherchent chez le vendeur qui le proposera au prix le plus bas. Mais, dans la réalité, même les

décisions touchant des thèmes économiques relativement simples sont rarement aussi limpides…

Admettons que vous souhaitiez acheter une voiture. Vous aimeriez réaliser une belle affaire, mais, bien entendu, vous n'allez pas simplement acquérir la voiture vendue au prix le plus bas! Certains équipements vous sont indispensables, vous plaisent, et vous avez conscience qu'en général les véhicules plus chers disposent précisément de ces équipements.

Une somme, disons 20 000 euros, permet de choisir parmi des dizaines, voire des centaines de modèles différents. Vous devez déterminer quels aspects vous plaisent dans une voiture. Vous pouvez par exemple vous poser les questions suivantes :

> - En quoi le fait d'avoir une voiture neuve est-il plus important à vos yeux que d'avoir une voiture d'occasion?
> - Opteriez-vous pour une voiture plutôt très fiable ou très performante?
> - Est-il important pour vous d'avoir une voiture écologique, qui consomme peu?
> - Est-il important pour vous d'acheter français? Seriez-vous prêt à débourser un peu plus pour vous offrir une voiture française?
> - L'aspect extérieur de la voiture est-il important? Si oui, quelle couleur ou modèle souhaitez-vous, et combien êtes-vous prêt à mettre en plus pour vous l'offrir?

Il s'agit d'une décision difficile (et vous ne trouverez jamais une voiture, dans n'importe quelle gamme de prix, avec *tous* les équipements que vous souhaitez), mais les spécialistes des sciences sociales qui croient au principe du choix rationnel disent que vous connaissez parfaitement les réponses à toutes les questions

énumérées ci-dessus et que, lorsque vous prospectez, vous achetez la voiture qui répond le mieux à vos différents besoins.

Appliquer le principe du choix rationnel à des décisions non financières

Mais qu'en est-il des décisions échappant au cadre économique? Qu'en est-il des décisions n'ayant rien à voir avec l'argent? Sont-elles également « rationnelles»? Tout à fait, estiment nombre d'économistes et de sociologues.

Prenez les relations amoureuses. À plusieurs égards, on dirait que l'on ne « choisit » pas son partenaire, la relation naissant comme par enchantement. On entend souvent ce genre de discours : « Quand j'ai rencontré Marlène, j'ai *su* que c'était la bonne », ou « Les deux ans de notre relation sont passés très vite, et je me suis retrouvée fiancée!».

Pourtant, à moins que vous ne viviez dans une société où les mariages sont systématiquement arrangés par les parents et la famille, vous choisissez bien votre conjoint. Les gens tiennent souvent ce genre de discours : «Je cherchais quelqu'un comme toi», et l'autre de répondre «J'espérais que tu allais m'inviter à dîner, et je savais que j'allais accepter».

Comme pour les voitures, les gens effectuent un certain nombre de choix quant aux caractéristiques et qualités qu'ils recherchent chez un partenaire :

> - Recherchez-vous quelqu'un qui fait le même métier que vous ou non?
> - Son salaire a-t-il de l'importance? (Répondez franchement!)
> - Son niveau d'instruction a-t-il de l'importance à vos yeux?
> - L'attirance physique est-elle primordiale pour vous? (Là encore, répondre en toute sincérité!) Y a-t-il des caractéristiques, telles que la couleur des

> cheveux ou la taille, auxquelles vous tenez particulièrement?
> - Faut-il que votre partenaire ait la même religion ou soit de la même région que vous?
> - Faut-il que votre partenaire ait les mêmes origines ethniques que vous?
> - Souhaitez-vous partager les mêmes centres d'intérêt, ou ses choix en la matière n'ont-ils pas d'importance?

Ces détails sont bien entendu essentiels, et les sites de rencontres en ligne s'en servent pour proposer à leurs membres des personnes qui leur correspondent. Certains sites se vantent d'avoir des « taux de réussite » étonnamment élevés, ce qui laisse penser que l'approche logarithmique des relations amoureuses n'est pas complètement incompatible avec le bonheur des êtres humains.

C'est comme si les adeptes de la théorie du choix rationnel avaient tout prévu : même dans un domaine aussi intime et personnel que l'amour et le mariage, les gens prennent des décisions avec un esprit rationnel.

Est-ce si vrai que cela? Il arrive que les personnes fassent des choix en apparence pas très rationnels. La théorie du choix rationnel peut-elle expliquer les mauvaises décisions?

Oh ! Faire de mauvais choix est fréquent

La théorie du choix rationnel se comprend parfaitement quand les gens font des choix logiques, mais que se passe-t-il si ces choix ne s'expliquent pas?

Il arrive souvent que des personnes fassent des choix ne semblant pas du tout servir leurs intérêts. N'est-ce pas un problème pour les économistes et les sociologues qui pensent que les êtres humains sont faits pour effectuer des choix rationnels?

Max Weber a proposé une typologie de l'action très utile pour comprendre ce qui nous pousse à agir. Il existe d'après lui quatre motifs d'action :

> - **L'action rationnelle en finalité**, qui correspond à la situation d'*Homo oeconomicus*, bref une personne qui maximise son utilité sous contrainte de temps ou d'argent. Cette façon de raisonner concerne de nombreux domaines, par exemple la consommation. On peut ainsi analyser le mariage : vous tentez de vous marier avec cette femme car elle est riche, ce qui vous comblera de bonheur dans les années qui viennent.
> - **L'action rationnelle en valeur** : le but est une valeur érigée comme absolu par l'individu, qui essaie de l'atteindre par des moyens rationnels. Si la finalité suprême pour épouser quelqu'un réside dans l'intelligence de cette personne, vous allez certainement vous inscrire à un cours de philosophie à l'université ou tenter une grande école afin de faire des rencontres intéressantes.
> - **Le motif d'action non rationnelle**, fondé sur la tradition. Par exemple, s'il est de tradition dans

> votre famille d'épouser quelqu'un qui partage forcément la même religion que vous, vous allez essayer, si vous vous appropriez cette norme familiale, de trouver une femme de religion identique.
> - **Le motif d'action lié à l'émotion** : si vous croisez une femme belle qui bouleverse votre cœur (le fameux « coup de foudre »), vous pouvez agir «sur un coup de tête » et l'épouser dans la minute (si elle est d'accord, quand même).

Max Weber affirmait que les quatre raisons d'agir ont toujours été présentes dans l'histoire de l'humanité. Elles peuvent même coexister chez certains individus, qui vont essayer d'épouser une compagne riche, intelligente, de la même religion et belle, entremêlant ainsi les motifs d'action. D'après Max Weber, la tendance séculaire était à la rationalisation des comportements.

Bref, nous nous comportons, selon lui, de plus en plus comme des consommateurs rationnels qui maximisent leur utilité (leur satisfaction personnelle et égoïste) dans toutes les actions qu'ils entreprennent.

Contestation n° 1: il arrive que les gens fassent des choix loin d'être idéaux

Vous achetez par exemple une voiture chez un concessionnaire alors que l'établissement voisin peut vous vendre, pour le même prix, un bien meilleur véhicule. Ce n'est pas très rationnel, non? Eh bien si, peut-être. On appelle *rationalité limitée* cette perception de la rationalité : vous prenez les meilleures décisions sur la base des informations que vous avez le temps de recueillir.

C'est Herbert Simon qui a développé cette idée. Dans l'exemple de la recherche d'une épouse précédemment abordé, le vrai *Homo oeconomicus* passerait sa vie à rassembler des informations sur toutes les compagnes

possibles. Le problème est qu'il y en a près de 3 milliards actuellement. Après examen exhaustif, il choisirait certainement celle qui maximiserait les critères retenus. Le problème, outre le refus potentiel de la demoiselle, est que cette procédure prend du temps. Or, le candidat au mariage souhaite se marier avant 90 ans. C'est pourquoi il va examiner une liste réduite de candidates potentielles et arrêter son choix dès que l'une le satisfera, sans dérouler plus loin la liste quasi infinie des femmes existantes.

Personne ne dispose de délais infinis, et il faut du temps pour réunir les informations nécessaires pour faire le bon choix. Quand vous effectuez un achat, faites un choix de carrière ou choisissez un(e) partenaire, il faut d'abord déterminer le temps dont vous disposez pour faire un tour d'horizon des options existantes. Vous n'avez peut-être passé qu'un week-end à faire le tour des concessionnaires, et le véhicule retenu est la meilleure affaire disponible chez les professionnels visités. Vous auriez certes peut-être pu tomber sur une pépite si vous aviez ajouté un concessionnaire à votre liste, mais à ce compte pourquoi ne pas vous rendre chez un autre concessionnaire encore, puis chez un autre et encore un autre? À un moment donné, il faut bien mettre un terme à votre enquête et opérer votre choix en étant raisonnablement bien informé. Après tout, vous voulez vous en servir, de cette voiture, et non vous contenter de la chercher!

Contestation n° 2 : il arrive que les gens fassent délibérément des choix irrationnels

Et si vous saviez *pertinemment* que vous êtes irrationnel?

Des millions de personnes de par le monde ont le démon du jeu, engloutissent des milliards d'euros dans les casinos, les billets de loterie, les jeux à gratter et les paris. Elles le font malgré une plus grande probabilité de perdre que de gagner. L'État remplit ses caisses grâce au jeu, et les propriétaires de casinos réalisent des bénéfices record. Vous pouvez bien sûr décrocher le jackpot ou le gros lot,

mais pas à tous les coups, loin s'en faut. Les probabilités sont toujours en faveur du casino.

Sachant cela, vous choisirez tout de même de jouer. Pourquoi? Pour passer du bon temps, en sachant qu'une soirée pleine d'émotions au casino peut entraîner quelques pertes financières. De nombreuses personnes n'ont cependant pas cet état d'esprit : elles jouent pour gagner, même si elles savent que les probabilités leur sont défavorables. Pourquoi persistent-elles, alors?

L'être humain affiche parfois ce genre d'irrationalité, mais son manque de rationalité est également *prévisible*. Les spécialistes des sciences sociales ont recensé toutes sortes de situations où les gens se font avoir et prennent des décisions irrationnelles :

> - Les psychologues ont découvert que les gens réagissent de manière prévisible à des modes de récompense irréguliers. C'est ainsi qu'une machine à sous rend toujours plus dépendant qu'un changeur de monnaie. Vous savez que si vous mettez une certaine somme dans le changeur, vous la récupérerez, mais dans un format différent. Ça n'a rien d'amusant !
> - Les économistes ont découvert que les gens préfèrent les récompenses à court terme aux récompenses à long terme (« théorie de la préférence pour le présent »). Avoir 20 euros aujourd'hui vous attirera toujours plus qu'en avoir 25 le mois prochain. Les sociétés de crédit l'ont bien compris et n'ont souvent aucun mal à vous faire accepter une belle somme disponible immédiatement contre des remboursements échelonnés à long terme qui, augmentés des intérêts, vous font débourser au final une petite fortune.
> - Les spécialistes du marketing savent qu'en créant des associations d'idées ils peuvent influer sur vos

> décisions de consommateur. Si vous voyez votre célébrité préférée boire une certaine marque de soda, vous accorderez à cette dernière une plus grande importance, lors même que vous lui préféreriez une marque concurrente lors d'une dégustation.

Voilà des irrationalités du comportement humain, mais, au moins, elles sont *connues*. Elles peuvent être intégrées aux théories du comportement humain. Même irrationnels, les gens demeurent souvent très prévisibles.

Les pieds sur terre et la tête dans les étoiles

L'écrivain Isaac Asimov était, au dire de tous, un homme brillant : en dehors des plus grandes histoires de science-fiction de tous les temps, il a signé des centaines d'ouvrages non romanesques sur divers sujets, de Shakespeare à la Bible, en passant par la biochimie. Vous pensez certainement qu'en matière de rationalité il n'y avait pas de doute à avoir le concernant.

Et pour tant, Asimov avait une peur irrationnelle de prendre l'avion. Il est monté deux fois dans un avion quand il était militaire pendant la Seconde Guerre mondiale, mais, après avoir retrouvé la vie civile, il n'a jamais remis les pieds dans une carlingue. Lorsqu'il est devenu célèbre, on l'a plusieurs fois sollicité pour intervenir dans des conférences organisées loin de chez lui, mais lui et sa femme s'y rendaient en voiture, même s'il savait pertinemment qu'il y avait plus de risques de mourir d'un accident de voiture en traversant tout le pays que d'un accident d'avion sur le même trajet.

Les personnes telles qu'Isaac Asimov posent-elles problème pour les spécialistes des sciences sociales? D'un côté, ce genre d'histoires semble vouloir dire que les gens sont très énigmatiques (impossible de prédire le comportement humain), mais, de l'autre, Asimov est une exception : la plupart des gens n'ont pas sa phobie, et, s'ils en ont les moyens, ils choisiront de prendre l'avion

plutôt que de conduire pendant des heures. Que les sociologues croient ou non au « choix rationnel », toute la sociologie repose sur l'hypothèse qu'en moyenne le comportement humain est au moins prévisible d'une certaine manière.

Contestation n° 3 : les émotions

Tout ce discours sur la « prévisibilité » et le « choix rationnel » fait passer les êtres humains pour des ordinateurs, peut-être avec quelques bizarreries de programmation, mais pour des ordinateurs tout de même. Et les émotions, dans tout ça? Les gens ne font-ils pas le genre de choses suivantes?

- Se marier par amour, même si cela ne repose pas sur des raisons cartésiennes.
- Exploser de rage sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences.
- Répondre avec émotion à des appels aux dons et à d'autres formes de soutien.
- Avoir du mal à travailler à cause de la tristesse ressentie suite à une épreuve.

Comment peut-on se targuer de comprendre le comportement humain sans prendre en compte la dimension émotionnelle?

Un économiste ou un sociologue croyant à la théorie du choix rationnel vous rétorquerait que les émotions ont un rôle moindre qu'il n'y paraît dans le processus de prise de décision. Par exemple, même s'ils ont l'impression de se marier par amour, les gens épousent souvent des personnes qui leur ressemblent. Les histoires d'amoureux maudits par le sort qui poursuivent leur histoire contre toute attente sont faites pour le cinéma, mais la plupart des personnes, la majeure partie du temps, ne vivent pas

des histoires d'amour inexorablement vouées à l'échec, mais « prennent soin » de tomber amoureuses de collègues de travail ou de camarades de classe avec qui elles ont beaucoup de choses en commun.

Les émotions suivent souvent la rationalité plutôt que le contraire. (Bizarrement, cela vaut aussi pour les croyances et les actes : les croyances suivent souvent les actes plutôt que l'inverse. Pour en savoir plus sur le sujet, rendez-vous au chapitre 14.) Bien que les exemples de personnes se laissant emporter par leurs émotions et s'adonnant à des actes autodestructeurs ou faisant des choses en apparence irrationnelles existent bel et bien, les spécialistes des sciences sociales ont observé que, généralement, l'être humain affiche un comportement rationnel ou tout du moins prévisible.

Sur le plan psychologique, les cas extrêmes d'irrationalité dus à de fortes émotions peuvent s'accompagner de dépression ou de schizophrénie, troubles psychologiques qui naissent pour des raisons connues et se soignent souvent avec des médicaments ou une thérapie. Quand les personnes s'aperçoivent que leurs émotions ont tendance à prendre le dessus, les poussant à effectuer des choix néfastes pour elles-mêmes ou pour les autres, elles essaient souvent de gérer cette irrationalité et de se remettre sur les bons rails.

Contestation n° 4: l'altruisme

En un mot, l'*altruisme* fait référence à la générosité. Lorsque vous rendez service ou offrez un cadeau sans rien attendre en retour, c'est de l'altruisme. Quand vous offrez quelque chose en échange d'une petite récompense (un tee-shirt ou un bisou), c'est toujours de la générosité, même si ce n'est pas de l'altruisme à proprement parler. L'existence de ce genre de comportements prosociaux peut constituer le talon d'Achille de la théorie du choix rationnel. Bien entendu, la plupart des gens ne sont pas mère Teresa. Très souvent, quand nous donnons quelque

chose, nous obtenons autre chose en échange.
Par exemple :

> - Si vous faites un don important à une association caritative qui s'occupe de soutenir matériellement les pauvres et les sans domicile fixe, vous obtenez la satisfaction d'avoir aidé votre prochain dans le besoin.
> - Lorsque vous offrez un cadeau à votre petit(e) ami(e), il (elle) devient plus attaché(e) à vous, et votre relation s'en trouve renforcée. En plus, au moment de votre anniversaire, vous recevrez sans doute un cadeau d'une valeur similaire au vôtre.
> - Quand vous donnez de votre temps à titre bénévole pour une association de défense de l'environnement, vous vivez une expérience intéressante et soignez votre réputation. En outre, vous vous amuserez peut-être et/ou serez directement récompensé *via* des services ou des rencontres peut-être amoureuses.

Cela dit, il arrive souvent que des gens fassent preuve d'altruisme sans que l'on puisse cerner leur geste d'un point de vue rationnel : des personnes effectuent des dons anonymes, restent aux côtés d'un être cher luttant contre une maladie incurable et rendent courageusement des services, dans l'ombre.

En fait, certains sociologues affirment que vivre pacifiquement et de manière constructive au sein d'une société demande que chacun gratifie constamment l'autre d'actes de générosité. En fait, si tout le monde essayait de s'approprier ce qui lui plaisait et faisait ce qu'il voulait à partir du moment où la récompense surpasserait les sanctions potentielles, la société s'effondrerait. Imaginez dans quel monde nous vivrions si n'importe quel commerçant devait vivre avec, à l'esprit, le principe que chaque client va essayer de lui voler des choses dès que

l'occasion se présentera, ou si les automobilistes d'une autoroute chargée ne laissaient jamais passer les voitures souhaitant s'insérer dans le trafic ! Aucune force de police ne pourrait maîtriser une société si tous ses membres n'agissaient que pour satisfaire leurs intérêts personnels.

Alors, pourquoi ne vivons-nous pas dans ce monde de cauchemar? Selon Durkheim, ce sont les normes et valeurs partagées qui maintiennent en place l'édifice qu'est la société. La vie en société, ce n'est pas sauter sur le dos du voisin pour occuper une position plus élevée, c'est coopérer afin d'atteindre ensemble des objectifs et se réunir pour fêter ces réussites. Les gens intègrent si profondément les normes d'une société qu'ils se comportent régulièrement d'une manière opposée à la notion d'égoïsme. Et, fort heureusement, ces comportements permettent à la société de fonctionner harmonieusement pour le bien de tous. Si vous voulez comprendre les décisions prises par une personne, vous devez cerner la société dans laquelle elle évolue.

La question suivante est surtout pertinente pour ceux qui désirent bâtir une forme de gouvernement efficace : que pouvez-vous attendre des gens pour que la société se porte bien, et que devez-vous les forcer à faire? Je traite ce sujet en détail au chapitre 14.

Eh, mon frère, t’as pas une igname ?

Les échanges d’ignames des habitants de l’archipel des Trobriand, dans le Pacifique sud, étudiés par l’anthropologue Bronislaw Malinowski, sont devenus un exemple classique du pouvoir fédérateur des cadeaux pour une société. À certains moments, lors d’une grande cérémonie, les hommes présentent leurs sœurs et filles et offrent des ignames, qui sont entreposées dans des maisons spécialement conçues pour cet usage et considérées comme les symboles du lien social. En fait, les ignames restent généralement là jusqu’à ce qu’elles pourrissent, car les familles en font pousser d’autres pour leur consommation.

Autrement dit, dans l’archipel des Trobriand, les ignames ne sont qu’un cadeau faisant l’objet de ce cérémonial d’échange pratiquement obligatoire. Il s’agit d’un cadeau en ce sens que les habitants ne paient pas pour un service, et c’est un geste altruiste, car ils donnent de vraies ignames comestibles. Mais, bien qu’ils sachent que les ignames ne seront pas mangées, il vaut mieux qu’ils ne les gardent pas pour eux, sous peine d’une grave réprobation sociale qui rendrait la vie beaucoup moins agréable.

Alors, pourquoi procéder à cet échange d’ignames? Cette tradition ne se résume-t-elle pas à un grand gaspillage de nourriture? Quelle que soit la façon dont l’échange d’ignames est né, il sert à concrétiser les liens sociaux et à rappeler à tout le

monde ses obligations vis-à-vis des autres habitants. Il arrive qu'un cadeau ait une valeur réelle (par exemple, un chèque de 50 euros parce que vous avez eu votre diplôme). Et, parfois, il s'agit d'un cadeau pour le plaisir (comme un étrange personnage en céramique). Ils ont tous deux beaucoup d'importance dans notre société, et c'est pourquoi votre maman vous a appris à toujours dire « merci » quand on vous offre un cadeau. (Mais, à moins que vous ne soyez un habitant de l'archipel des Trobriand échangeant des ignames, il est probablement plus approprié chez vous de dire « merci » et «je vous en prie » avec des mots qu'en roulant des hanches dans une danse effrénée.)

L'interactionnisme symbolique : la vie est une scène de théâtre

Interactionnisme symbolique est l'expression utilisée pour décrire l'étude des interactions individuelles dans le contexte social. L'adjectif « symbolique » fait référence à l'emploi de toutes sortes de signaux et symboles (des gestes au code vestimentaire) par les êtres humains dans leurs interactions. Le fait que les gens ne soient pas toujours d'accord sur la signification de certains symboles rend la vie intéressante, car chaque personne essaie d'atteindre ses buts sociaux en tirant parti de ces symboles. La vie est une scène de théâtre, et chaque personne joue plusieurs personnages.

Cela semble compliqué… Et ça l'est! Mais les principes associés à l'étude sociologique des interactions entre les individus sont plutôt simples. La suite de ce chapitre explique comment les spécialistes de la microsociologie perçoivent les interactions entre individus et ce sur quoi ils portent leur attention lorsqu'ils observent les êtres humains en plein échange.

Quand vous utilisez des mots, des vêtements ou d'autres symboles pour communiquer, vous savez (ou vous le devriez) tenir compte du fait que les interprétations de votre message peuvent varier d'une personne à l'autre. Un compositeur dont les paroles renferment des jurons sait pertinemment qu'il va choquer certains auditeurs et en amuser d'autres.

Les règles du jeu

Comme l'explique le chapitre 3, la microsociologie a été très largement développée par les premiers sociologues américains, surtout ceux de l'école de Chicago. Ils observaient les gens communiquer dans cette métropole agitée et cosmopolite et ont émis certaines idées importantes sur la façon dont les êtres humains gèrent les situations sociales complexes.

L'un des personnages les plus illustres de ce courant était le philosophe de Chicago George Herbert Mead, qui a influencé de nombreux sociologues. Mead a fait remarquer que la vie sociale s'apparentait à un jeu et a affirmé qu'une étape cruciale de la socialisation des enfants était franchie quand ils participaient à des jeux structurés. (Pour de plus amples informations sur la socialisation, reportez-vous au chapitre 5.)

Dans un match de football, par exemple, les joueurs occupent différents postes, chacun ayant ses responsabilités et limites. Selon le poste occupé, le joueur a un but bien précis qui ne peut être atteint que par certains moyens. L'objectif du gardien de but est de dégager le ballon loin, dans l'idéal au-delà de la ligne médiane du terrain. De même, le défenseur a pour mission d'empêcher l'attaquant adverse de frapper le ballon pour marquer un but.

Les sociologues parlent aujourd'hui de « statuts » et de « rôles ». Votre *statut* au sein de la société correspond à votre poste sur un terrain de football. Il définit votre relation avec les autres personnes et vous donne des libertés mais aussi des responsabilités. Un *rôle* est un ensemble de comportements conseillés et obligatoires allant de pair avec le statut.

Pourquoi s'embêter à faire la distinction entre les statuts et les rôles? Car ils peuvent évoluer d'une situation à l'autre. La nature des statuts diffère selon votre place dans une entreprise (président, vice-président, directeur, employé de bureau) ou au sein de votre famille (mère, père, enfant, grand-mère). Et, entre des groupes sociaux ayant des statuts similaires, ces statuts peuvent être associés à des rôles différents. Dans une famille, le père représentera l'autorité qui fait respecter la discipline, tandis que dans une autre famille ce sera la personne censée réconforter les autres. Votre rôle au sein d'un groupe social s'accompagne de différents objectifs et vous indique ce que vous pouvez et devez faire et ce que vous ne pouvez pas et ne devez pas faire pour les atteindre.

Mais, si les statuts varient en fonction de la situation sociale, que se passe-t-il quand ils entrent en conflit, quand vous devez occuper plusieurs postes à la fois? Il s'agit alors d'un cas épineux, mais vous pouvez essayer d'éviter que cela n'arrive en tournant le problème à votre avantage.

Frank Abagnale : un vrai joueur

Dans le film de Steven Spielberg *Arrête-moi si tu peux*, Leonardo DiCaprio joue le rôle de Frank Abagnale, un escroc qui échappe toujours aux autorités lancées à ses trousses. Il s'agit d'une histoire vraie. Abagnale est successivement parvenu à se faire passer pour un pilote de ligne, un médecin et un avocat. Il a également réussi à empocher des dizaines de milliers de dollars grâce à de faux chèques. (Il a même affirmé s'être un jour fait passer pour un professeur de sociologie; quel culot!)

Le film montre combien il était facile pour Abagnale de convaincre les gens qu'il avait un certain statut alors qu'il n'avait pas les qualifications requises, juste en jouant la comédie. Il embarquait à bord d'un avion vêtu d'un uniforme de pilote qu'il avait volé, gagnait la confiance des médecins et des infirmières en se présentant comme un praticien digne de foi et échangeait ses faux chèques contre de l'argent car il jouait à merveille l'homme fortuné insoupçonnable.

L'histoire d'Abagnale est l'exemple extrême de la personne se servant de signaux sociaux tels que la tenue vestimentaire et le langage pour tirer parti des autres. Mais tout le monde essaie tous les jours d'exploiter les symboles sociaux pour son bien : vous pouvez vous habiller d'une certaine manière pour aller travailler, vous présenter comme quelqu'un de compétent et respectable ou

vous montrer faussement distant pour essayer d'impressionner une jeune fille avec qui vous sortez, donner l'impression que vous êtes un partenaire très courtisé à la liste de prétendantes interminable et qu'il faut vraiment que vous soyez sous le charme pour demander à quelqu'un de sortir avec vous. Qui sait, vous découvrirez peut-être avec surprise que ces stratagèmes fonctionnent!

Changer de rôle et de cadre

Comme mentionné au chapitre 5, c'est la structure d'une société qui détermine l'ensemble de statuts existants, et, au sein d'une société, une personne peut avoir plusieurs statuts.

La plupart du temps, les rôles associés à nos divers statuts sont parfaitement compatibles. Par exemple, un statut d'enseignant est compatible avec celui de frère ou de père. Mais, de temps à autre, les statuts d'une personne sont source de conflits. Que se passerait-il si un enfant se retrouvait élève de son père? Il y aurait un conflit, car le statut de père impose de veiller sur son enfant, tandis que le statut de professeur oblige à accorder la même attention à tous les élèves (faire qu'il n'y ait pas de « chouchou »). Pour prévenir ce genre de situations, de nombreuses entreprises ont des règles empêchant un employé d'avoir pour subordonné un membre de sa famille ou son conjoint.

Mais vous ne pouvez pas créer des règles pour empêcher tous les conflits de rôles, surtout dans la mesure où la vie n'est pas un match de football, dans lequel tout le monde porte un maillot avec un numéro et le nom de son équipe : les rôles sont souvent ambigus, et il incombe à chaque personne d'assumer correctement son rôle. À moins qu'il ne connaisse parfaitement votre identité et vos statuts, votre entourage compte sur vous pour que vous lui indiquiez votre rôle afin qu'il puisse se comporter de manière adéquate. Vous pouvez tirer parti de cette ambiguïté. C'est d'ailleurs ce que l'on fait tous dans une certaine mesure.

Le sociologue le plus célèbre pour avoir écrit sur le sujet est le regretté Erving Goffman, auteur en 1956 de

l'ouvrage intitulé *La Mise en scène de la vie quotidienne*. À l'instar de Mead, Goffman s'intéressait à la façon dont l'individu contrôle son comportement dans les situations sociales, mais il préférait l'analogie théâtrale à l'analogie sportive.

Goffman disait que, lorsqu'une personne adopte un certain comportement dans une situation sociale donnée, c'est comme si elle portait un masque : vous agissez d'une certaine façon afin de convaincre les autres que vous occupez une position sociale donnée et devez donc être traité en conséquence. La scène est la situation sociale dans laquelle vous vous trouvez, qui détermine la palette de personnages à votre disposition.

Ensuite, Goffman a employé le terme de *cadre* pour décrire les situations sociales – comme le cadre entourant une photo. Si le cadre influe sur l'interprétation que l'on fait de la photo, le cadre social conditionne lui aussi l'interprétation que les gens font d'une interaction. Il arrive que le cadre d'une situation coule de source, en raison du moment où elle intervient ou de l'endroit où elle se déroule, mais très souvent chaque personne essaie d'appliquer le cadre le plus avantageux pour elle.

Voici comment exploiter les cadres sociaux à votre avantage :

> - Si vous souhaitez demander de l'argent à un inconnu, vous pouvez commencer par échanger de menus propos sur la météo, par exemple, pour créer un cadre convivial basé sur la connivence. Une fois la glace brisée, la situation se transforme en interaction entre connaissances et non plus entre inconnus. Votre interlocuteur joue maintenant le rôle d'une connaissance, et les règles sociales stipulent qu'entre connaissances on essaie toujours d'aider l'autre, alors que les inconnus ne sont pas soumis à cette obligation.

> - Si vous souhaitez savoir si un collègue a une attirance pour vous, vous pouvez demander à l'un de ses amis de vous accompagner lors d'une pause-café. Sur le chemin de la machine à café, vous pouvez par exemple parler de ce que vous avez fait le week-end dernier. Cela permet de déplacer l'interaction du registre professionnel au registre personnel. Ainsi, au fil de la conversation, vous aurez plus de chances de trouver une occasion d'interroger cette personne et de savoir ce que ressent l'autre collègue pour vous.
> - Si vous dirigez un musée dont l'entrée est gratuite mais que vous souhaitez inciter les visiteurs à faire un don, vous pouvez installer une file d'attente pour la délivrance d'un billet, plutôt que de permettre un accès direct aux galeries. Même s'ils ne sont pas obligés de donner, le fait de se retrouver au guichet à prendre un billet placera les visiteurs dans une situation analogue à celle qu'ils rencontrent dans les musées payants. Cela les poussera certainement davantage à donner que s'ils étaient placés dans un cadre différent.

Les gens peuvent donc choisir de tourner les situations sociales à leur avantage, mais le font-ils? Comme la section précédente l'explique, cela dépend. C'est là tout le paradoxe de la société : vous la contrôlez… mais elle vous contrôle également. Pour les interactionnistes symboliques, la société existe fondamentalement dans l'esprit des gens, et une négociation s'instaure chaque jour en eux.

Chapitre 7

Piégés dans la Toile : le pouvoir des réseaux

Dans ce chapitre :

- Voir la société à travers un réseau
- Étudier la force des « liens faibles »
- Apprendre de la sociologie des réseaux

L'une des idées novatrices les plus importantes ces dernières décennies en matière de sociologie a été de considérer la société comme un réseau au sein duquel chaque personne est liée à un certain nombre d'individus *via* des relations professionnelles et personnelles. Le fait de voir la société comme un réseau a aidé les sociologues à tout comprendre, de la culture au pouvoir des marchés.

Ce chapitre explique les principes élémentaires de la sociologie des réseaux et décrit les travaux des spécialistes les plus éminents dans ce domaine. Vous constaterez comment la sociologie des réseaux a modifié la perception qu'ont les sociologues de l'univers social et pourquoi ils analysent aujourd'hui très souvent ces réseaux. Enfin, ce chapitre souligne en quoi la sociologie des réseaux peut changer votre vision du monde et comment des sites Web tels que Facebook et Myspace ont fait de nous tous des spécialistes de la sociologie des

réseaux.

Le village mondial : voir la société comme un réseau

Intuitivement, il n'est pas très difficile de percevoir la société comme un réseau, mais il a fallu de nombreuses années (pratiquement un siècle) aux sociologues pour parvenir à poser un nouveau regard sur les problèmes de l'époque de Comte, et même sur les problèmes antérieurs, en procédant à une analyse des réseaux. Cette section explique comment les sociologues ont appris à se servir des outils d'analyse des réseaux.

Les réseaux égocentriques : tout tourne autour de vous

Le chapitre 6 traite des méthodes employées par les sociologues pour étudier les individus au sein de leur univers social. Bien que de nombreux sociologues, comme Durkheim, aient persisté (et persistent encore) à se concentrer sur les faits sociaux, les spécialistes de microsociologie ont observé attentivement les personnes, leur façon de s'orienter dans l'univers des normes et symboles sociaux et dans son dédale de règles à apprendre, à retenir et à utiliser.

Mais cela a fait naître un décalage dans la compréhension de la société affichée par les sociologues, entre le niveau global des sociétés (avec leurs culture et structure respectives) et le niveau de l'individu évoluant au sein de ces cultures et structures. L'analyse des réseaux, issue de la tradition de la microsociologie, permet de faire le lien entre l'individu et la société. Qu'est-ce qui vous relie à votre société? Les personnes que vous connaissez.

Réfléchissez un instant à votre réseau personnel et à ses différents composants :

> - votre famille : parents, frères et sœurs, conjoint ou partenaire, enfants;
> - vos amis, nouveaux et anciens ;
> - vos collègues de travail et toutes vos relations professionnelles;
> - l'ensemble des connaissances croisées dans votre vie quotidienne : le facteur, votre dentiste, le barman de votre bistrot préféré, le type que vous voyez tous les jours à l'arrêt de bus;
> - les gens que vous connaissez non pas personnellement, mais par l'intermédiaire de votre

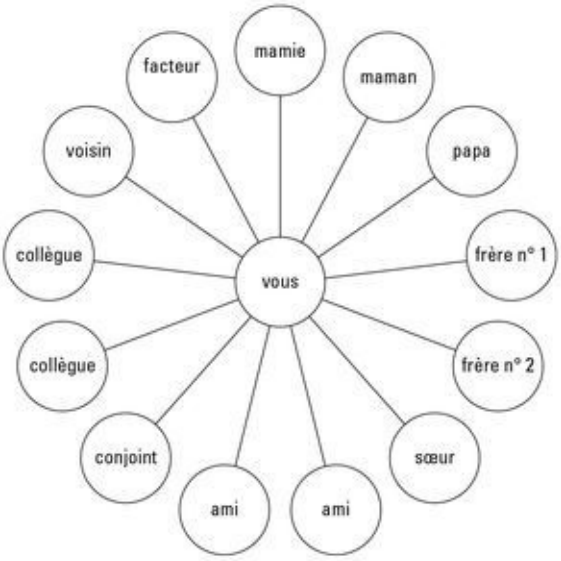
> réseau : les personnes qui connaissent les individus que vous connaissez (surtout les personnes proches de vos amis intimes, dont vous entendez parler grâce à ces derniers) peuvent être considérées comme faisant partie de votre réseau.

Il s'agit des personnes avec lesquelles vous avez un lien, aussi mince soit-il, et qui définissent « la société » à vos yeux. C'est avec ces individus que vous avez des interactions sociales sérieuses.

Les médias et d'autres moyens de communication vous permettent de recueillir des informations et d'en diffuser aux personnes en dehors de votre réseau social, mais ce sont les membres de votre réseau qui représentent vos sources d'information et d'influence les plus importantes.

Votre réseau personnel constitue ce que les sociologues appellent un réseau *égocentrique*. Cela ne signifie pas forcément que vous avez la grosse tête : il s'agit d'un terme technique représentant le réseau social du point de vue d'un individu. Les premières études en matière de sociologie des réseaux concernaient les réseaux égocentriques, car ils sont plutôt faciles à analyser. Si vous avez déjà répertorié les personnes mentionnées dans la liste précédente, cela donne la représentation graphique suivante de votre réseau égocentrique (voir la figure 7.1.) :

Figure 7.1 :
Un réseau égocentrique.



Mais qu'en est-il des personnes auxquelles vos contacts sont liés, mais que vous ne connaissez pas personnellement?

Selon le *phénomène du petit monde*, chaque individu sur terre est relié à n'importe quel autre dans le monde par une chaîne relationnelle comprenant six maillons au maximum, chaque maillon représentant un lien avec une connaissance : vous connaissez une personne qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît la première personne. Diverses études ont montré qu'elle est à peu près exacte, notamment les études conduites par Stanley Milgram.

Autrement dit, vous êtes relié grâce à des chaînes de connaissances à presque tout le monde sur terre. Mais est-ce que cela a de l'importance?

Oui et non. Il est certain que, parfois, les liens sociaux à degrés multiples peuvent se révéler précieux (voir les nombreux exemples de ce chapitre), mais même un lien social au premier degré a une utilité limitée s'il n'est pas très proche.

Les sociologues étudient souvent les réseaux de

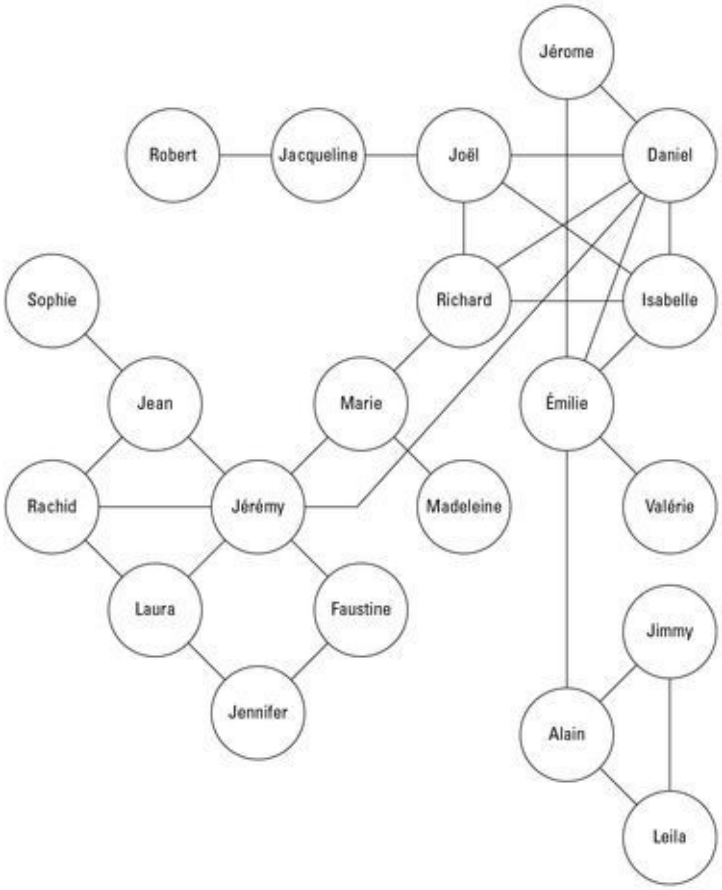
personnes à titre individuel, mais l’analyse peut également concerner des réseaux de groupes ou d’organisations. Pour certaines études, il peut être utile de considérer votre famille comme l’élément d’un réseau de familles vivant dans le même quartier ou se rendant à la même église, et de prendre en compte le fait que votre entreprise appartient à un réseau de sociétés partenaires. Les outils et stratégies employés pour étudier les réseaux de personnes sont également valables pour analyser les réseaux de groupes.

Une toile de relations

Votre réseau est grand, comptant probablement des centaines de personnes dont vous pouvez dresser la liste de but en blanc en faisant un recensement minutieux et systématique, sans compter les centaines d'autres auxquelles vous ne penserez pas d'emblée. Mais ce réseau ne comprend pas tous les habitants de cette planète, ni même tous ceux qui évoluent dans votre entreprise, votre école, votre voisinage ou votre immeuble, ni vos connaissances au-delà de vos cousins aux premier et deuxième degrés.

Admettons que l'on vous demande de dessiner le réseau de votre école ou de votre entreprise. Chaque personne serait représentée par un point, et des liens matérialiseraient les relations personnelles entre les individus. Vous imaginez bien qu'il y aurait des grappes de groupes très unis (bandes d'amis ou de collègues qui se connaissent très bien), et que chaque personne au sein d'une grappe aurait également plusieurs liens en dehors de celle-ci. Si vous pouviez dessiner chacun des liens personnels, vous obtiendriez une carte complète du réseau de cette organisation. (Voir la figure 7.2.)

Figure 7.2 :
Un réseau complet.



Chaque personne de cette organisation entretient bien sûr un grand nombre de relations en dehors de cette sphère : famille, amis, anciens collègues. Ces relations relient votre organisation à de nombreuses autres organisations et, au final, à chacune des entreprises ou écoles du monde entier.

Il est fascinant de penser que vous êtes lié d'une manière ou d'une autre à presque tous les êtres humains, et c'est le cas de tous vos congénères (voir l'encadré). Votre position au sein d'un réseau est aussi bien une limite qu'un atout. Un réseau social n'est pas comme Internet, où les informations peuvent filer librement à toute vitesse d'un bout à l'autre du réseau. D'ailleurs, cela ne fonctionne pas toujours ainsi non plus sur Internet.

Il n'est possible d'entretenir qu'un nombre limité de relations sérieuses. Vous n'êtes probablement capable de

reconnaître et d'appeler par leur nom si vous les croisez dans la rue que quelques centaines de personnes. Celles que vous voyez régulièrement sont probablement encore moins nombreuses. L'un des enseignements les plus importants à tirer de l'analyse de votre réseau tient non pas au nombre total de personnes membres des groupes sociaux dont vous faites partie, mais de ce petit groupe d'individus qui définit vraiment votre situation sociale.

Réseaux et comportements sociaux : réveil brutal

Le sociologue David Gibson associe les conclusions de l'analyse des réseaux aux observations microsociologiques prisées par Erving Goffman et l'école de Chicago.

Dans une étude portant sur une grande banque, Gibson a d'abord mené une enquête sur le personnel afin de dresser la carte des relations entre employés. Il a ensuite assisté, en tant que simple observateur, à différentes réunions, au cours desquelles il a noté comment interagissaient les participants. On pourrait s'attendre à ce que des personnes se connaissant bien communiquent plus librement entre elles et échangent un maximum d'informations, mais Gibson a constaté qu'il n'en était rien : de nombreuses conversations impliquaient des gens qui n'étaient pas en phase. Après tout, le but d'une réunion est de créer un environnement social propice au partage d'informations, et les personnes les plus proches professionnellement partagent déjà de nombreuses informations en dehors du contexte des réunions.

Gibson pouvait savoir quels employés se connaissaient le mieux en notant quelques caractéristiques de la conversation : ils semblaient impolis les uns avec les autres, répondant à leur place et leur coupant la parole.

Vous pouvez observer ce phénomène lors de soirées. Prêtez attention aux amis intimes ou aux

couples : dans les cercles qui se forment de manière impromptue, ils sont souvent l'un à côté de l'autre et répondent ensemble au pied levé aux questions, se coupent la parole sans animosité pour donner des détails ou raconter des anecdotes. Ils sont si proches qu'ils constituent un seul acteur de la conversation. Maintenant, si l'un d'eux interrompt *quelqu'un d'autre*… Là, cela devient grossier !

La force des « liens faibles »

Quand vous considérez un groupe social comme un réseau de nœuds individuels reliés, votre perception du groupe et de l'individu s'en trouve modifiée. Vous voyez la place de chaque personne dans la structure sociale, ainsi que l'organisation des chaînes d'information et d'influence. Informations et influence ne sautent pas forcément aux yeux comme un feu de forêt, mais elles tiennent plutôt des ruisseaux, qui s'assemblent et grossissent pour former des rivières.

Cette section décrit certaines découvertes essentielles faites par les sociologues en matière de réseaux sociaux, ainsi que les conséquences associées pour les personnes souhaitant se positionner de manière stratégique au sein de leurs propres réseaux.

Pourquoi les « connaissances » sont plus précieuses que les meilleurs amis

Le titre de cette section est inspiré d'un article de 1973 du sociologue Mark Granovetter, devenu l'une des publications de référence dans l'histoire de la sociologie. Granovetter étudiait le processus de la recherche d'emploi : comment les gens font-ils pour trouver un poste? Il s'agit d'un thème qui coule de source en matière d'analyse des réseaux, car les gens trouvent souvent un poste grâce à leurs relations.

Le chapitre 6 explique le concept de *rationalité limitée* sur les marchés : ne disposant pas d'informations parfaites sur tous les produits en vente, il vous incombe de décider du temps qu'il vaut la peine de consacrer à la collecte de ces données. La recherche d'emploi fonctionne selon le même principe, encore plus que l'achat d'une voiture ou d'un autre bien de consommation.

De nombreuses offres d'emploi sont publiées sur Internet ou dans les journaux, mais souvent à destination d'un public limité. Vous pouvez donc passer à côté lors de vos séances de navigation sur la Toile. En outre, lorsque vous trouvez un poste intéressant et adapté à votre profil, disposer d'une « connaissance » au sein de l'entreprise en question est toujours d'un précieux secours : cette personne peut vous donner plein d'informations sur le poste et souvent accroître vos chances d'être embauché en vous recommandant au service des ressources humaines.

Lorsqu'il a établi sa carte des relations, Granovetter a pris la décision cruciale d'établir une distinction entre les *liens*

forts et les *liens faibles*.

> - **Les liens forts** sont vos relations personnelles les plus marquées, avec les membres de votre famille et les amis les plus proches de vous. Vous connaissez très bien les personnes avec lesquelles vous avez des liens forts (vous vivez avec elles ou leur parlez tous les jours).
> - **Les liens faibles** sont toutes vos autres relations sociales, à savoir les personnes que vous *connaissez*, mais pas très bien (collègues, camarades de classe, voisins, la plupart de vos amis). Vous leur parlez peu ou ne les voyez pas très souvent, mais vous vous connaissez mutuellement.

La découverte de Granovetter fut, comme c'est le cas d'un grand nombre de découvertes sociologiques importantes, surprenante à l'époque, mais une fois bien ancrée on la considéra comme relevant du bon sens. Il se révéla ainsi que les liens forts n'étaient pas forcément si payants que cela en matière de recherche d'emploi : les liens faibles étaient clairement les plus performants.

Pourquoi? Parce que votre proximité signifie que vous savez déjà tout de vos amis les plus chers et que vous connaissez déjà tous ceux qu'ils connaissent eux-mêmes! S'ils ont vent d'un poste vacant, vous êtes déjà probablement au courant. S'ils ont un contact dans une entreprise donnée, vous le connaissez sans doute également.

En matière de réseau, vos liens forts sont *redondants*, c'est-à-dire que, d'une façon générale, ils vous relient à des personnes avec lesquelles vous avez d'autres liens. Par exemple, votre conjoint vous a présenté à tous ses amis et aux membres de sa famille, mais après plusieurs années de vie commune vous avez vous-même noué des relations avec eux. Si votre conjoint venait à disparaître, aussi

dévastateur que cela puisse être sur le plan émotionnel, en termes de réseau social, le vôtre ne s'en trouverait pas bouleversé.

En matière de réseau, il peut se révéler plus dramatique de perdre un ami mondain avec lequel vous n'aviez qu'un lien faible, mais qui vous avait permis de connaître des individus que vous n'auriez peut-être jamais rencontrés sans lui. Ce sont vos liens faibles qui vous servent lorsque vous recherchez un emploi, car ils ont des relations avec des personnes qui vous sont inconnues et peuvent donc vous permettre de glaner beaucoup plus d'informations. Ils sont par ailleurs beaucoup plus nombreux : vous ne pouvez entretenir que quelques liens forts mais pouvez disposer de centaines de liens faibles, qui vous ouvrent les portes de tout un éventail de relations utiles potentielles.

Prenez par exemple un cousin qui vit à l'autre bout de votre ville et que vous ne voyez qu'une fois par an, à Noël. Sur le plan des réseaux, ce cousin travaille en fait pour vous les 364 autres jours de l'année, car il rencontre des personnes que vous ne connaissez pas, recueille des informations que vous ignorez. Si vous recherchez un emploi, il peut vous être d'un grand secours. C'est à ce titre que les « connaissances » peuvent être plus précieuses que vos meilleurs amis.

Bien entendu, ce n'est pas parce qu'une information *peut* circuler *via* un lien que la communication *s'effectue* systématiquement. De nos jours, les sociologues constatent que les liens faibles n'ont de valeur que s'ils sont activés. Les gens ont peut-être leurs raisons (par exemple, un intérêt personnel) de ne pas vous divulguer certaines informations, mais, souvent, ils n'y pensent tout simplement pas. Le partage de savoir ne se produit généralement pas souvent avec les liens faibles, ce qui explique pourquoi on les appelle des liens « faibles ». Pour activer votre réseau de liens faibles, vous devez y mettre du vôtre et vous investir émotionnellement un minimum,

en envoyant des lettres, des messages internet de manière espacée et régulière. C'est cynique mais efficace si l'on suit les théories du réseau social!

Les entreprises sont particulièrement conscientes de ce phénomène et demandent donc à leur personnel de leur recommander des candidats prometteurs. Il peut sembler bizarre de devoir pousser un employé à faire de la publicité pour un poste vacant au sein de son entreprise, mais plusieurs raisons peuvent expliquer la non-divulgation d'informations sur les postes à pourvoir :

> - Vous craignez, en informant votre amie de la vacance d'un poste au sein de votre entreprise, de lui donner l'impression qu'elle a besoin d'aide.
> - La plupart des gens ont des centaines de connaissances auxquelles ils parlent rarement; si cela fait plus de deux ans que vous n'avez pas eu de contacts avec quelqu'un, décrocher votre téléphone pour lui annoncer qu'il devrait postuler peut vous mettre mal à l'aise.
> - Vous pouvez tout simplement oublier d'en parler.

Voilà pourquoi les entreprises incitent leurs employés à décrocher leur téléphone pour relayer les offres d'emploi à leurs amis.

Mais *combien* une entreprise doit-elle payer pour se voir recommander un candidat? La sociologue Alexandra Marin a étudié le processus de « recommandations rémunérées » mis en œuvre au sein d'une grande entreprise et a découvert au final que les sociétés doivent réserver leurs primes de recommandation les plus élevées aux postes les moins pointus. Pourquoi? Parce qu'un poste exigeant des qualifications bien précises (par exemple, la maîtrise d'un langage de programmation donné) n'est destiné qu'à un profil de candidat bien spécifique. S'il s'avère que vous connaissez une personne maîtrisant ce logiciel et en

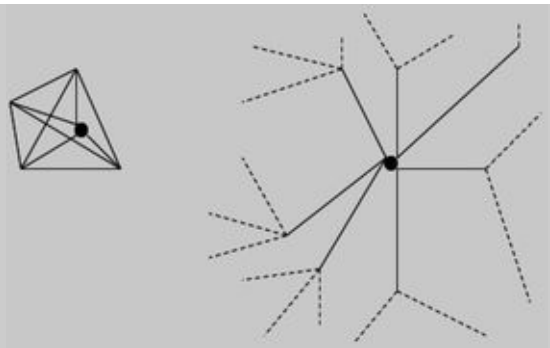
recherche d'emploi, vous allez certainement lui transmettre l'information, mais s'il s'agit d'un poste d'ordre général (disons, «chef de projet»), l'étincelle a moins de chances de se produire dans votre esprit, et vous aurez besoin d'une incitation financière plus élevée pour rameuter des candidats potentiels.

Cela illustre la circulation de certains types d'information *via* différents liens au sein d'un réseau. Il se peut que vous voyiez votre voisin tous les jours et soyez immédiatement au courant s'il a changé de coupe de cheveux ou de voiture, mais que vous n'ayez aucune idée de ses qualifications professionnelles, alors que vous pouvez très bien connaître les qualifications d'un ancien collègue de bureau mais n'avoir aucune idée du moment où il a changé de coiffure, de femme, ni même s'il est vivant ou mort. Il est logique de distinguer les « liens forts » des « liens faibles », mais cela ne vient pas pour autant à bout de la complexité des relations humaines.

Deux réseaux

Sur le graphique ci-dessous ont été représentés deux réseaux égocentriques. Le premier réseau, à gauche, est le réseau d'un ouvrier; il a quatre amis qu'il connaît bien. La force des liens est représentée par l'épaisseur du trait et sa faible longueur : ces quatre amis sont très proches, il les voit souvent, les appelle au téléphone, les rencontre en face à face régulièrement au bistrot. Fait remarquable, ces quatre amis se connaissent également entre eux. En revanche, l'étoile du réseau de droite, celui d'un cadre, est beaucoup plus vaste : il connaît sept relations, sous forme de liens faibles et peu investis (les traits sont longs et peu épais). Il ne les voit qu'une fois l'an ou communique de temps en temps par e-mail. Ces sept personnes ne se connaissent pas entre elles, mais connaissent d'autres personnes que le cadre ne connaît pas (les traits en pointillé).

La force du premier réseau réside dans sa cohésion, sa solidarité, son interconnaissance, la chaleur de ses relations, facteurs très importants pour l'entraide et la défense vis-à-vis de menaces extérieures. En revanche, l'information y est redondante et y pénètre peu, au contraire du réseau de droite, très ouvert sur l'extérieur et où des informations pertinentes (sur des offres d'emploi vacantes par exemple) peuvent affluer vers le centre très rapidement.



Repérer un trou structurel et plonger dedans !

Vous commencez probablement à percevoir tout l'intérêt de l'analyse des réseaux dans le monde des affaires, où les informations ont une valeur pécuniaire : une info concernant un fournisseur pratiquant des prix imbattables, la campagne marketing d'un concurrent ou une discussion confidentielle à propos d'une fusion peuvent permettre de prendre des décisions pouvant générer des millions d'euros de bénéfices.

D'où vient cette information? D'une émission de télévision, d'un article de journal, peu importe, mais il s'agit d'une information connue de tout le monde. Les données les plus précieuses viennent probablement de relations permettant d'être bien informé « de l'intérieur ». Et les liens d'un réseau ne véhiculent pas que des informations : ils génèrent de l'influence. Si vous avez un contact au sein d'une autre entreprise, vous pouvez probablement l'inciter à faire affaire avec votre société, à mettre un concurrent sur sa liste noire ou à retarder le lancement d'un produit.

Il est donc évident que n'importe quel homme ou femme d'affaires souhaite agrandir son réseau personnel… Mais il ne s'agit pas de multiplier les contacts au hasard. D'une part, vous ne pouvez pas entretenir correctement un trop grand nombre de liens sociaux (même faibles). À vous de faire le tri. D'autre part, tout le monde veut se sentir unique, et si vous êtes « ami » avec tous les autres, ces derniers le percevront, et vous n'aurez rien de spécial pour eux. Et allez donc exercer une influence dans cette situation… Bon courage!

La question est alors de savoir *quels* liens tisser et entretenir. Les travaux du sociologue Robert Burt révèlent

que l'on prête particulièrement attention à établir des liens dans les «trous structurels ».

Qu'est-ce qu'un *trou structurel ?* Imaginez la carte d'un réseau, avec des grappes très denses de personnes qui se connaissent bien et seulement quelques liens reliant ces grappes. Certaines grappes ne sont même pas du tout reliées. Pour Burt, ces endroits dépourvus de liens sont des «trous structurels », c'est-à-dire des brèches dans la structure du réseau. Burt estime que les personnes les mieux placées d'un réseau ne sont pas celles qui sont situées au centre de grappes denses, mais les individus comblant les trous structurels.

Les personnes situées au centre des grappes denses connaissent peut-être très bien un grand nombre d'individus, mais, s'il s'agit d'un groupe très uni (disons, une petite entreprise), toutes les autres personnes se connaissent aussi très bien et n'ont besoin de personne d'autre pour s'informer. Selon les travaux de Burt, il n'est pas nécessaire de connaître autant de gens, ni de les connaître très bien, tant que ces personnes *ne se connaissent pas*. Quand c'est le cas, chaque groupe vous considère comme une source précieuse disposant d'informations que les deux groupes veulent et que vous pouvez alors vendre à un bon prix.

Cela peut sembler vil, comme le rôle de l'agent double qui espionne pour deux pays et doit certainement avoir l'impression de boucher un trou structurel… Les personnes suivantes sont effectivement un peu des agents doubles :

> - **Les producteurs de cinéma :** ils permettent aux réalisateurs de connaître des acteurs, des studios, des soutiens financiers potentiels et d'autres groupes nécessaires à la fabrication d'un film.
> - **Les agents immobiliers :** ils mettent en relation acheteurs et vendeurs.
> - **Les lobbyistes :** ils mettent en relation les

> parlementaires et les groupes souhaitant les influencer. (Cela explique le si grand nombre de parlementaires à devenir lobbyistes : ils vendent en fait leur carnet d'adresses aux personnes.souhaitant entrer en relation avec des parlementaires)

Dans toutes ces professions et dans bien d'autres encore, les gens gagnent leur croûte en connaissant des personnes ayant un intérêt à se rencontrer ou à avoir des informations sur les autres. Ils sont payés pour établir des passerelles entre deux trous structurels.

Ce principe consistant à boucher des trous structurels n'a pas cours seulement dans les affaires, mais également dans la vie personnelle. Admettons que vous soyez un adolescent cherchant à faire la fête : il y a bien une ou deux fêtes auxquelles se rendent des lycéens de votre bahut, mais cela vaut aussi sans doute pour les autres lycées de la ville. Pour trouver les meilleures fêtes, vous feriez bien d'avoir cinq connaissances dans cinq lycées plutôt que dix amis intimes dans votre propre lycée. Le problème de l'existence en société n'est pas pour autant résolu : une fête avec dix amis intimes risque de bien se passer; aller dans une fête peuplée d'inconnus peut être émotionnellement moins abouti mais peut également susciter des rencontres.

Plongée dans l'analyse des réseaux

Vous avez maintenant une idée du fonctionnement de l'analyse d'un réseau : les relations entre les membres d'un groupe social forment une structure au sein de laquelle on peut suivre la circulation des informations et les influences. En quoi cette façon de voir la société modifie-t-elle la perception qu'ont les sociologues de la vie sociale? Quels enseignements cette approche a-t-elle permis de tirer?

Cette section explique comment l'analyse des réseaux a modifié la compréhension, par les sociologues, de la prolifération des comportements et de la circulation des informations. Elle se conclut enfin par une discussion sur les sites tels que Facebook et Myspace, qui rendent visibles les réseaux sociaux et fascinent des millions d'utilisateurs.

La différence entre « votre » société et « la » société

Ces dernières décennies, l'analyse des réseaux est devenue un outil précieux pour les sociologues, car elle donne accès à tout un univers d'investigation qui n'existait pas auparavant. Avant que l'analyse des réseaux ne devienne répandue, il existait deux moyens d'étudier la société :

> - **L'approche descendante**, ou « analyse macrosociologique », est l'étude de groupes sociaux considérés comme des unités entières. Par exemple, l'argument de Karl Marx sur la montée historique du capitalisme et celui de Max Weber sur l'accroissement de la rationalisation dans toute la société sont des arguments macrosociologiques. Quand Émile Durkheim disait que les sociologues devaient se concentrer sur les «faits sociaux », il entendait par là qu'ils devaient prêter attention à la société dans sa globalité plutôt qu'aux individus qui la composent. (Pour en savoir plus sur ces notions, rendez-vous au chapitre 3.)
> - **L'approche ascendante**, ou « analyse microsociologique », est l'étude des individus dans leur univers social. Les études menées par l'école de Chicago sur les personnes issues de différents groupes interagissant dans la rue étaient de la microsociologie, et, quand Erving Goffman parlait des différents « masques » que nous portons selon le contexte social, il s'agissait d'un argument microsociologique. (Le chapitre 6 vous en dit plus sur la microsociologie.)

L'analyse des réseaux permet aux sociologues de se

concentrer sur le lien entre les individus et la société, de faire un pont entre la macrosociologie et la microsociologie. Parler de « votre » société, c'est dire qu'il existe un groupe social dont vous êtes membre et qui vous influence. Plutôt vague, non? D'où provient cette influence? Est-ce que vous l'inhalez, ou ressentez-vous des vibrations psychiques émanant de la cinquième dimension?

Il existe certes des formes d'influence sociale qui touchent les individus de toute une société (par exemple, les médias), mais l'influence la plus importante est exercée par les personnes que vous connaissez personnellement et que vous rencontrez. À ce titre, l'analyse des réseaux aide les sociologues à prendre conscience que votre *vraie* société (c'est-à-dire les personnes avec qui vous interagissez et qui ont une influence sur vous) peut être très différente de « la » société dans laquelle vous évoluez (la société française, par exemple).

Voici l'illustration de la mise en pratique de cette prise de conscience. On sait que l'obésité est un problème qui prend de l'ampleur aux États-Unis et en Europe, et, pour des raisons évidentes, les professionnels de santé aimeraient savoir pourquoi. On recense probablement deux coupables à l'échelle de la société : la « malbouffe » voit son prix baisser et sa disponibilité augmenter, par rapport aux produits sains. Les campagnes de publicité pour la « malbouffe » minimisent le risque représenté par l'obésité. Mais tous ces facteurs peuvent-ils expliquer l'augmentation du nombre de personnes obèses? Pourquoi le risque d'obésité est-il particulièrement élevé chez certains groupes de personnes?

Nicholas Christakis, sociologue également médecin, a collaboré avec le spécialiste de l'analyse des réseaux James Fowler pour étudier l'accroissement de l'obésité dans une ville du Massachusetts sur trois décennies. Christakis et Fowler ont découvert que l'obésité proliférait

à travers les réseaux sociaux : concrètement, il semblerait qu'il soit possible d'« attraper » l'obésité en se liant d'amitié avec des personnes en surpoids. Comme de plus en plus d'individus sont en surpoids, l'obésité se répand à travers les réseaux comme une épidémie.

Ce que l'étude des deux chercheurs (et d'autres études sur de nombreuses années) a prouvé, c'est que les réseaux peuvent constituer un vecteur de propagation, des informations aux comportements en passant par l'influence, et modifier ainsi la vie des gens à différents niveaux. Si vous essayez de rester en forme, le fait que votre supérette vous vende un paquet de gâteaux moins cher qu'une pomme ne vous aidera pas, pas plus que de voir des montagnes de publicités faisant la promotion d'aliments néfastes pour la santé ou d'avoir un emploi vous obligeant à rester assis derrière un ordinateur huit heures par jour.

Mais ce qui est vraiment destructeur, c'est quand les personnes de votre entourage ont des comportements nuisibles à la santé (ils mangent trop, ne font pas assez d'exercice physique). Au bout d'un moment, vous avez l'impression qu'il s'agit de comportements normaux et que vous pouvez faire la même chose. La norme est au surpoids, et vous vous y conformez en avalant des chips avec du Coca-Cola. Inversement, les personnes minces côtoient d'autres personnes minces, avec qui elles développent d'autres types de comportement, jusqu'à l'anorexie, étudiée récemment en France par la sociologue Muriel Darmon.

Réfléchissez aux conséquences de cette découverte pour d'autres comportements importants susceptibles d'être conditionnés par l'attitude d'autrui :

> **La toxicomanie :** vos amis prennent-ils de la drogue, ou ne touchent-ils à aucune substance dangereuse?

- **Les pratiques sexuelles :** vos amis ont-ils des rapports sexuels avec des partenaires occasionnels? Si oui, se protègent-ils ?
- **La stabilité économique :** vos amis aiment-ils les jeux de casino ? Misent-ils gros? S'endettent-ils ?
- **Les habitudes scolaires :** vos amis consacrent-ils tout le temps nécessaire à leurs devoirs, ou les traitent-ils par-dessus la jambe?

Ce ne sont que quelques exemples de comportements potentiellement dangereux qui se répandent probablement *via* les réseaux sociaux.

C'est à cet égard que l'importance des réseaux sociaux pose question. Si un ou deux facteurs seulement étaient à l'origine d'un problème social qui toucherait tout le monde à l'identique, il suffirait d'éliminer les facteurs en question. Mais, pour mettre un terme à la propagation du problème, il faudrait fermer le réseau, comme on empêche un feu de se propager dans une forêt en creusant une tranchée. Non seulement c'est contraire à l'éthique, mais il est également sans nul doute impossible de demander aux personnes de renoncer à leurs amis pour espérer perdre quelques kilos.

Néanmoins, il est important de se souvenir que ce n'est pas parce qu'une personne (voire un grand nombre d'individus) avec qui vous avez des rapports se comporte d'une certaine manière que vous allez automatiquement « recevoir le message » et commencer à agir de la sorte. Vous pouvez fort bien recevoir plusieurs messages de plusieurs personnes.

Dans une étude portant sur des adolescents de Boston, le sociologue David Harding a découvert que les jeunes prenant des décisions risquées recevaient des messages allant en ce sens (par exemple, leurs amis leur disaient que l'école ne servait à rien), mais qu'ils recevaient *également* souvent les « bons messages » de la part de

leurs enseignants, parents, voire de certains amis, qui les encourageaient à décrocher leur diplôme et à trouver un emploi ou à aller à la fac.

Le problème n'était pas que ces adolescents paumés recevaient uniquement de « mauvais messages», mais que des messages *contradictoires* leur parvenaient, leur offrant différents scénarios à suivre dans des situations épineuses. Il leur arrivait de choisir le « mauvais scénario » (pratiques sexuelles à risque, abandon de l'école), mais aussi parfois le « bon scénario ». Il était plus facile aux gamins ne recevant pas ces messages contradictoires de s'en tenir à une conduite cohérente.

L'étude de Harding ne portait pas sur les réseaux sociaux au sens technique du terme, mais comprenait le principe de base de l'analyse des réseaux : nos relations sociales influencent considérablement notre comportement. Que se passe-t-il quand nos liens sociaux nous envoient des messages contradictoires? Il s'agit là d'une question empirique que les sociologues analysant les réseaux se poseront peut-être bien plus souvent à l'avenir.

Ouvrir les canaux de communication

Si les informations et l'influence se transmettent par les réseaux sociaux, existe-t-il un moyen de diffuser des messages avec plus d'efficacité?

Dans l'excellente étude de Durkheim portant sur le suicide (voir le chapitre 3), le sociologue partait en gros du principe que tous les membres d'une société donnée partageaient les mêmes normes et valeurs. Si une personne vivait dans une société majoritairement protestante, il supposait qu'elle avait principalement des valeurs protestantes.

On a accusé Durkheim de *sophisme écologique*, c'est-à-dire de déduire que, puisqu'une chose est vraie dans un système, elle vaut aussi pour tous les membres de ce système. Durkheim a observé que les pays à majorité protestante présentaient un taux de suicides plus élevé que les pays à majorité catholique. Il en a déduit que les protestants étaient plus enclins à se suicider que les catholiques. Mais les données dont il disposait ne disaient rien de tel : savait-il si ce n'était pas plutôt la minorité catholique des sociétés protestantes qui se suicidait surtout, en raison d'une persécution orchestrée par la majorité protestante? Il l'ignorait. Il ne faisait que supposer et se fourvoyait peut-être.

Maurice Halbwachs a poursuivi le travail de Durkheim et a montré, dans le cas des protestants et des catholiques, qu'une autre variable surdéterminait les comportements suicidaires : à partir de l'étude de cantons suisses, il a découvert que les protestants se suicidaient plus, non pas parce qu'ils étaient de religion protestante, mais parce

qu'ils étaient plus urbains que les catholiques, qui vivaient plus souvent à la campagne. Or, cette dernière protégeait davantage du suicide que la ville il y a cent cinquante ans (aujourd'hui, c'est l'inverse).

Le sociologue allemand Georg Simmel, dont les travaux les plus importants sont postérieurs à ceux de Durkheim, a grandement influé sur la microsociologie et est devenu l'un des pères de l'analyse des réseaux. Simmel s'est penché de près sur l'interaction entre individus et affirmait qu'il existait différentes formes d'interactions sociales, avec des règles et normes propres, qui permettaient de véhiculer divers types d'information.

La conclusion pour ceux qui doivent faire passer un message, c'est que le diffuser à tout un groupe social peut se révéler une perte de temps : il faut plutôt veiller à l'envoyer aux bonnes personnes et dans les situations appropriées.

Cette répercussion de l'analyse des réseaux a été prise en compte non seulement par les sociologues étudiant la propagation des idées et des comportements (voir la section précédente), mais également par les spécialistes du marketing cherchant à vendre leurs produits. Voici quelques stratégies marketing que vous avez probablement rencontrées, chacune tirée de l'idée que la société est un vaste réseau :

> - **La distribution d'échantillons** : si vous passez un CD distribué gratuitement et que vous l'appréciez, vous le ferez peut-être écouter à vos amis et présenterez peut-être ces derniers à l'artiste.
> - **Le parrainage d'événements** auxquels pourraient assister des personnes d'influence : de nombreuses sociétés financent des fêtes ou des concerts pour les jeunes, dans l'espoir que ces derniers incitent les personnes plus âgées à utiliser

> le produit. L'inverse n'est pas vrai : les sociétés n'offrent pas d'événements gratuits pour les seniors, ces derniers étant peu prescripteurs auprès des plus jeunes en matière de consommation.
> - **L'utilisation des médias sociaux** (par exemple, Facebook ou Twitter) pour pousser les gens à propager des messages marketing : on appelle *marketing viral* la distribution (souvent en ligne) d'une vidéo, d'un morceau de musique ou d'un jeu vantant les mérites de votre produit et suffisamment divertissant pour que les gens le fassent connaître à leurs amis.

Ces techniques peuvent évidemment servir à réaliser des bénéfices, mais elles sont également prisées désormais par des organismes à but non lucratif actifs dans les domaines de la santé, de l'environnement, de la sensibilisation, des œuvres caritatives, et se consacrant à d'autres bonnes causes. Utiliser les réseaux sociaux se révèle souvent un moyen extrêmement efficace de faire passer un message. Sociologues et spécialistes du marketing en sont parfaitement conscients, eux qui ont poussé les candidats aux élections présidentielles à se tourner vers ce type de communication (Barack Obama est certainement l'un des pionniers en la matière depuis sa campagne réussie de 2008).

Dans son célèbre ouvrage intitulé *La Fin des paysans*, Henri Mendras décrit le phénomène de popularisation d'une pratique (comme l'adoption du maïs hybride par les paysans français du Sud-Ouest dans les années 1960) à la base plutôt rare ou confidentielle. Mendras affirme que quelques types de personnes clés sont capables de propager une tendance, dont les notables et les innovateurs sont les principales figures. Une fois ces personnes convaincues et investies dans la culture du maïs hybride, les autres cultivateurs suivent et se lancent à leur tour, provoquant la diffusion de l'innovation selon une loi mathématique infaillible (la courbe en « S », ou

« loi logistique »).

Les sociologues ont apprécié ce livre pour l'argument séduisant selon lequel les réseaux sociaux ont un rôle extrêmement important dans la propagation des tendances, des modes vestimentaires aux goûts musicaux, en passant par les pratiques commerciales.

Le concept d'« innovateur » utilisé par Mendras est similaire à l'idée de Robert Burt selon laquelle une personne remplit un « trou structurel » (voir plus haut dans ce chapitre) : un *connecteur* est une personne qui connaît de nombreuses personnes issues de multiples groupes et est donc bien placée pour propager des idées ou des tendances d'un groupe à l'autre.

Tout comme les épidémies biologiques causées par de dangereux virus peuvent se propager par le biais des êtres humains qui circulent librement d'un groupe à l'autre, les épidémies sociales se propagent grâce aux connecteurs sociaux, c'est-à-dire des individus capables de capter une idée au sein d'un groupe et de la transmettre à un autre groupe. Quand une idée ou un comportement « contamine » plusieurs groupes sociaux, cela devient une épidémie sociale. Ce peut être une bonne ou une mauvaise chose, mais c'est ainsi que fonctionne l'univers social.

Le réseautage social en ligne : rendre visible l'invisible

Si vous êtes membre d'un site Web de réseautage social tel que Facebook ou Myspace, vous y avez sans doute pensé à plusieurs reprises en lisant ce chapitre. Les sites de réseautage social sont un objet de fascination pour les sociologues et pour presque tous leurs utilisateurs.

Ces sites Web permettent à chaque utilisateur de créer un profil en ligne qu'il peut ensuite relier au profil de ses amis. Résultat, ce qui est normalement invisible devient visible : un réseau social. L'incroyable succès de ces sites, qui comptent des centaines de millions d'utilisateurs de par le monde, prouve toute l'importance des réseaux sociaux dans la vie des gens.

La prochaine fois que vous vous connectez à votre site de réseautage social préféré, voyez en quoi le comportement des gens sur ce site illustre leurs conceptions sociologiques.

La présentation de soi

Comme le décrit le chapitre 6, les sociologues observent les rôles que nous jouons dans la société, à l'instar d'un acteur sur scène, comme le dirait Erving Goffman. Le profil d'un utilisateur en est une parfaite illustration. Contrairement à une interaction en face à face, l'utilisateur contrôle parfaitement le visage sous lequel il se présente sur un site de réseautage social : il met en ligne les photos de son choix, sélectionne les informations à divulguer et choisit les personnes à informer.

Sur ces sites de réseautage social, nombre de moments figurant parmi les plus stressants sont associés à la présentation de soi. Un ami peut déposer une information

sur votre profil que vous ne souhaitiez pas divulguer.

Votre maman peut mettre une photo de vous remontant à l'époque où vous étiez un adolescent bizarre, ou votre patron peut voir des photos de vous dans une posture, disons… peu professionnelle. Toutes ces choses entravent vos tentatives de filtrage des informations que vous souhaiteriez éviter de rendre publiques.

La diversité des liens sociaux

Les sites de réseautage social illustrent un principe avec lequel les spécialistes de la sociologie des réseaux essaient de se débattre depuis des décennies : il y a autant de types de relation que de couples de personnes dans le monde. Et quel que soit le nombre d'options proposées par un site de réseautage social, il y aura toujours des relations délicates à gérer.

Sur Facebook, par exemple, vous pouvez être « fan » d'une personnalité publique, préciser que vous êtes le fils, la fille, la mère, le père de l'un des membres de votre famille, dire que vous êtes « en couple », « fiancé », « marié », « dans une mauvaise passe » avec quelqu'un. Mais, au-delà de ça, chaque personne avec qui vous êtes lié est un « ami ». Par conséquent, parmi vos « amis » peuvent figurer :

> - votre meilleure amie ;
> - votre patron;
> - votre papi;
> - quelqu'un pour qui vous avez le béguin;
> - votre ex-petit ami ;
> - la sœur de votre ex-petit ami ;
> - votre meilleur ami à la maternelle à qui vous n'avez pas parlé depuis quinze ans.

En réalité, vous avez des relations très diverses avec toutes ces personnes, mais sur Facebook ce sont tous des

« amis ». Si un cousin éloigné n'arrête pas de faire des commentaires déplacés à votre endroit, il va falloir avoir une explication avec lui ou le « bloquer » : vous ne pouvez mentionner publiquement que votre relation avec votre cousin n'est pas « ami » mais « cousin éloigné dingo dont je ne veux plus entendre parler ».

La transitivité des liens sociaux

Transitivité est un terme technique qui signifie en gros « transmissibilité ». Autrement dit, si vous avez un lien social intime, vos autres amis intimes peuvent « capter » ce lien. Mark Granovetter parle de *triade interdite* pour désigner une situation dans laquelle une personne est proche de deux personnes qui ne se connaissent pas. (Voir la figure 7.3.) Il la qualifie d'« interdite » non pas parce qu'elle est réellement interdite, mais parce qu'il est improbable qu'elle se concrétise.

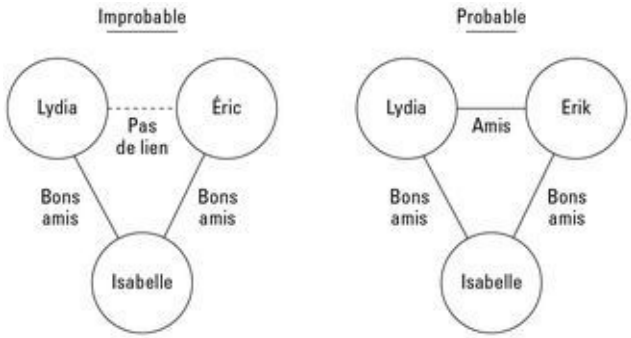


Figure 7.3 : Une triade interdite.

Les sites de réseautage social peuvent accélérer la « connexion » des triades interdites. Si vous avez deux bons amis qui font souvent des commentaires à votre propos, ils peuvent être amenés à se connaître, voire à engager une conversation… dont le sujet sera peut-être vous! Si cela vous semble étrange… eh bien, c'est peut-être de votre faute, car vous n'avez pas fait les présentations !

La propagation des informations via les réseaux sociaux

Comme si les commérages ne proliféraient pas assez rapidement avec l'avènement d'Internet, ils se répandent

maintenant comme une traînée de poudre. Si l'un de vos amis publie une photo de vous en train de flirter avec une personne rencontrée lors d'une soirée, *tous* vos amis seront au courant plus ou moins rapidement. Cela vaut également pour d'autres informations, des nouvelles nationales et internationales toutes fraîches, des infos sur des jeux vidéo sympas, voire de fausses informations, des arnaques et autres légendes urbaines.

Le principe de prolifération de la plupart des informations à travers les réseaux sociaux existait déjà avec la naissance d'Internet, même si la Toile a simplifié la diffusion de contenus à l'attention d'un large public (tous les habitants de cette planète peuvent lire *immédiatement* le dernier article de votre blog s'ils le souhaitent). Cela a accru l'importance des réseaux sociaux, car ils peuvent servir de vecteurs à la circulation d'informations. Les voisins échangent toujours des informations depuis leurs jardins respectifs, et les collègues à la machine à café, mais cela se produit aujourd'hui aussi en ligne, et vous n'avez pas besoin d'attendre la pause-café pour apprendre le dernier potin : il suffit de vous connecter.

Amitiés en ligne : la quantité au détriment de la qualité ?

Face à l'avènement de la technologie (Smartphone, ordinateurs portables, réseaux sans fil), de nombreuses personnes ont exprimé leur inquiétude quant aux effets de ces innovations sur les relations « réelles ». Depuis l'invention du téléphone, l'être humain craint que la technologie facilitant la communication avec des interlocuteurs géographiquement éloignés n'empêche les gens d'entretenir des relations avec les individus qui vivent près de chez eux.

S'il vous semble que votre petit frère n'arrête pas de chatter en ligne et ne veut jamais échanger « pour de vrai » avec sa famille, il n'en reste pas moins qu'il ne serait pas forcément plus enclin à le faire s'il ne pouvait plus se connecter et devait se contenter de s'asseoir sur une chaise devant chez lui pour regarder passer les voitures. Des éléments historiques et sociologiques du siècle dernier laissent penser que la technologie facilite et favorise la communication avec plus de monde.

Prenez votre propre vie. Avec qui parlez-vous le plus souvent au téléphone, échangez-vous des documents, chattez-vous en ligne, et sur le « mur » de qui postez-vous des messages *via* Facebook ? Il y a des chances pour que ce soit votre petite amie, votre coloc' ou votre meilleur ami, c'est-à-dire quelqu'un que vous côtoyez « physiquement », bref qui relève de vos « liens forts » selon la

typologie de Granovetter. Vous communiquez aussi probablement avec des personnes géographiquement éloignées, et vous êtes certainement bien plus actif en la matière que ne l'étaient les gens avant l'invention du téléphone mobile et d'Internet, mais cela ne signifie pas pour autant que vous tournez le dos aux personnes que vous croisez quotidiennement. Vos amis éloignés s'ajoutent simplement à votre liste de contacts.

Les sociologues et psychologues recueillent encore des données concernant l' *influence* des sites de réseautage social et des technologies associées sur les relations humaines et non sur la façon dont ils les *reflètent*… Mais, en général, les gens semblent utiliser ces technologies pour se rapprocher d'un large éventail de personnes qu'ils apprécient. Dans nos sociétés modernes et complexes, il existe des liens électifs que les nouvelles technologies de l'information et de la communication peuvent contribuer à établir, à renforcer, à maintenir. C'est fromage *et* (et non pas *ou*) dessert.

Troisième partie

La division, euh… l'union fait la force : égalité et inégalité au sein d'un monde divers

« J'ai toujours cru que les lutins étaient vêtus ainsi, naturellement. Je n'aurais jamais imaginé que ça devienne une condition de travail. »

Dans cette partie…

N'importe quelle société est constituée de plusieurs éléments, et il n'est pas toujours évident de savoir auquel vous appartenez. Est-ce que vous faites partie de la classe moyenne, de la catégorie des Blancs, de la confrérie masculine, des catholiques, du groupe des citoyens respectueux de la loi ? Cette partie explique comment les sociologues perçoivent les frontières existant au sein d'une société.

Chapitre 8

La stratification sociale

Dans ce chapitre :

- Apprendre des concepts comme la stratification, la hiérarchie sociale, les classes sociales, le prestige
- Savoir ce que trois grands sociologues ont dit à propos de la stratification sociale
- Analyser votre société comme un espace hiérarchisé où vous vous situez et où vous pouvez évoluer

Qu'est-ce que la stratification? Imaginons une société simple avec trois individus : Myriam, Adam et Ève. Certains peuvent se poser de nombreuses questions à leur endroit, sans les connaître : vont-ils avoir des histoires amoureuses? Comment leur coexistence forcée va-t-elle évoluer? Si on les connaît un peu plus, d'autres poseront des questions sur leur caractère : Adam est-il sympathique? Quel est le signe astral de Myriam ? Ève affectionne-t-elle les robes longues ou courtes?

Toutes ces questions sont pertinentes, mais la sociologie en pose une aussi importante : y a-t-il un individu de ce groupe qui soit au-dessus des autres? Peut-on hiérarchiser ces trois individus entre eux? Bref, existe-t-il une structure sociale qui permette de placer l'un en haut, l'autre en bas, le troisième au milieu?

La sociologie répond par l'affirmative à toutes ces questions : oui, il existe une hiérarchie entre ces individus. Reste à connaître les critères d'une telle hiérarchie sociale objective, ce que ce chapitre va s'efforcer de faire. En gros, pour beaucoup de gens qui jugent selon les personnalités, Myriam sera peut-être plus gentille qu'Ève. Mais, pour les sociologues, deux critères essentiels comptent : la richesse et le prestige. Bref, si Ève gagne beaucoup d'argent et qu'elle occupe un poste prestigieux (avocate), elle sera considérée comme supérieure à Myriam dans la hiérarchie sociale, même si elle se révèle moins sympathique.

Les revenus et le prestige : Marx, Weber et Bourdieu

Marx, on l'a vu précédemment, est l'un des penseurs majeurs du XIX^{e} siècle ; il a profondément inspiré la sociologie pendant des décennies. La sociologie d'obédience marxiste a affirmé un critère essentiel pour classer les gens : leur richesse. Max Weber, autre sociologue allemand, a nuancé plus tard cette posture en y adjoignant un second critère : le prestige. Bourdieu a réalisé la synthèse de ces travaux au XX^{e} siècle.

Marx

Marx est le premier penseur de la stratification sociale. Le fondement de sa pensée est économique au sens où il s'inspire de différents économistes pour bâtir une théorie du capitalisme. Son analyse de la stratification se situe donc dans le prolongement de l'étude du rapport salarial dans l'entreprise.

Pour Marx, on l'a vu, il existe des prolétaires, qui n'ont que la force de leurs bras à vendre à des patrons qui les emploient. Le rapport de production est donc essentiel pour déduire une hiérarchie sociale : il existe des pauvres, les prolétaires, qui sont des ouvriers, salariés dans des usines, et il y a des bourgeois, les capitalistes, qui possèdent l'usine et emploient la main-d'œuvre prolétaire. À l'époque, le capitalisme familial qui sévissait signifiait que le patron bourgeois détenait l'entreprise et la dirigeait. Aujourd'hui, les choses se révèlent plus complexes, car le capital des grandes entreprises est souvent disséminé entre de nombreux actionnaires et non plus concentré dans une seule main. L'analyse marxiste n'en reste pas moins stimulante. Le rapport de production entre exploiteur (bourgeois) et exploité (prolétaire) définit une stratification sociale, avec en haut le bourgeois et en bas l'ouvrier.

Marx propose donc deux critères pour classer un individu dans la hiérarchie sociale : sa place dans les rapports de production (est-il salarié ou employeur?) et le revenu que l'on tire de son activité salariée. Au XIX^{e} siècle, l'analyse marxiste décrivait une certaine réalité : les salariés ouvriers étaient pratiquement toujours plus pauvres que les capitalistes bien sûr, mais aussi que les travailleurs indépendants (avocats, médecins mais aussi artisans, petits commerçants, paysans). Tant et si bien que les

ouvriers essayaient d'échapper individuellement à la misère en acquérant une boutique et en se mettant à leur compte. Marx proposait, lui, des solutions collectives afin d'élever la condition économique des salariés dans un premier temps, avant d'abolir dans un second temps définitivement le salariat tel qu'il existait.

Bref, la société du XIX^{e} siècle était correctement décrite par les principes marxistes : tout en haut, des bourgeois capitalistes qui exploitaient ; tout en bas, des salariés ouvriers et urbains. Les choses sont nettement plus compliquées aujourd'hui. En effet, d'une part, le salariat n'a cessé de s'étendre au XX^{e} siècle dans les pays occidentaux, et, d'autre part, les plus riches ne sont plus forcément les capitalistes – et tous les salariés ne sont pas pauvres, loin de là ! (Voir encadré ci-dessous.)

Les salariés riches

P.-D.G., sportif, animateur de télévision : autant de professions qui font rêver les gens notamment parce qu'elles sont très bien rémunérées. Certains patrons d'entreprise ou footballeurs célèbres gagnent plusieurs millions d'euros par an. On est donc face à un phénomène incompréhensible à première vue si l'on suit strictement l'analyse marxiste : des salariés peuvent non seulement survivre, mais même gagner très bien leur vie ! Comment l'expliquer?

Olivier Godechot est un sociologue français qui s'est attaché à décrire ce monde des travailleurs riches dans son livre *Working Rich*, où il évoque les traders qui travaillent dans les salles de marchés des grandes banques parisiennes. Toutes les banques – comme n'importe quelle entreprise du reste – doivent publier leurs dix plus grosses rémunérations. Or, ce que l'enquête d'Olivier Godechot révèle, c'est que, systématiquement, ces plus fortes rémunérations ne sont pas celles du P.-D.G. ou des cadres dirigeants (directeur financier ou directeur commercial), mais celles de simples salariés, très loin parfois dans la chaîne hiérarchique, et qui exercent le métier de trader en front office.

L'explication économique de ces phénomènes mobilise plusieurs arguments : d'une part, l'économie des «superstars», selon laquelle ces salariés particuliers disposent d'un talent unique qui fonctionne comme une rente; d'autre part, la fiscalité, très avantageuse pour ces hauts revenus,

qui menacent sans cesse de faire jouer la concurrence fiscale et d'aller à Londres monnayer leurs talents. Godechot propose, lui, une explication qui marie les deux précédentes : le hold-up ! (Pour en savoir plus, allez lire ce livre, qui est facile d'accès et passionnant !)

Marx a proposé un autre concept central pour comprendre la stratification sociale, celui de *classe sociale*. Pour Marx, une classe sociale est un groupe d'individus qui connaissent des situations sociales identiques (classe en soi) et qui se mobilisent pour défendre leurs intérêts (classe pour soi).

Il y a donc chez Marx deux types de classe : la *classe en soi* désigne un ensemble d'individus qui partagent des similitudes économiques ou sociales. Par exemple, on peut dire aujourd'hui que les retraités partagent des conditions de vie similaires (ils perçoivent tous un revenu de remplacement), même s'il existe des différences entre eux (certains touchent de grosses retraites et ont du patrimoine, tandis que d'autres se contentent du minimum vieillesse). On pourrait dire la même chose des femmes, des jeunes de banlieue, des élus locaux, des avocats, etc.

À l'époque de Marx, la classe en soi par excellence était d'après lui les paysans : ces agriculteurs avaient en commun de cultiver de petites parcelles en France et d'en tirer un faible revenu. Les paysans français du XIX^{e} siècle formaient donc une classe en soi, car ils partageaient des traits communs à tous. Mais ils ne constituaient pas une *classe pour soi*, au sens où ils n'avaient pas pris conscience de ces similitudes pour s'unir et défendre leurs intérêts.

Dans un passage resté célèbre, Marx parle ainsi des paysans comme d'un sac de pommes de terre : « Les

paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. […] Dans la mesure où des millions de familles paysannes vivent dans des conditions économiques qui les séparent les unes des autres et opposent leur genre de vie, leurs intérêts et leur culture à ceux des autres classes de la société, elles constituent une classe. Mais elles ne constituent pas une classe dans la mesure où il n'existe entre les paysans parcellaires qu'un lien local où la similitude de leurs intérêts ne crée entre eux aucune communauté, aucune liaison nationale, ni aucune organisation politique. C'est pourquoi ils sont incapables de défendre leurs intérêts de classe en leur nom propre, soit par l'intermédiaire d'un Parlement, soit par l'intermédiaire d'une Assemblée. Ils ne peuvent se représenter eux-mêmes, ils doivent être représentés. »

Grâce à cet extrait, on comprend que, pour Marx, toute classe sociale doit atteindre le stade « pour soi », où elle prend conscience de ses intérêts, se mobilise collectivement et mandate des représentants qui doivent la défendre. Des élus ouvriers et intellectuels défendant les ouvriers (Jaurès) ont joué ce rôle de porte-parole politiques.

Enfin, Marx était un théoricien, mais aussi un formidable observateur de son époque. Dans son étude des sociétés concrètes, il ajoutait deux analyses passées à la postérité. D'abord, disait-il, la stratification sociale n'est pas aussi simple que sa théorie l'affirme : il n'y a pas concrètement que deux classes, les ouvriers et les capitalistes, qui s'affrontent. Cette vision duale et simpliste de la société doit être nuancée et complétée.

C'est ce qu'il fait avec le concept de *fragmentation sociale :* chaque classe a des divisions internes très fortes qui peuvent la scinder en plusieurs groupes. Ainsi, dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* et *Les Luttes de*

classes en France, il distingue sept classes : l'aristocratie financière, la bourgeoisie industrielle, les grands propriétaires fonciers, la petite bourgeoisie de l'échoppe et de la boutique, la classe ouvrière des salariés de l'industrie, le lumpenprolétariat (qui est produit par l'exode rural, «vivant des déchets de la société, individus sans métier avoué, rôdeurs, gens sans aveu ni feu »), la classe paysanne ou « paysannerie parcellaire ».

Ensuite, le principe de fragmentation interne de ces classes se trouve d'après Marx dans la morale de classe, qui peut diverger. Ainsi, les ouvriers et le lumpenprolétariat partagent des conditions économiques similaires, mais ils diffèrent dans leur rapport au travail et à la dignité morale. Tandis que les premiers sont attachés à la valeur « travail », à la transmission des savoir-faire, à la solidarité de classe, à l'honnêteté des travailleurs, les seconds vivent d'expédients, n'hésitent pas à voler, ou à s'allier ponctuellement aux patrons pour briser des grèves. Les travaux récents de Michèle Lamont ont prolongé ces analyses, tout comme ceux de Weber, qui se sont focalisés sur le prestige.

Weber

Weber avait lu Marx mais n'était pas d'accord avec l'ensemble de ses analyses. Weber reprend à Marx les dimensions économique et politique de la stratification, tout en les modifiant, et y ajoute une troisième dimension, le prestige.

Pour Weber, le revenu est important et permet de placer les individus dans la structure sociale. Mais l'importance du revenu ou du salaire se lit également dans ce qu'il permet d'acheter : la consommation de biens matériels revêt ainsi une dimension statutaire très importante dans la mesure où elle permet aux individus de se distinguer des autres. Par exemple, si Myriam gagne comme Adam 5 000 euros par mois mais que ce dernier consacre tout son argent à rembourser les traites de la Ferrari qu'il a achetée, il va se distinguer de Myriam, qui a une consommation plus équilibrée entre différents postes, et qui épargne.

On relève la même chose avec la dimension politique : la création d'un mouvement politique ou syndical est importante en ce qu'elle permet à certains individus d'acquérir du pouvoir, d'après Weber. Le pouvoir est une notion centrale chez Weber : ceux qui le possèdent peuvent commander aux autres par leur simple volonté, portée par un charisme extraordinaire.

Enfin, Weber ajoute une troisième dimension, qui relève de l'ordre social : le *prestige*. Le prestige est la capacité sociale de susciter chez les autres la reconnaissance, l'envie, la légitimité. Par exemple, une profession comme celle de pompier est prestigieuse, car elle est associée à des valeurs comme le courage, l'abnégation, l'altruisme, le service aux autres, qui sont placées très haut dans

l’échelle des valeurs. Cet ajout du prestige complique donc la stratification sociale : le revenu n’est plus seul en jeu.

Comme le souligne Weber, la considération sociale n’est pas étroitement liée à la position économique : dans certaines sociétés, la possession d’un niveau d’instruction élevé, d’un honneur, l’exercice d’une profession prestigieuse (savant, artiste…) sont valorisés. Par exemple, dans notre société, le pompier est moins payé que le *cost killer* (le cadre qui rationalise la production, ce qui peut aller jusqu’à licencier du personnel) ; mais, parce que le premier sauve des vies tandis que l’autre détruit des emplois, ils bénéficient d’un prestige inversement proportionnel à leur rémunération. Au final, il se peut même que le pompier soit placé plus haut dans la hiérarchie sociale que le manager qui limite les coûts dans une entreprise.

La stratification sociale est ainsi statutaire chez Weber et s’organise autour de trois dimensions : consommation matérielle, pouvoir politique, prestige social. Weber note que cette stratification statutaire est plus ou moins pertinente selon les périodes. Ainsi, dans les périodes de prospérité économique, le prestige compte peu, car la croissance économique génère un surcroît de richesses que les classes sociales essaient de se partager. Quand la croissance et l’innovation sont fortes, les conflits de classes sont nombreux affirme Weber : la logique marxiste du conflit de classes l’emporte. En revanche, dans les périodes de stagnation économique, de croissance molle ou de récession comme en connaît l’Europe depuis plusieurs années, la distinction statutaire reprend le dessus, d’où des crispations identitaires autour des façons de consommer des autres individus.

L’analyse de Weber a connu de nombreux succès, que ce soit en France ou aux États-Unis. Aux États-Unis, beaucoup de sociologues ont proposé des stratifications sociales où le prestige représentait l’un des principaux

critères. Une étude souvent citée est celle des époux Warner, qui ont étudié pendant longtemps une petite ville du Massachusetts. Ils arrivent à la structure sociale suivante :

Tableau 8-1 : La stratification sociale à Yankee City au XX^{e} siècle

Strate (% de la population)	***Conditions socio-économiques***	***Hiérarchie symboliq***
Upper-upper class (Strate supérieure-supérieure) (1,44%)	Riches familles établies depuis plusieurs générations	Anglo-Saxo blancs et protestants milieu ferm endogame
Lower-upper class (Strate supérieure-inférieure) (1,56%)	Milieux supérieurs fortunés, à la richesse récente (parvenus)	Imitation infructueus la strate supérieure
Upper-middle class (Strate moyenne-	Classe moyenne aisée (hommes	Nombreus activités politiques sociales da

supérieure)	d’affaires, professions libérales) (11%)	ville
Lower-middle class (Strate moyenne-inférieure) (28%)	Petite bourgeoisie au statut confirmé (petits patrons, commerçants, cols blancs)	Moralité af souci de respectabi volonté d’ascensio sociale
Upper-lower class (Strate inférieure-supérieure) (32%)	Classe inférieure respectable : boutiquiers, employés, ouvriers qualifiés	Aisance modeste, considérés comme ho et travaille
Lower-lower class (Strate inférieure-inférieure) (26%)	Population précaire : travailleurs saisonniers, chômeurs par intermittence	Déclassés sociaux viv dans un ha dégradé, comporten « asociaux forte

surreprése
des minori
ethniques
Italiens)

Cette vision de la hiérarchie sociale est dite « par strates » car ce sont des strates qui se superposent les unes sur les autres, les pauvres étant en bas, et les plus riches reposant sur eux. Cette vision de la société américaine est webérienne : elle mobilise la dimension économique (« riche », « précaire »), la dimension politique (on constate que c'est la classe moyenne aisée qui s'investit le plus dans la politique locale) et le prestige, associé à la morale (morale religieuse pour les plus riches, « dignité du travail » pour les ouvriers, qui se distinguent ainsi des asociaux).

En France, la *nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles* (PCS) reprend très clairement l'analyse webérienne. Élaborée en 1954 par l'INSEE, la nomenclature des catégories socioprofessionnelles est devenue en 1982 la nomenclature des professions et catégories socioprofessionnelles, suite aux travaux d'Alain Desrosières et de Laurent Thévenot, qui cherchaient à intégrer les transformations économiques et sociales des « trente glorieuses » dans cette nouvelle vision de la stratification. Il existe 8 PCS aujourd'hui, qui permettent de classer les individus (est indiqué entre parenthèses le nombre d'actifs concernés en 2010 en France) : agriculteurs exploitants (560 000) ; artisans, commerçants et chefs d'entreprise (1 700 000) ; cadres et professions intellectuelles supérieures (4 500 000) ; professions intermédiaires (7 200 000) ; employés (9 000 000) ; ouvriers (7 000 000) ; retraités; autres inactifs.

Les principaux critères permettant de classer les individus dans une PCS sont les suivants :

- la profession (455 professions possibles) ;
- le statut professionnel (salarié ou indépendant) ;
- la qualification (mesurée par le diplôme détenu).

Pour les indépendants, deux autres critères s'ajoutent :

- le secteur d'activité : la nomenclature des PCS distingue ainsi les « agriculteurs exploitants » (travailleurs indépendants du secteur primaire) des « artisans, commerçants et chefs d'entreprise » (travailleurs indépendants des secteurs secondaire et tertiaire);
- la taille de l'entreprise : sont classés comme « chefs d'entreprise » les employeurs, quelle que soit leur activité, qui emploient dix salariés ou plus. Les autres sont artisans, commerçants ou agriculteurs exploitants.

Pour les salariés, deux autres critères sont à signaler :

- la position hiérarchique (combien de salariés a-t-on sous ses ordres?);
- la différence entre fonction publique d'une part et entreprises (publiques et privées) d'autre part.

Bourdieu

Bourdieu opère une synthèse entre les approches marxiste et webérienne, en y ajoutant des analyses qui lui sont propres.

Bourdieu reprend à Marx trois éléments principaux, dans un ouvrage fondamental pour comprendre sa vision de la stratification et qui s'appelle *La Distinction*, paru en 1979. Outre son aspect maintenant daté, *La Distinction* est un gros livre assez ardu pour un néophyte. C'est pourquoi on va essayer de vous le résumer simplement pour vous donner envie de le lire. (Pour découvrir Bourdieu, rendez-vous au chapitre 18 avec un ouvrage plus court et facile d'accès, *Le Bal des célibataires*).

D'abord, il existe une opposition entre la bourgeoisie et ce qu'il appelle les « classes populaires » (employés et ouvriers). Il nuance cette bipolarisation en ajoutant une troisième classe, qu'il dénomme péjorativement « petite bourgeoisie » et qui correspond aux classes moyennes qui essaient de « singer » les vrais bourgeois, de faire comme eux, bien qu'ils n'en aient pas véritablement les moyens financiers. Par exemple, les vrais bourgeois ont des tableaux de maître accrochés à leurs murs, et les classes moyennes intellectuelles doivent se contenter d'une reproduction de Degas sur une affiche.

Ensuite, ces classes sont en lutte les unes contre les autres, mais une lutte symbolique, c'est-à-dire non ouverte et matériellement conflictuelle. Pour simplifier, dans la France des années 1960 et 1970 qui est décrite par Bourdieu, l'ouvrier ne se lève pas le matin en se disant « Je vais me faire un bourgeois aujourd'hui », et le bourgeois ne pense pas à « licencier un syndiqué avant le repas du soir ». Il n'y a pas de violence physique aussi palpable qu'à

l'époque de Marx (pas de morts), mais une « violence symbolique » (concept sur lequel on reviendra à propos des femmes).

Cette lutte symbolique a pour terrain de jeu, pour arène, la consommation : les bourgeois consomment des voitures de luxe et se distinguent en cela des ouvriers, qui doivent se contenter de petites berlines. Enfin, troisième élément marxisant, les individus disposent, dans cette lutte symbolique autour de la distinction par la consommation, de capitaux. Bourdieu distingue quatre capitaux : le capital économique (les revenus, salaires, rentes, patrimoine), le capital culturel (les diplômes, livres possédés, activités culturelles), le capital social (le carnet d'adresses) et le capital symbolique (le prestige associé à sa personne). Ces capitaux sont inégalement distribués ; les bourgeois en détiennent bien sûr plus que les ouvriers.

Non seulement les bourgeois disposent de plus de capitaux, mais ils savent mieux s'en servir. Par exemple, Bourdieu, avec des auteurs comme Passeron ou Chamboredon, montre que les bourgeois ont une aptitude toute particulière pour convertir leur capital en un autre type de capital. Ainsi, le capital économique devient relativement obsolète dans la France des « trente glorieuses », et les bourgeois comprennent tout l'intérêt de transformer ce capital économique en capital culturel à l'heure de la massification scolaire. Bref, à l'orée d'une société tertiaire, les bourgeois ont acheté – avec leur capital économique – des diplômes universitaires à leurs enfants, en leur permettant de suivre des études qui valorisent les dispositions, l'habitus de la bourgeoisie (C'est ce qui est montré dans *Les Héritiers* en 1964 et *La Reproduction* en 1970).

Bourdieu reprend deux analyses à Weber pour bâtir sa théorie de la stratification. D'une part, il accorde au prestige social une dimension importante : le prestige que retire un individu de sa consommation de biens, de loisirs,

de services, de biens culturels lui est essentiel pour se définir par rapport aux autres individus, pour se distinguer des gens qu'il estime inférieurs et se rapprocher de ceux qu'il estime appartenir à son monde. Le capital symbolique est celui où se loge préférentiellement ce prestige. Par exemple, faire un « beau » mariage est indispensable pour certaines familles afin d'obtenir pour ses enfants un titre, un nom prestigieux.

D'autre part, Bourdieu insiste sur la légitimité comme principe central de la stratification sociale. Les gens sont classés les uns par rapport aux autres dans la hiérarchie sociale : c'est un fait. Mais savoir si, en droit, cette hiérarchie est légitime est une tout autre question. Bourdieu montre que les bourgeois disposent des éléments intellectuels pour justifier leur position sociale supérieure, tandis que les classes populaires sont dépourvues de ces armes cognitives. Les bourgeois préfèrent ainsi certains films, intimistes et confidentiels, disons par exemple *Le Secret de Brokeback Mountain* (vous ne connaissez pas, hein?!), tandis que les classes populaires en préfèrent d'autres, disons plus « grand public», comme *Titanic* (soyez honnête, vous l'avez visionné une vingtième fois la semaine dernière, n'est-ce pas?).

Il existe donc une hiérarchie sociale entre bourgeois et classes populaires qui s'appuie, entre autres, sur les films qu'ils regardent respectivement. Surtout, affirme Bourdieu, les classes supérieures et intellectuelles, les bourgeois, sont en mesure de légitimer intellectuellement le visionnage de ces films en mobilisant des arguments (« J'adore la façon latente dont l'homosexualité est présentée »), tandis que les classes populaires sont dépourvues de tels arguments. La légitimité construite et défendue par les bourgeois repose sur un système de goûts et de dégoûts, comme le montrent les tableaux suivants, tirés d'une étude récente de Philippe Coulangeon, qui actualise l'analyse de *La Distinction* :

Tableau 8-2 : Films appréciés selon la catégorie socioprofessionnelle en France

Source : Philippe Coulangeon, *Les Métamorphoses de la distinction*, Grasset, 2011.

En %	Agriculteurs	Commerçants et artisans	Cadres et professions intellectuelles supérieures et professions libérales	Professions intermédiaires	Employés	Ouvriers	Ensemble
Les Bronzés	34	39	20	30	31	40	32
Astérix et Obélix	5	13	7	13	10	15	11
Brice de Nice	5	3	2	5	5	7	5
Titanic	44	45	24	30	46	38	38
Les Visiteurs	13	22	16	18	17	23	19
La Vie des autres	2	3	20	8	3	1	6
Le Secret de Brokeback Mountain	0	5	11	6	3	1	4

Note : *La Vie des autres* est un film évoquant la vie amoureuse d'individus mis sur écoute dans l'ex-RDA. *Le Secret de Brokeback Mountain* décrit les tourments amoureux d'un cow-boy tenté par l'homosexualité.

Tableau 8-3 : Films rejetés selon la catégorie socioprofessionnelle en France

Source : Philippe Coulangeon, *Les Métamorphoses de la distinction*, Grasset, 2011.

En %	Agriculteurs	Commerçants et artisans	Cadres et professions intellectuelles supérieures et professions libérales	Professions intermédiaires	Employés	Ouvriers	Ensemble
Les Bronzés	3	4	8	6	6	5	6
Astérix et Obélix	5	4	4	6	6	4	5
Brice de Nice	8	24	26	22	18	16	20
Titanic	2	4	7	6	4	6	5
Les Visiteurs	3	7	6	4	5	4	5
La Vie des autres	1	5	2	4	3	6	4
Le Secret de Brokeback Mountain	2	11	5	7	5	9	7

La lecture de ces deux tableaux permet de saisir un fait social important : les bourgeois (CPIS et professions libérales dans les tableaux, « CPIS » voulant dire dans la nomenclature de l'INSEE «cadres et professions intellectuelles supérieures ») aiment certains films (*La Vie des autres*, *Brokeback Mountain*) et rejettent d'autres films (par exemple, *Brice de Nice* ou *Titanic*). Or, ces films rejetés sont ceux qui sont particulièrement appréciés des classes populaires (ouvriers et employés). Ce qui valide la formule proposée en son temps par Bourdieu : « Les goûts des uns sont les dégoûts des autres. » Bref, les bourgeois aiment des films que ne connaissent pas les classes populaires et rejettent des films que ces classes populaires affectionnent. C'est le principe central de la distinction entre classes.

Bourdieu a transformé l'analyse sociologique par des apports nouveaux. L'habitus est un concept propre à Bourdieu, même si on le trouve sous d'autres formes chez des philosophes ou chez Norbert Elias. Une classe sociale se définit en effet chez Bourdieu par son habitus de classe. La définition de l'*habitus* est la suivante : un habitus est un principe cognitif incorporé qui a été structuré pendant la prime enfance et qui ensuite structure toutes les actions d'un individu à l'âge adulte.

Cette définition peut sembler compliquée, aussi vais-je l'illustrer d'un exemple concret. L'habitus bourgeois requiert qu'on se tienne droit à table en mangeant. Cette disposition corporelle s'acquiert très tôt dans l'enfance, par des remontrances verbales et physiques (« Tiens-toi droit ») et par l'exemple des parents, qui, eux, se tiennent bien droits à table. Une fois acquis, cet habitus du corps droit à table sera toujours maintenu, l'individu s'obligeant lui-même à se tenir droit. Chaque classe sociale se définit ainsi par un habitus de classe qui enveloppe chaque individu de cette classe. On n'en dit pas plus pour le moment, car on reparle de cette notion d'habitus plus loin.

Dynamiques de la stratification

Une fois élaborée, la stratification est utile, car elle permet de situer les gens dans cette carte du monde social. Vous pouvez vous-même vous prêter à ce jeu : où se situent les gens de ma famille, de mon entourage, de mon quartier, de mon bureau dans la hiérarchie sociale? Ensuite, demandez-vous deux choses : ai-je à ma disposition toutes les informations nécessaires pour évaluer le statut de ces personnes? Est-ce que je les apprécie? Souvent, on ne dispose pas de toutes les informations indispensables pour évaluer la position des individus : il peut manquer le salaire de la nièce (souvent) ou la profession du voisin de palier (parfois). Troisième stade, dit « réflexif » : demandez-vous si vous ne jalousez pas ces personnes et pourquoi les gens ne se révèlent pas les uns aux autres le montant de leurs salaires… Soyez honnête.

Une fois muni de cet outil de la stratification, on peut se demander si cette dernière est immuable ou si elle évolue. Le critère de l'argent a-t-il toujours eu la même importance? Quelles sont les professions qui gagnent en prestige? Le changement social soumet ainsi la stratification sociale à évolution. J'analyse ici trois types de cette évolution : la moyennisation, la bipolarisation, la mobilité sociale.

Moyennisation ou polarisation ?

Marx séparait la société en deux classes antagoniques : les bourgeois et les ouvriers. Il constatait par ailleurs la complexité des formations sociales concrètes, qui s'éloignaient de ce modèle théorique bipolaire. Il résolvait la contradiction en affirmant ceci : certes, la société réelle d'aujourd'hui est éclatée en une myriade de fractions de classes (sept dans la France du XIX^{e} siècle), mais la tendance historique va conduire à une bipolarisation inéluctable entre bourgeois et ouvriers. Concrètement, les fractions de la bourgeoisie et de l'aristocratie vont s'unir dans un pôle bourgeois, les ouvriers et le lumpenprolétariat vont s'unir grâce à l'action d'un parti communiste. Entre ces deux pôles, les autres groupes sociaux se scinderont en deux : par exemple, une partie de la paysannerie misérable rejoindra le prolétariat, tandis que certains grands propriétaires fonciers deviendront membres de la grande bourgeoisie. À la fin de ce processus, on obtiendra les deux classes opposées qui s'affronteront violemment.

Bref, Marx met en évidence une tendance à la *bipolarisation* de la structure sociale, ce que l'on peut traduire en termes plus simples ainsi : les riches s'enrichissent toujours plus, les pauvres s'appauvrissent, et les classes moyennes au milieu sont laminées.

Ce processus de bipolarisation identifié par Marx au XIX^{e} siècle est-il pertinent pour décrire la société d'aujourd'hui ? Certains le pensent. Au nombre de ces auteurs, on compte notamment des auteurs américains, comme Robert Perrucci, Earl Wysong ou Saskia Sassen, ou un auteur comme Alain Lipietz. L'analyse de Lipietz, formulée dans les années 1990, est intéressante, car elle est simple : la société est devenue selon lui une société en

sablier, avec en haut des riches nombreux et qui s'enrichissent, et en bas une classe laborieuse qui se paupérise. Lipietz fait le constat d'une explosion des inégalités et de la naissance d'une société duale telle qu'envisagée par Marx.

Les auteurs américains mentionnés plus haut affinent le diagnostic. Pour Perrucci et Wysong, toute la société américaine, et par extension les sociétés occidentales et en général les sociétés des pays développés, peut être décrite par deux pôles : une nouvelle classe laborieuse qui représente 80 % de la population, et une classe privilégiée qui rassemble 20 % des individus. Ces privilégiés sont en fait divers : le cœur de cette classe est constitué d'experts (managers, professions libérales), de rentiers, de propriétaires, de capitalistes, bref de tous les individus qui tirent profit de la mondialisation de l'économie en détenant une rente.

On observe la même diversité au sein de la nouvelle classe laborieuse : les membres les plus nombreux sont ceux qui effectuent des tâches d'exécution routinières (ouvriers, employés, petits fonctionnaires), auxquels il faut ajouter une classe d'exclus, bref tous les « perdants » de la mondialisation. Entre les deux se situe une classe incertaine, composée de cadres moyens, de professeurs, d'ingénieurs, qui reste protégée mais doit vivre d'un travail menacé.

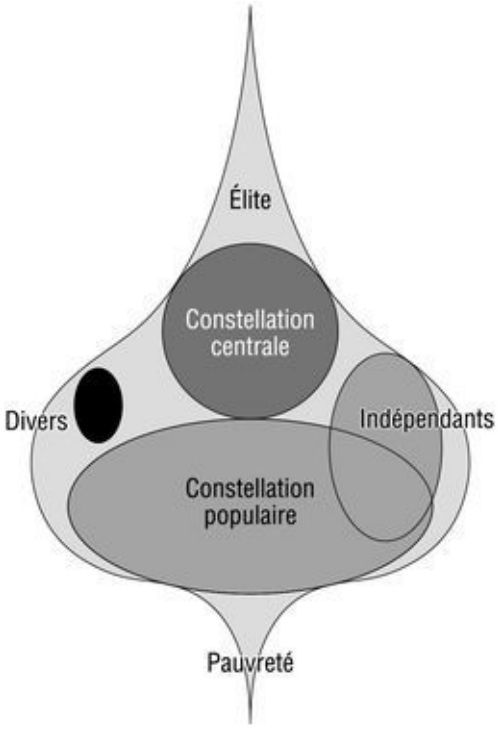
Cette vision de la société duale, en partie liée à la mondialisation, est reprise par Saskia Sassen dans son étude sur les villes globales. Ces dernières sont des métropoles comme Paris, New York, Londres, Tokyo. Dans ces villes gigantesques d'environ 10 millions d'habitants, Sassen note l'existence d'une structure duale : en haut se trouvent des cadres supérieurs travaillant pour des firmes multinationales, en bas se situe un petit prolétariat d'origine immigrée spécialisé dans les services (les femmes immigrées font le ménage et repassent les

chemises des cadres supérieurs), et au milieu on ne trouve plus les classes moyennes, qui ne peuvent plus se loger vu l'explosion des prix de l'immobilier.

Contre ces visions bipolaires qui annoncent des classes moyennes laminées, des auteurs affirment au contraire que la société se moyennise ; Mendras est le premier d'entre eux. Henri Mendras fut l'un des plus importants sociologues du XX^{e} siècle en France, où il enseigna longtemps à Sciences Po. L'analyse de Mendras était la suivante : la société française peut se décrire, à partir des années 1970, comme une toupie inversée, avec en son centre des classes moyennes qu'il appelle *constellation centrale* et qui forment le cœur de la société, comme on le voit sur le graphique ci-dessous :

Figure 8-1 :
La toupie d'Henri Mendras.

Source : Henri Mendras, *L'Europe des Européens*, Gallimard, 1997.



Le point capital à mentionner est le suivant :

la « constellation centrale », c'est-à-dire les classes moyennes, non seulement est importante d'un point de vue numérique, mais elle est centrale au sens où elle impulse les modes et les comportements adoptés par le reste de la société. Ainsi, Mendras s'intéressait fortement aux mœurs, et il montrait que dans ce domaine les classes moyennes impulsaient le changement en élaborant de nouvelles façons de vivre.

Prenons des exemples concrets : faire du sport, habiter en lointaine banlieue dans un pavillon, divorcer, faire un enfant hors mariage, porter des blue-jeans, participer à un barbecue, travailler pour une femme sont autant de comportements qui sont restés longtemps inenvisageables tant pour les bourgeois que pour les ouvriers (que l'on songe à la France des années 1950), mais qui ont été « inventés » par les classes moyennes avant de se diffuser à l'ensemble de la société.

On a ainsi deux grandes visions de l'évolution de la structure sociale : les marxistes affirment que la société se bipolarise ; d'autres affirment qu'elle se « moyennise » au contraire.

Il est important ici de convoquer un sociologue allemand du XIX^{e} siècle, Georg Simmel, qui montrait que les choses étaient plus complexes. Selon lui, il existait bien une classe moyenne, mais elle devait s'analyser comme un « troisième larron », c'est-à-dire un partenaire avec qui les deux autres classes devaient composer. Si l'on tient en effet l'affrontement entre bourgeoisie et prolétariat pour inéluctable, l'introduction d'un troisième groupe complique la donne : ce troisième larron peut s'allier soit avec les bourgeois, au détriment des ouvriers, soit avec ces derniers, au détriment des premiers. L'analyse de Simmel est stimulante, car elle décrit bien le jeu politique à l'œuvre dans nos démocraties : généralement, les pauvres votent à gauche (pour la redistribution), et les riches à

droite (pour la conservation). Selon les situations nationales et les circonstances du moment, des alliances peuvent se nouer : les classes moyennes peuvent rejoindre les classes populaires ou les classes supérieures.

La mobilité sociale

La structure sociale existe, avec sa hiérarchie pesante, parfois injuste si l'on est en bas. Dans beaucoup de sociétés, passées et actuelles, cette hiérarchie sociale est légitime et invariante. Par exemple, dans les sociétés de castes telles celles de l'Inde ou dans les sociétés d'Ancien Régime, un individu ne peut pas, sauf exception, s'élever au-dessus de sa condition. Ainsi, dans la société française d'avant la Révolution, appartenir au Tiers État ou à la noblesse était quasi définitif; les trajectoires ascendantes enregistrées de l'un vers l'autre étaient exceptionnelles et nécessitaient des stratégies de long terme, sur plusieurs générations, avec des mariages.

Au contraire, la structure sociale n'est pas immuable dans les sociétés démocratiques : les individus peuvent se mouvoir dans la structure sociale et atteindre, selon leurs efforts et leur réussite, des positions sociales supérieures. Les sociologues parlent de *mobilité sociale* pour désigner ce phénomène par lequel un individu change de groupe social au cours de son existence.

Il faut ici accepter de se confronter à quelques définitions techniques, car les sociologues proposent des distinctions utiles pour comprendre ce phénomène. Il y a d'abord la *mobilité sociale descendante*, qui désigne une situation où un individu occupe une position moins favorable que précédemment : Adam était ingénieur en début de carrière, il termine ouvrier, il est en situation de mobilité descendante. Au contraire, la *mobilité sociale ascendante* caractérise les individus qui occupent une position supérieure : Ève commence sa carrière comme employée et la termine comme professeure d'université.

On distingue ensuite la mobilité intragénérationnelle de la

mobilité intergénérationnelle. La *mobilité intragénérationnelle* correspond aux déplacements sociaux d'une même personne au cours de sa vie professionnelle. Les deux exemples précédents relèvent ainsi de la mobilité intragénérationnelle descendante pour Adam et de la mobilité intragénérationnelle ascendante pour Ève. La *mobilité intergénérationnelle* s'intéresse, quant à elle, aux déplacements sociaux d'une famille sur une longue période : quel poste occupe Adam par rapport à son père au même âge ? Par exemple, si le père d'Adam était médecin spécialiste, Adam connaît aussi une mobilité intergénérationnelle descendante, puisqu'il occupe une position sociale (ouvrier) inférieure à celle de son père (médecin). On parle alors dans ce cas-là de « déclassement » : Adam peut être considéré comme un déclassé. Si Ève est fille d'ouvrier, elle connaît une mobilité intergénérationnelle ascendante.

Les sociologues proposent enfin une distinction ardue entre deux types de mobilité (si vous ne comprenez pas cette distinction, ce n'est pas grave, vous pourrez lire la suite sans problème) : la mobilité structurelle et la mobilité nette. La mobilité structurelle est celle qui est liée à la transformation de la structure sociale : par exemple, si à l'époque du père d'Ève il y avait beaucoup d'ouvriers et peu de professeurs d'université, la probabilité objective d'être ouvrier était forte. Mais si dans la France d'Ève il y a maintenant beaucoup de professeurs et peu d'ouvriers, la probabilité est plus forte d'être professeur. Par conséquent, il a bien fallu que des enfants d'ouvrier deviennent professeurs pour occuper les postes nouvellement créés. Cette mobilité structurelle est ainsi mécanique, forcée par l'évolution des postes de travail. La mobilité nette, quant à elle, mesure la démocratisation du système d'attribution des places, la véritable égalité des chances.

Munis de ces définitions opératoires, nous pouvons aborder les questions importantes : comment a évolué la mobilité sociale dans la période récente? L'égalité des

chances et la fluidité sociale ont-elles augmenté? Le déclassement est-il une réalité?

Les réponses des sociologues à ces questions sont assez claires. D'abord, si l'on suit les travaux de Louis-André Vallet, le spécialiste français de la question, on observe une accélération de la mobilité sociale depuis quarante ans en France : contrairement aux idées reçues, les gens occupent des positions sociales de plus en plus éloignées de celles de leurs parents. Cette plus grande fluidité sociale s'accompagne d'une hausse des déclassements. C'est ce qu'a montré notamment Camille Peugny : de plus en plus d'individus issus de familles aisées ou moyennes sont déclassés, c'est-à-dire qu'ils occupent des emplois d'ouvriers ou d'employés. Les sociologues mettent ainsi au jour un fait marquant que l'on appelle *paradoxe d'Anderson* : un individu peut avoir un diplôme supérieur à celui que détenait son père mais occuper une position sociale inférieure à ce dernier, tout simplement parce que, dans l'intervalle, les scolarités se sont allongées et que les diplômés sont devenus plus nombreux.

La stratification sociale est primordiale

Essayer de déterminer la stratification sociale d'une société est l'une des tâches prioritaires des sociologues. Pour ce faire, ils doivent, pour de nombreux individus, connaître de multiples variables, comme le revenu, le diplôme, l'âge, la profession des parents. Une fois munis de ces données, ils peuvent répondre à des questions concernant tout le monde : les riches le sont-ils de plus en plus? Les classes sociales sont-elles en conflit? Deux autres dimensions sont intéressantes pour compléter cette question de la hiérarchie sociale, celles de l'ethnicité et du genre, abordées dans les deux chapitres suivants.

Chapitre 9

L'éthnicité

Dans ce chapitre :

- Comprendre les préjugés et la discrimination
- Distinguer la race de l'ethnicité
- Comprendre les sociétés multiethniques et post-coloniales

Chacun a une pigmentation de la peau, et cela n'est pas censé être d'une grande importance… Et pourtant! Dans les sociétés aux quatre coins du monde, des gens prêtent toujours particulièrement attention à la couleur de votre peau. L'exploitation de ces informations varie d'un endroit à l'autre (comme cela a été parfois dramatiquement le cas au cours de l'histoire), mais il est indéniable que cette caractéristique compte toujours et continuera d'être importante pendant toute votre vie.

Avec la stratification sociale (voir le chapitre 8), c'est l'un des domaines centraux de la sociologie ; il est d'ailleurs largement corrélé à la question de la hiérarchie sociale.

Dans ce chapitre, les notions de préjugé et de discrimination sont présentées comme les étudient les sociologues. On indique ensuite ce que les sociologues ont appris sur les races. On vous dit enfin pourquoi, même dans l'ère post-coloniale, l'ethnicité est très importante.

Entre préjugés et discrimination, la frontière est ténue

Vous êtes spécial. Vous êtes unique. Vous le savez parce que votre maman vous l'a probablement répété, tout comme des quantités d'émissions de télévision pour enfants. C'est tout à fait exact. Aucune autre personne n'est votre double parfait. Mais il y a des millions, voire des milliards de personnes de même couleur de peau que vous. Quand une personne se base sur votre race, votre sexe ou n'importe lequel de vos autres attributs personnels pour émettre une hypothèse à propos d'autres caractéristiques vous concernant, il s'agit d'un *préjugé*. Quand ces hypothèses influent sur les décisions que cette personne prend à votre sujet, c'est de la *discrimination*.

Par exemple, si vous estimez en voyant Léa – qui a les yeux bridés – qu'elle doit être sérieuse parce que vous pensez en arrière-plan que tous les Asiatiques sont travailleurs, vous avez un préjugé. En revanche, si ce préjugé vous conduit à l'embaucher à la place d'autres candidats sur ce critère, il s'agit d'une discrimination (à l'encontre des autres candidats, qui n'ont pas l'heur de « faire asiatique »).

Sachez une chose d'emblée : vous avez des préjugés sur les autres et vous pratiquez la discrimination sociale chaque jour, un peu comme tout le monde. Vous aimeriez peut-être croire que ce n'est pas le cas, mais accepter l'universalité des préjugés et de la discrimination est un premier pas vers leur compréhension et la prise de mesures destinées à réduire le plus possible leurs effets les plus destructeurs.

Vous n'avez pas de préjugés? Vous ne vous livrez à aucune discrimination? Bon, d'accord, peut-être pas… Mais vous

est-il déjà arrivé de faire les choses suivantes ?

> - Supposer qu'une personne d'une certaine couleur de peau, dans tel quartier, n'est « pas du coin ».
> - Supposer qu'un enfant est un garçon parce qu'il est habillé en bleu ou que c'est une fille parce qu'il porte du rose.
> - Tenir compte de la race ou du sexe d'une personne pour évaluer ses performances professionnelles, qu'elle travaille ou non pour vous.

Que cela soit moralement bien ou mal, il n'est empiriquement pas raisonnable d'exploiter ainsi les caractéristiques liées à l'ethnicité ou à la couleur de peau. Si vous, Français, vous retrouvez perdu dans les rues de Shanghai et que vous apercevez un individu n'ayant pas les traits d'un Asiatique, il est logique que vous lui demandiez votre chemin, surtout s'il porte un maillot bleu avec écrit « Benzema » dessus. Ce n'est pas parce que vous habillez votre petite Laura en rose ou votre petit Lucas dans des couleurs neutres au lieu du bleu intégral que vous êtes rétrograde. Les millions d'Afro-Américains ayant soutenu Barack Obama pendant la campagne présidentielle parce qu'il est noir ne s'estiment sans doute pas « racistes ».

La couleur de peau est un exemple d'attribut inné, reposant sur des facteurs que nous ne pouvons pas contrôler totalement. Et, pourtant, des gens vous jugent régulièrement sur la base de ces caractéristiques. Ce n'est pas juste, mais cela se produit. C'est d'ailleurs pourquoi tant de femmes noires vivant en Occident essaient de se blanchir la peau.

Les précédents exemples montrent que les choses se compliquent quand la dimension identitaire entre en jeu, c'est-à-dire lorsque les gens assument ces caractéristiques. Dans ce cas, ces attributs innés

deviennent un sujet de fierté, et les sociologues parlent alors d'*ethnicité*. Vaut-il alors mieux ignorer ces attributs? Vous avez bien sûr votre opinion sur la question, mais la plupart des gens répondraient « non ».

Race, ethnicité et couleur de peau sont des sujets épineux et très complexes qu'il ne sert à rien d'essayer de simplifier. D'un côté, le racisme a alimenté certains des épisodes les plus horribles de l'histoire de l'humanité :

> - l'esclavage de millions d'individus, de la Rome antique à notre époque ;
> - l'Holocauste et d'autres génocides ;
> - des guerres ethniques particulièrement horribles.

Ces épisodes affreux ont entraîné, ces dernières décennies, le vote de lois interdisant la privation des droits en raison de la couleur de la peau d'une personne. Ces lois sont loin d'être universelles et totalement appliquées dans les pays où elles existent, mais elles ont grandement contribué à la quasi-disparition des violations et injustices les plus odieuses.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître (eh oui, vous pouvez l'ajouter à la longue liste des paradoxes sociaux), c'est précisément cette histoire qui a fait naître un sentiment de fierté et de solidarité parmi les membres de groupes raciaux et ethniques. La plupart des gens sont fiers de leur couleur de peau et de leur ethnicité, et beaucoup ne se posent pas de question au sujet de leur « origine » : ils tiennent à faire savoir qu'ils sont sénégalais, maghrébins, afro-américains, antillais, français d'origine italienne. Des milliers de personnes défilent dans les rues pour célébrer le nouvel an chinois à Paris tous les ans ; aucune de ces personnes ne voudrait que l'on nie qui elle est (un individu d'origine asiatique), mais elle ne veut pas pour autant que son identité entrave sa liberté dans ses choix de vie. D'autres personnes, au contraire, sans

avoir honte de leur couleur de peau ou de leur ethnicité, n'en font pas un étendard et restent peu concernées par cette question (que d'autres leur posent parfois à leur place…).

Ce qui complique les choses, c'est que les membres de chacun de ces groupes désapprouvent, parfois violemment, les idées toutes faites sur leur identité. Il existe de multiples façons d'être maghrébin, français d'origine italienne, tout comme le fait d'être antillais ou sénégalais ne se résume pas à un « profil ». Ces communautés peuvent parfois avoir des leaders à leur tête, mais c'est très rare en France, et la plupart des membres de ces communautés ne se sentent pas appartenir exclusivement à cette communauté ou devoir suivre aveuglément ces leaders.

Race, couleur de peau et ethnicité

Cette section décrit l'étude sociologique de la race et de l'ethnicité, sujet au cœur de tout ce qui touche un sociologue : égalité (et inégalité), identité (et manque d'identité), changements sociaux et (pour le meilleur et pour le pire) stabilité sociale.

On peut choisir son ethnicité, mais pas sa couleur de peau.

D'un point de vue sociologique, la *couleur de peau* est un attribut inné, c'est-à-dire quelque chose qui est déterminé par les autres sur la base de caractéristiques physiques que vous aviez dès la naissance, par exemple le taux de mélanine qui pigmente votre peau ou la texture de vos cheveux (crépus ou non). En revanche, l'*ethnicité* fait généralement référence à un statut acquis, que vous choisissez en fonction de l'identité assumée, du groupe auquel vous vous associez et des comportements que vous adoptez. La *race*, au contraire, désigne votre groupe d'appartenance selon des nomenclatures racialistes.

La couleur de peau

Chaque société occidentale comprend des individus ayant des pigmentations de peau variables. Dans certaines sociétés, les différences physiques sont spectaculaires. Par exemple, certaines personnes sont très claires de peau, et d'autres noires. Dans d'autres sociétés, les différences ne sont peut-être pas flagrantes pour un étranger, mais elles sont faciles à reconnaître pour les personnes élevées en leur sein : de subtiles nuances en termes de teint ou de traits du visage peuvent faire naître autant de préjugés, de propos et d'attitudes discriminatoires que des différences pourtant beaucoup plus marquées. C'est typiquement le cas dans des pays d'Afrique : l'observateur occidental ne voit que des gens à la peau noire là où les gens du cru repèrent des ethnies et des peuples distincts.

En fait, une apparence physique donnée peut signifier plein de choses différentes selon la société concernée. Prenez ce que cela signifie d'être « noir » : il s'agit d'une catégorie raciale largement représentée aux États-Unis, aux Antilles et dans de nombreuses autres régions

européennes, comme la France. Cette caractéristique est associée à une peau particulièrement brune. Aux États-Unis, aussi bien qu'en République dominicaine, elle était associée à une discrimination négative.

Mais, aux États-Unis, les Noirs sont pour la plupart des personnes qui descendent d'Africains dont les familles ont été amenées contre leur gré en Amérique pour devenir esclaves. De nombreux Américains pensent qu'un individu noir de peau a des origines africaines plus ou moins lointaines; s'ils apprennent que cette personne « noire » est originaire des Antilles, ils la traiteront souvent différemment. À l'inverse, en France, les personnes à la peau noire sont souvent originaires soit des Antilles françaises (auquel cas elles sont donc des Français depuis plusieurs siècles, mais avec des origines liées à l'esclavage), soit issues directement du continent africain dans les années récentes (ils ont immigré volontairement).

La sociologue Mary Waters a décrit les frustrations des immigrants américains noirs de peau des Antilles, qui se retrouvent exclus par les Américains n'étant pas noirs (qui considèrent les nouveaux venus comme des Noirs afro-américains et se rendent coupables de discrimination à leur égard pour cette raison) et aussi par les Afro-Américains, qui considèrent ces immigrants comme des étrangers pas « vraiment » noirs, malgré la couleur de leur peau. Certains de ces immigrants adoptent délibérément, dans certaines situations, le code vestimentaire et le langage des Afro-Américains afin de se faire accepter, tandis que d'autres, dans des contextes différents, mettent en avant leurs origines antillaises (accent et coutumes vestimentaires) pour éviter la discrimination dont sont victimes les Afro-Américains.

Cet exemple illustre toute la complexité des questions de couleur de peau et la frustration que peuvent ressentir les minorités raciales (quand ils essaient de se faire accepter et d'échapper à la discrimination) et la majorité raciale

(quand elle s'efforce que ses comportements ne soient pas interprétés comme « racistes »).

Surtout, ce qui importe, ce n'est pas la couleur de votre peau, mais la façon dont cette couleur de peau influe sur le regard des autres et, partant, sur vos motivations. Bref, votre taux de mélanine importe peu : c'est ce qu'en font les regards des autres qui va avoir un impact sur votre vie ! Un exemple historique pour illustrer la façon dont les catégorisations raciales ont varié, notamment aux États-Unis : les historiens ont relevé que, pour les statistiques du recensement américain, au XIX^{e} siècle, la plupart des immigrants étaient catalogués comme « Noirs », dont les Suédois, ce qui peut faire sourire aujourd'hui.

La race

« Race » est un terme couramment usité aux États-Unis pour désigner des groupes raciaux comme les Blancs (« Caucasiens »), les Noirs (« Blacks » et « Afro-Américains »), les Hispaniques, les Asiatiques. Il est beaucoup moins utilisé en France, car il renvoie à la terminologie raciste, dont les sociologues se démarquent. Scientifiquement, il n'existe qu'une espèce humaine et pas de races (c'est-à-dire pas de « sous-espèces » différentes). Par conséquent, pour éviter de différencier les hommes par races pour ensuite hiérarchiser ces races, le terme n'est pas utilisé ici ; on lui préférera le terme « ethnicité ».

L'ethnicité

Au début de cette section, on a expliqué que les sociologues emploient le terme d'« ethnicité » pour décrire le statut qu'une personne se choisit, critère d'identification au sein d'un groupe. Dans le langage courant, le terme « ethnicité » fait souvent référence à un héritage national ou culturel qui n'est pas nécessairement associé à des caractéristiques physiques particulières. Même si les termes « race » et « ethnicité » sont parfois employés de manière interchangeable par les non-sociologues, dans le

vocabulaire sociologique, ils correspondent à des types de groupes sociaux très différents. Comme indiqué plus haut dans ce chapitre, votre race, que vous le vouliez ou non, n'est pas de votre ressort : elle est assignée par une nomenclature raciste sans fondement scientifique. En revanche, votre ethnicité fait référence au groupe culturel auquel vous vous identifiez délibérément. L'ethnicité d'une personne englobe souvent les caractéristiques suivantes :

> - **Une histoire**, généralement associée à un lieu d'origine : quand on dit que l'on est « franco-italien », cela signifie soit qu'on a un parent italien et un parent français, soit qu'on est issu d'une famille italienne ayant immigré en France au XX^{e} siècle. Bref, on entretient un lien d'origine familiale avec l'Italie.
> - **Des coutumes culturelles** (plats, fêtes religieuses, langue) : beaucoup de Maghrébins en France respectent certaines coutumes, comme le ramadan ou le fait de parler arabe à la maison.
> - **Des symboles et vêtements** spécifiques : les ethnicités sont souvent associées à des drapeaux et couleurs, et, plus particulièrement lors des jours de fête, à des tenues obligées. Certaines personnes originaires d'Afrique subsaharienne portent des robes très colorées.

Bien que les ethnicités soient souvent associées aux couleurs de peau, elles sont par définition moins restrictives : les conjoints adoptent souvent les pratiques ethniques de l'autre, et certaines personnes optent pour une ethnicité nullement en rapport avec leurs liens de parenté ou leur patrimoine biologique. Il est alors impossible de les différencier de quelqu'un qui a été élevé dans un milieu ethnique particulier. Lorsque l'ethnicité n'est pas étroitement associée à des caractéristiques physiques particulières ou peut se rapporter à diverses

ethnicités, sa revendication ou son expression ne relève que du choix personnel.

Mary Waters, citée plus haut pour son étude sur les immigrants antillais, a écrit un livre sur les Américains d'origine européenne intitulé *Ethnic Options*. Le titre fait référence au fait que, si les Afro-Américains, Américains d'origine asiatique ou Hispano-Américains sont facilement identifiables en tant que tels, ce n'est pas le cas des Américains d'origine irlandaise, italienne ou norvégienne; ceux-là peuvent revendiquer leur ethnicité à coups de drapeau et d'hymne ou l'ignorer complètement s'ils préfèrent ça. En France, c'est la même chose pour de nombreux Maghrébins, dont on ne sait pas s'ils sont marocains ou algériens, ou autres : ils peuvent choisir de le faire savoir en portant un tee-shirt ou un drapeau, ou préférer se vêtir de manière neutre.

En fait, l'ethnicité est une notion si flexible que, dans le monde moderne, les gens peuvent s'identifier à des groupes et à des traditions que l'on ne considérerait pas de prime abord comme « ethniques ». Prenez les anciens étudiants qui portent les polos de leur école et sont fiers de revendiquer leur appartenance à cet établissement, ou les gens qui ont grandi dans un département, une ville ou un quartier et considèrent cela comme un aspect essentiel de leur identité : être un ancien de Jussieu, du «9-3» ou de Marseille peut constituer la principale « ethnicité » d'une personne.

La caste, c'est pour toujours?

La notion de *caste* n'est pas très connue de la plupart des gens aujourd'hui, mais elle a pourtant conditionné la vie de dizaines de millions de personnes dans l'histoire de l'humanité. Au sein des sociétés régies par ce système, la caste est une classe sociale dans laquelle vous naissez. La race et le sexe sont aussi des attributs innés, mais, dans ces sociétés, la caste prime sur la race et le sexe et est associée, comme dans le cas de l'ethnicité, à des pratiques culturelles.

Des sociétés des quatre coins du monde ont eu des castes de différentes sortes, notamment des castes sacerdotales, au sein desquelles des personnes religieuses ou ayant un rôle spirituel important héritent de leur charge grâce à leur ascendant. La monarchie et l'aristocratie sont une autre forme de castes, les enfants héritant des pouvoirs de leurs parents. Les sociétés traditionnelles indiennes sont divisées en plusieurs castes, avec parfois une caste des « intouchables », tout en bas de l'échelle sociale.

Les castes partagent avec les races et les ethnicités certaines caractéristiques; l'héritage biologique est un élément central. Mais les castes sont différentes en ce sens qu'elles sont explicitement liées à la structure du pouvoir de la société concernée. Dans la mesure où, dans un système de castes, on hérite du pouvoir (on ne se l'approprie pas), la plupart des gens le considèrent

comme injuste et indésirable. Les systèmes de castes ont été remis en cause dans le monde entier et ont perdu une grande partie de leur influence (la reine d'Angleterre, par exemple, règne encore sur toute la Grande-Bretagne, mais son pouvoir est aujourd'hui symbolique). (Vous ne devriez pas entendre l'aristocratie britannique qualifiée de « caste », mais c'en est pourtant une d'un point de vue sociologique : à l'instar de n'importe quel système de castes, si vous naissez de sang royal, vous êtes dans une position que vous ne pouvez perdre.)

Cependant, les systèmes de castes sont loin d'être de l'histoire ancienne, car des centaines de millions de personnes doivent faire face à la discrimination en raison de leur caste d'appartenance.

La discrimination raciale consciente et inconsciente

La question raciale demeure d'actualité dans le monde entier pour de nombreuses raisons, mais surtout parce que dans presque toutes les sociétés la couleur de votre peau et d'autres caractéristiques physiques (couleur des yeux, cheveux frisés ou non) sont susceptibles d'influer sur la façon dont vous êtes perçu et traité.

C'est bien entendu illogique, car le physique d'une personne ne révèle en rien ses capacités, sa personnalité ou son parcours. De même qu'on ne juge pas de la qualité d'une voiture à sa couleur, la couleur de la peau ne dit rien sur l'esprit ou le cœur d'un individu. Et pourtant, elle conditionne l'avis de nombreuses personnes sur vous. Dans la plupart des pays, la discrimination raciale est aujourd'hui illégale… mais continue d'exister, consciemment ou non. Cette section explique les deux types de discriminations raciales.

La discrimination délibérée

Dans toute l'histoire de l'humanité, de nombreuses personnes (la plupart, en fait) ont délibérément pratiqué la discrimination raciale, c'est-à-dire choisi de traiter des individus différemment en raison de la couleur de leur peau ou d'autres attributs. C'est si répandu que la manie fâcheuse de présager des capacités et de la personnalité d'une personne selon son apparence physique semble être une tendance profonde de la nature humaine. Prenez les enfants dans une cour d'école : qu'ils soient dans une grande ville cosmopolite ou dans un village socialement homogène, ils trouvent toujours une caractéristique physique sur laquelle insister, dont se moquer ou à partir de laquelle s'ostraciser (les roux, les petits, les trop grands, ceux qui portent des lunettes, les gros peuvent

vivre un véritable enfer de discrimination, y compris dans une cour d'école de Haute-Loire, avec 100 % d'enfants blancs de peau). Ce n'est pas très joli, mais c'est comme ça. Il n'y a pas à se demander comment est né le racisme.

Avec le temps, les opinions sur les races se sont institutionnalisées et formalisées au sein de lois. Aujourd'hui, les anthropologues savent qu'il n'existe pas de « races » biologiquement parlant, mais seulement des différences de couleurs de peau et de caractéristiques physiques qui font partie du même continuum et ne conditionnent pas le niveau intellectuel ou les capacités des individus. Et pourtant, pendant des siècles, on a cru (et c'est d'ailleurs consigné dans des écrits très contestables) qu'il existait des différences fondamentales entre les « races », ce qui légitimait la diversité des traitements. Ces idées complètement erronées ont justifié l'esclavage et les génocides.

Sans vouloir excuser les millions de personnes de par le monde à avoir honteusement pratiqué une discrimination raciale totale, le racisme illustre l'influence de la société sur les croyances et les actes des gens : quand vous grandissez dans une société où la discrimination raciale est complètement ancrée dans le tissu social, il peut être difficile de sortir du discours entendu depuis l'enfance, jugé naturel par tout votre entourage. Et, bien évidemment, si vous faites partie d'un groupe profitant de cette discrimination raciale, il est bien commode de ne pas remettre en cause ce principe…

La discrimination inconsciente

Si la discrimination raciale n'était que délibérée, elle ne poserait pas aujourd'hui autant de problèmes. Dans les sociétés où le racisme a été scientifiquement discrédité et socialement condamné, il devrait disparaître, notamment parce que des lois ont été adoptées de part et d'autre de l'Atlantique. Il *devrait*, en effet, mais ce n'est pas le cas.

En premier lieu, des personnes continuent, malgré toutes les preuves existantes, d'être persuadées qu'il existe des différences fondamentales entre les races, et il ne s'agit pas seulement des quelques extrémistes faisant l'éloge de Hitler et brûlant des croix. Beaucoup de personnes pensent que les histoires d'amour interraciales sont déplacées et seraient offusquées d'avoir une bru ou un gendre d'une autre ethnie.

Mais, au-delà de ça, le racisme *inconscient* continue d'être très répandu : les gens tiennent compte de l'ethnie d'une personne sans même s'en apercevoir. Cette tendance perdure pour au moins deux raisons : le poids de l'histoire et les prévisions autoproductrices.

Le poids de l'histoire

Même un individu né au XXI^{e} siècle dans l'une des sociétés les plus progressistes du monde risque de tomber sur tout un tas de comportements explicitement ou implicitement racistes. L'histoire mondiale du racisme comprend trop de pages pour être totalement balayée. Et, en fait, la plupart des gens disent qu'il ne faut pas oublier le passé pour éviter de commettre à nouveau les mêmes erreurs.

Les ouvrages, films et histoires propageant les stéréotypes racistes sont encore monnaie courante, et personne ne peut complètement échapper à leur influence. Dans certains cas, ces influences, parmi d'autres, peuvent pousser l'être humain à raisonner ou à agir en faisant preuve de racisme sans même s'en rendre compte.

Les prévisions autoproductrices

Au chapitre 12, on parle du sociologue William Isaac Thomas, qui a dit qu'une situation considérée comme réelle est réelle par ses conséquences. Quand un groupe de personnes est victime de discriminations systématiques sur la base de leur apparence physique, les effets nuisibles s'accumulent avec le temps et sont

difficiles à effacer.

Aux États-Unis, par exemple, les Afro-Américains furent d'abord réduits en esclavage puis sujets pendant de nombreuses décennies à des pratiques et politiques discriminatoires explicites, en matière tant d'éducation que d'emploi. Aujourd'hui, les Noirs américains sont encore en moyenne en retard sur les Blancs dans ces domaines : il existe toujours une différence entre le parcours scolaire moyen des Afro-Américains et celui des Américains blancs. En outre, il y a plus de prisonniers noirs, surtout chez les hommes, que de détenus blancs.

Le fait que ces disparités ne révèlent rien en termes de capacités n'empêche pas de nombreux Américains blancs d'avoir au quotidien et dans tout le pays des comportements discriminatoires inconscients envers les Noirs : comme les Noirs sont plus souvent chômeurs ou délinquants (et c'est un fait objectif), les Blancs en ont peur et se livrent à des pratiques qui entretiennent cette inégalité. C'est l'une des causes de l'existence de nombreuses politiques en faveur de la diversité aux États-Unis : faire table rase de siècles de discrimination délibérée exige de réels efforts.

À vrai dire, et c'est une réalité guère réjouissante à entendre, on dirait que les gens n'ont pas besoin d'excuses pour se traiter différemment en fonction de leur apparence. La lutte contre le racisme nécessitera donc sans doute une vigilance de tous les instants tant que l'homme restera ce qu'il est.

Le mythe de la « minorité modèle »

L'une des contributions les plus importantes des sociologues à la compréhension des races et du phénomène du racisme a été de déboulonner le mythe de la « minorité modèle ».

La *minorité modèle* est une idée qui a été utilisée pour minimiser l'importance du racisme (toujours d'actualité) ou le rejeter. Les partisans de cette idée soulignent que certains groupes raciaux minoritaires sont parvenus avec brio à être les égaux (voire les supérieurs) des membres du groupe majoritaire en termes d'éducation et de carrière professionnelle. L'exemple le plus fréquemment cité est celui des Américains d'origine asiatique, minorité raciale des États-Unis qui, même si de nombreuses familles ont débarqué avec peu de ressources, affichent aujourd'hui un niveau de vie moyen égal à celui des Américains blancs et ont même, en moyenne, une meilleure instruction.

Certains observateurs ont étudié la réussite des Américains d'origine asiatique et les ont qualifiés de « minorité modèle », qui prouverait d'après eux que le racisme n'a aucun effet dissuasif sur les personnes souhaitant travailler dur et grimper dans l'échelle sociale. Ils disent que, si les Américains d'origine asiatique y sont parvenus, les Afro-Américains et Hispano-Américains le peuvent également.

Mais les sociologues ont souligné qu'il existait d'énormes différences entre groupes minoritaires et que, si leurs expériences présentent quelques similitudes, il est faux d'affirmer qu'un groupe peut être le « modèle » d'un autre (quel que soit par exemple le mérite des Américains d'origine asiatique), comme un étudiant brillant peut inciter les autres à s'investir davantage. Voici pourquoi le

concept de « minorité modèle » est une erreur :

- **Il existe plusieurs formes de racisme :** il est tout à fait exact que les Américains d'origine asiatique ont été et sont encore victimes de racisme et de discrimination. Les immigrants d'Asie de l'Est ont dû se battre contre des stéréotypes haineux et se sont vu refuser emplois, logements et places dans les écoles à cause de leur apparence physique, notamment au XX^{e} siècle, avec des camps d'emprisonnement pour les Japonais durant la Seconde Guerre mondiale. Ce n'est pas mettre en doute les expériences vécues par les Américains d'origine asiatique que de dire cependant qu'il existe différentes formes de racisme, et que d'autres groupes raciaux ont peut-être été et sont encore victimes d'une discrimination *encore plus* blessante, sur la base d'un ensemble d'idées préconçues (tout aussi fausses) sur les différences en termes de capacités intellectuelles et autres.
- **À chaque groupe son parcours :** si tous les immigrants éprouvent des difficultés à s'acclimater à un nouveau pays (voir la section suivante), les gens ne débarquent pas vierges de toute histoire. Comparés, par exemple, aux Afro-Américains, les Américains d'origine asiatique ont commencé plus récemment à émigrer aux États-Unis, et avec un meilleur niveau moyen d'éducation. En outre, à leur arrivée, ils ont pu vivre ensemble dans des communautés où l'entraide était de mise. Tous les groupes d'immigrants n'ont pas cette chance.
- **N'importe quel « groupe minoritaire » est en fait constitué de nombreux groupes minoritaires :** les Américains d'origine asiatique viennent de pays divers, et pour différentes raisons. Cela est valable pour n'importe quel groupe racial ou ethnique minoritaire. Parler d'un seul groupe d'Américains d'origine asiatique est une erreur. Par

> exemple, les Américains d'origine hmong sont des immigrants récents ayant fui des conflits violents. Ils ont eu énormément de mal à s'installer aux États-Unis, subissant une discrimination de la part de *tous* les groupes raciaux, autres Américains d'origine asiatique compris. Les placer dans le moule de la « minorité modèle » et nier le caractère exceptionnel de leur histoire et la nécessité de leur apporter un soutien particulier serait se montrer scandaleusement injuste à leur égard.

La réussite des Américains d'origine asiatique et des membres d'autres groupes que l'on peut qualifier de « minorités modèles » est bien réelle et n'a pas été obtenue sans mal, mais ces personnes ne détiennent pas pour autant un secret que les autres minorités raciales n'auraient qu'à apprendre pour vaincre les effets nuisibles du racisme.

Immigration et « assimilation » (ou pas)

Tous les groupes ethniques ne sont pas immigrants : la plupart des sociétés ont un certain nombre de groupes ethniques « indigènes » (locaux), ainsi que des groupes ethniques venus d'ailleurs, sans parler de ceux qui ne sont pas associés à un lieu d'origine. Il n'en demeure pas moins que presque tous les sociologues s'intéressant aux concepts de race et d'ethnicité étudient attentivement les expériences des immigrés.

Les membres de l'école de Chicago ont été parmi les premiers sociologues à se pencher sérieusement sur le phénomène de l'immigration. La fin du XX^{e} siècle a coïncidé avec une vague d'immigration qui a transformé le paysage social des États-Unis. Cette transformation s'est surtout manifestée dans les grandes villes, telles Chicago ou New York, où les nouveaux arrivants venaient chercher du travail.

Au début, les sociologues ont pensé que l'immigration pouvait être considérée comme une « assimilation ». Le terme *assimilation* signifie « être absorbé par », «devenir partie intégrante de ». Dans cette logique, l'Amérique était perçue comme un grand « melting-pot » où les personnes de tous les horizons se rendaient pour être incorporées dans une vaste communauté.

Selon la théorie de l'assimilation, quand ils arrivent, les gens parlent leur langue, portent les vêtements et respectent les traditions de leur pays d'origine; puis, au fil du temps, ils sont « assimilés » par leur nouvelle communauté et adoptent la langue et les traditions du pays dans lequel ils sont maintenant installés. Si cela fonctionne ainsi, l'étude de l'immigration consiste

simplement à chercher pourquoi certains groupes s'intègrent plus rapidement et pacifiquement que d'autres.

Mais, à force d'étudier l'immigration, les sociologues ont compris que ce phénomène n'était pas aussi simple. Il est certes vrai que tous les immigrants choisissent ou sont forcés de s'adapter dans une certaine mesure aux coutumes de leur nouveau pays, mais il ne s'agit pas d'un processus linéaire d'assimilation de 0 à 100 %. Les sociologues spécialistes de l'immigration estiment aujourd'hui que la théorie de l'assimilation présente au moins trois écueils :

> - **Assimilé à quoi?** Si les immigrants s'assimilent à quelque chose, à quoi exactement? Les États-Unis et d'autres pays ont une culture grand public (voir le chapitre 5) renfermant des caractéristiques typiques, mais les sociétés modernes sont si diverses qu'il est même impossible de dire à quoi peut ressembler une personne complètement « assimilée » (ou intégrée). S'assimiler en France et devenir français, qu'est-ce que cela veut dire? Parler français? Fêter Noël? Manger du cochon? Chasser tous les week-ends dans la campagne normande? Ou regarder des films français et américains comme les autres Français? Ou partir trois semaines en vacances au Maroc pour prendre le soleil?
> - **L'« assimilation » signifie plusieurs choses.** Imaginez trois Roumains immigrant en France. Le premier se met à aimer le saucisson et Johnny Hallyday mais n'apprend pas un mot de français. Le deuxième sait parfaitement parler français mais continue de s'habiller à la roumaine et de manger roumain. Le troisième se fait plusieurs amis français d'origine marocaine et parle couramment l'arabe. Lequel de ces trois individus est le mieux « assimilé » ? Cet exemple montre toute l'absurdité de la question. S'installer au sein d'une nouvelle société peut englober différentes dimensions qui ne

vont pas toutes ensemble.

- **Pourquoi assimiler?** Les immigrants sont très différents les uns des autres dans leur *désir* d'adopter le mode de vie du pays d'accueil. Certains s'immergent avec enthousiasme dans leur nouveau pays, tandis que d'autres préfèrent conserver le plus possible leurs coutumes d'origine. De nombreux facteurs conditionnent le choix effectué : âge, lieu et motif de l'immigration. Les sociologues ont appris à ne pas partir du principe que chaque personne doit « assimiler » un nouveau mode de vie pour telle raison. De nombreux immigrés vivent dans des enclaves ethniques où ils peuvent continuer à parler leur langue maternelle et à côtoyer leurs compatriotes. Ce choix les comble, et cela se comprend.

Chaque société est diverse, et il n'est pas juste d'affirmer qu'il existe une seule façon de s'intégrer, que ce soit pour les résidents de longue date ou les nouveaux arrivants.

Êtes-vous forcément musulman parce que vous parlez arabe?

Il est facile de débiter à toute allure une liste de groupes ethniques, et, en France, vous ne manquerez pas de citer les Maghrébins ou les musulmans. Vous avez probablement une idée de ce que sont les Maghrébins : des gens d'origine nord-africaine, présentant une couleur de peau ou des traits que l'on associe aux habitants de ces pays. Mais vous ne savez probablement pas ce qu'est *exactement* un Maghrébin, même si vous en êtes un vous-même !

Cela est dû au fait qu'il n'existe pas de définition universelle du « Maghrébin ». C'est un terme qui décrit de manière fort commode les personnes présentant l'une des caractéristiques mentionnées plus haut ou descendant de personnes originaires d'Afrique du Nord. À l'instar de n'importe quel terme associé à une ethnicité ou à une race, la notion « Maghrébin » englobe un éventail d'individus parmi les plus larges qui puissent exister. Un homme vivant à Vénissieux, une femme en Tunisie dont la grand-mère est née au Mexique, un Français dont le père est un rapatrié d'Algérie… peuvent tous être considérés comme des « Maghrébins ».

La langue arabe est l'une des caractéristiques de ce groupe, qu'elle soit parlée ou non maîtrisée. Pour autant, on ne peut pas préciser, en entendant une personne parler arabe, si elle est musulmane

ou marocaine (elle peut aussi bien être une chrétienne du Liban).

Chapitre 10

Hommes et femmes

Dans ce chapitre :

- Comprendre la différence entre sexe et genre
- Connaître des exemples de discriminations sexistes
- Saisir les nouvelles sexualités

Les termes « race » et « ethnicité » sont souvent employés l'un pour l'autre malgré une signification différente d'un point de vue sociologique, et il en va de même pour « sexe » et « genre ». Dans la bouche des sociologues, *sexe* correspond au sexe biologique d'un individu : à quelques exceptions près, on sera homme ou femme. Le *genre* est une notion plus complexe qui fait référence, à l'instar de l'« ethnicité », au rôle auquel s'identifie une personne, qui ne correspond pas forcément à son sexe biologique. Le sexe est le fait d'être un homme ou une femme, bref d'avoir un pénis ou un vagin, des seins ou non, et certains taux d'hormones. Le genre est quant à lui la dimension sociale du sexe, le fait d'être masculin ou féminin.

Dans cette section, l'histoire du sexe et du genre est décrite sous un angle sociologique, ainsi que le rythme des récents changements sociaux en termes de perception du sexe, du genre et de l'orientation sexuelle.

Le mouvement féministe et les mécontentements associés

La femme peut faire des bébés, pas l'homme. Une fois le bébé né, la femme peut l'allaiter, pas l'homme. Les différences biologiques élémentaires entre l'homme et la femme les ont toujours conduits à avoir des rôles différents dans la société. Par exemple, au sein des tribus primitives, les anthropologues racontent que ce lien biologique de la femme à l'enfant conduisait les femmes à rester au camp pour s'occuper des enfants, tandis que les hommes partaient chasser. À cette distinction est venue se greffer une autre division du travail : les femmes étaient chargées des travaux ménagers au sein du camp (entretien, nourriture, soins), tandis que les hommes géraient les relations avec l'extérieur (commerce, guerre).

Bref, alors que les différences biologiques entre hommes et femmes étaient petites, tout un ensemble de distinctions sont apparues. Lorsque les sociétés ont évolué et se sont institutionnalisées, c'est-à-dire qu'elles ont créé des institutions telles que les entreprises et les gouvernements, avec des codes juridiques évolués, ces différences ont été officialisées sous forme de règles spécifiques sur ce que les hommes et les femmes pouvaient faire.

Cela s'est matérialisé différemment d'une société à l'autre, mais, dans la plupart des sociétés du monde, il était difficile voire impossible pour les femmes d'exercer un rôle officiel d'encadrement et de direction. Dans bon nombre de sociétés, il a longtemps été interdit aux femmes d'être propriétaires ou de voter. Le droit de vote des femmes n'a été possible dans les pays occidentaux qu'à partir du XX^{e} siècle et est toujours refusé dans quelques pays. Longtemps aussi, les femmes n'ont pas pu être élues :

la fonction politique était réservée aux hommes, capables, durant les campagnes électorales, d'aller serrer des mains dans les vestiaires et les bistrots, alors qu'une « femme publique », en français, est littéralement une prostituée.

À l'instar de la discrimination raciale, la discrimination sexuelle a été de plus en plus contestée à mesure que les principes d'égalité à l'origine des révolutions des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles (voir le chapitre 3) se sont répandus et que la science a apporté la preuve qu'il n'existe pas de différences significatives entre les hommes et les femmes en termes de capacités intellectuelles. Un mouvement international du début du XX^{e} siècle a permis d'octroyer le droit de vote aux femmes dans la plupart des pays du monde, et d'autres obstacles juridiques à l'égalité hommes-femmes sont rapidement tombés.

Mais, même après la disparition des différences officielles hommes-femmes, de nombreuses différences informelles ont continué à prévaloir. Lors du baby-boom d'après-guerre, les femmes étaient généralement censées rester au foyer à s'occuper des enfants et de la maison pendant que leur mari rapportait de quoi faire bouillir la marmite. Cet idéal théorique n'était en fait pas si répandu que ça (voir le chapitre 16), mais bon nombre de femmes étaient prisonnières de ce modèle de vie au foyer prétendument plus gratifiant que n'importe quel autre style de vie. Ces conditions d'existence prolongeaient sans aucun doute les habitudes des tribus de chasseurs-cueilleurs, et un sociologue américain, Talcott Parsons, avait théorisé cette division des tâches entre hommes et femmes : les hommes assumaient une fonction instrumentale, de gain monétaire par un travail salarié à l'extérieur de la maison et de lien avec l'extérieur, tandis que les femmes endossaient une fonction expressive, c'est-à-dire qu'elles s'occupaient de la gestion émotionnelle et domestique de la maisonnée.

Une vague de penseurs influents (Betty Friedan, Gloria Steinem, Simone de Beauvoir) ont appelé à une refonte complète des rôles des femmes dans la société, et des millions d'entre elles, dans le monde entier, sont entrées en résistance afin que l'on cesse de les cantonner aux rôles passifs traditionnels de mère et d'épouse. En raison de ce changement culturel et de la stagnation économique amorcée avec les chocs pétroliers des années 1970, les femmes sont massivement entrées dans la vie active, et, aujourd'hui, dans la plupart des sociétés (sinon toutes), elles ont une carrière professionnelle qui remplace ou double leur mission éducative au sein du foyer. Par exemple, 80 % des femmes françaises âgées de 25 à 49 ans sont aujourd'hui actives, ce qui signifie qu'elles sont sur le marché du travail (soit en emploi, soit à la recherche d'un emploi), alors que ce taux ne dépassait pas un tiers avant la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui, nombre de jeunes femmes préfèrent ne pas se déclarer « féministes », car ce terme est souvent associé à une position politique radicale. Certaines femmes pensent que le succès du mouvement féministe – qui enjoint aux femmes d'être indépendantes des hommes en ayant un travail et en renonçant à avoir des enfants – pose problème à celles qui choisissent en toute liberté d'abandonner leur carrière pour élever des enfants. Certaines estiment que le nouveau défi des féministes est de prôner le vote de lois favorables aux femmes et à la famille ainsi que la mise en place de politiques au sein des entreprises facilitant la prise de congés spéciaux pour avoir des enfants ou assumer des responsabilités familiales.

Pourtant, malgré le succès du mouvement féministe, il n'en demeure pas moins que des femmes continuent d'être victimes de discrimination dans presque toutes les sociétés. L'égalité des salaires à expérience égale n'est pas encore de mise, et les femmes demeurent sous-représentées au sein des directions et autres conseils

d'administration. Une étude célèbre de deux statisticiennes françaises, Dominique Meurs et Sophie Ponthieux, a montré dans les années 2000 que les femmes étaient moins payées que les hommes à hauteur de 27 % et que la discrimination pure expliquait un écart salarial de 15 % en faveur des hommes ; en clair, à compétences et anciennetés égales, à diplômes et âges égaux, les femmes gagnent 15 % de moins que les hommes pour effectuer exactement le même travail.

Plusieurs raisons expliquent cette disparité persistante entre hommes et femmes en termes de réussite professionnelle. En voici quelques-unes parmi les plus importantes :

- **La discrimination directe :** souvent, les femmes sont victimes d'une discrimination directe de la part des hommes (voire d'autres femmes), qui rechignent à les nommer à des postes d'envergure ou à leur octroyer un salaire égal à celui d'un homme. Ce genre de discriminations perdure souvent pour les mêmes raisons que la discrimination raciale. (Voir le chapitre 9)
- **Un rythme différent en matière d'évolution de carrière :** bien que le congé parental soit aujourd'hui très accessible aux pères aussi bien qu'aux mères, c'est bien plus souvent la femme qui le prend. Cette interruption constitue un inconvénient au moment de négocier une augmentation ou une promotion, face à des collègues qui n'ont pas cessé leur activité, même à expérience égale. Les interruptions de carrière pour élever les enfants conduisent à des carrières moins rapidement ascendantes.
- **Un marché du travail segmenté :** certains métiers sont à majorité féminine (infirmier, enseignant, bibliothécaire) et d'autres à majorité masculine (métiers du bâtiment, informaticien, ingénieur). En moyenne, les secteurs à orientation

> masculine sont plus rémunérateurs. Cela signifie que les femmes sont (par choix ou pour d'autres raisons) plus nombreuses dans les métiers qui paient moins bien, et, quand elles essaient de s'imposer dans les filières à majorité masculine, plus rémunératrices, elles sont plus exposées à la discrimination.

Cela dit, les femmes sont en train de rattraper leur retard sur les hommes. Dans l'éducation, elles ont dépassé leurs homologues masculins dans la plupart des pays industrialisés. On prête de plus en plus attention aux difficultés que les garçons rencontrent à l'école, tendance peut-être due aux difficultés rencontrées par certains hommes au travail. À l'instar des femmes, les hommes souffrent aussi des stéréotypes et peuvent se retrouver méprisés ou discriminés s'ils ne remplissent pas le rôle qu'ils sont « censés » jouer. Dans *toutes* les sociétés, il demeure des rôles typiquement associés à un genre, et c'est valable pour les hommes aussi bien que pour les femmes.

Si quelqu'un choisit un rôle ou un mode de vie considéré comme « traditionnel » pour son genre, cela ne veut pas forcément dire qu'il a subi un lavage de cerveau. De nos jours, il est maintenant courant de voir les femmes travailler « à l'extérieur » dans de nombreuses sociétés, mais bon nombre d'entre elles choisissent également avec fierté de rester à la maison.

De l’importance du genre sur le marché du travail

Le genre sous-entend l’existence d’un rapport hiérarchique entre masculin et féminin, avec le masculin dominant le féminin. Le masculin se définit par des valeurs comme la force, l’autorité sur les autres, la confiance en soi, la prise de risque. Des femmes peuvent avoir ces qualités, mais ce que disent les sociologues, c’est que tout est fait par la société pour que les filles ne développent pas ces qualités et que les garçons les acquièrent.

Par exemple, durant l’enfance, les stéréotypes de genre vont être construits autour des enfants et forger leur personnalité. Ainsi, une fille qui fera une colère sera jugée capricieuse par les adultes et sera réprimandée; un garçon en colère sera jugé beaucoup plus positivement, avec l’idée qu’il a du caractère, une capacité à s’affirmer. Toutes les expériences de compétition seront valorisées chez le garçon (« Tu es le meilleur! »), tandis que les filles verront leurs ambitions modérées par les adultes («Arrête de faire ton intéressante… »).

Le pire, c’est que cette construction sociale des stéréotypes durant l’enfance est le fait des adultes qui s’occupent des enfants, en fait souvent des femmes. Bref, les dominées transmettent la domination en élevant, en *socialisant* les enfants.

Ces stéréotypes du masculin et du féminin ont ensuite un grand impact plus tard sur le marché du

travail. Sur les 77 000 conducteurs d'engins du bâtiment et des travaux publics recensés par l'INSEE en 2010, 0 % sont des femmes, et donc 100% des hommes. Inversement, 99 % des assistantes maternelles (les « nounous ») sont des femmes. Les hommes ont plus confiance en eux, prennent plus de risques et d'initiatives, tirent plus la couverture à eux car ils aiment la compétition – autant de comportements qui permettent d'accélérer une carrière en entreprise. Les femmes sont davantage dans l'effacement, le sentiment d'imposture, la coopération, la modestie, autant d'attitudes moins valorisées monétairement sur le marché du travail, d'où des carrières moins attractives. Mais, heureusement, la sociologie sert parfois à quelque chose, et, en mettant au jour ces injustices, elle a permis de comprendre ces injustices. Pierre Bourdieu affirmait: «Ce que le monde social a fait, le monde social peut, armé de ce savoir, le défaire. »

Droits des LGBT et déconstruction de la notion de genre

LGBT signifie *lesbiennes, gays, bisexuels et trans*. Certains membres de la communauté LGBT s'identifient à un ou plusieurs de ces éléments. Ce terme est donc destiné à inclure tous ceux dont l'orientation sexuelle n'est pas l'hétérosexualité.

Ce sigle pas très facile à prononcer unit des personnes qui n'ont pas toujours envie de l'être, mais il est devenu nécessaire, car les sociétés de par le monde considèrent de plus en plus l'orientation sexuelle comme un choix que les individus sont libres d'opérer, que ce soit d'être hétéro, gay, lesbienne ou autre.

La reconnaissance considérable des orientations sexuelles autres que l'hétérosexualité est relativement récente (il n'y a pas si longtemps, la plupart des psychologues considéraient l'homosexualité comme un trouble mental). On ne sait pas encore très bien quelle direction prendront les lois et coutumes la concernant. Nombreux sont ceux qui considèrent le débat sur l'orientation sexuelle comme une question morale, et vous en faites peut-être partie, mais n'oubliez pas que la sociologie a une vue d'ensemble et met de côté les opinions personnelles afin de cerner la société avec objectivité. Sur le plan sociologique, le débat sur les LGBT peut être perçu comme la prochaine étape des discussions d'ordre général sur le sexe et le genre.

Si vous avez la possibilité de choisir de travailler ou non, votre lieu de travail, ainsi que la personne avec qui vous vous marierez et à quel moment en dépit de votre sexe biologique, il est logique que vous vouliez aussi choisir librement vos partenaires sexuels (qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme) et la fréquence de vos rapports.

Quel que soit votre sentiment sur le sujet, le fait que l'orientation sexuelle soit de plus en plus considérée comme une question de choix personnel va dans le sens de ce qu'attendent les sociologues, eu égard aux nombreuses théories sociologiques présentées dans ce livre, notamment la tendance à l'individualisation qui caractérise la plupart des sociétés. Parler de « choix personnel » signifie que les gens peuvent de plus en plus choisir leur orientation et refuser de se la voir dicter par autrui.

> - Les spécialistes de la culture (voir le chapitre 5) assistent à une transition vers les « microcultures », c'est-à-dire des groupes de personnes qui s'identifient à leurs semblables et sont capables de se rassembler malgré des origines sociales différentes. Cela signifie par exemple que les gays partagent parfois une culture qui peut être différente de la culture grand public.
> - Les spécialistes des races et de l'ethnicité (voir le chapitre 9) ont assisté à une perte de légitimité de la notion de race en tant que catégorie de personnes et déterminant existentiel. Le sexe connaît le même changement, puisqu'il devient une composante que peuvent (et doivent) s'approprier les individus.
> - Les sociologues étudiant les changements sociaux (voir le chapitre 17), de Durkheim à Weber, ont tous observé que les individus sont considérés comme ayant le droit de choisir leurs comportements ainsi que les personnes auxquelles ils s'unissent et s'identifient. Il n'y a aucune raison pour que l'« union sexuelle » ne suive pas la même règle.

On dit souvent que l'État n'a pas sa place « dans la chambre à coucher», mais le sociologue David John Frank, qui a étudié les changements à l'échelle internationale en matière de lois sur le sexe, dit que ce n'est pas tout à fait

vrai. D’un côté, il est exact que des pratiques sexuelles autrefois interdites par la loi (les rapports homosexuels, par exemple) sont désormais autorisées, mais, de l’autre, des activités sexuelles jadis tolérées (par exemple, les rapports sexuels forcés entre mari et femme) tombent de plus en plus sous le coup de la loi. Le point commun, c’est que, depuis plusieurs décennies, les lois changent dans diverses régions du monde et vont dans le sens du libre exercice des activités intimes – quand et avec qui l’on veut.

Sexe et genre ont encore leur importance

S'il s'avère que, dans de nombreuses sociétés aux quatre coins du monde, les individus ont de plus en plus le droit de choisir une identité, des comportements et les personnes avec qui ils les partageront, des notions telles que le sexe et le genre sont-elles démodées? Votre genre ou votre orientation sexuelle ont-ils encore une quelconque *importance*? Certains considèrent leur orientation sexuelle comme « omnisexuelle » et revendiquent la liberté d'avoir des rapports sexuels avec les individus de leur choix.

Cette révolution dans les mœurs se produira probablement, mais les sociologues pensent que le sexe et le genre ne sont pas près de disparaître : ces concepts sont profondément ancrés dans le tissu social de chaque société, et il est tout simplement faux de dire qu'ils n'ont plus d'importance. Où que vous viviez, vos caractéristiques physiques et votre sexe biologique influent sur la perception que votre entourage a de vous et sur la façon dont vous vous voyez.

Le genre ou l'orientation sexuelle peuvent représenter une « option » pour certaines personnes. Mais, pour d'autres, il n'est pas facile de se séparer de ceux avec lesquels on a grandi, même avec toute la bonne volonté du monde, et qu'un homme devienne facilement une femme ou réciproquement n'est pas forcément facile à accepter pour l'entourage familial. Des romans et des films tels que *Le Secret de Brokeback Mountain*, d'Ang Lee, décrivent d'une manière touchante les combats de personnes désireuses de faire accepter leurs rêves et espoirs par leurs communautés respectives, aux aspirations différentes.

Sexe et genre sont des catégories de plus en plus complexes mais qui demeurent toujours aussi importantes aux yeux des individus. Votre sexe, votre genre et votre orientation sexuelle vous définissent en tant que personne, et, si les sociétés vous laissent plus facilement de marge de manœuvre pour exprimer votre genre et votre orientation sexuelle (tout en interdisant aux autres de vous juger en fonction de ces deux caractéristiques), sexe et genre demeurent profondément importants pour vous et pour autrui.

Si la confusion règne dans votre esprit pour essayer de cerner votre genre ou votre orientation sexuelle, sachez que vous n'êtes pas seul! De nombreux groupes existent pour aider les gens à établir leur identité, quelle qu'elle soit. Consulter un psychologue, aller dans une bibliothèque, faire une recherche sur Internet, voire avoir une conversation avec une personne à l'oreille attentive sont des démarches qui peuvent vous aider à vous mettre en relation avec d'autres personnes en proie aux mêmes difficultés que vous.

Chapitre 11

La foi religieuse dans le monde moderne

Dans ce chapitre :

- Comprendre la place de la religion dans l'histoire
- Distinguer la théorie de la pratique religieuse
- À la recherche de Dieu

Quand les spécialistes des sciences sociales (sociologues, anthropologues, psychologues) étudient la religion, ils n'étudient pas Dieu (ou les dieux), mais les *gens* qui croient et prient. C'est aux théologiens et philosophes qu'il revient d'étudier l'au-delà. Les spécialistes des sciences sociales étudient pour leur part l'instant présent.

Et la religion est bien ancrée dans l'instant présent : chaque jour, des milliards de personnes, sur toute la planète, prient et se réunissent pour partager leur foi, quelle qu'elle soit. Les pratiques et organisations religieuses ont toujours été au cœur de la société. Ignorer la religion pour un sociologue serait comme ignorer votre nez pour un médecin. Les sociologues ont donc toujours étudié la religion, au même titre que les autres caractéristiques majeures de la société.

Ce chapitre expose d'abord les principes essentiels des

premiers sociologues en matière de religion puis explique la différence entre les croyances ou valeurs religieuses et les organisations à la base des pratiques religieuses. Enfin, on vous encourage à réfléchir au lien qui existe entre les croyances religieuses et l’action sociale dans notre univers actuel.

Comprendre la place de la religion dans l'histoire

Quand les sociologues ont commencé à essayer de comprendre le fonctionnement de la société, ils se sont immédiatement aperçus qu'ils devaient prendre en compte la question religieuse. Karl Marx, Émile Durkheim et Max Weber avaient tous une opinion sur le rôle de la religion au sein de la société. Cette section explique successivement chacune de leurs théories. (Pour en savoir plus sur Marx, Durkheim et Weber, rendez-vous au chapitre 3.)

Marx et l'« opium du peuple »

La religion occupe une place centrale dans la vie de bon nombre de personnes et les rend heureux. Pour la plupart des sociologues, la religion est très souvent, voire toujours, une force constructive. Mais certains estiment que la religion a un impact largement négatif, et même destructeur, sur la société. Le plus célèbre de ces sociologues est Karl Marx.

Marx était persuadé que comprendre la société, c'était essentiellement cerner le mécanisme d'un pouvoir profondément lié à ce qu'il appelait les « moyens de production ». Si je possède le champ sur lequel vous avez besoin de faire pousser des cultures, les machines qui vous sont nécessaires pour construire une maison ou l'entreprise au sein de laquelle vous devez travailler pour gagner de l'argent, j'ai du pouvoir sur vous. Peu importe ce que vous *pensez* de la situation, c'est la réalité matérielle qui est importante, c'est-à-dire que vous allez mourir de faim à moins de faire ce que je veux.

Marx était d'un caractère sceptique, et sa théorie sociale reflétait sa croyance selon laquelle la promesse d'une récompense divine et d'une « belle vie » si vous travailliez dur ne valait rien, que les gens ne disposant d'aucun pouvoir sur terre ne devaient pas compter qu'on leur rende justice dans l'au-delà.

De nombreux théologiens et gens de foi croient que la souffrance endurée sur la Terre n'est jamais due au hasard, que la raison en question puisse être comprise ou non par les personnes qui souffrent. Pour Marx, dans les sociétés qu'il avait pu observer, la religion était destinée à inciter les gens à penser à autre chose qu'à se battre pour obtenir un traitement équitable.

Pour Marx, si une personne a du mal à s'en sortir, il n'est pas juste qu'elle doive travailler dur pour ne récolter qu'une petite partie du bénéfice de son travail (la grosse partie allant dans la poche de l'employeur). Et si une personne croit qu'elle obtiendra la récompense une fois au paradis et que cette croyance religieuse la dissuade de se battre pour une égalité des chances avec les autres, il s'agit là d'un mauvais système. Marx considérait la religion comme une entrave au bonheur qui endort les gens et les empêche de prendre conscience de l'injustice qui les entoure. Voilà pourquoi il la qualifiait d'« opium du peuple ». Marx était convaincu que la religion permettait aux « créatures opprimées » par le travail de trouver réellement une consolation à leur situation misérable, et il affirmait aussi que la religion détournait les opprimés des vrais problèmes.

Aujourd'hui, la plupart des sociologues (et vous aussi, peut-être) jugent extrêmes les idées de Marx, mais elles n'en sont pas moins intéressantes. Marx était sceptique sur le rôle de la religion, mais aussi sur tout ce qui empêchait les gens de remettre en question le *statu quo*, comme les phénomènes suivants :

> - les publicités pour des produits coûteux que vous «devez absolument vous offrir»;
> - les hommes politiques qui disent que les personnes ayant des opinions politiques différentes des leurs ne sont pas des patriotes, ou sont des imbéciles, des gens dangereux, racistes ou égoïstes ;
> - les traditions cantonnant les personnes d'un sexe ou d'une race dans un rôle de soumission parce qu'« il en a toujours été ainsi ».

Qu'ils adhèrent ou non aux idées de Marx, les sociologues s'entendent pour dire qu'il est difficile de comprendre le

monde social si l'on a des idées préconçues sur la façon dont « doit » tourner le monde. La principale critique de la religion formulée par Marx prend la forme d'un rejet de tout ce qui empêche les gens de tendre vers une société privilégiant l'équité pour tous.

Certains gouvernements communistes marxistes ont essayé d'éradiquer carrément la religion, mais ils n'y sont pas parvenus complètement, ce qui ne surprendrait pas un homme comme Émile Durkheim, qui pensait que la religion est une caractéristique essentielle d'une société saine.

La métaphore d'Émile Durkheim pour décrire la société

Contrairement à Marx, Émile Durkheim estimait que la religion n'avait rien d'une force destructrice. Pourquoi un élément destructeur serait-il au centre de presque toutes les sociétés? C'est complètement illogique. Durkheim pensait que la religion devait avoir une fonction au sein de la société, aider les gens à œuvrer ensemble dans la joie à l'accomplissement de certaines choses. Il faut savoir que Durkheim était juif, fils de rabbin. Il était critique vis-à-vis de la religion, mais il la considérait comme le lien social premier.

Pour Marx, la religion était l'« opium du peuple », une substance qui l'endort et l'empêche de se défendre. Durkheim convenait que la religion incitait l'être humain à faire confiance aux autres, mais, contrairement à Marx, il estimait que c'était essentiellement une bonne chose. Pour lui, si chaque homme et femme ne s'occupait que de sa petite personne, la société s'effondrerait. Partager des croyances, valeurs et pratiques religieuses aide les gens à percevoir leurs points communs, les encourage à mettre de côté leurs différences et à faire des sacrifices pour le bien de la société. La religion, disait Durkheim, est l'une des institutions vitales de toute société.

Les idées de Durkheim sur la religion sont surtout intéressantes en matière de changements sociaux. Il a observé que les sociétés changeaient au fil du temps : de l'Afrique à l'Europe, en passant par l'Asie et l'Amérique, les sociétés ont tendance à suivre une courbe d'évolution, des sociétés tribales relativement simples aux sociétés industrielles complexes, même si ce n'est pas au même rythme. Durkheim a en outre remarqué que les croyances et pratiques religieuses de ces sociétés avaient tendance à

évoluer elles aussi, ce qui est parfaitement logique. Si une société au sein de laquelle la religion occupe une place centrale change, cette religion ne peut échapper au changement !

Durkheim pensait que la religion aidait les sociétés à entretenir la *solidarité*, mais que le type de solidarité changeait selon les époques. C'est à ce titre que la religion est une métaphore de la société.

La solidarité mécanique

Dans n'importe quelle société primaire (tribus de chasseurs-cueilleurs, villages agraires autarciques), les individus ont la même vie, et il est capital pour eux de suivre des règles très précises concernant les endroits où aller et quand y aller, les responsabilités associées aux divers statuts sociaux et les pratiques et rituels existants. Durkheim appelait cela la *solidarité mécanique*, car les gens doivent suivre « mécaniquement » des règles bien précises, sous peine de mettre la société en danger. Les besoins de la société sont trop spécifiques et impérieux pour qu'elle puisse permettre à ses membres de choisir librement leurs pratiques.

Par exemple, dans la société villageoise traditionnelle, tout le monde allait travailler aux champs de 8 heures à 18 heures. Il était inenvisageable que pendant ce temps quelqu'un aille se distraire ailleurs. Observez la différence avec la situation actuelle : dans un même quartier urbain, il n'y a pratiquement aucune activité collective. Quand votre voisin organise une fête, vous essayez de dormir (ou l'inverse), votre voisine est partie faire les courses, la famille du dessus est en vacances, la dame âgée à côté écoute de l'opéra.

Concrètement, a remarqué Durkheim, les croyances religieuses au sein des sociétés simples ont tendance à être très spécifiques et ritualisées.

Les membres de ces sociétés croient souvent à des divinités exigeant des choses précises des gens et présentant une personnalité proche de celle des humains. Par exemple, le dieu de la Pluie est en colère si les humains n'accomplissent pas tel rituel, ou le dieu de la Guerre a des idées précises sur la façon de gérer les incursions territoriales. Le Dieu judéo-chrétien de l'Ancien Testament surveille de près son peuple, apparaissant sous la forme d'une fumée ou d'un buisson ardent pour converser avec les mortels et publier des édits très clairs. Pour Durkheim, c'était l'essence même de la solidarité mécanique.

La solidarité organique

Lorsque les sociétés grandissent et gagnent en complexité, a remarqué Durkheim, il est moins facile pour tous leurs membres de suivre les mêmes règles et pratiques. Les gens ont des vies beaucoup plus diverses, car la division du travail est plus poussée, et, si tout le monde devait observer exactement les mêmes sortes de règles et rituels, le système social serait paralysé. Le plus simple est alors que les gens suivent des principes généraux communs applicables aux différentes situations. Durkheim appelait ce système la *solidarité organique*, car les membres de sociétés complexes ont besoin d'adapter naturellement leur comportement aux diverses situations qu'ils rencontrent.

Durkheim a observé que, lorsque les sociétés s'orientent vers la solidarité organique, leurs croyances religieuses ont tendance à devenir plus diffuses et générales. Leurs membres sont moins enclins à croire en des dieux à la personnalité humaine formulant des exigences concrètes à l'intention des mortels : ils croient plutôt à des divinités éloignées des humains, d'où une religion plus abstraite, moins proche de la vie quotidienne concrète des individus. Les gens ont une idée générale des comportements souhaités par ce genre de divinité mais ont moins

tendance à assister à des rituels religieux spécifiques.

En général, les chrétiens d'aujourd'hui s'identifient de moins en moins au Dieu de l'Ancien Testament, mais de plus en plus au Dieu du Nouveau Testament, qui aime ses enfants, souhaite que ces derniers prennent soin les uns des autres mais ne descendra sans doute pas sur terre pour leur dire en détail quoi faire dans telle ou telle situation. Ce sont précisément les caractéristiques de la solidarité organique pour Durkheim.

La conclusion

La théorie de Durkheim est ardue et peut sembler difficile à cerner, mais voici une synthèse de sa vision :

> - La religion est un élément essentiel de la société, qui incite à la coopération et au respect mutuel.
> - C'est pourquoi, quand une société change, la religion doit faire de même, et c'est d'ailleurs ce qu'elle fait.

Pour comprendre comment cela fonctionne, prenez la séparation de l'Église et de l'État, principe républicain essentiel en France depuis 1905. Les républicains estimaient qu'aucune Église ne devait influer sur les lois d'un pays. À ce jour, les citoyens français sont entièrement libres de pratiquer la religion de leur choix, sans aucune ingérence du gouvernement dans ce domaine. Les dirigeants n'ont pas le droit de faire voter des lois favorisant une religion en particulier. C'est également le cas dans la plupart des autres pays du monde, mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Dans l'histoire de l'humanité, les responsables religieux ont très souvent exercé une influence officielle sur les lois et la structure sociale, car ils étaient *également* à la tête de l'État. Les personnes aux croyances religieuses opposées à celles de ces responsables encouraient des

sanctions, voire la peine de mort. Aussi horrible que cela puisse paraître, Durkheim aurait dit que c'était logique dans les sociétés où régnait une solidarité mécanique : si vous croyez en une divinité qui dicte votre comportement, elle peut très bien avoir des idées entrant en conflit avec la vision des personnes ayant d'autres croyances. Dans ce genre de sociétés, il est difficile pour des individus de fois différentes de vivre et de travailler ensemble.

En revanche, dans les sociétés où la solidarité organique est de mise, les gens ont tendance à croire en des divinités ayant une vision relativement générale et abstraite en matière de comportement acceptable : « Traite les autres comme tu aimerais être traité », « Ne tue pas », « Ne vole pas », « Sois honnête ». Aujourd'hui, on croit moins souvent à des divinités prônant un code vestimentaire précis ou des rôles sociaux très stricts selon les sexes, les ethnicités ou les origines familiales. Les personnes ayant ce genre de croyances religieuses vivent et travaillent plus facilement ensemble.

Ces situations deviennent problématiques quand les gens doivent suivre des pratiques religieuses bien précises qui vont à l'encontre des lois civiques. C'est relativement rare, mais cela se produit (vous avez probablement quelques exemples en tête) et peut générer une vague de débats, parfois violents. Par exemple, un établissement scolaire doit-il accueillir des sikhs munis de leur poignard traditionnel? Doit-on remettre un enfant de la crèche à la personne qui dit être sa mère et dont on ne voit pas le visage car elle est intégralement voilée? La solidarité sociale n'est pas toujours simple!

Max Weber, le dernier des trois grands pionniers de la sociologie, était d'accord avec Durkheim sur l'évolution de la religion au gré des changements sociaux, mais il ne voyait aucune dimension « mécanique » ou « organique » dans cette tendance.

Weber, l'aiguilleur

Comme Durkheim, Max Weber pensait que la religion était une composante fondamentale de la société, mais soulignait aussi qu'elle n'était pas toujours source de paix, d'amour et de compréhension. Pour lui, l'influence des croyances et valeurs religieuses sur le type de vie mené par les gens était indéniable; mais, là où Durkheim estimait que des changements au sein de la structure sociale débouchaient sur des modifications des croyances religieuses, Weber était persuadé que c'était l'inverse (les croyances et valeurs religieuses entraînaient des changements sociaux de grande ampleur).

Le chapitre 3 mentionne la perception que Weber avait de la religion, s'apparentant à un « aiguillage ferroviaire ». Concrètement, Weber a parlé de l'importance des valeurs du travail, de la discipline et de l'épargne chères aux protestants dans le développement de la société capitaliste moderne. Pour Weber, si des théologiens tels que Martin Luther et Jean Calvin n'avaient pas défendu ces valeurs, le capitalisme moderne n'aurait jamais prospéré. Non pas que Luther et Calvin aient *souhaité* l'avènement de la société capitaliste, mais, selon Weber, les valeurs qu'ils préconisaient ont néanmoins abouti à ce résultat. Cependant, Marx et Durkheim jugeaient tous deux l'apparition du capitalisme comme inévitable, avec ou sans l'éthique protestante.

Weber a employé la métaphore de l'aiguillage ferroviaire ou de l'« affinité élective » pour indiquer que *tous* les résultats ne sont pas possibles dans la société, qu'il existe différentes voies à suivre, en fonction de la tournure prise par les événements. Mais le choix de la voie peut s'opérer en fonction des valeurs culturelles ou religieuses. (Pour en savoir plus sur la culture, reportez-vous au chapitre 5.)

Aujourd'hui, de nombreux sociologues penchent pour la vision de la religion défendue par Weber, et non pour celles de Marx ou de Durkheim, car elle englobe la notion de cohésion et de conflit :

> - Comme Durkheim, Weber appréciait le fait que les valeurs, croyances et traditions religieuses permettaient aux gens de se rassembler et de coopérer pour atteindre des objectifs communs.
> - Mais, à l'instar de Marx, Weber était conscient que les valeurs religieuses n'étaient pas toujours en phase avec la réalité sociale et pouvaient déboucher sur des conflits inutiles.

Marx était convaincu que la religion menait au conflit et à l'exploitation, tandis que Durkheim était persuadé qu'elle était source de coopération et d'unité. Pour Weber, ces *deux* conceptions peuvent se révéler correctes.

Si la religion a apporté paix et bonheur aux peuples et si les cérémonies et rituels religieux représentent les moments les plus précieux de la vie de certaines personnes, il n'en demeure pas moins que les valeurs religieuses (déformées) ont servi de prétexte aux pires atrocités de l'histoire de l'humanité, de l'Inquisition du XV^{e} siècle aux attentats-suicides du XXI^{e} siècle.

La religion : croyances et pratiques

Lorsqu'ils étudient la religion, les sociologues font la distinction entre les croyances religieuses des gens et les organisations facilitant les pratiques religieuses. Cette section explique d'abord le raisonnement sociologique en matière de croyances religieuses, puis elle décrit comment les sociologues étudient les entités religieuses.

Opinions, idéologie et valeurs religieuses

Pour n'importe quel individu, les croyances religieuses personnelles sont souvent au cœur de sa foi, et même au cœur de tout ce qui est important à ses yeux. Il peut ressentir une connexion profonde à un univers plus grand que celui qu'il côtoie sur terre. C'est également vrai pour les sociologues, la plupart ayant la foi et pratiquant une forme de culte en privé, au sein de leur famille.

Mais, quand ils enfilent leur blouse de sociologue, ils doivent reconnaître qu'il est important de répondre empiriquement aux questions sur l'au-delà. C'est ce qui distingue les croyances religieuses des autres croyances : elles sont en rapport avec la foi ou la philosophie et ne peuvent pas être vérifiées par des observations empiriques. (Le chapitre 4 vous en dit plus sur la recherche sociologique et les observations empiriques.) Pour étudier la religion avec l'œil du sociologue, vous devez vous concentrer sur des aspects observables à l'instant présent.

Il est bien entendu impossible d'entrer dans l'esprit (ou l'âme) de quelqu'un. Mais vous *pouvez* en revanche observer ce qu'il dit, écrit, lit et fait. Les premiers sociologues tels que Marx, Durkheim et Weber s'intéressaient à l'histoire et à l'anthropologie. Ils ont consacré beaucoup de temps à l'étude de l'évolution des croyances religieuses au fil des époques et au sein des différentes sociétés, en partant de l'étude de textes sacrés et surtout des commentaires faits de ces textes par les moines, prêtres et pasteurs notamment.

À l'instar de nombreux autres sociologues, anthropologues, historiens et spécialistes des religions, ils

ont découvert que les croyances et valeurs religieuses, aussi personnelles qu'elles puissent être, sont généralement partagées par les gens à des époques et en des lieux bien particuliers. En outre, elles évoluent avec le temps selon un schéma qui ne semble pas être dû au hasard. Alors, *pourquoi* changent-elles avec le temps? *Pourquoi* varient-elles d'une société à l'autre?

S'ils ne sont pas forcément d'accord sur les raisons pour lesquelles les croyances et valeurs religieuses changent avec le temps et varient d'une société à l'autre, les sociologues conviennent que ces changements sont généralement liés à des mutations sociales.

> - **Marx** estimait que les valeurs religieuses changeaient pour satisfaire les intérêts des puissants.
> - **Durkheim** pensait que les valeurs religieuses évoluaient naturellement à mesure que les sociétés grandissaient et gagnaient en complexité.
> - **Weber** était d'avis que les valeurs religieuses transmises par des responsables religieux charismatiques influaient sur les changements sociaux et en subissaient l'influence.

Penser que les croyances et valeurs religieuses sont liées à la société peut être déconcertant. Après tout, nombre de personnes de foi sont persuadées que la croyance religieuse est une sorte d'antidote au changement social, qui permet aux fidèles de suivre leur cap en dépit des vents culturels dominants.

Cette croyance n'est pas incompatible avec une vision sociologique de la foi. Après tout, les sociologues s'intéressent précisément aux valeurs religieuses parce qu'elles influent sur les comportements. Si les croyances religieuses étaient une question strictement personnelle ne conditionnant aucunement les actes de l'être humain,

elles n'entreraient pas dans le champ d'étude sociologique.

La croyance religieuse intéresse les sociologues, car les valeurs religieuses influent, ou tout du moins *peuvent* influer, sur les actes. Pour bon nombre d'individus, ces croyances les guident, comme le fait l'« aiguillage ferroviaire » de Weber, dans les situations qu'ils rencontrent.

Si l'on reprend l'exemple de l'éthique protestante de Weber, cela consisterait, pour les personnes ayant travaillé simplement de manière à s'en sortir, à décider d'en faire le plus possible afin d'économiser sur tout et d'amasser une petite fortune. Dans votre vie, la croyance religieuse selon laquelle il est mal de voler peut vous conduire à ne pas tirer parti d'une situation où vous pourriez vous emparer du bien d'autrui.

C'est pour cette raison (mais aussi par simple curiosité) que les sociologues s'intéressent aux causes et aux modalités de l'évolution des valeurs religieuses et qu'ils ont découvert qu'elles changeaient effectivement, en fonction des mutations sociales.

Vous estimez peut-être que les valeurs religieuses ne *devraient* pas changer, qu'il n'existe qu'une seule vérité (qu'elle se trouve dans la Bible, le Coran, la Torah ou ailleurs) pour tous les peuples et toutes les époques. Cela pourrait très bien être le cas, mais la sociologie étudie le monde en l'état et non comme il devrait être aux yeux d'untel ou d'untel. Et la réalité empirique indique que les croyances religieuses évoluent.

Les organisations religieuses

Bien que la religion soit pour un grand nombre de personnes une expérience exclusivement personnelle, la plupart (quelles que soient leurs croyances religieuses) se joignent aux autres pour pratiquer, se soutenir, voire œuvrer ensemble à l'atteinte de buts conformes à leur foi.

Cela signifie que l'étude sociologique de la religion est axée en grande partie sur les organisations religieuses. Si les membres des organisations religieuses sont unis par la foi et non par le désir de faire des bénéfices, de pratiquer un sport ou de sauver les baleines, ces organisations ont beaucoup de caractéristiques communes avec d'autres entités telles que les entreprises, les équipes ou les associations à but non lucratif. (En fait, dans la plupart des pays, elles *sont* considérées comme des associations à but non lucratif.) Elles ont leurs règles et règlements, se fixent des objectifs, montent des budgets, encaissent des recettes et élisent ou choisissent leurs responsables.

Comme mentionné précédemment dans ce chapitre, il y a plusieurs siècles (et dans de nombreuses sociétés actuelles), les organisations religieuses *gouvernaient*. Elles n'étaient pas uniquement responsables des services du culte, mais géraient le système économique, entraient en guerre et faisaient respecter les lois. Aujourd'hui, dans la plupart des sociétés, elles sont séparées de l'État, et leur mission première est d'entretenir les lieux de culte et d'organiser des services religieux quotidiens ou hebdomadaires.

Elles sont cependant nombreuses à se fixer des objectifs plus ambitieux. Les Églises et groupes religieux ont joué et continuent de jouer un rôle clé dans la société, à plus d'un

titre :

> - Martin Luther King était ministre du culte, et les Églises étaient très impliquées dans le mouvement américain des droits civiques.
> - Dans presque tous les pays, les groupes religieux sont ceux qui s'investissent le plus dans l'aide aux démunis, en fournissant des toits, de la nourriture et une assistance économique, par exemple le Secours catholique en France.
> - De nombreux groupes religieux ont des écoles qui, en dehors de l'enseignement religieux, apprennent à leurs élèves à lire, à écrire et à compter (c'est le cas de l'enseignement catholique privé sous contrat, qui scolarise plusieurs millions d'élèves en France, soit environ 20 % des enfants français).
> - Il est courant pour les groupes religieux de prendre parti en cas de problème d'ordre civique (de tout ordre, de la santé aux relations internationales) et de mobiliser l'opinion pour défendre cette cause (dans les années 2000, l'épiscopat est intervenu en Italie et en Espagne sur la question du mariage homosexuel ou sur le « droit à la vie »).

Ce rôle important joué par les groupes religieux est une autre raison pour laquelle les sociologues estiment que la religion fait partie intégrante de la société.

Dans la vie des croyants, les organisations religieuses peuvent jouer un rôle allant bien au-delà du culte à proprement parler. Il est courant pour les communautés religieuses d'organiser des repas et réunions, ainsi que de permettre à leurs fidèles de participer ensemble à des actions de service public ou à des activités de loisirs. Ces dernières décennies, les États-Unis ont vu fleurir des « mégaéglises » de banlieue, grosses structures abritant de grandes congrégations, dans lesquelles leurs membres

se rendent parfois chaque jour pour prier, étudier la Bible, se détendre autour d'un café, regarder un film ou faire de l'exercice. Cela peut satisfaire grandement les gens qui ne retrouvent pas leurs valeurs au sein de la culture grand public, car ils sont alors entourés de personnes qui partagent leurs croyances.

Bien qu'elles ressemblent à plus d'un titre aux autres entités, les organisations religieuses ont un lien unique avec leurs membres, parce que les croyants estiment qu'elles permettent d'établir une connexion entre l'instant présent et l'univers spirituel, ce royaume éternel plus important que tout pour bon nombre d'entre eux. Cela offre aux organisations religieuses un pouvoir spécial parfois terriblement constructif (comme les associations qui contribuent à maintenir l'union des communautés en temps de guerre ou de conflit) ou destructeur (comme dans le cas des cultes corrompus, qui spolient leurs membres, financièrement par exemple). Pour des milliards d'individus, les entités religieuses figurent parmi les organisations sociales les plus importantes.

Les policiers, les églises et le « miracle de Boston »

Dans les années 1990, la violence (plus particulièrement celle des jeunes) a baissé brusquement à Boston. On a enregistré 31 meurtres en 1999, contre 142 en 1990. À la fin des années 1990, pendant deux ans et demi, on n'a dénombré aucun homicide d'adolescent dans cette ville. Ce phénomène incroyable a été baptisé le « miracle de Boston ».

Pourquoi s'est-il produit? La police de Boston a mis en avant avec une certaine fierté un programme entamé au début des années 1990, qui a vu les policiers s'associer aux responsables religieux pour s'attaquer à la violence des jeunes. Les églises des quartiers déshérités organisaient des réunions au cours desquelles pasteurs et officiers de police formaient un front uni pour dire aux jeunes membres de gang que leur comportement était destructeur et devait cesser. De nombreux jeunes ont bien reçu le message, et ceux qui ne l'avaient pas compris ont été arrêtés et incarcérés, avec la coopération des gens qu'ils terrorisaient au sein des différentes communautés.

Le sociologue Christopher Winship a étudié pendant des décennies la criminalité et le maintien de l'ordre dans les quartiers de Boston. Il estime que le partenariat police-église a joué un rôle important dans la diminution de la violence, mais précise que les crimes ont également diminué dans de nombreuses villes américaines dans les années

1990, suggérant ainsi que Boston suivait simplement la tendance nationale. Pour lui, ce que ce partenariat a de plus impressionnant, c'est sa contribution à la baisse spectaculaire de la violence raciale dans une ville qui avait connu de terribles tensions ethniques dans les années 1970 et 1980. Winship estime que la collaboration au grand jour de pasteurs noirs avec la police a aidé toute la communauté noire à s'investir dans la lutte contre la criminalité au lieu de se contenter de pointer des gens du doigt en raison de leur couleur de peau.

Le succès du partenariat de Boston, qui se poursuit à ce jour, montre l'importance durable des organisations religieuses, surtout dans des communautés où l'on doute d'autres organisations civiques, issues de l'État (école, services sociaux, police, justice). Grâce au respect et à la confiance témoignés par leur communauté, les pasteurs noirs ont été en mesure d'aider la police à rendre les quartiers plus sûrs.

Foi et liberté dans le monde actuel

Dans un monde actuel où la plupart des sociétés maintiennent une séparation entre l'Église et l'État et où l'immigration et d'autres facteurs accroissent la diversité religieuse un peu partout, la religion est un domaine particulièrement complexe. Des milliards de personnes ont la foi chevillée au corps, mais quelles sont les répercussions de cette croyance sur leurs actions? Cette section décrit les tendances en termes de pratique religieuse et examine les circonstances dans lesquelles la foi se traduit en actes concrets.

Quand Dieu se consomme

Les sociologues distinguent la *foi* (ou « croyances », ou « valeurs ») de l'*action*. Dans le monde entier, un grand pourcentage d'individus assistent à des services religieux, mais une proportion encore plus grande expriment leur croyance en une puissance supérieure. Ce sont deux indices essentiels de la religiosité, mais qui mesurent deux choses différentes.

Cette distinction est particulièrement importante aujourd'hui, à une époque où les peuples peuvent souvent exprimer leurs croyances et pratiquer avec une assez grande liberté. Aux États-Unis, par exemple, une vaste majorité de personnes disent croire en une puissance supérieure, et près de la moitié précise assister régulièrement à des services religieux. On a enregistré une baisse ces dernières décennies assez significative (surtout en termes de pratique effective) en Europe, où le taux de croyants chute et où l'assiduité aux services religieux décline encore plus fortement. Par exemple, en France, en 2006, les deux tiers des personnes interrogées se déclaraient catholiques, mais seuls 5 % déclaraient se rendre à la messe tous les dimanches.

La religion devient à plus d'un titre un bien de consommation que vous « achetez » parce qu'il satisfait un besoin. Cela peut sembler relever de l'hérésie, voire de l'insulte, mais cette tendance décrit en fait le comportement affiché par les organisations religieuses et le regard que portent de nombreuses personnes sur la religion.

Dans les sociétés libres, les gens peuvent choisir de participer ou non aux activités religieuses, et, pour les pratiquants, de sélectionner l'organisation de leur choix.

La plupart des organisations accueillent volontiers les convertis et se rendent compte que de nombreux facteurs peuvent influencer le choix d'une orientation religieuse générale et d'une communauté donnée. Voici ce que les nouveaux convertis prennent en compte :

> - leur sentiment personnel sur l'univers surnaturel, optant souvent pour des organisations en phase avec leurs croyances les plus profondes ;
> - la tradition dans laquelle ils ont été élevés, privilégiant peut-être une organisation proposant des croyances, rituels et structures faisant écho à ceux dans lesquels les personnes ont été élevées ;
> - les valeurs sociales d'une confession ou d'une congrégation, préférant prier au milieu de personnes partageant leur engagement en faveur de principes sociaux;
> - les autres membres de la congrégation, par exemple en recherchant une congrégation fréquentée par de nombreuses jeunes familles ou des personnes âgées actives ;
> - la géographie, en préférant une paroisse située là où ils résident ;
> - les autres services proposés par une congrégation : scolarité pour les enfants, cours ou ateliers pour les adultes, sorties et autres activités.

Mais est-ce que les gens ont cette perception de la religion? Considèrent-ils la foi comme un article qui s'achète, à l'instar d'une boîte de céréales ou d'un manteau?

Dans un certain sens, non, bien entendu : la foi est un sujet profondément personnel et parfois sensible, et nombreux seraient les fidèles à s'irriter si vous compariez une église à une destination de vacances.

Cela dit, il est vrai que, dans les sociétés où les gens ont la

liberté de choisir leur foi et une façon de pratiquer, ils ne s'en privent pas. Une enquête Pew de 2009 a montré que 44 % des Américains adultes n'avaient pas la même religion que celle dans laquelle ils avaient été élevés, certains ayant changé de congrégation, tandis que d'autres n'étaient plus pratiquants ; 9 % avaient changé de religion avant de revenir à celle de leur enfance.

Bien entendu, les raisons pouvant expliquer une conversion sont multiples. Comme l'ont découvert les sociologues spécialistes des réseaux (chapitre 7) et ceux qui étudient les mouvements sociaux (chapitre 14), il est rare que les gens changent de comportement par hasard. Cela résulte souvent d'une amitié ou d'une histoire d'amour œcuménique, d'une nouvelle situation professionnelle ou d'un déménagement. Souvent, les actes suivent la croyance, mais l'inverse est également possible. Danièle Hervieu-Léger a montré ainsi que la figure du converti était l'une des figures majeures du paysage religieux contemporain, où le choix entre diverses religions était possible.

Les Chrétiens conservateurs : un monde à part

Ces dernières décennies, l'un des bouleversements du paysage religieux a été l'émergence des Chrétiens conservateurs. Particulièrement aux États-Unis, où ils sont connus sous le terme de «droite évangélique» et dirigés par des leaders très influents tels que James Dobson, ils ont joué un rôle important dans le débat national sur divers sujets allant de l'avortement aux impôts et au budget, en passant par la peine de mort.

Ce mouvement est sujet à controverse, non seulement en raison de ses opinions politiques radicales, mais également par sa volonté farouche de placer la religion au centre du débat politique et social. Ses membres affirment qu'ôter les symboles religieux des bâtiments publics et interdire aux juges et législateurs d'invoquer les croyances religieuses dans leurs délibérations aurait des conséquences désastreuses sur la vie publique américaine.

Ce mouvement s'est également distingué en créant tout un tas de produits destinés à ceux qui estiment que les articles grand public ne véhiculent pas leurs valeurs. De la musique au cinéma, en passant par la littérature et la télévision, il existe tout un univers alternatif de produits explicitement chrétiens à l'intention des fidèles. Certains de ces produits, tels que les romans *Left Behind*, se vendent aussi bien, voire

mieux, que les produits destinés au grand public. Il existe même des moteurs de recherche chrétiens, des sites de réseautage social chrétiens et un site de vidéos chrétiennes qui s'appelle « GodTube ».

Par certains côtés, ce mouvement est un exemple de sous-culture (voir le chapitre 5), à savoir une culture ouvertement opposée à la culture grand public. Ses membres se servent avec enthousiasme de la liberté que leur offre la société moderne de choisir leur foi, leurs modes de divertissement et leur univers social.

Croyances, actes… et tout ce qui se situe entre les deux

Encore une fois, pourquoi les sociologues se préoccupent-ils de la religion? En quoi peuvent bien les intéresser la foi et ce qu'il y a après la mort? C'est que la religion n'est pas qu'un concept existant dans votre esprit ou votre âme, elle est généralement un *acte*.

> - Vous pouvez entrer dans une organisation religieuse, ce qui peut avoir une importance essentielle dans votre communauté.
> - Votre foi peut influer sur vos choix électoraux et commerciaux (les choses que vous achetez).
> - La religion peut influer sur vos réseaux sociaux, ce qui conditionne ensuite tout ce que vous faites en dehors.

Voilà pourquoi la religion est importante aux yeux des sociologues, politologues et économistes lorsqu'ils étudient le monde social. Mais la foi a-t-elle une influence directe sur les comportements? D'un point de vue sociologique, au-delà du fait que vous croyez, l'objet de votre croyance a-t-il de l'importance?

Bien entendu! La question est de savoir *quand* et *comment*.

Toutes les principales théories sociologiques sur la religion soulignent que la foi influe sur les actes ; pas seulement sur la construction de lieux de culte, sur la création d'organisations et l'achat de livres, mais également dans les comportements adoptés, conformes aux croyances des personnes dans l'au-delà.

- **Marx** estimait que la religion était plutôt accessoire. Il affirmait cependant que, dans certaines circonstances, elle pouvait servir les intérêts des puissants en dissuadant les gens de remettre en cause le *statu quo*. Marx était particulièrement prudent face aux religions promettant des récompenses divines, car il estimait que les gens espérant monts et merveilles du paradis avaient moins d'exigences sur terre.
- **Durkheim** était persuadé que la religion était indispensable à la solidarité humaine. Il croyait que les cérémonies et préceptes religieux apprenaient aux gens à s'entendre en communauté et incitaient à poursuivre moins souvent des objectifs personnels contraires aux buts sociaux d'envergure. Dans les premières sociétés, on encourageait donc les fidèles à faire preuve d'intolérance vis-à-vis de la diversité (car la diversité peut se révéler dangereuse quand il faut exécuter quelques tâches bien précises). Aujourd'hui, on les encourage à aimer la diversité (car l'intolérance peut se révéler dangereuse lorsqu'un grand nombre de personnes ont besoin de s'entendre malgré la diversité des tâches à exécuter).
- **Weber** pensait que les valeurs religieuses pouvaient influer sur les actes d'une multitude de façons : les valeurs religieuses en rapport avec les principes du capitalisme ont favorisé l'émergence de ce système économique. Pour Weber, les valeurs religieuses ne déterminent pas complètement l'orientation prise par une société et n'évoluent pas forcément pour être conformes à une structure sociale. Il existe toujours une interaction entre les valeurs religieuses et les autres forces sociales.

Dans toutes ces théories, les croyances et valeurs religieuses influent directement sur les comportements au-delà des murs de l'église, de la synagogue ou de la mosquée. La plupart des sociologues actuels spécialistes

de la religion penchent plus pour le point de vue de Weber que pour ceux de Marx ou de Durkheim, car Weber prend davantage en compte les interactions complexes entre les institutions religieuses et les autres entités sociales. La religion est importante, mais le *degré* d' importance dépend de la structure de n'importe quelle société donnée et de la nature des croyances religieuses.

La religion peut avoir une importance vitale dans la vie des gens et conditionner systématiquement leurs actes. Mais, dans notre monde moderne, elle peut être complètement absente de la vie d'un individu. Une personne peut n'avoir aucune appartenance religieuse mais bien des croyances personnelles sur l'au-delà (ou l'absence d'au-delà) n'influant en rien sur son comportement. En outre, la place de la religion dans la structure sociale peut varier. Dans certaines sociétés, même de nos jours, les institutions religieuses se confondent avec l'État, et les pratiques religieuses sont étroitement surveillées et carrément imposées. Dans d'autres sociétés, les institutions religieuses sont complètement séparées de l'État et ont peu de poids politique.

Comparées à celles de la plupart des pays et époques, les croyances et pratiques religieuses d'aujourd'hui sont incroyablement diverses, et les gens côtoient des individus de religions fort différentes. Il est ainsi plus difficile de généraliser sur le rôle de la religion dans la société, mais cela ne la rend pas moins importante.

Le remix religieux

Avec le temps, la vie religieuse change à plus d'un titre, par le degré de religiosité des individus, par la répartition des croyances religieuses et par les croyances et pratiques associées à certaines fois. Ce changement s'exprime également, à l'instar de toutes les mutations sociales, désormais beaucoup plus rapides, dans l'interaction et l'influence entre les différentes traditions religieuses.

Anthropologues et historiens ont observé la progression, le changement, la fragmentation et la consolidation extraordinaires des traditions religieuses. Le christianisme, le judaïsme et l'islam sont aujourd'hui considérés comme trois religions différentes, mais ils présentent des racines communes. Chacune de ces religions comprend de nombreuses Églises : chez les chrétiens, on compte les catholiques, les orthodoxes, les luthériens, les méthodistes, les baptistes, les mennonites… Et la liste est loin d'être exhaustive, puisqu'on enregistre différentes fractions aussi chez les musulmans : sunnites, chiites, alaouites, etc.

En dehors de la fragmentation des traditions religieuses donnant naissance à de nouveaux courants, il existe de nouvelles religions créées par le mélange de traditions. Le vaudou haïtien présente des composantes du christianisme européen et des croyances et pratiques apportées en Haïti par des immigrés africains. L'Église catholique libérale allie théologie catholique classique et mysticisme et prophéties. Une branche du judaïsme réunit les traditions et pratiques de

cette religion et la philosophie laïque de l'humanisme. Une autre, les «juifs pour Jésus », associe les traditions culturelles et religieuses juives et les croyances chrétiennes.

Ce mélange se produit quand les gens cherchent ou créent des pratiques religieuses qui apaisent leur âme et montrent bien les caractéristiques de leur existence. Quand deux êtres de confessions différentes se marient, ils peuvent associer leurs croyances (allumer la menorah et faire un sapin de Noël). Les changements religieux n'interviennent pas suite à une réunion solennelle de responsables religieux, mais s'opèrent au quotidien dans chaque ville et pays.

Aujourd'hui, la religion rassemble toujours les gens. Chaque semaine, des milliards de personnes de par le monde se réunissent dans des salons, squares et maisons de culte privées pour partager leur foi et échanger au sein de leur communauté. Qu'elles n'aient jamais connu qu'une seule religion ou qu'elles se soient converties, qu'elles vivent dans un endroit où tout le monde a la même appartenance religieuse ou que leurs voisins croient tous en un autre Dieu, la religion leur offre soutien et réconfort. Elle les relie à un monde social plus vaste, mais également, en fonction de leurs croyances, à un univers spirituel.

Cependant, la religion inspire, alimente et justifie aussi parfois conflits et violences. Dans certains cas, cette violence est l'extension directe de la foi (certaines personnes croient fermement que Dieu leur ordonne de se comporter de manière hostile avec ceux qui ne partagent pas leurs croyances), mais, la plupart du temps, les distinctions religieuses ne servent guère à mettre en lumière et à exacerber les divisions. Quand des différences

d’ordre religieux coïncident avec des différences ethniques ou de classes, les conflits qui en résultent peuvent prendre un caractère particulièrement violent. Les activistes sociaux cherchant à tendre vers un monde juste ont toujours jugé tragique la division résultant des distinctions religieuses et raciales entre des individus qui, sans la religion, s’entendraient bien dans une situation économique ou politique donnée. Les drames confessionnels survenus au Nigeria dans les années 2010-2011 ou la guerre en Syrie en 2011-2012 en sont des exemples actuels flagrants.

Les traditions religieuses englobent des symboles et styles vestimentaires distinctifs, mais la religion ne saurait se résumer à un hidjab, à un turban ou à une kippa : il s’agit de toute une philosophie sur la nature fondamentale de la réalité qui nous entoure. Votre appartenance religieuse est un statut social, comme votre ethnicité, votre sexe ou votre classe sociale ; mais elle se distingue des autres attributs par l’ensemble des valeurs et croyances inspirées par un être supérieur plus puissant et fondamental que n’importe quel être humain ou que n’importe quelle institution sociale. Le fait que les croyances et pratiques religieuses soient presque toujours imbriquées dans les traditions ethniques et les liens familiaux les rend encore plus importantes.

Il est peut-être décevant que les différences religieuses soient à la base des conflits actuels les plus violents, mais ce n’est pas surprenant : la religion est et a toujours été un élément extrêmement important de la vie sociale des individus. Gérer la transition vers une société aux croyances religieuses de plus en plus variées, malgré tous les bienfaits associés, n’est pas facile.

Chapitre 12

Délinquance et déviance

Dans ce chapitre :

- Saisir la différence entre déviance et délinquance
- Comprendre pourquoi on commet des crimes et délits
- La structure des crimes et délits dans la rue et les tribunaux
- Devenir déviant
- Combattre la délinquance

Crimes et délits ont toujours été un sujet d'intérêt pour les sociologues. D'un point de vue pratique, ça se comprend : il n'existe pas de plus haute priorité pour la société que de combattre la délinquance, et le sociologue peut apporter sa pierre à l'édifice par sa contribution à l'analyse des phénomènes. C'est pour cette raison que les sociologues reçoivent souvent des financements pour collaborer avec d'autres experts et les autorités policières afin de rechercher les causes des crimes et délits et de choisir des orientations pour en diminuer le nombre ou les empêcher.

Mais, d'un autre côté, les crimes et délits sont un phénomène intéressant à étudier pour les sociologues car ils délimitent ce qui est socialement acceptable. Les sociétés peuvent être incroyablement diverses et accepter un large éventail de comportements, mais ceux qui sont

définis comme des crimes ou délits constituent la limite à ne pas dépasser. Cette limite occupe une place différente selon la société, et celle-ci a ses stratégies pour empêcher les gens de la franchir, mais aussi pour sanctionner ceux qui la franchissent. Comprendre comment et pourquoi ces limites sont tracées vous en dit beaucoup sur le fonctionnement d'une société d'une manière générale.

Ce chapitre donne d'abord la définition de la délinquance et recense les façons de la combattre, en expliquant la différence entre la « déviance » et la « délinquance », puis en passant en revue les raisons pour lesquelles on peut commettre un délit ou un crime. On explique ensuite comment les crimes et délits sont définis, à la fois dans la rue et dans les tribunaux, et comment la société les combat aujourd'hui.

Tout crime ou délit est une déviance, mais une déviance n'est pas forcément un crime ou délit

Chaque groupe social a ses normes, dont certaines sont *informelles* et ne sont donc pas des règles officielles consignées par écrit. Officiellement, vous ne risquez rien si vous vous en écartez. Mais, si vous le faites, les autres s'en apercevront probablement et vous puniront peut-être d'une façon ou d'une autre pour ne pas en avoir tenu compte. Voici des exemples de normes informelles :

> - les bonnes manières, comme dire « s'il vous plaît » et « merci », tenir la porte pour la personne qui vous suit, fermer la bouche quand vous mangez;
> - garder un secret entre amis ;
> - avoir une tenue vestimentaire correcte quand vous êtes en compagnie d'autres personnes;
> - se marier entre 20 et 30 ans et avoir des enfants aux alentour de la trentaine;
> - se lever de votre strapontin dans le métro quand la rame est bondée.

Lorsque vous enfreignez une norme sociale, les sociologues appellent cela une *déviance*. Si vous ne vous comportez pas comme prévu, vous agissez d'une manière déviante. Cela semble excessif, mais c'est comme ça, vous êtes déviant. Personne ne se comporte à la perfection; vous en éprouvez parfois de la culpabilité (comme lorsque vous êtes grossier avec un ami), mais vous pouvez aussi en être fier (comme lorsque vous enfreignez une norme sociale en ayant un ami gay). La déviance fait simplement partie de la vie sociale.

La déviance peut présenter des avantages : vous pouvez

impressionner un autre déviant (par exemple, une personne qui trouve également une certaine tenue sympa), gagner du temps ou de l'argent (par exemple, en allant à la toute fin de la file d'accélération pour entrer sur une autoroute encombrée, ce qui vous fait gagner du temps, mais ralentit les autres) et inspirer un changement social (par exemple, une fille qui s'inscrit dans un club de football peut faciliter la tâche d'autres filles intéressées par ce sport).

Mais cela peut avoir un prix : vous attirerez l'attention sur vous, et les autres risquent de vous éviter, de se moquer de vous, voire de vous attaquer en raison de votre différence. Le jeu en vaut-il la chandelle? Cela dépend des avantages que vous souhaitez en tirer et de ce que vous pensez de la norme en question. Chacun calcule au quotidien les conséquences sociales de ses actes.

Certaines normes sont contraignantes. Il s'agit des normes *formelles*, publiquement proclamées (généralement par écrit), qui peuvent avoir une conséquence fixée officiellement. Voici des exemples de normes formelles :

- une règle familiale vous imposant des tâches ménagères avant de sortir jouer;
- une règle scolaire imposant le port d'un uniforme ;
- une règle au sein de votre entreprise vous obligeant à consulter votre supérieur hiérarchique avant de poser vos congés ;
- une loi imposant une vitesse limite sur les routes.

Lorsque les normes formelles sont créées par l'État et s'accompagnent d'une menace en cas de non-respect, on les appelle des *lois*. Enfreindre une loi est un comportement déviant qui s'appelle un délit, voire un crime.

Dans la mesure où un délit ou un crime est un type

particulier de déviance sociale, tout ce qui est valable pour la déviance l'est également pour le délit ou le crime. Les délits et crimes offrent certes des avantages (argent, pouvoir, frissons) mais ont bien évidemment un prix (amendes, emprisonnement, voire peine de mort). Ce qu'il est important de saisir, c'est que les délits et les crimes ne sont qu'un sous-ensemble de la déviance. Ce qui est « déviant » pour un groupe social ne l'est pas forcément pour un autre, et, dans cette catégorie générale qu'est la déviance, ce sont les institutions publiques qui déterminent ce qui doit être considéré comme hors la loi. Ces décisions permettent de distinguer la déviance du délit ou crime et les déviants des délinquants ou criminels.

Les délinquants et criminels dans la société

Qui sont donc ces délinquants et criminels? Pourquoi commet-on des délits ou des crimes? Dans son ouvrage intitulé *Sociological Insight*, Randall Collins se penche sur différentes raisons pour lesquelles une personne peut estimer que les délinquants et criminels se placent du mauvais côté de la loi. Cette section traite des deux principales théories de Collins (« Ils sont mauvais » et « Ils ne peuvent pas résister») avant d'expliquer pourquoi les sociologues estiment qu'il est normal pour une société de connaître une certaine quantité de délits et crimes.

Certains criminels ou délinquants sont tout simplement mauvais (mais…)

Lorsque vous voyez le terme « criminel », il vous vient des images d'individus brutaux : assassins de sang-froid, voyous et satyres qui planquent devant les écoles. Lorsque ces crimes sont révélés, leurs auteurs n'ont rien d'engageant : c'est plutôt le diable personnifié. Leur photo d'identité apparaît à la télévision juste à côté des visages souriants de leurs innocentes victimes, et la présentatrice relate d'un air grave leurs crimes horribles. Ces individus sont-ils des monstres? Ne sombrent-ils pas dans le crime parce que quelque chose ne va pas chez eux?

Il ne fait aucun doute que, très souvent, les criminels ont un sérieux problème, comme de graves troubles psychologiques ou simplement un manque cruel de considération pour autrui. Il est alors difficile de justifier leur comportement autrement.

Mais cela n'explique pas tous les crimes. Il est évident que les gens adoptent librement des comportements et doivent donc être tenus pour responsables de leurs actes, mais il est trop facile de dire que les criminels sont de mauvais individus, point à la ligne!

En premier lieu, il existe un large éventail de crimes et délits : du meurtre au viol en passant par l'agression pour ce qui concerne les crimes et, en matière de délits, du vol à la diffamation en passant par le trouble à l'ordre public. On compte également les « délits sans victime », qui ne font éventuellement du mal qu'à leur auteur : toxicomanie, non-respect du port de la ceinture en voiture. Un meurtrier est peut-être un « mauvais individu », mais en est-il de

même d'une personne qui pousse le volume de sa chaîne hi-fi trop haut? Est-ce que quelqu'un qui fume un joint dans un pays où c'est illégal est un « mauvais individu»? Il faut différencier les crimes des délits, chaque cas ayant ses conséquences et motivations, et il est clairement simpliste d'affirmer qu'un seul facteur psychologique ou moral caractérise toutes les personnes qualifiées de « délinquants » ou de « criminels ».

En outre, les circonstances dans lesquelles crimes et délits sont commis varient. Certaines personnes tuent en position de légitime défense, tandis que d'autres assassinent froidement. Certaines personnes volent pour nourrir leur famille, tandis que d'autres le font car elles adorent les vêtements de luxe. Dans les endroits où des policiers sont corrompus, est-ce que l'on peut en vouloir à une personne de faire partie d'un gang? Les révolutionnaires politiques et sociaux tels que George Washington et Nelson Mandela étaient techniquement des délinquants aux yeux de la loi, mais cela en faisait-il de « mauvaises personnes»?

Si nombre de criminels et délinquants peuvent être considérés comme malades ou immoraux, les sociologues n'estiment pas qu'un jugement moral tranché soit le meilleur moyen de comprendre pourquoi et quand les gens enfreignent la loi. Le monde dans lequel nous vivons n'est pas si simple, et la loi n'est pas parfaite.

Certains criminels et délinquants répondent à des pulsions (mais…)

S'il n'est pas approprié d'essayer de cerner les crimes et délits d'un point de vue moral (les criminels et délinquants sont mauvais, les citoyens qui respectent la loi sont bons), il est peut-être plus logique de se pencher sur la question en termes rationnels. Il est peut-être préférable de considérer que les criminels et délinquants sont « forcés » de mal agir. Mis à part les individus qui choisissent de commettre des crimes et délits en raison d'un trouble psychologique ou d'une perte totale de respect envers autrui, le reste des criminels et délinquants agit peut-être à contrecœur. Ils ne *veulent* pas devenir criminels ou délinquants mais y sont *forcés* pour une raison ou pour une autre.

Cela vaut à coup sûr pour un grand nombre de criminels et délinquants. Cela aurait été bien plus simple pour George Washington si la Grande-Bretagne avait reconnu la souveraineté de l'Amérique, et s'il n'avait pas été besoin de faire la révolution américaine. Et il ne fait pas l'ombre d'un doute que Nelson Mandela se serait réjoui si le gouvernement sud-africain avait déclaré l'apartheid illégal plutôt que de le forcer à conspirer avec les autres abolitionnistes afin de créer le parti politique ANC. Les gamins qui entrent dans des gangs pour nourrir leur famille quand ils ne trouvent pas de travail pour gagner légalement leur vie deviennent sans conteste des délinquants à contrecœur.

On peut considérer les comportements répréhensibles comme un choix rationnel (voir le chapitre 6), c'est-à-dire que leurs auteurs pèsent le pour et le contre de chacun de leurs actes ; puis, s'ils choisissent de commettre un délit ou un crime, c'est parce qu'ils ont décidé que les

avantages étaient supérieurs aux risques ou compensaient largement les conséquences probables de leurs actes. La théorie du choix rationnel est populaire chez les économistes, et on a en fait recensé de nombreuses études économiques des crimes et délits qui ont démontré que les actes et transactions criminels ou délictueux, du trafic de drogue à la prostitution, représentent une part importante de l'économie mondiale.

Même les personnes qui ont des emplois légaux ne franchissent pas si rarement que ça la ligne jaune. Des millions d'immigrés travaillent sans papiers dans des pays aux quatre coins du monde, situation qui fait d'eux des délinquants, mais qu'ils recherchent parce que le marché de l'emploi et les salaires dans leur pays d'origine sont très limités et parce qu'une demande existe de la part d'employeurs qui tirent parti d'une main-d'œuvre bon marché. Une personne qui respecte généralement la loi peut malgré tout choisir d'en enfreindre certaines pour échapper à une situation désastreuse.

Cette explication, certes utile, n'en demeure pas moins incomplète : la plupart du temps, le crime ou délit est empreint d'une certaine logique pour son auteur, même s'il est difficile de comprendre pourquoi des gens se sentent « forcés » d'enfreindre la loi dans des circonstances très différentes. Certaines personnes préfèreraient mourir de faim plutôt que de voler, tandis que d'autres sont incroyablement riches et continuent de détourner des fonds au sein de leur entreprise. D'autres personnes commettent des délits ou des crimes sans l'intention d'y gagner quelque chose : c'est le cas du vandalisme ou de la violence gratuite. Dire que certains délinquants sont « forcés » de leur point de vue d'enfreindre la loi est exact dans de nombreux cas, mais cela n'explique pas ni n'excuse une foule de crimes et délits.

Certains crimes et délits sont tout simplement normaux

Certains criminels et délinquants se révèlent simplement mauvais… C'est incontestable. De nombreux criminels et délinquants se sentent forcés d'enfreindre la loi… Oui, absolument. Mais aucune de ces deux explications n'est pleinement satisfaisante pour les divers crimes et délits commis dans toutes les sociétés depuis le début de l'histoire de l'humanité.

Comme l'explique le chapitre 3, Émile Durkheim croyait en la survie des sociétés les plus aptes. Comme chez les plantes et les animaux, disait-il, ce n'est pas un hasard si l'on retrouve une même caractéristique dans de nombreuses sociétés et dans un large éventail de situations : cette particularité doit aider au fonctionnement de la société ou être tout au moins un produit dérivé d'une autre fonction.

Les crimes et délits existent dans toutes les sociétés. Pour Durkheim, il est donc logique de les considérer comme normaux. C'est un état de fait, que cela vous plaise ou non. En outre, les crimes et délits peuvent être *utiles* à la société. Cette section explique pourquoi les crimes et délits sont pratiquement inévitables, voire utiles.

Les crimes et délits sont inévitables

« Normal » ne veut pas forcément dire « bien » ou « agréable ». Il est normal de se cogner les orteils de temps en temps. Il est normal qu'il se produise des ouragans, tornades et tsunamis. Et il est normal que certaines personnes franchissent les limites fixées par la société. Il existe des lois même dans une communauté de saints vivant dans un monastère, disait Durkheim. Et,

même dans cette communauté, il arrive que quelqu'un enfreigne une loi. Cela peut se traduire par une infraction très mineure (comme être en retard pour la prière ou laisser quelques mauvaises herbes dans le jardin), mais qui n'en constitue pas moins un délit dans la société en question.

Après tout, les lois sont destinées à empêcher les gens de faire des choses qui pourraient les tenter. Cela poserait un grave problème si chaque citoyen d'un pays décidait de prendre un jour de congé le 29 mai. Mais il n'existe aucune loi forçant les gens à ne pas prendre tous en même temps leur 29 mai, car il est très improbable que cela se produise. La probabilité est en revanche plus grande que quelqu'un ne déclare pas tous ses revenus. C'est la raison pour laquelle il existe des lois pour empêcher la fraude fiscale.

En même temps, les lois sont conçues pour englober des situations où il est nécessaire de les faire respecter. Ce serait agréable si tous les citoyens d'un pays disaient « s'il vous plaît » et « merci » à table, mais les policiers ont des choses plus importantes à faire que de surveiller le respect des bonnes manières. Voilà pourquoi il n'y a pas de lois contre l'impolitesse.

Dans la mesure où les lois concernent des situations susceptibles d'être contournées par l'être humain, il est plus ou moins certain qu'une infraction aura lieu à un moment ou à un autre. Une société a donc toutes les « chances » d'avoir des délinquants. Ce ne seront pas forcément des meurtriers ou des escrocs (par exemple, dans la communauté de saints évoquée par Durkheim), mais il est difficile d'imaginer une société sans aucun crime ni délit d'aucune sorte.

Les crimes et délits sont utiles

Dire qu'un crime ou délit est normal peut sembler sous-entendre qu'il n'est pas utile de faire respecter la loi. S'il

est impossible de se débarrasser des crimes et délits, s'ils sont inévitables, pourquoi s'embêter à recruter des policiers?

Eh bien, tout d'abord, faire respecter la loi rend les infractions *moins probables*. La police ne peut pas faire disparaître totalement la fraude, mais la combattre dissuade au moins quelques arnaqueurs potentiels de passer à l'acte. Si les membres d'une société souhaitent qu'un comportement donné soit moins fréquent, il est judicieux que des policiers s'occupent de traquer les individus susceptibles de l'adopter, même s'ils ne parviendront pas à arrêter tous les délinquants et criminels.

Lutter contre les crimes et délits est profitable au reste de la société. En dehors du fait que les mesures destinées à faire respecter les lois forcent les délinquants ou criminels à y réfléchir à deux fois avant de commettre leur forfait, l'application des lois peut rassembler les individus : faire corps dans la réprobation, c'est manifester une certaine union. Qu'il s'agisse d'un délit mineur dans un quartier ou d'un crime à sensation qui fait la une des journaux, les crimes et délits sont un sujet de conversation. Concrètement, surveiller et soutenir les lois fait partie de la culture grand public (voir le chapitre 5) et peut créer un dénominateur commun susceptible d'unir des personnes mêmes très différentes.

C'est ce qu'avait montré Durkheim. Pour lui, la société traditionnelle, dotée d'une solidarité mécanique, se caractérise par un droit répressif. Par là, il entend que la société trouve sa cohésion dans la recherche d'un bouc émissaire – ici le coupable d'un crime, qui est violemment réprimé. Au contraire, dans les sociétés plus évoluées, Durkheim relève que cette logique du bouc émissaire s'estompe : la société s'intéresse davantage aux victimes et essaie de réparer les dommages subis par cette dernière. Cette société moderne, avec solidarité organique,

se caractérise par un droit restitutif (restituer aux victimes leurs dignités et leurs droits). La place du droit pénal y est plus faible, le droit commercial des affaires y est très développé.

Dans la Rome antique, la foule remplissait le Colisée pour voir les criminels jetés aux lions. Au Moyen Âge, les pendaisons publiques ou les écartèlements par des chevaux étaient un divertissement très prisé, tout comme la guillotine en France aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Les sociétés modernes font preuve d'un peu plus de délicatesse, mais les procès à sensation attirent toujours l'attention de tout un pays, partout dans le monde.

La construction sociale des crimes et délits

Bien que certains crimes (par exemple, les enlèvements) soient partout hors la loi et que d'autres délits (par exemple, siphonner un réservoir) ne soient réprimés que dans quelques pays, tout crime ou délit a une construction sociale en ce sens que c'est chaque société qui décide ce qui peut être qualifié de « crime » ou de « délit ». Cette section explique comment les crimes et délits se construisent dans les tribunaux et dans la rue.

Dans les tribunaux

En 1692, à Salem, dans le Massachusetts, aux États-Unis, plus d'une vingtaine de personnes ont été exécutées ou sont mortes en prison, suite au « procès des sorcières ». Des hommes et des femmes ont été condamnés pour sorcellerie sur la base d'aveux extorqués sous la torture (on empilait de grosses pierres sur la poitrine de l'accusé) et de témoignages très douteux de voisins (parfois animés d'une certaine rancune à l'égard des accusés) qui disaient avoir été maudits par l'accusé.

C'est l'un des épisodes les plus atroces de l'histoire de l'Amérique, très largement étudié et débattu. La ville de Salem demeure un endroit très visité, surtout au moment d'Halloween, par les touristes curieux de voir où s'est déroulé le procès.

De nombreux récits décrivent le procès des sorcières comme une sorte d'engouement inexplicable qui s'est emparé d'une ville plutôt paisible en temps normal, mais le sociologue Kai Erikson a écrit un ouvrage expliquant pourquoi ce procès, bien que tragique, se comprenait dans le contexte social du moment. Les puritains de la Nouvelle-Angleterre du XVII^{e} siècle avaient peur de Dieu et étaient persuadés que le diable œuvrait sur la Terre de toutes sortes de manières et que les tribunaux étaient l'endroit idéal pour exposer ses méfaits et le punir. En outre, le système judiciaire offrait aux juges une incroyable liberté d'interprétation et d'application de la loi.

En revanche, dans le système judiciaire américain actuel, non seulement il est illégitime d'engager des poursuites pour des crimes surnaturels, mais il faut également des preuves solides pour condamner quelqu'un pour un crime (surtout quand la peine capitale est envisageable), et la

participation des jurés rend plus difficile pour un juge de se livrer à une croisade. Aujourd'hui, un événement tel que le procès des sorcières de Salem est pratiquement impensable. Même si ce procès était exceptionnel à cette époque-là aussi, le système judiciaire était conçu de telle manière qu'un événement de ce genre aurait très bien pu se produire dans un grand nombre de communautés.

L'étude d'Erikson illustre bien, même si c'est de manière extrême, la construction des crimes et délits dans les tribunaux et au regard de la loi. Une activité (la sorcellerie) à laquelle la plupart des Américains modernes ne croient même pas était vraiment redoutée du temps de l'Amérique coloniale, et on considérait qu'il incombait aux tribunaux de l'éradiquer. Dans chaque société, des organisations (par exemple, le Parlement et les tribunaux) conçoivent et appliquent les lois et ont la difficile tâche de fixer la limite entre les comportements répréhensibles et ceux qui sont acceptés.

La qualification de « délit » varie d'une année sur l'autre, voire d'un jour à l'autre, car les sociétés changent d'avis et modifient donc leurs lois. Voici quelques exemples de débats qui font aujourd'hui rage dans les sociétés :

> - Le mariage homosexuel doit-il être légal ou illégal?
> - Doit-il être légal ou illégal de conduire une voiture ou de diriger une entreprise qui pollue?
> - Doit-il être légal ou illégal de télécharger sur Internet un contenu protégé par un droit d'auteur? Si c'est jugé légal, quel volume de ce contenu devriez-vous avoir le droit d'utiliser?

Ce sont les lois de chaque pays qui déterminent les réponses à ces questions. Si le législateur décide que telle activité est illégale, elle devient un délit (ou un crime), et les personnes qui s'y adonnent encourent des sanctions. S'il la déclare légale, ceux qui la pratiquent ne peuvent

plus être sanctionnés, comme dans le cas de la sorcellerie ou de l'avortement, mais ils peuvent continuer à être embêtés ponctuellement dans certains contextes par des personnes offusquées par ces pratiques.

Ce qui complique encore un peu plus les choses, c'est qu'une loi n'est jamais vierge de toute ambiguïté. C'est aux tribunaux de décider si la loi s'applique dans telle ou telle situation. Au cours d'un procès, il s'agit souvent de savoir si une loi a bien été violée (le suspect a-t-il bien volé la voiture?), mais il faut parfois décider comment faire appliquer des lois très ambiguës en fonction des normes sociales existantes.

Dans la rue

Les policiers sont en première ligne dans la lutte contre la délinquance, et ils fournissent quotidiennement des efforts héroïques, face à de graves dangers, pour assurer la sécurité des citoyens. Mais quelles stratégies décident-ils d'appliquer pour garantir la sécurité? Quelles lois faire appliquer, quand et comment? Ce n'est pas toujours évident.

Ce que les policiers doivent faire coule parfois de source, quand ils tombent sur un voleur en pleine action, assistent au viol manifeste des droits de quelqu'un ou sont appelés sur une affaire urgente qui exige une intervention immédiate. Mais, souvent, les policiers ont toute liberté pour choisir quand, où et comment faire respecter la loi.

Même dans des sociétés où les forces de police sont en nombre suffisant, il est impossible de faire respecter *chaque* loi. Par exemple :

> - Sur l'autoroute, les automobilistes dépassent régulièrement un tout petit peu la vitesse limite, espérant ne pas se faire verbaliser si le dépassement est « raisonnable », par exemple s'ils roulent à 135 km/h au lieu de 130 km/h.
> - La plupart des piétons indisciplinés qui traversent n'importe où seraient surpris de se faire arrêter par un policier.
> - De nombreuses personnes violent chaque jour les lois sur les droits d'auteur en téléchargeant illégalement de la musique puis en gravant des CD.
> - Les fumeurs de marijuana ne se cachent pas dans certains pays où la consommation de cannabis est officiellement illégale.
> - Peu d'individus atteignent la majorité sans avoir

> goûté à l'alcool. En France, dans les écoles de commerce et d'ingénieurs, et aux États-Unis, sur les campus universitaires, boire est une activité sociale majeure bien que ce soit officiellement interdit pour un grand nombre d'étudiants n'ayant pas l'âge légal pour le faire.

Certaines lois interdisant ces activités sont votées bien qu'on sache très bien qu'il sera difficile de les appliquer. On les fait respecter au cas par cas, au bon vouloir des autorités et magistrats.

En revanche, d'autres lois, comme les lois destinées à lutter contre le meurtre, le viol, l'agression caractérisée et le vol à grande échelle, sont conçues pour être appliquées partout. Lorsque des individus les enfreignent, l'enquête est scrupuleusement menée.

La construction sociale des crimes et délits renferme donc un autre niveau : le premier niveau concerne le corps législatif et les salles d'audience, et le second correspond à la rue. Si on sait qu'on ne va pas se faire arrêter pour un délit donné, ce n'est plus un délit *de facto*.

Sur les plans légal et théorique, *de jure* signifie « officiellement », et son contraire, *de facto*, signifie « en réalité ». Dans de nombreuses villes, circuler à vélo sur les trottoirs est *de jure* un délit (dans la mesure où il existe une loi interdisant cette pratique), mais c'est *de facto* toléré (dans la mesure où vous avez peu de chances d'être verbalisé).

Cette souplesse est clairement indispensable pour les policiers, mais c'est la porte ouverte aux injustices. Par exemple, nombre de femmes sont persuadées qu'elles risquent moins d'être verbalisées par des fonctionnaires de police masculins si elles se mettent à pleurer; même si cela ne se vérifie pas toujours, ce n'est pas faux!

Détail plus troublant, certains policiers font de la discrimination raciale en choisissant quels délits privilégier. Dans de nombreux quartiers, certaines minorités raciales sont plus facilement soupçonnées que les citoyens blancs. C'est ce qui a été montré par une équipe de sociologues enquêtant à la gare du Nord : si vous avez la peau noire et que vous êtes habillé d'une certaine façon, vous êtes soupçonné d'être un dealer et vous êtes interrogé par la police. Une autre personne noire mais vêtue d'un costume ne sera guère inquiétée; un citoyen à la peau blanche sera moins souvent appréhendé dans des circonstances similaires. Malgré des efforts menés conjointement par les responsables politiques et les forces de l'ordre, la discrimination en matière d'application de la loi n'est pas près de disparaître, au même titre que le racisme. Les gens vêtus d'une certaine façon ou ayant telle couleur de peau qui se trouvent au mauvais endroit et au mauvais moment risquent fort d'être injustement maltraités ou soupçonnés.

C'est pourquoi les crimes et délits se définissent en fait dans les tribunaux *et* dans la rue.

Devenir déviant

À l'instar de tous les sociologues, ceux qui étudient la délinquance et la déviance ont fini par apprécier le dicton de William Isaac Thomas selon lequel « une situation considérée comme réelle est réelle par ses conséquences ». Dans ce cas, cela signifie que quelqu'un qui est qualifié de « déviant » est très susceptible de devenir *plus* déviant encore. Si les autres individus l'étiquettent comme délinquant, ils vont se méfier de lui, lui refuser des services, leur amitié ou une embauche, poussant certainement cet individu au chômage ou à embrasser une carrière délinquante.

Dans les années 1970, le sociologue Robert W. Balch a demandé à ses étudiants d'imaginer un garçon surpris dans les couloirs pendant les heures de cours, violant donc le règlement intérieur de l'école, mais pour une infraction mineure sur laquelle on peut facilement fermer les yeux. Balch leur a demandé de deviner comment un professeur traiterait le même garçon s'il était considéré comme un « perturbateur », comme un « bon étudiant silencieux » ou comme un « baba cool ».

Sans surprise, les étudiants ont indiqué à une très large majorité que le professeur serait particulièrement dur avec un « perturbateur » et un « baba cool » et indulgent avec un « bon étudiant silencieux ». Ils sont en fait partis du principe que le professeur serait plus dur avec un étudiant réputé pour perturber les cours qui n'aurait enfreint aucune loi qu'avec un camarade ayant déjà eu maille à partir avec la police en dehors de l'école mais qui se tiendrait à carreau en classe. Concrètement, ils ont dit à Balch que la qualification de la situation (si le garçon était ou non un perturbateur) était plus importante que la vérité (s'il avait ou non commis un délit grave).

L'étude de Balch fait réfléchir, en ce sens qu'il est facile d'imaginer un garçon catalogué comme « perturbateur » en raison de son comportement, mais qu'il est également facile d'associer quelqu'un aux « ennuis » en raison de sa couleur de peau (par exemple, être noir dans une école à majorité blanche), de sa situation économique (par exemple, être un étudiant d'un milieu ouvrier dans une école huppée) ou de son genre (être un garçon et non une fille). Dans n'importe laquelle de ces situations, vous aurez peut-être l'impression de ne jamais pouvoir sortir gagnant.

Être catalogué comme déviant peut en fait être source de déviance de deux manières :

> - Vous pouvez être arrêté et sanctionné pour un comportement qui ne vaudrait aucune réprimande à une personne qui ne serait pas cataloguée comme « déviante » (par exemple, traîner dans les couloirs pendant les heures de cours ou circuler en voiture de nuit avec un phare cassé). Votre « casier » s'en trouve alourdi et vous *rend* plus déviant que les personnes affichant le même comportement sans être inquiétées.
> - Cela peut vous inciter à devenir déviant, car les circonstances sont différentes de celles dans lesquelles se trouve un individu qui ne porte pas votre « étiquette ». Si vous pensez avoir des ennuis de toute manière, pourquoi vous embêter à respecter les règles?

L'ironie de l'histoire, c'est que réprimander une personne considérée comme déviante a souvent pour but de piquer son amour-propre pour qu'elle modifie le comportement qui a poussé un groupe social ou une autorité à la cataloguer. Dans les circonstances mentionnées plus haut, cette qualification de « déviant » est injuste, car elle ne correspond pas forcément à un comportement donné,

effectivement déviant.

Un écolier peut avoir déjà causé des ennuis, et un individu dans la rue a peut-être déjà commis un crime. Dans ce cas, les qualifier de « déviants », d'« ex-taulards » ou de « récidivistes » est tout à fait juste, car cela correspond à un comportement avéré. C'est pourquoi il n'est pas illogique ou déraisonnable pour les professeurs, la police et d'autres autorités de prêter attention à l'étiquette collant à la peau de l'individu en question : si une personne a déjà semé le trouble, il est logique de penser qu'elle pourrait être tentée de recommencer.

Néanmoins, le fait que l'étiquette « déviant » puisse avoir de graves conséquences signifie que quiconque souhaitant l'équité devrait se garder d'en coller et de tirer des conclusions hâtives sur le comportement d'une personne cataloguée. Comme l'explique la section suivante, cette mesure de réserve est utile dans la lutte contre le crime.

Lutter contre le crime

Ce n'est pas parce que la notion de crime est construite socialement qu'elle ne pose pas problème : la notion de propreté a également une construction sociale, mais cela ne vous dispense pas de prendre des douches ou de balayer régulièrement votre maison! Les sociologues ont passé du temps à étudier le crime pour, notamment, contribuer à comprendre les raisons pour lesquelles des crimes sont commis et pour offrir aux autorités policières des outils afin de les combattre. Cette section explique en quoi la sociologie peut servir à prévenir les crimes, ainsi qu'à comprendre quoi faire lors de passages à l'acte.

Ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas

En 1997, un adolescent du nom de Michael Carneal a ouvert le feu dans son école de Paducah, dans le Kentucky, tuant trois camarades et en blessant cinq autres. Dans sa communauté, on a dit que rien ne laissait présager un tel drame, mais qu'en est-il exactement? On avait connaissance de tous les éléments suivants sur lui avant que ne se produise le carnage :

> - Il négligeait ses études, et ses notes avaient récemment baissé fortement ; il avait volé des choses dans son école et l'avait vandalisée.
> - Il était régulièrement l'objet d'humiliations en public, avait peu d'aptitudes sociales, et c'était un farceur qui avait jeté une boule puante dans son école.
> - Il avait été pris en train de regarder des contenus pornographiques sur un ordinateur de l'école et en avait même vendu à d'autres étudiants.
> - Il avait des peurs anormales et avait fait des rédactions inquiétantes.
> - Il s'était rendu coupable de violences envers des animaux, possédait des armes en plastique qu'on lui avait confisquées, et il avait apporté deux vrais fusils à l'école. Il avait volé de l'argent et des fusils qu'il avait cachés chez un ami. Il menaçait ses camarades et en avait frappé au moins un. Il disait rêver de prendre par la force le centre commercial et l'école. Il avait brûlé un vélo, avait un exemplaire de l'*Anarchist Cookbook*, avait tué une vache avec un fusil et parlait de résoudre ses problèmes par une violence extrême.

N’importe qui dans la communauté aurait fait n’importe quoi pour empêcher cette fusillade. Et pourtant, personne n’a été en mesure d’assembler les pièces du puzzle puis d’éviter ce crime. Pourquoi? Au début des années 2000, le Congrès américain a demandé à la sociologue Katherine Newman de chercher pourquoi il se produisait des fusillades dans les établissements scolaires et comment les empêcher.

Des psychologues se penchaient déjà sur ce phénomène, mais le Congrès s’est rapproché d’une sociologue car il a compris que, pour prévenir les crimes, il fallait cerner l’« esprit criminel ». Il est indéniable qu’il est essentiel de comprendre l’état psychologique des individus perpétrant des crimes (surtout des crimes violents), mais la police n’est pas dans la tête de tous les criminels en puissance et ne peut résoudre les problèmes de tout un chacun. Ce que les institutions publiques, les écoles, les entreprises et même les familles peuvent faire, c’est bâtir des structures sociales censées aider à détecter et à empêcher les crimes, ainsi qu’à appréhender des suspects une fois les crimes commis.

Une approche sociologique de la lutte contre le crime ne s’attache pas aux criminels, mais aux circonstances dans lesquelles sont commis les crimes. Deux importantes approches sociologiques du crime sont à rappeler : la conclusion de Robert J. Sampson et Stephen Raudenbush selon laquelle réparer des vitres brisées n’est pas la meilleure tâche sur laquelle mobiliser des policiers, car la perception que les gens ont du désordre tient plus des personnes qui les entourent que de l’environnement dans lequel ils vivent. L’étude de Christopher Winship a révélé qu’un partenariat entre la police de Boston et les responsables religieux noirs a permis de faire baisser de manière spectaculaire la criminalité dans la ville de Boston. (Voir le chapitre 11.)

Ces études sociologiques, ainsi que d’autres, ont montré

que lutter contre le crime ne saurait se résumer à l'emploi de gros moyens répressifs, avec des policiers qui se chargent de tous les problèmes qui surviennent. Cela fait bien entendu partie de leur mission, mais ne faire que ça, c'est adhérer à la théorie selon laquelle les délinquants sont tout simplement « mauvais ». Si c'était la seule explication valable des crimes commis, ces derniers seraient très difficiles à prédire, parce qu'il y a de mauvais individus partout.

En outre, avoir à l'œil les personnes semblant avoir toutes les raisons de commettre des crimes et délits ne suffit pas. Cette approche peut conduire à l'adoption de pratiques policières intimidantes dans les quartiers défavorisés, entraîner des échauffourées entre les forces de l'ordre et les citoyens et, ironie du sort, faire s'accroître le nombre de crimes et délits. Si la compréhension et la lutte contre le crime se résumaient à identifier les raisons pouvant pousser les gens à verser dans la délinquance, le boulot des flics serait bien plus simple, et les romans policiers bien plus barbants!

Les sociologues insistent sur le fait que les crimes se produisent dans un contexte social, et qu'une bonne façon de les déceler et de les empêcher est de contribuer à créer un contexte social où il est difficile d'en commettre en toute impunité. Quand la police de Boston s'est associée aux pasteurs, elle a noué une relation de confiance avec des alliés souhaitant également empêcher les crimes violents et pouvant échanger des informations et jouer de leur influence.

Comment tout cela peut-il donc contribuer à prévenir la violence en milieu scolaire? L'étude de Newman a débouché sur un rapport volumineux intitulé *Rampage*, qu'elle a rédigé avec des collègues. Il renferme des analyses détaillées de plusieurs fusillades dans des établissements scolaires et formule des recommandations concrètes applicables par toutes les écoles, en se basant

sur la microsociologie (voir le chapitre 6), les analyses de réseaux (voir le chapitre 7) et la sociologie des organisations (voir le chapitre 13).

Le propos en début de section était à dessein quelque peu trompeur car il mentionnait des éléments que l'on connaissait sur Michael Carneal. Mais qui les connaissait? Aucune personne n'avait connaissance de l'intégralité de ces éléments, ni même d'une majeure partie d'entre eux. Tous ces faits sont remontés à la suite de la fusillade grâce aux enquêtes des autorités, journalistes et universitaires ayant permis d'approcher les personnes en contact avec Carneal. Tous ces signes avant-coureurs étaient connus, mais personne n'avait une vision d'ensemble. Voyez comme les points de vue sociologiques suivants peuvent aider le personnel administratif des établissements à empêcher la violence scolaire :

> - **Microsociologie :** nombre de personnes connaissant Carneal ont appris le drame avec surprise, ne croyant pas le Michael Carneal qu'elles connaissaient capable de commettre ce genre d'atrocités. Cependant, Erving Goffman souligne que des gens peuvent se montrer sous un jour différent en fonction de la personne qu'ils côtoient, bref porter un masque dans une situation, pour en changer dans une autre configuration. Le «vrai Michael » n'était pas le Michael que ses professeurs, ses camarades de classe voire ses meilleurs amis voyaient : le «vrai Michael » était *tout ça* à la fois, et il est important de garder à l'esprit qu'une seule personne ne peut vraiment deviner ce dont est capable un criminel en puissance. Plusieurs récits et sources sont nécessaires.
> - **Analyse des réseaux :** il peut sembler surprenant que tant de fusillades dans des établissements scolaires aient lieu dans des communautés rurales ou de banlieue très unies, plutôt que dans des grandes métropoles

prétendument impersonnelles. Mais faire partie d'un réseau social étroit avec de nombreux liens qui se recoupent n'est pas dénué d'inconvénients : cela vous empêche d'échapper aux situations sociales inconfortables. Si, dans une grande ville, on vous embête à l'école mais que vous habitez loin de celle-ci, une fois rentré à la maison, vous pouvez côtoyer des personnes qui vous voient très différemment. Dans une petite ville, vous êtes pris au piège et subissez sempiternellement des brimades, sans échappatoire possible.

- **Analyse des organisations :** les sociologues ayant étudié les organisations savent également qu'un réseau dense de liens sociaux ne favorise pas forcément une circulation fluide des informations. Les gens peuvent en garder pour eux en raison d'animosités personnelles, par peur de se retrouver gênés ou de passer pour une « balance ». Il arrive que l'on ne révèle pas, à juste titre ou non, des choses importantes, pas même à ses amis et collègues les plus proches.

L'une des recommandations de Newman était l'ouverture de canaux de communication par les écoles, surtout pour informer de signes avant-coureurs, afin qu'un conseiller d'orientation, par exemple, dispose des données nécessaires pour repérer les étudiants susceptibles de commettre des actes violents. Les homicides et les suicides, par exemple, se produisent rarement sans signes avant-coureurs. La difficulté est de déceler ces signes et de réagir à temps.

Tout comme dans le métro, où on incite les voyageurs à être « vigilants ensemble » dans le cadre du plan Vigipirate, si vous soupçonnez une connaissance de faire du mal aux autres ou à elle-même, parlez-en à un ami commun ou aux autorités responsables : vous avez pu passer à côté d'autres signes, et le partage d'informations

peut conduire à une intervention avant qu'il ne soit trop tard.

Le taux d'incarcération record des États-Unis

Que faire *une fois* les crimes ou délits commis? Là encore, la réponse n'est pas simple, mais la sociologie peut rendre service aux autorités en place. Le taux d'incarcération record des États-Unis, tout comme la hausse du nombre de prisonniers en France ces dernières années, fait débat chez les sociologues et les criminologues.

En général, quand une société attrape l'auteur d'un délit ou d'un crime, ce dernier paie les conséquences de son acte, pour au moins trois raisons (je n'inclus pas dans ces raisons les vertus de la « loi du talion », qui est évoquée plus bas) :

> - **Dissuasion :** on estime que, si des délinquants potentiels savent qu'ils seront sanctionnés s'ils enfreignent la loi, ils seront moins enclins à passer à l'acte. Plus la sanction est sévère, plus l'effet de dissuasion est grand. À ce titre, les individus condamnés servent de référence à ceux qui pourraient être tentés d'emprunter la même voie délictueuse.
> - **Prévention :** il est impossible de prédire avec certitude qui va commettre un délit ou un crime, mais, si quelqu'un en a déjà commis un, il se peut qu'il soit tenté de recommencer. Emprisonner des délinquants contribue à les empêcher de récidiver.
> - **Retour dans le droit chemin :** si une personne commet un délit ou un crime, on peut entamer des actions (thérapie ou formation professionnelle, par exemple) pour que les circonstances l'ayant conduite à adopter un comportement délictueux ne se reproduisent pas. En prison ou en conditionnelle, les délinquants condamnés peuvent suivre un

> traitement qui leur évitera de récidiver.

Est-ce que les sanctions portent leurs fruits? Contribuent-elles à prévenir crimes et délits? Oui, dans une certaine mesure. On constate au sein des sociétés vivant une période d'anarchie (en raison, par exemple, d'une catastrophe naturelle ou d'une guerre civile) que, si la majorité adopte un comportement responsable, nombre de personnes tirent parti de la situation chaotique et donc de leurs concitoyens. Bien entendu, en l'absence de moyens pour faire respecter les lois, certains individus ont tendance à commettre des actes de violence terribles, mais de nombreux autres se livrent aussi à de menus larcins ou se comportent de manière égoïste. Il est donc clair qu'une forme de sanction significative est nécessaire pour dissuader et empêcher la délinquance.

Mais quelle forme de sanction, et avec quel degré de sévérité? Voilà une question difficile. Renforcer les sanctions dissuade dans une certaine mesure, mais pas systématiquement. Une amende de 2 millions de dollars peut sembler suffisante pour empêcher le partage illégal de morceaux de musique, mais, apparemment, des millions de personnes s'en moquent et continuent de le faire malgré tout. Pendant quatre décennies, le gouvernement américain a livré une « guerre contre la drogue » en augmentant de manière spectaculaire les amendes et peines de prison pour tous les crimes liés à la drogue. Cette politique a tellement peu porté ses fruits que l'administration Obama a décidé de ne plus utiliser l'expression « guerre contre la drogue » pour décrire les efforts des États-Unis dans ce domaine.

Outre le fait que la répression ne contribue pas toujours à empêcher crimes et délits, il existe deux autres aspects à prendre en compte dans le débat sur la sévérité et le type de sanction à appliquer en fonction de l'infraction commise.

Tout d'abord, une sanction n'est jamais gratuite : l'entretien des prisons et la rémunération du personnel judiciaire représentent un poste de dépenses énorme, et c'est le contribuable qui paie. Ce dernier y gagne bien sûr, car la prison contribue à instaurer un climat de sécurité et à dissuader les délinquants potentiels ; mais on est en droit de se demander si, dans une certaine mesure, il ne s'agit pas d'un investissement à fonds perdu. Combien de personnes doit-on emprisonner et pour combien de temps afin de rendre la société raisonnablement sûre? L'argent consacré aux prisons peut également être investi dans la police, les hôpitaux, les écoles ou la recherche scientifique. Comment exploiter au mieux ce budget?

En outre, l'incarcération peut directement ou indirectement être *à l'origine* de crimes ou délits. Théoriquement, les prisons sont des endroits où délinquants et criminels réapprennent à vivre et se repentent de leurs méfaits ; mais en réalité ils se retrouvent souvent sous l'influence négative d'autres délinquants ou criminels (et sont parfois victimes de violences) et sortent plus enclins à enfreindre la loi qu'en entrant, et animés d'une rancune contre une société qui les a mis derrière les barreaux.

Les sociologues ont également prêté attention à l'effet de *stigmatisation*, étiquette sociale incitant les gens à avoir des *a priori* négatifs sur une personne. La plupart des employeurs, dans de nombreux secteurs d'activité, sont autorisés à demander le casier judiciaire des candidats à l'embauche, pas seulement pour savoir si un infirmier postulant dans un centre de soins a déjà été condamné pour violences sexuelles, mais également dans le cas d'autres postes, tels que vigile ou mécanicien dans un garage automobile.

Un détenu sortant de prison est catalogué et peut donc avoir les pires difficultés à trouver un emploi ou à reprendre une vie sociale normale. Dans la mesure où il a

fait un séjour en prison, il est considéré comme « déviant » (voir plus haut), et cela revient à lui accrocher au-dessus de la tête un gyrophare particulièrement handicapant pour gagner la confiance des autres et se voir ouvrir les portes aussi bien du monde professionnel que de la société en général.

Être stigmatisé en tant qu'ex-détenu peut entraîner ce que les sociologues appellent une *déviance secondaire*, faisant suite à la *déviance primaire* ayant conduit l'individu à enfreindre la loi. Dans un certain sens, se renseigner sur les antécédents est une pratique sensée et inévitable (qui refuserait de savoir si un candidat potentiel a déjà fait un séjour en prison?), mais il est important de garder à l'esprit le pouvoir stigmatisant de la prison à l'heure de décider qui enfermer et pour quels délits.

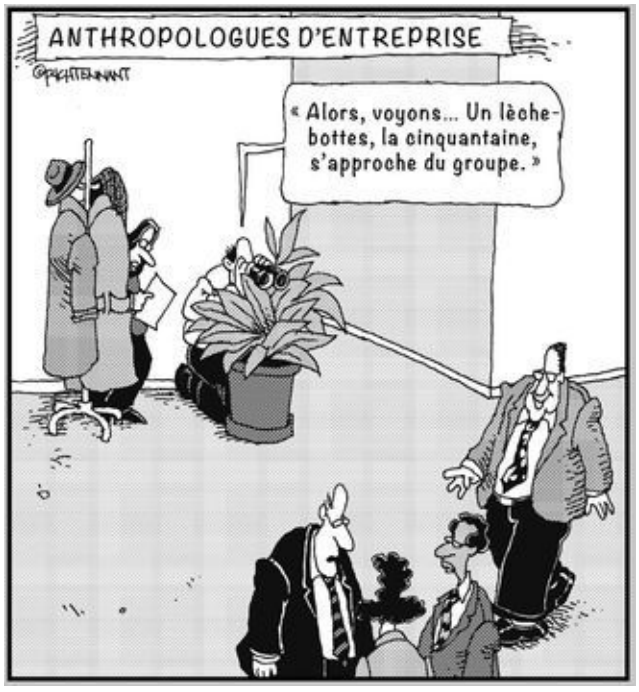
Ces débats sont aujourd'hui particulièrement aigus aux États-Unis, car la « guerre contre la drogue » et d'autres changements dans les lois américaines ont conduit à un accroissement significatif du taux d'incarcération par rapport aux autres pays industrialisés. Dans un certain sens, cette observation est peut-être hors de propos : il se peut que les États-Unis soient uniques (que les Américains soient particulièrement enclins à enfreindre la loi, ou que les délits et crimes seraient bien plus nombreux s'il n'y avait pas tant de délinquants potentiels en prison), mais nombre de sociologues et de criminologues sont préoccupés et estiment que la politique américaine en la matière tarde à être modifiée. Ces questions concernent aussi la France, où la surpopulation carcérale est entrée dans le débat public depuis quelques années.

De nombreuses personnes pensent qu'il faut punir les auteurs de crimes et délits au moins parce que c'est « juste » – c'est-à-dire que, si une personne fait du mal à une autre, on doit la punir. C'est la loi du talion. Je n'inclus pas cet argument dans la liste des raisons de

l’incarcération, car ce n’est pas un argument empirique : si vous estimez qu’il est nécessaire d’emprisonner ceux qui enfreignent la loi, il s’agit d’une croyance morale, et non d’un argument pour faire baisser la délinquance. (Si vous êtes persuadé que mettre les délinquants derrière les barreaux fera réfléchir les gens à deux fois avant d’enfreindre la loi, c’est alors un argument de *dissuasion*, comme indiqué plus haut.) Que vous croyiez ou non aux vertus de l’incarcération n’est qu’une question de jugement personnel et non un choix que peut effectuer un sociologue à votre place.

Quatrième partie

Les arcanes de l'organisation sociale



Dans cette partie…

Organisation sociale : but noble qui porte parfois ses fruits. Si vous avez déjà travaillé dans une entreprise, été à l'école, rejoint un mouvement social, voté, payé des impôts ou vécu dans une ville ou une banlieue (ça vous correspond?), vous avez fait ou faites partie d'une organisation sociale. Cette partie explique ce que les sociologues ont appris des rouages de l'organisation sociale.

Chapitre 13

La culture d'entreprise : étude des organisations (et désorganisations)

Dans ce chapitre :

- Relier la sociologie au monde du travail
- Comprendre pourquoi la bureaucratie fonctionne (et ne fonctionne pas)
- Être humain au sein d'une organisation inhumaine
- Ouvrir et fermer les limites organisationnelles
- Partir à la recherche d'un but

Si on vous demandait de citer une société, vous indiqueriez probablement un pays : la société française, la société vietnamienne ou la société américaine. Ce sont en effet de bons exemples de sociétés, mais la notion de société s'inscrit également à plus petite échelle : région, département, famille et, bien entendu, entreprise. (Le chapitre 2 vous en dit plus sur la notion de société.)

Au quotidien, il est possible que la société dans laquelle vous êtes le plus profondément immergé soit, non pas votre famille, mais votre lieu de travail ou votre école! Les entreprises, écoles et autres organisations sociales mobilisent une grande part de l'attention des gens, car

elles sont consciemment faites et refaites, encore et encore. Tout le monde souhaite savoir quel est le meilleur moyen de structurer une entreprise, un organisme à but non lucratif, une école ou une organisation religieuse afin de rendre son fonctionnement le plus efficace possible, ce qui implique de veiller au bonheur de tous ses membres!

Ce chapitre explique comment les sociologues étudient et pensent ce genre d'organisations. Il présente tout d'abord une approche sociologique générale de ces organisations, puis explique comment les sociologues en sont venus à se rendre compte qu'elles étaient censées être des systèmes rationnels, avec des buts… mais qu'elles n'étaient pas toujours rationnelles et ne tendaient pas toutes vers le même but. Bien entendu, vous n'avez peut-être pas attendu qu'un sociologue vous le dise pour le comprendre.

L'énigme de l'entreprise : pas si simple de faire des bénéfices

Les sociologues, en collaboration avec des économistes et d'autres analystes des organisations (par exemple, ceux des écoles de commerce), souhaitent comprendre le fonctionnement des organisations. Il s'agit notamment de tenir compte du fait que les employés doivent opérer des choix compliqués, faire face à une grande incertitude et disposent de peu de temps et d'informations. Cela signifie qu'il arrive à ces employés d'avoir des idées géniales, mais aussi de se brûler les ailes.

La plupart des organisations connaissent les deux situations. Les entreprises commerciales veulent dégager des bénéfices, ce qui peut paraître très simple, mais elles s'embrouillent en essayant de parvenir à leurs fins. Nouveaux produits, nouvelles campagnes de publicité, fusions, acquisitions, replis de la direction et abandons de produits : on a parfois l'impression que les entreprises font du surplace ou essaient d'aller de l'avant mais perdent du terrain. Faire des bénéfices se révèle bien moins simple qu'il n'y paraît.

Prenez Starbucks, la chaîne de cafés américaine, par exemple. Sa mission est d'« inspirer et enrichir l'esprit au gré des rencontres, café après café, dans chacun des quartiers où nous sommes implantés ». Est-il possible d'être plus ambitieux? Qu'y a-t-il de mal à simplement vendre du café?

Vendre simplement du café n'a rien de mal, mais la vie d'entreprise n'est jamais aussi simple. Imaginez-vous dans la peau du fondateur d'une entreprise concurrente de Starbucks, qui n'aspire pas à « enrichir l'esprit humain » mais simplement à vendre du café en réalisant un bénéfice

raisonnable. Ça semble plutôt simple… jusqu'à ce que vous essayiez.

Où allez-vous vendre votre café ? Allez-vous ouvrir des boutiques ou faire de la vente à distance, ou les deux? Allez-vous vendre du café préparé ou uniquement les grains? Si vous vendez du café préparé, ferez-vous des expressos? Proposerez-vous différents arômes et sortes de lait?

Et le chocolat chaud, le thé, les encas? Vous pourriez diversifier votre offre en proposant les produits et articles suivants :

> - boissons glacées ;
> - boissons à emporter;
> - boissons vendues dans des supérettes ;
> - glaces à base de café ;
> - tasses à café;
> - cafetières ;
> - peluches avec le logo de votre entreprise ;
> - ambiance musicale pour les consommateurs ;
> - jeux de société pour les consommateurs.

En fait, Starbucks vend toutes ces choses, et, si votre entreprise ne le fait pas, vos clients se demanderont peut-être pourquoi.

Ensuite, une fois la gamme de produits choisie et la stratégie d'expansion décidée, vous devez mettre en place l'équipe qui encadrera vos employés. Premier niveau : la gestion de la paie et des questions financières. Vous devez également vous occuper du recrutement, des licenciements et des promotions. Et la formation? Se pose ensuite la question de la culture d'entreprise. Votre souhait est de rendre vos employés heureux. Devez-vous organiser une fête ou un pique-nique avant les vacances estivales? Et organiser des opérations bénévoles pour

contribuer à la fabrication d'aires de jeu pour les enfants ou au nettoyage de parcs?

À ce stade, vous étudiez les questions d'organisation et d'acheminement des produits. Serez-vous propriétaire des boutiques ou proposerez-vous des franchises? À qui allez-vous acheter votre café, et comment veillerez-vous à ce que vos exigences soient respectées à un prix abordable? Allez-vous fabriquer vous-même vos gobelets ou faire appel à un sous-traitant? Si une société de taille plus modeste vous fait de la concurrence, devez-vous essayer de la racheter?

Chaque niveau de l'entreprise doit faire de nombreux choix difficiles, et plus votre structure grossit, plus vous avez d'options. La mission de Starbucks parle certes de « café », mais elle ouvre aussi les portes à tout ce qui peut « enrichir l'esprit humain », à partir du moment où cet esprit humain engendre des bénéfices. L'entreprise se retrouve alors face à un grand nombre d'options, mais aussi de frustrations.

Pour commencer à cerner cette approche sociologique des organisations, la section suivante décrit la théorie de la bureaucratie de Max Weber.

La grande idée de Weber sur les organisations

Comme l'explique le chapitre 3, l'éminent sociologue Max Weber pensait qu'avec le temps la société était devenue de plus en plus rationnelle, c'est-à-dire que son fonctionnement reposait de plus en plus sur des règles officielles minutieusement planifiées et documentées, rigoureusement respectées et valables pour tout le monde (quelles que soient votre origine ou vos croyances).

Ça vous rappelle quelque chose? C'est peut-être ainsi que ça marche dans votre école ou sur votre lieu de travail, avec des millions de règles déroutantes, des tonnes de formulaires à remplir – tout y serait bien plus simple si les gens s'attachaient à résoudre les problèmes plutôt que de pinailler sur tout! Votre école ou votre lieu de travail est une *bureaucratie*, et Weber pensait que l'organisation bureaucratique était l'une des marques de la société contemporaine.

La définition de la bureaucratie donnée par Weber est à plus d'un titre le point de départ de la sociologie actuelle des organisations. Selon Weber, les bureaucraties présentent les caractéristiques clés suivantes :

> Une bureaucratie est une organisation répondant à des règles écrites. Une organisation bureaucratique peut être composée de nombreux éléments, mais les relations entre ces éléments sont stipulées par ces règles, qui en définissent également les limites. Par exemple, l'école en France est régie par des lois générales (votées par le Parlement), dont les lois Ferry, qui stipulent qu'elle est « obligatoire, gratuite et laïque », et par des règlements intérieurs propres à chaque

établissement.

- Chaque individu travaillant dans une bureaucratie a un ensemble de responsabilités bien définies, qu'il doit assumer dans certaines limites. Par exemple, un enseignant payé par l'État doit transmettre des savoirs disciplinaires dans certaines conditions.
- Une bureaucratie possède une organisation hiérarchisée qui fait clairement apparaître qui a autorité sur qui (le principal d'un collège a autorité sur les enseignants et sur le personnel administratif et technique).
- Les bureaucraties embauchent et accordent des promotions sur la base de références officielles (diplômes ou certificats professionnels), de critères de formation et de performances et non d'affinités (les commissions paritaires avec les syndicats et différents conseils jouent ce rôle dans le cas de l'Éducation nationale).
- Au sein d'une bureaucratie, tout ce dont une personne a besoin pour accomplir sa mission est fourni par l'organisation, qui en est propriétaire (le tableau et la craie ainsi que les salles de classe sont fournis par l'État et les collectivités territoriales).

Cela signifie que, dans une bureaucratie, on distingue bien le poste de son titulaire : les employés d'une bureaucratie sont les pièces d'une machine, et, si l'une de ces pièces « lâche », elle est remplacée par une autre pièce qui effectue exactement la même chose. Par exemple, un enseignant de lettres partant à la retraite sera remplacé, poste pour poste, par un nouveau titulaire.

Prenez en revanche un groupe d'amis : il s'agit d'une organisation sociale dont les membres œuvrent collectivement à l'atteinte de buts (faire la fête, sortir en ville, partager des informations sur d'autres groupes), mais qui est informelle, votre position étant étroitement liée à votre action en son sein. Vous êtes peut-être un boute-en-train pour votre groupe d'amis, mais si, pour une

raison ou pour une autre, vous quittez le groupe, ils ne vous remplaceront pas forcément, et, si une autre personne fait son entrée dans le groupe, elle apportera ses propres biens et qualités.

En revanche, dans une entreprise, si vous démissionnez, vous n'emportez pas votre ordinateur et votre bureau, qui appartiennent à votre employeur et seront utilisés par votre successeur, lequel mènera à bien à peu près la même mission. Une entreprise est une bureaucratie, c'est-à-dire une organisation formelle suivant tout un ensemble de règles.

La bureaucratie à l'état pur

« Bureaucratie » est peut-être un terme péjoratif pour vous, mais il désigne une réalité très efficace pour la production!

Mesurer la contenance des pelles : efficacité, efficacité !

L'expression *système rationnel* fait référence au fait que n'importe quelle organisation est généralement destinée à exécuter un ensemble de tâches le plus efficacement possible. Une bureaucratie, telle que décrite par Weber (voir la section précédente), est un système rationnel classique, c'est-à-dire une organisation qui fonctionne comme une machine. À cet égard, presque toutes les organisations formelles, c'est-à-dire des organisations suivant des règles et ayant un nombre de membres donné, sont des systèmes rationnels. Ce n'est pas parce qu'elles ne sont pas *toujours* rationnelles qu'elles ne sont pas créées dans un but précis ou qu'elles ne poursuivent pas ce but d'une certaine manière.

Un ingénieur devenu consultant en management, Frederick Taylor, s'est fait le plus ardent défenseur des systèmes rationnels de l'histoire. Il admettait que les organisations n'étaient pas toujours rationnelles, mais estimait que ce problème devait être résolu. Le chapitre 3 raconte que les premiers sociologues pensaient que la recherche sociologique pouvait contribuer à concevoir la société idéale : en comprenant précisément le fonctionnement des sociétés, nous pourrions résoudre les problèmes sociaux comme nous réparons les voitures et les téléviseurs. C'est exactement la vision que Taylor avait des organisations, et, au début du XX^{e} siècle, il a entrepris d'étudier certaines organisations et d'aider leurs propriétaires ou administrateurs à mieux les faire fonctionner.

L'approche de Taylor fut connue sous le nom de *management scientifique*, ou « taylorisme ». Il visitait les entreprises et étudiait leur fonctionnement à la loupe, puis

conseillait des modifications pour une exploitation de meilleure qualité. Ses quatre principes majeurs étaient les suivants :

> - Au lieu de supposer comment exécuter une tâche le plus efficacement possible, l'étudier scientifiquement et choisir une méthode éprouvée.
> - Recruter les employés sur des critères de qualification précis et les former aux pratiques d'excellence plutôt que de les laisser découvrir les choses par eux-mêmes.
> - Surveiller de près les employés et organiser des reconversions professionnelles si nécessaire.
> - Confier aux responsables la mission de concevoir des méthodes de travail efficaces et superviser les employés chargés d'exécuter ces tâches.

L'étude la plus célèbre de Taylor concerne des aciéries qu'il a conseillées pour améliorer chaque aspect du processus de production, des tâches spécifiques incombant à chaque ouvrier aux systèmes de communication, en passant par l'agencement des installations et l'acheminement des matériaux. Il est même allé jusqu'à étudier la taille des pelles utilisées par les ouvriers et à déterminer celle qui leur permettait de ramasser la plus grosse quantité de charbon sur toute une journée de travail!

Les tensions entre l'encadrement et les ouvriers étaient importantes du temps de Taylor, et il estimait que sa version du management scientifique pouvait résoudre les conflits sociaux : si les conditions de travail idéales étaient fixées par une observation scientifique objective et non des lubies de cadres, comment les ouvriers pouvaient-ils trouver quoi que ce soit à redire?

Très facilement! Taylor était conscient du rôle des incitations financières et affirmait que son système rémunérait de manière juste les ouvriers dévoués.

Il prenait pour exemple un poseur d'acier, Schmidt, soulignant que ce dernier travaillait plus efficacement sous son système, gagnait en outre plus d'argent et que l'entreprise faisait des bénéfices… Avec le management scientifique, tout le monde était donc gagnant dans l'histoire.

Nombre d'ouvriers et de partisans du prolétariat considéraient cependant les méthodes de Taylor comme déshumanisantes et brutales. Selon ses détracteurs, en décomposant les postes en plusieurs éléments et en indiquant précisément à chaque ouvrier comment effectuer son travail, Taylor privait les ouvriers d'autonomie et rendait leurs conditions de vie misérables. En outre, son mode de fonctionnement semblait supposer que les ouvriers étaient trop stupides pour savoir comment exécuter les tâches dont ils avaient la responsabilité. Le célèbre « fouineur » Upton Sinclair soulignait que Schmidt gagnait certes 61 % de plus sous le système de Taylor… mais que son investissement personnel avait aussi augmenté de 362 %. Lorsqu'on obligea les ouvriers d'une usine du Massachusetts à travailler selon les principes de Taylor, ils se mirent en grève, et Taylor dut venir défendre ses méthodes devant le Congrès.

Les sociologues s'accordent aujourd'hui à dire que Taylor ne se trompait pas complètement quand il disait qu'il valait mieux, en termes de productivité, évaluer objectivement les processus, surtout dans le cas de tâches machinales, que de laisser à chaque ouvrier le libre choix de ses méthodes de travail. Ils estiment cependant que Taylor a commis une erreur élémentaire en pensant qu'il était souhaitable de traiter les ouvriers comme des machines.

Même lorsque la rémunération est à la hauteur du travail efficace fourni, les personnes ne sont pas des machines et

ont tendance à regimber quand la variété des tâches et les initiatives personnelles sont absentes. Le taylorisme n'a pas complètement tort… ni tout à fait raison.

Les limites de la raison

L'approche de Taylor se comprend dans le cas de tâches prévisibles et routinières, par exemple le travail à la chaîne, mais de nombreux emplois n'ont pas ce profil. Souvent, les entreprises et leurs salariés doivent faire face à des situations ambiguës qui changent d'une semaine, d'un jour, voire d'un moment à l'autre. Dans cette situation, il n'est pas raisonnable d'attendre d'un ouvrier qu'il suive tout un tas de règles strictes. Les employés doivent faire preuve de souplesse et prendre des décisions en fonction de l'évolution des circonstances.

Par conséquent, que faire pour qu'une personne soit le plus efficace possible à ce genre de postes? Eh bien, vous pouvez prendre un certain nombre de mesures :

> - Lui fournir des principes généraux sur les décisions à prendre dans telles circonstances : vous pouvez par exemple dire à un responsable de ne jamais faire de faveurs aux clients à moins qu'ils ne soient sur le point de passer à la concurrence.
> - Essayer de localiser le processus de décision afin que ce soit telle personne qui prenne tel type de décision : par exemple, dans de nombreux magasins, des employés sont spécialisés dans les retours de produits. Ce n'est donc pas aux hôtesses d'accueil déjà bien occupées de décider d'accepter ou non les retours de produits.
> - Faire travailler les salariés en équipes lorsqu'il s'agit de prendre des décisions complexes, de sorte qu'un seul employé ne se retrouve pas avec tout le pouvoir de décider.

Même dans ces conditions, l'incertitude demeure un problème majeur pour la plupart des organisations, qui

consacrent beaucoup d'énergie à la conception et à l'exploitation de systèmes devant résister à différentes circonstances.

La difficulté pour les dirigeants d'une entreprise est de déterminer la quantité d'informations à partager avant de finaliser la réflexion, surtout lors de décisions extrêmement complexes à prendre. Admettons que vous dirigiez l'entreprise spécialisée dans le café décrite dans la première section du présent chapitre et que vous deviez choisir l'endroit où vous allez implanter votre nouvelle boutique. Vous devez prendre en compte le montant des loyers, les lois locales et bien d'autres facteurs. Comment savoir si vous avez réuni suffisamment d'informations pour prendre la meilleure décision possible?

Herbert Simon, l'un des plus grands spécialistes des organisations de l'histoire, a inventé l'expression « rationalité limitée » pour traduire le fait que la rationalité des décideurs est « limitée » par le temps dont ils disposent pour récolter les données et prendre les décisions, mais aussi, cela va sans dire, par la puissance de calcul limitée du cerveau humain. (Pour de plus amples informations sur la prise de décision individuelle, voir le chapitre 6.)

Les travaux de Simon ont particulièrement influencé les consultants en management, qui sont les Frederick Taylor d'aujourd'hui, spécialistes du comportement des organisations (dont bon nombre ont étudié la sociologie) recrutés par des entreprises, tout comme l'était Taylor, pour évaluer les structures avec un regard extérieur et les aider à concevoir des procédures de fonctionnement le plus efficaces possible.

Les consultants en management doivent non seulement jauger les limites de la rationalité du personnel des entreprises qu'ils étudient, mais également évaluer leur *propre* rationalité. Le succès des consultants en

management semblerait donner raison à Taylor et à son approche globale : une étude scientifique objective peut contribuer à améliorer considérablement l'exploitation. Mais pourquoi faire appel à des évaluateurs *extérieurs*? Pourquoi embaucher un jeune de 21 ans qui ne sait rien de l'entreprise, plutôt que de se tourner vers un ancien de la maison qui la connaît sur le bout des doigts?

Il existe plusieurs bonnes raisons, parmi lesquelles le fait que les gens sont parfois plus enclins à écouter un étranger qu'une personne familière. Un individu que vous connaissez très bien peut avoir des préjugés ou être influencé par des conflits d'intérêts l'empêchant de prendre les meilleures décisions pour l'entreprise. Comment décider objectivement quel poste doit être supprimé quand vous êtes ami avec tous les employés? La rationalité des gens est non seulement limitée par le temps dont ils disposent et leur intelligence, mais également par le fait que ce sont des êtres humains ayant des relations avec leurs congénères et des besoins humains. Ce ne sont pas des robots, et c'est d'ailleurs l'idée qui se trouve à la base du concept traité dans la section suivante.

Lorsque sont apparues clairement les limites du « management scientifique » de Taylor, les sociologues ont commencé à se rendre compte que, pour cerner les organisations, il fallait comprendre les employés qui la composent. Les individus *ne sont pas* des rouages interchangeables qui se comportent comme des robots, mais bien des êtres humains qui se conduisent comme… des êtres humains, ce que montre une série d'études célèbres pointant les limites du taylorisme.

Pour que chacun se sente unique: les études de Hawthorne et le Mouvement des relations humaines

Dans les années 1920 et 1930, une équipe dirigée par Elton Mayo, professeur à Harvard, a entrepris une étude « à la Taylor » de la productivité d'une usine de Hawthorne, près de Chicago. Comme tout bon spécialiste des sciences sociales, ils ont d'abord pris comme référence la productivité d'origine, puis ils ont soumis certains groupes d'ouvriers à des changements de conditions de travail afin de voir si cela affectait leur productivité.

Au cours de l'expérience, les chercheurs ont essayé de modifier de nombreux aspects de l'environnement :

> - Ils ont modifié l'éclairage, ce dernier passant de « particulièrement brillant » à « sensiblement sombre ».
> - Ils ont raccourci la journée de travail afin de vérifier si cela augmentait la productivité horaire des ouvriers.
> - Ils ont fait varier la longueur des pauses.
> - Ils ont donné de quoi manger aux ouvriers pendant les pauses.
> - Ils ont fait varier le mode de rémunération des ouvriers, les récompensant à titre individuel et collectif pour leur productivité.

L'expérience a duré pendant plusieurs années, et les chercheurs ont découvert avec surprise que *n'importe quelle* modification apportée se traduisait par une amélioration de la productivité, au moins à court terme! Mayo a conclu que les ouvriers devenaient plus productifs non pas en raison de la nature des changements mis en

place, mais parce qu'*ils se savaient observés*.

Même si, la plupart du temps, les ouvriers n'étaient pas récompensés pour le surcroît de productivité, leur comportement changeait, uniquement en raison de leur perception de la situation. Lors d'entretiens réalisés *a posteriori*, ils ont expliqué à l'équipe de Mayo qu'ils avaient aimé participer à l'expérience et qu'ils appréciaient qu'on leur porte une certaine attention et que l'on tienne compte de leurs opinions.

Cette découverte, surnommée plus tard l'« effet Hawthorne », a fourni à Mayo et à d'autres sociologues la preuve que Taylor se fourvoyait en pensant que la meilleure manière d'augmenter la productivité était de bannir les initiatives individuelles et de dire aux ouvriers comment faire leur travail.

Il s'avéra que les ouvriers s'étant opposés aux principes de Taylor avaient raison : les employés donnent le meilleur d'eux-mêmes quand ils se sentent appréciés et respectés, et non quand on les prend pour des machines. (Si vous avez déjà subi le même sort, vous comprenez pourquoi cela ne contribue pas à motiver les ouvriers!)

Cette constatation est à l'origine de ce que l'on a baptisé le « Mouvement des relations humaines ». Se basant sur les études menées à Hawthorne et sur d'autres travaux de recherche, Mayo affirmait que les entreprises efficaces doivent prêter attention aux relations entre les employés. Nombre d'individus pensent que le facteur le plus important en termes d'épanouissement professionnel n'est pas la nature du travail, mais le genre de collègues que vous côtoyez : si vous aimez les personnes avec qui vous travaillez et sentez qu'elles vous respectent, vous donnerez le meilleur de vous-même. Les gens aiment faire partie d'une équipe et non d'une machine.

Pour Mayo, cela signifiait que les sociologues, comme les P.-D.G., devaient prêter attention aux aspects suivants de la vie en entreprise :

- les relations entre employés, les groupes sociaux qui se chevauchent avec les groupes de travail : pour les personnes travaillant dans une entreprise, leurs relations sociales sont tout aussi importantes, sinon plus, que leurs relations professionnelles;
- la communication entre les employés et l'encadrement : les salariés ont besoin de sentir qu'ils participent à la vie de l'entreprise, que leurs opinions et vécu sont pris en compte et respectés. La communication ne saurait intervenir que dans un sens, des responsables vers les employés. Elle doit être bilatérale ;
- les qualités de leader des cadres : un bon responsable n'est pas qu'un modèle d'efficacité, il doit aussi montrer des aptitudes sociales et inciter les employés à donner le meilleur d'eux-mêmes. Un cadre incapable de gagner le respect et l'admiration de ses subordonnés n'est pas un bon cadre, quels que soient ses compétences techniques et son jugement professionnel.

Pour être précis, les études de Hawthorne n'ont pas prouvé que la productivité des ouvriers augmentait s'ils influaient sur leurs conditions de travail, mais plutôt qu'elle augmentait s'ils avaient le *sentiment* d'avoir une certaine influence. La culture d'entreprise actuelle consiste autant à renforcer un sentiment d'appartenance chez les employés qu'à leur donner voix au chapitre en matière de conditions de travail.

La dure leçon de Larry Summers

Les qualités humaines et relationnelles sont la capacité d'une personne à s'entendre avec les autres et à gagner leur confiance. En cinq ans de présidence de l'université Harvard (ironie du sort, l'établissement même où Elton Mayo a créé le Mouvement des relations humaines), Lawrence Summers a appris à ses dépens l'importance des qualités humaines et relationnelles.

Summers est devenu président en 2001, en fanfare et dans un enthousiasme général. C'était un brillant économiste qui avait été l'un des plus jeunes titulaires à Harvard, puis secrétaire du Trésor sous la présidence Clinton. Il avait plein d'idées pour accroître l'efficacité de Harvard et n'avait pas peur de remettre en cause le *statu quo*. Les membres du comité directeur de Harvard avaient embauché Summers car il affichait la ténacité nécessaire pour mener à bien un projet d'extension du campus qui leur tenait à cœur.

Mais, une fois en poste, Summers accumula les bourdes en termes de relations humaines. La faculté et les administrateurs trouvaient qu'il dirigeait l'université comme s'il s'agissait d'un séminaire d'études supérieures très strict, posant ses questions délicates d'une manière telle que ses interlocuteurs se sentaient menacés, mal à l'aise et pas du tout respectés. Cornel West, professeur d'études afro-américaines faisant partie des enseignants les plus populaires de la faculté, est

brusquement parti pour l'université de Princeton après que Summers l'eut offensé en laissant entendre qu'il négligeait ses travaux de recherche. Summers atteignit des sommets d'indélicatesse lors d'une conférence sur la place des femmes dans le monde scientifique, lorsqu'il leur conseilla de se poser la question suivante : la prédominance masculine dans les mathématiques et les sciences n'était-elle pas en partie due aux capacités innées plus importantes des hommes dans ces domaines? La faculté des arts et des sciences finit par se réunir et par décider qu'elle ne pouvait plus avoir en confiance en lui, et c'est un Summers en disgrâce qui démissionna.

Aussi pertinentes qu'aient pu être les idées de Summers en termes d'organisation, son expérience à Harvard démontre le danger que représente l'insensibilité aux sentiments de ses employés. Comme le savait Elton Mayo, un leader qui n'inspire pas les autres est un leader en échec. On peut être un très bon secrétaire au Trésor et un mauvais président d'université (et inversement).

La culture d'entreprise : comme à la maison

Avez-vous déjà fait partie ou entendu parler d'une entreprise ayant pris une ou plusieurs des mesures suivantes?

> - Organiser des séjours pour que les employés apprennent à se connaître.
> - Fournir gratuitement du café, des sodas, voire de la bière.
> - Créer des tapis de souris, posters, tee-shirts, stylos et autres articles avec le logo de l'entreprise.
> - Permettre aux employés de prendre des pauses pour jouer au football ou au ping-pong.
> - Permettre aux employés d'amener leur animal domestique au bureau.

Toutes ces mesures consterneraient Frederick Taylor, pour qui l'efficacité primait sur tout. Aucune n'a de rapport avec l'exécution des tâches, et ces activités distrayantes ressemblent même à des avantages en nature qui augmentent trop les coûts d'une entreprise**.** Mais pourquoi sont-elles alors monnaie courante dans l'univers des entreprises?

Il s'agit de l'héritage du Mouvement des relations humaines de Mayo. Aujourd'hui, les patrons d'entreprise ont compris que, si leurs employés étaient malheureux, ils n'étaient pas productifs. Cela vaut pour n'importe quel environnement professionnel, mais surtout aujourd'hui, quand la majeure partie du travail routinier est maintenant automatisée et que l'on demande de plus en plus aux employés d'être créatifs. L'émergence d'Internet dans les années 1990 s'est accompagnée de la

multiplication spectaculaire des *lieux de travail ouverts* dans la Silicon Valley et d'autres berceaux technologiques : les employés étaient incités à aller et venir à leur guise, et donc à considérer leur entreprise comme une extension de leur domicile. Les locaux de Google sont célèbres pour leur espace décloisonné, le climat paisible qui y règne et ses aménagements appréciables, tels que les services de restauration et le matériel d'exercice physique.

Aujourd'hui, un grand nombre d'hommes et de femmes d'affaires et de spécialistes des sciences sociales étudient l'environnement professionnel à travers la « culture d'entreprise ». Certaines de ces études sont très concrètes (combien de fêtes une entreprise doit-elle organiser chaque année?) et d'autres abstraites et théoriques, recherchant des parallèles entre le fonctionnement de la culture d'entreprise et celui de la culture. (Voir le chapitre 5.) Les deux ont en commun la reconnaissance essentielle que la vie au travail ne consiste pas seulement à « faire son boulot ».

Le putsch des secrétaires

Dans le film de 1980 intitulé *Comment se débarrasser de son patron*, Dabney Coleman joue un patron sexiste et monsieur je-sais-tout qui pense savoir diriger un service. Ses employés n'ont pas le droit d'afficher et d'exposer leurs effets personnels. Les différents bureaux nus sont parfaitement alignés. Son slogan affirme: « Un bureau qui a l'air efficace est efficace!» Il ne prête jamais attention aux besoins personnels de ses employés et harcèle sexuellement sa secrétaire, campée par Dolly Parton.

Quand une suite d'imprévus oblige Coleman à s'absenter de son bureau pendant plusieurs semaines, Parton et deux autres employées, interprétées par Lily Tomlin et Jane Fonda, sortent des notes de service modifiant les règles de fonctionnement de l'entreprise et faussement signées de leur patron. Les employés sont maintenant incités à afficher leurs photos et décorations personnelles, un nouveau système d'horaires flexibles est institué, et l'entreprise ouvre même une garderie pour les salariés ayant des enfants. À son retour, Coleman est sidéré par la nouvelle configuration, mais, avant qu'il ait pu remettre de l'ordre, le P.-D.G. débarque et le félicite pour la hausse spectaculaire de la productivité obtenue grâce à «sa » nouvelle politique.

Il s'agit bien sûr d'une comédie, mais le scénario reflète le changement tout à fait réel qui s'opérait à l'époque en matière de culture d'entreprise, car les femmes, souvent mères, arrivaient en masse dans

des bureaux et entreprises employant uniquement des hommes et s'adonnant au taylorisme, mais qui ont dû prendre conscience que leur nouveau personnel avait des besoins différents. Le film reflète l'effort fourni par les entreprises pour comprendre que les employés ne sont pas interchangeables et que diriger un service ou une société en raisonnant exclusivement en termes d'efficacité… n'est pas si efficace que cela.

Les limites de la bureaucratie et l'analyse stratégique

Dans la mesure où elles sont particulièrement impersonnelles, les bureaucraties peuvent sembler injustes, cruelles et bizarrement inefficaces. (Voir l'encadré « Une règle est une règle… même bancale », plus loin dans ce chapitre.) Vous pouvez avoir besoin d'une chose simple en apparence, mais, si la bureaucratie n'est pas prête à vous la fournir, vous n'obtiendrez pas satisfaction : des banques peuvent refuser des prêts à des personnes fiables parce qu'il s'agit de leur premier prêt; un bar peut refuser de servir un individu aux cheveux grisonnants dans l'incapacité de fournir une pièce d'identité pour prouver qu'il est majeur, et un distributeur automatique de billets peut avaler votre carte de crédit si vous vous trompez trois fois de code.

Mais il y a bien une raison pour que les entreprises conservent une organisation bureaucratique. Même si les bureaucraties semblent fonctionner de manière absurde (fixer des règles et attentes rigides dont ne doivent pas dévier les employés), ce système est *collectivement* profitable aux entreprises et aux usagers.

Le fait que les bureaucraties (tout du moins officiellement) n'opèrent pas de discriminations est enviable. L'octroi de prêts par des banques se base désormais sur des antécédents chiffrés. Cela signifie qu'on ne peut accorder de prêt à un individu sur sa seule « bonne tête », mais qu'on ne peut pas non plus le lui refuser en raison de ses origines raciales ou de son genre.

Néanmoins, être emprisonné dans une bureaucratie peut sembler trop impersonnel. Voilà pourquoi Weber qualifiait

la rationalité de «cage de fer ». (Voir le chapitre 3.)

Une règle est une règle… même bancale

Les sociologues ont tôt insisté sur les inefficiences bureaucratiques : l'empilement de règles peut conduire à un résultat inverse à celui qu'on recherche en paralysant le système.

Michel Crozier est certainement le sociologue français ayant le plus insisté sur le « phénomène bureaucratique » – c'est le titre d'un livre qu'il a publié en 1963. Il a mené deux enquêtes dans des entreprises publiques, l'une productrice de tabac (la Seita), et l'autre administrant les chèques postaux. Sa thèse centrale est la suivante : les règles bureaucratiques, parce qu'elles sont trop nombreuses, étouffent l'initiative individuelle. Certes, ces règles protègent les salariés (nous sommes dans des entreprises publiques, à statut), mais cette protection est de courte durée : à moyen terme, le salarié vit son travail de manière isolée, et surtout l'organisation dans son ensemble est inefficace, donc coûteuse pour la collectivité.

Pour faire face au changement, inévitable dans une société soumise à des mutations économiques et technologiques, les acteurs réagissent en développant des relations de pouvoir parallèles pour pallier les difficultés de l'organisation à s'adapter aux changements.

La multiplicité des règles et l'avènement de règles informelles qui contournent le règlement officiel aboutissent à des chevauchements. Bref, il existe

des situations où on peut faire tout et son contraire. Par exemple, quand une machine tombe en panne à la Seita, on peut soit appeler le réparateur tout de suite, soit essayer de la faire redémarrer seul, soit faire changer l'ouvrière de machine et appeler le réparateur plus tard. Cette complexité du règlement conduit à des zones d'incertitude, bref à des espaces non codifiés où certains acteurs vont exercer leur pouvoir. Dans cet exemple, les ouvriers d'entretien, qui s'occupent de réparer les machines, disposent d'un pouvoir réel nettement supérieur à celui qui leur est officiellement dévolu, en raison de leur capacité à déterminer la nature de la panne de la machine, et donc à gérer l'incertitude qui pèse sur toute la chaîne de production.

Chapitre 14

Les règles du jeu : mouvements sociaux et sociologie politique

Dans ce chapitre :

- Comprendre le rôle de l'État dans une société
- Réfléchir à la façon dont le pouvoir est partagé ou non
- Naissance des mouvements sociaux

Quand vous payez vos impôts ou faites une demande de passeport, vous avez l'impression que l'État est tout-puissant, car il décide ce que vous pouvez et ne pouvez pas faire, où vous avez le droit et n'avez pas le droit d'aller, quelle part de votre argent il doit percevoir et quelle part il vous laissera. Avec toutes ces règles, réglementations et restrictions, « État » et « société » semblent ne faire qu'un.

Il est vrai que l'État a un rôle unique d'administrateur de la société, qui détermine les règles du jeu et l'affectation des ressources. Mais l'État n'est qu'une *partie* de la société, sur laquelle les forces sociales ont une influence et qui change souvent. Ces changements sont souvent brutaux et violents (comme lors des révolutions politiques) et parfois

progressifs, reposant sur la publication de lois et des politiques qui évoluent lentement sur plusieurs années, voire des décennies.

Les sociologues politiques étudient non seulement le fonctionnement de l'État, mais également son interaction avec les autres institutions sociales. Ce chapitre explique d'abord, d'un point de vue sociologique, ce qu'*est* l'État. Puis il décrit ce que les sociologues pensent du pouvoir dans la société, avant de conclure en résumant leurs découvertes sur la façon dont les mouvements sociaux font changer l'État et la société.

L'État aux manettes

Qu'est-ce que l'État, et comment fonctionne-t-il? Il s'agit de questions très générales, et, lorsqu'ils les soulèvent, les sociologues doivent prendre beaucoup de recul et tenir compte des nombreuses dimensions de la société à différents moments de son histoire. Cette section explique d'abord ce qu'est l'État puis passe en revue les causes connues des révolutions politiques, qui sont souvent des bouleversements au cours desquels tout devient possible.

État et structure sociale

À l'instar de nombreuses institutions, la notion d'État coule de source mais peut se révéler difficile à définir avec précision. Voici différentes formes d'État :

> - un chef de tribu entouré d'un conseil de sages ;
> - une République impériale (l'Empire romain) ;
> - une monarchie (le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde) ;
> - une République démocratique (le président de la République française et l'Assemblée nationale) ;
> - une théocratie (le guide suprême iranien, avec le Conseil des gardiens de la Constitution et l'assemblée d'experts);
> - une République communiste (le président chinois, l'Assemblée nationale populaire et le Conseil des affaires de l'État).

Ces types d'État sont tous très différents mais ont en commun d'être des *usagers légitimes de la force*. Autrement dit, un État est essentiellement l'organisation au sein de la société qui se réserve le droit (ou qui s'est vu octroyer ce droit) d'employer la force pour obliger les gens à se comporter d'une certaine manière. C'est Max Weber qui définissait ainsi l'État comme le détenteur du « monopole de la violence légitime ».

Pour utiliser n'importe quel type de force dans l'optique de faire plier les gens à votre volonté, il vaut mieux que vous ayez le soutien de l'État, sous peine de vous retrouver dans un sacré pétrin. Max Weber et Norbert Elias sont les deux sociologues allemands à avoir montré cette caractéristique violente de l'État, État qui s'est constitué d'après eux autour de la collecte de l'impôt : l'État embryonnaire au Moyen Âge imposait les gens, qui étaient

réticents à payer; pour les faire payer, l'État s'appuyait sur des forces armées, dont la police, les fermiers généraux, pour contraindre la population à payer; ces impôts une fois collectés permettaient de recruter et de payer des fonctionnaires des impôts et des policiers pour recouvrer encore plus d'impôts.

En dehors de cette caractéristique élémentaire, l'État prend diverses formes. Il naît, perdure et meurt pour différentes raisons. Dans certains cas, il s'agit d'une véritable dictature, avec un leader qui impose sa volonté à un groupe de personnes parce qu'il maîtrise l'armée et la police et est capable de punir quiconque n'obéit pas à ses ordres. Mais, la plupart du temps, l'État administre, au moins en principe, avec le consentement des administrés. Autrement dit, il a le soutien de la majorité des gens. Aujourd'hui, dans la plupart des pays, la majorité des citoyens est en faveur du système en place, si ce n'est des individus au pouvoir.

Les politologues et les experts des questions de droit s'intéressent aux arcanes d'un État, parfois très particulier. Ils se penchent sur les mêmes questions que les sociologues, mais un sociologue politique diffère d'un politologue en ce sens qu'il porte son regard sur le fonctionnement *général* de la société et non sur le seul fonctionnement de l'État. Voici deux questions essentielles que se posent les sociologues politiques sur l'État :

> - Comment fonctionne l'État?
> - Comment *interagit*-il avec le reste de la société?

Reprenons la liste d'États fournie plus haut. Les sociologues souhaitent savoir comment fonctionne chacun de ces types d'État mais aussi *pourquoi* telle société a tel type d'État. Est-ce un hasard si la Chine est un pays communiste, la France une République démocratique et l'Iran une théocratie? (Une « théocratie » est un pays où

les responsables religieux contrôlent également l'État.) Peut-être… À moins qu'un élément au sein de chacune de ces sociétés n'ait favorisé l'émergence du type d'État dont elle dispose. C'est précisément ce qu'aimeraient découvrir les sociologues.

Ils souhaiteraient également savoir comment chacun de ces différents types d'État interagit avec ses institutions sociales, telles que les systèmes économique et éducatif. Les États sont officiellement « responsables » des gens qu'ils dirigent, mais de nombreux pouvoirs leur échappent :

> - Ils ne peuvent changer la culture et les coutumes, même s'ils les influencent. (Voir le chapitre 5.)
> - Ils ne peuvent contrôler l'économie, même s'ils l'influencent. (Voir également le chapitre 5.)
> - Ils ne peuvent faire appliquer *en permanence toutes* leurs lois. (Voir le chapitre 12.)
> - Ils ne peuvent contrôler le monde extérieur (les États, à l'instar des autres organisations, peuvent être considérés comme des bureaucraties géantes). (Voir le chapitre 13.)

Toutes ces autres institutions (culture, économie, autres États et puissances extérieures) influent sur les États d'une manière complexe, et les politologues sont avides d'étudier toutes ces interactions, que nous décrivons dans la suite de ce chapitre.

Causes des révolutions politiques

Le plus gros changement qui peut toucher un État est la révolution politique, qui se traduit par le renversement d'un gouvernement, puis la mise en place d'un nouveau.

Depuis le début, les révolutions politiques sont un sujet brûlant chez les sociologues, en partie parce que la sociologie est née dans un univers tourmenté par les révolutions. (Voir le chapitre 3.) Les révolutions européennes des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles ont généré des violences horribles et des bouleversements terribles. L'étude scientifique de la société semblait séduisante, car on estimait que, si les sociologues déterminaient les *causes* des révolutions politiques, ils parviendraient peut-être à les éviter ou au moins à aider les gens à les mener plus pacifiquement et sans aller jusqu'au chaos.

Deux cents ans après le début des recherches, les sociologues n'ont toujours pas proposé une « recette de la révolution », mais leurs travaux ont permis de mettre en lumière l'équilibre précaire des États. Si vous vivez dans un pays à l'État relativement stable, qui s'efforce de répondre aux principales exigences de ses citoyens et se montre plutôt réactif face à leurs besoins fluctuants, estimez-vous heureux que l'État soit l'une des plus grandes réussites de l'être humain.

Imaginez tous les événements susceptibles de déstabiliser ou de renverser un État :

> - une catastrophe naturelle, telle qu'une inondation (par exemple, les habitants de l'île de Pâques, en manque de ressources, se sont battus entre eux) ;
> - l'attaque d'un voisin belliqueux (par exemple, les nations européennes pendant la Seconde Guerre

> mondiale : quand les troupes allemandes ont occupé la France en 1940, le gouvernement français a été renversé et remplacé par le pouvoir du maréchal Pétain);
> - une lutte ou une désorganisation interne (par exemple, la guerre de Sécession américaine);
> - trop d'inégalités économiques, situation qui peut pousser les plus démunis à se soulever (comme lors de la Révolution française);
> - une justification culturelle au système étatique mis en place (par exemple, la révolution russe).

Quand une révolution éclate dans une grande société complexe, à l'État assez élaboré, c'est rarement pour *une seule* raison. Généralement, des facteurs économiques, sociaux et politiques interagissent pour affaiblir l'emprise d'un État. Puis un opposant charismatique ou une difficulté externe fait office de goutte d'eau qui fait déborder le vase. Par exemple, dans le cas de la révolution tunisienne de 2011, l'origine se trouve dans un vendeur de rue qui s'est immolé en place publique.

Les difficultés de compréhension de la stabilité et de l'instabilité politiques sont bien cernées non seulement par les sociologues, mais également par les dirigeants ayant tenté de stabiliser leur propre gouvernement ou, dans certains cas, les dirigeants d'autres pays. Diverses puissances mondiales ayant essayé de s'ingérer dans les affaires d'autres États ont aussi appris qu'il n'existe pas véritablement de baguette magique pour provoquer une révolution.

Mais la construction des nations est devenue une discipline à part entière, étudiée aux quatre coins de la planète par les responsables militaires et politiques souhaitant contribuer à l'installation de gouvernements stables et pacifiques, aussi bien dans leur pays que chez leurs voisins. Ce n'est pas une sinécure, mais les sociologues et autres spécialistes des sciences sociales

ont établi une liste de principes essentiels qu'un État doit respecter pour obtenir puis conserver le soutien de ses citoyens :

> - une infrastructure en état de marche capable de répondre aux besoins élémentaires des individus (nourriture, santé, logement, transports);
> - une économie stable, avec des citoyens capables de trouver des emplois légaux pour nourrir leur famille;
> - un système de gouvernement transparent, avec des citoyens qui jugent leurs responsables politiques honnêtes et fiables;
> - le respect officiel des traditions culturelles et religieuses ;
> - un sentiment d'indépendance vis-à-vis des puissances étrangères, plus particulièrement celles qui ne sont pas considérées comme amies.

Cela semble simple, mais c'est en fait extrêmement délicat. Un État qui parvient à garantir un équilibre dans la satisfaction des besoins d'un groupe de citoyens important et cosmopolite a besoin de la confiance et du soutien de ces derniers. Mais, en cas de guerre ou de troubles, ou si le précédent gouvernement était corrompu ou irresponsable, les gens peuvent se montrer très méfiants et réticents à faire confiance aux pouvoirs publics.

Lorsque vous lisez les journaux, il peut vous arriver d'avoir du mal à faire confiance à vos dirigeants. Méritent-ils votre soutien? Votre gouvernement doit gagner, au quotidien, votre confiance et votre soutien, et ceux de vos voisins. Quand les gouvernements ne sont pas capables d'assurer le bonheur de leurs citoyens ou ne le souhaitent même pas, la situation commence alors à prendre une mauvaise tournure.

Bien que les sociologues aient appris beaucoup de choses

sur les causes de la stabilité et de l'instabilité politiques, il n'existe pas de formule magique pour prédire la réussite ou la chute d'un gouvernement. Vous avez peut-être en tête des exemples de gouvernements actuels ne répondant pas aux besoins élémentaires de leurs citoyens, mais n'en demeurant pas moins solides. Pourquoi? Il leur manque peut-être une opposition bien organisée, ou bien ils ont manipulé les citoyens en leur faisant croire qu'il n'existait pas de meilleure solution que leur gouvernement.

Mais comment font-ils pour savoir?

Demander quels facteurs sont à l'origine des révolutions politiques, c'est poser la question à 1 million d'euros. Comme expliqué au chapitre 4, les sociologues posant des questions essentielles ne bénéficient pas d'autant d'éléments de comparaison que les sociologues adeptes des questions simples. Pour savoir ce qui pousse une personne à voter pour untel ou untel, je peux interroger des millions d'individus (à condition d'en avoir le temps). Pour connaître les éléments déclencheurs d'une révolution politique, je ne peux étudier autant de cas de figure. En outre, si je sonde des personnes, je peux prendre un tas d'individus vivant à la même époque, dans des conditions très similaires. Pour étudier les révolutions politiques, je vais devoir revisiter l'histoire, c'est-à-dire me pencher sur des révolutions ayant éclaté en plusieurs endroits et à différentes époques. Dans ce cas, la comparaison peut se révéler difficile.

L'une des études sociologiques des révolutions politiques les mieux cotées est celle de Theda Skocpol, intitulée *États et révolutions sociales* (1979). Il s'agit d'une analyse détaillée des révolutions en France (1789), en Chine (1911) et en Russie (1917). Si cette étude fait foi, elle a également été critiquée (ainsi que nombre d'études similaires) comme manquant d'exemples.

Un autre sociologue américain a tenté d'élaborer

une théorie de la révolution. Il montre ainsi que la révolution politique survient quand un pays est confronté à une dette publique colossale et à un conflit interne aux élites quant à la direction à prendre. C'est exactement la situation prérévolutionnaire qui caractérisait la France en 1788 : Louis XVI ne savait plus comment régler les dépenses courantes, ses intendants s'opposaient aux nobles et les États généraux furent convoqués.

Le partage (ou non) du pouvoir

Les questions sur l'État et les mouvements sociaux ont tendance à se résumer à des interrogations sur le *pouvoir* au sein de la société. Qu'est-ce que le pouvoir? Qui le détient, et quand le titulaire de ce pouvoir le partage-t-il (ou non)? Si une personne a plus de pouvoir, cela signifie-t-il que les autres en ont moins? Cette section résume les deux principales idées des sociologues sur le pouvoir au sein de la société : le pouvoir est en quantité limitée et ne peut se partager, et le pouvoir est un bien collectif auquel tout le monde peut contribuer.

Les modèles de conflit : chacun pour soi

On peut définir le pouvoir comme l'*influence sur les autres*. C'est probablement la perception la plus répandue : si j'ai beaucoup de pouvoir, je pourrai forcer les autres à agir comme je l'entends. Si j'ai peu de pouvoir, je ne pourrai contraindre que peu de personnes, et je vais passer beaucoup de temps à faire ce que les autres attendent de moi. Les sociologues opèrent une distinction à la suite de Max Weber. Ce dernier parlait du *pouvoir* pour désigner la capacité à imposer sa volonté. Par exemple, si une femme invite une copine à la suivre dans ses séances de maquillage, elle a du pouvoir sur cette copine, car aucun règlement n'oblige cette dernière à assister aux mises en beauté de son amie. En revanche, Weber parle d'*autorité* pour décrire la probabilité qu'un ordre soit exécuté. Ainsi, si l'évêque demande à un curé de changer de paroisse, ce dernier obéit généralement, acceptant ainsi l'autorité de son supérieur hiérarchique.

C'est ce que l'on appelle la vision *à somme nulle* du pouvoir. Cela signifie que le pouvoir existe en quantité limitée, et que, si entre deux personnes, Myriam et Jonathan, Myriam en obtient une plus grande part, Jonathan en aura fatalement moins. Soit elle a du pouvoir sur lui, soit il a du pouvoir sur elle. C'est aussi simple que cela. Il y a forcément un dominant et un dominé dans ces relations de pouvoir.

Naturellement, avec cette vision des choses, le pouvoir est un élément recherché par tout le monde : si vous n'avez aucun pouvoir, c'est que quelqu'un d'autre en a sur vous. Cette personne aura beau vouloir être gentille avec vous, elle pourra très bien prendre une décision qui ne vous conviendra pas. L'idéal serait alors pour vous de disposer

de tout le pouvoir. C'est ainsi vous qui mèneriez la barque.

Cette perception du pouvoir ne signifie pas forcément qu'au sein d'une société donnée une seule personne doive détenir tout le pouvoir. Plusieurs personnes peuvent avoir du pouvoir en fonction de la situation ou pour différentes raisons. Jonathan peut par exemple avoir du pouvoir en raison de sa fortune, et Myriam grâce à son physique de rêve. Tandis qu'une troisième personne, appelons-la Charles, peut très bien avoir du pouvoir grâce à son carnet d'adresses bien rempli. Chacun de nous a une part de pouvoir et peut se montrer influent dans différentes situations.

Néanmoins, dans la pratique, seul l'un des trois peut être aux commandes s'il s'agit d'un mandat électoral. Tous trois vont se servir de leurs pouvoirs respectifs pour l'emporter :

> - Jonathan peut acheter des tas de spots et encarts publicitaires pour sa campagne.
> - Myriam peut multiplier les apparitions publiques pour charmer les électeurs.
> - Charles peut faire fonctionner son réseau et s'arranger pour que des personnes influentes persuadent les électeurs de voter pour lui.

Tous les trois parviendront probablement à empocher un grand nombre de voix, mais seul l'un des trois terminera devant les deux autres. Dans un modèle à somme nulle, ce pouvoir peut provenir de plusieurs sources, mais, au final, la question est de savoir *qui va l'emporter*.

Les sociologues ayant cette vision du pouvoir sont souvent qualifiés de *théoriciens du conflit*, car ils estiment que chacun est pratiquement tout le temps en conflit avec les autres. Il arrive que nous collaborions pour atteindre certains buts communs, mais, une fois la mission

accomplie (ou ratée), nous nous divisons. Si vous transposez cette façon de voir au gouvernement d'un pays, vous considérez probablement un parti politique comme une coalition agitée de personnes respectant une trêve afin de mettre en place un candidat, mais qui n'ont rien d'autre en commun.

Karl Marx était le principal théoricien du conflit. En fait, ce type de théorie sur le monde social ou politique est souvent qualifié de «théorie marxiste». Comme souligné au chapitre 3, Marx pensait que le pouvoir et l'influence au sein de la société avaient très largement pour origine les biens matériels (nourriture, vêtements, terre et autres ressources), représentés par l'argent au sein de l'économie capitaliste.

Marx se méfiait de l'argent, qu'il considérait comme un pouvoir liquide circulant aisément d'une personne à l'autre et facilement utilisable par une personne ou un groupe d'individus pour exploiter les autres.

Comme l'aurait craint Marx, quand l'Union soviétique s'est effondrée et que des citoyens russes ont reçu de grosses sommes d'argent représentant leur part d'entreprises autrefois détenues par l'État, nombre d'entre eux se sont fait escroquer et carrément plumer.

Pas étonnant que les marxistes voient d'un mauvais œil l'influence de l'argent sur l'État! Ils ont en fait tendance à considérer l'État comme l'outil des plus riches, inventé pour satisfaire les classes aisées. C'est une vision à somme nulle et marxiste du pouvoir politique qui se cache derrière chacune des préoccupations suivantes :

- **Le financement des campagnes électorales :** doit-on accorder le droit aux candidats fortunés (et à ceux qui disposent de partisans riches) de dépenser sans compter pour mener campagne, ou

> des lois destinées à mettre tous les candidats sur un pied d'égalité sont-elles indispensables?
> - **Lobbying et cadeaux :** les entreprises et autres organisations doivent-elles avoir le droit d'employer des lobbyistes pour attirer l'attention des élus et des fonctionnaires? L'accès et les privilèges des lobbyistes doivent-ils être limités? La nature et la valeur des cadeaux reçus par les élus et les fonctionnaires doivent-elles être réglementées afin qu'ils ne deviennent pas des pots-de-vin?
> - **Limite des mandats :** les élus doivent-ils pouvoir rester en place tant qu'ils bénéficient de la majorité des suffrages électoraux, avec la possibilité d'avoir de plus en plus de pouvoir et d'influence au fil des mandats et le risque qu'il soit de plus en plus difficile de les battre, ou doit-on limiter le nombre de mandats?

Ces questions, entre autres, reflètent la crainte sous-jacente des gens qu'un individu ou un groupe de personnes n'ait trop d'influence, pendant trop longtemps, sur la politique menée par le gouvernement et que l'État n'exerce son pouvoir au bénéfice de certains au lieu de tous.

L'« autonomie de l'État » fait débat parmi les sociologues politiques. Autrement dit, la question est de savoir si le gouvernement a une influence et un pouvoir indépendants sur la société ou s'il s'agit exclusivement d'un outil que manipulent d'autres intérêts. Marx pensait que l'État, au moins dans la société capitaliste moderne, avait peu d'autonomie et était essentiellement l'arme de la bourgeoisie.

D'autres font remarquer que le pouvoir de l'État est très indépendant en raison de son rôle unique dans la société : finalement, il a toutes les armes, car même les plus riches doivent respecter les lois, sous peine de se retrouver

derrière les barreaux. Lors des révolutions (telles que la révolution russe), l'État peut saisir les biens des riches et les redistribuer (ou se les approprier). Il peut lever des impôts auprès de qui il veut. Dans de nombreux pays, les citoyens gagnant beaucoup d'argent paient plus d'impôts que ceux qui ont les salaires les plus bas.

Les théoriciens du conflit des deux camps sont d'accord sur un point : le pouvoir est un jeu à somme nulle. Que ce soient les riches, les beaux ou l'État, *quelqu'un* a du pouvoir, et cela signifie que quelqu'un d'autre ou beaucoup d'autres n'en ont pas.

Les modèles pluralistes : l'égalité avant tout

Pour d'autres sociologues, la société moderne est suffisamment complexe pour que coexistent différents champs, différentes sphères, pour que le pouvoir ne soit pas concentré dans les mains d'une petite clique d'individus. Ils parlent alors d'« élites », et ces dernières, qu'elles soient sportives, politiques, médiatiques, scientifiques ou entrepreneuriales, rassemblent des milliers, voire des dizaines de milliers d'individus dans des pays comme la France.

Les sociologues politiques ayant une vision *pluraliste* du pouvoir signalent que, lorsque vous observez attentivement les sociétés, vous constatez qu'il est rare que le pouvoir soit concentré dans les mains de quelques personnes, et que les individus aux responsabilités se disputent souvent entre eux.

Prenez toutes ces formes de pouvoir existant dans une société actuelle :

- **pouvoir politique :** chefs d'État, parlementaires, maires et conseillers municipaux (présidents, Premiers ministres, guides suprêmes, reines et rois);
- **pouvoir économique :** capitaines d'industrie, familles fortunées (P.-D.G. avec des salaires mirobolants, grands propriétaires terriens, rentiers cachant de grosses sommes sous leur matelas) ;
- **pouvoir culturel :** artistes, écrivains et philosophes (acteurs célèbres, romanciers à succès, animateurs de télévision) ;
- **pouvoir social :** adeptes des mondanités et personnes influentes (agents, lobbyistes, commères

de quartier);

- **capital humain :** personnes ayant une instruction, des compétences ou des talents spéciaux (ingénieurs, sportifs professionnels, excellents plombiers).

Il arrive que des personnes de ces différentes sphères s'entendent sur l'orientation à donner à la société, mais, la plupart du temps, ce n'est pas le cas, l'entente au sein d'une même sphère étant parfois difficile à trouver. Dans ces différentes sphères, l'éventail d'individus est très large, avec des intérêts et des souhaits variés.

Mouvements sociaux, l'expression d'un désir de changement

Dans une société pluraliste idéale, un scrutin démocratique et une représentation équitable suffiraient à mettre en place un système législatif et des politiques susceptibles de prendre en compte les intérêts de tous les citoyens. Mais cela ne se passe pas ainsi, d'abord parce que la société parfaitement démocratique n'existe pas, ensuite parce que la plupart des institutions les plus importantes ne sont pas publiques. Voilà pourquoi les gens se sentent obligés d'organiser des mouvements sociaux pour obtenir les changements qu'ils souhaitent.

Cette section explique la naissance des mouvements sociaux, la façon dont ils mobilisent leurs partisans, ainsi que les raisons de leur succès et les mécanismes associés.

Naissance d'un mouvement social

Au sens sociologique du terme, un *mouvement social* est plus qu'un rassemblement de types revendiquant des choses : il s'agit d'un effort organisé pour obtenir un changement de nature sociale. Les mouvements sociaux peuvent être de taille très modeste ou très imposante, se traduire par un succès ou un fiasco retentissant. Tous les mouvements sociaux ont néanmoins en commun de constituer un effort concerté pour amener un changement de nature sociale. Ils mettent généralement en scène des individus estimant ne pas être entendus quand ils emploient les moyens de communication classiques et ne pas avoir les moyens de faire passer leurs exigences aux instances dirigeantes sans s'organiser.

Il existe de nombreuses sortes de mouvements sociaux, avec des objectifs tout aussi variés. Des groupes ethniques aux groupes religieux, en passant par des groupes d'action délinquante liés à une idéologie, un mouvement social correspond à n'importe quel groupe de personnes s'organisant pour entraîner un changement social.

Les mouvements sociaux ciblent souvent les institutions et organismes publics, mais aussi parfois les entreprises ou des personnages influents. La plupart cherchent à sensibiliser le public à des questions qui les concernent. En fait, certains mouvements sociaux n'ont pour but que de sensibiliser l'opinion.

Les mouvements sociaux peuvent prendre de multiples formes et sont souvent associés à une ou plusieurs des actions suivantes :

- **Rassemblements, marches et parades :** les rassemblements publics sont destinés à montrer au monde l'état d'esprit et la motivation de nombreuses personnes. Ainsi, fin 2010, les syndicats se sont mobilisés contre la réforme des retraites du gouvernement Fillon, et des centaines de milliers de personnes sont descendues dans la rue pour manifester.
- **Demandes coordonnées :** courriers, courriels ou autres messages à l'attention de la (des) cible(s) du mouvement. Par exemple, les défenseurs des droits des animaux ciblent les parlementaires français et leur envoient régulièrement des courriers.
- **Publicité :** affiches, graffitis ou autres moyens de faire passer un message collectif. En mai 1968, les étudiants des Beaux-Arts avaient confectionné des banderoles et des affiches originales pour porter des messages nouveaux.
- **Désobéissance civile :** membres d'un groupe qui défient les autorités afin de montrer leur volonté de défendre une cause, surtout quand il s'agit de dénoncer une loi qu'ils trouvent injuste. Par exemple, des personnes refusent que des familles de sans-papiers soient renvoyées chez elles et les hébergent ou les aident malgré l'infraction à la loi (« aide au séjour de personnes en situation irrégulière »). José Bové s'est rendu célèbre en France par ses actions de démontage de MacDonald's ou de fauchage de champs OGM, qui relèvent d'après lui de la désobéissance civile.

Les mouvements sociaux ne sont pas clairement hiérarchisés. En fait, la plupart sont divers, avec plusieurs groupes organisés œuvrant à l'atteinte de buts communs et de certains objectifs spécifiques. Plusieurs groupes d'un même mouvement social peuvent aussi être en désaccord sur les *moyens* d'atteindre le but fixé : certains groupes estiment notamment la violence nécessaire, tandis que d'autres prônent des actions pacifiques. Par exemple, en

Corse, des mouvements prônent la violence armée pour obtenir l'indépendance, alors que d'autres partis se réclament du processus électoral pour atteindre le même but.

Pourquoi un mouvement social naît-il? C'est une question que les sociologues étudient depuis longtemps, et la réponse n'est pas évidente. Après tout, tous les citoyens veulent *quelque chose*, mais tout le monde ne descend pas dans la rue pour manifester, n'écrit pas des courriers pour le demander, ni ne confie ses souhaits à autrui. Dans n'importe quelle société, ce ne sont pas les doléances et griefs qui manquent. Lesquels se transforment en mouvement social? Il existe au moins deux bonnes réponses à cette question, issues de la « théorie de la privation relative » et de la «théorie de la mobilisation des ressources ».

La théorie de la privation relative

Une réponse semblant logique répond au nom de *théorie de la privation relative*. Selon cette théorie, les gens sont enclins à monter une action organisée quand il existe un décalage entre ce qu'ils *estiment mériter* et ce qu'ils *ont*. Autrement dit, si la société voit se dresser un groupe de personnes estimant avoir le droit de bénéficier de quelque chose mais ne parvenant pas à l'obtenir, c'est que ce groupe ressent une « privation relative » l'incitant à descendre dans la rue pour exprimer ses griefs.

Prenez le mouvement des suffragettes de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècle. À cette époque, en France et dans de nombreux autres pays, on a assisté à un mouvement de femmes, soutenues par des hommes qui les comprenaient, souhaitant obtenir le droit de vote. Cet effort s'est traduit par un succès, avec l'octroi du droit de vote aux femmes dans les pays occidentaux au XX^{e} siècle, en France en 1945.

Le droit de vote a été octroyé aux femmes américaines en 1920 et dans divers pays européens dans les années suivantes. Les femmes françaises pouvaient donc se sentir plus lésées encore durant l'entre-deux-guerres, car il existait des pays où le droit qu'elles revendiquaient était une réalité.

La théorie de la privation relative dirait que le mouvement des suffragettes n'a vu le jour que lorsque les femmes ont ressenti cette privation du droit de vote. Dans certains pays, les femmes ont obtenu le droit de vote à la fin du XIX^{e} siècle, et certains États et territoires américains l'ont octroyé aux femmes dans leur juridiction.

Cela signifiait qu'en 1920 une femme vivant en France, dans un État où il lui était interdit de voter, pouvait lire plein de récits de femmes qui en avaient le droit. Cent ans auparavant, en 1800, une femme française n'aurait pas été en mesure de citer tous ces exemples. Par conséquent, si la femme française de 1800 et celle de 1920 étaient toutes deux privées du droit de vote, celle de 1920 se *sentait* davantage privée que l'autre.

Un élément utile de cette théorie est d'expliquer pourquoi il y a autant de mouvements sociaux dans les sociétés riches que dans les sociétés pauvres. Objectivement, la privation est plus importante pour les membres de certaines sociétés que pour d'autres, mais, selon cette théorie, c'est le sentiment de privation *relative* qui déclenche les mouvements sociaux.

Si la théorie de la privation relative vous semble déroutante, imaginez un enfant unique qui s'appelle Marc, à qui son père décide spontanément d'acheter un cornet de glace. Sera-t-il heureux? Prenez maintenant un autre garçon, Théo, à qui l'on offre un cornet de glace à une boule, tandis que sa sœur a elle droit à un cornet à deux boules. Lequel de ces deux enfants sera le plus contrarié à

votre avis : Marc ou Théo ? Si vous répondez Théo, c'est que vous avez une connaissance fine des jalousies familiales et que vous avez compris la théorie de la frustration relative.

La théorie de la mobilisation des ressources

De nombreux sociologues estiment cependant que la théorie de la privation relative ne suffit pas à expliquer comment et pourquoi des mouvements sociaux voient le jour. Ils font remarquer qu'il y a encore plus de mouvements sociaux dans les sociétés riches que dans les sociétés pauvres. Ces sociologues (en fait, la plupart des sociologues étudiant aujourd'hui les mouvements sociaux) lui préfèrent la *théorie de la mobilisation des ressources*.

Pourquoi? Parce que coordonner un mouvement social va au-delà du partage de griefs : ce n'est pas parce qu'un nombre significatif de personnes se sentent privées de quelque chose qu'elles seront en mesure de s'unir afin d'organiser un mouvement social. Pour ce faire, il faut les ressources suivantes :

> - des meneurs disposant de temps pour coordonner les activités du groupe;
> - des moyens de communication : listes de diffusion, chaînes téléphoniques, réseaux informatiques ;
> - de l'argent pour acheter des espaces publicitaires, des dispositifs pour attirer l'attention et d'autres ressources ;
> - des contacts dans les instances publiques, les médias et d'autres sphères d'influence ;
> - des moyens de transport : avions, trains et véhicules automobiles.

Ces ressources étant plus facilement accessibles dans les sociétés riches, il est plus aisé pour les citoyens de ces pays de faire bouger les foules. La mobilisation des

ressources explique également pourquoi certains groupes d'une société donnée sont capables de faire naître des mouvements sociaux, contrairement à d'autres. Cela ne signifie pas forcément que les personnes participant à des mouvements sociaux d'envergure sont plus mécontentes que les individus ne manifestant pas leurs griefs dans la rue : certaines personnes bénéficient tout simplement d'un accès plus aisé aux ressources nécessaires pour monter un mouvement social. Il s'agit souvent de personnes riches placées à la tête de ces mouvements, ou tout du moins d'individus richement dotés en différents capitaux (relationnels, culturels et symboliques notamment).

Cette façon de considérer les mouvements sociaux trouve un écho favorable chez les marxistes, qui, comme l'explique la section « Le partage (ou non) du pouvoir », plus haut dans ce chapitre, sont préoccupés par l'influence de l'argent et du pouvoir sur la situation politique. Ils soulignent que ce sont précisément les personnes ayant *déjà* de nombreux avantages qui sont capables de déclencher des mouvements sociaux afin de s'octroyer *encore plus* d'avantages, tandis que les individus désireux de voir les choses changer face à leur situation précaire sont ceux qui ont le moins de ressources pour se faire entendre. C'est ainsi que se renforce l'injustice d'une condition.

Le déclenchement d'un mouvement social est bien plus simple aujourd'hui qu'avant l'avènement d'Internet. Autrefois, pour organiser des rassemblements, vous deviez passer des coups de fil ou distribuer des prospectus. Aujourd'hui, il suffit de créer une page Facebook, et votre message se répand comme une traînée de poudre. Voilà pourquoi les sociologues insistent sur l'importance de la disponibilité des ressources pour faire naître un mouvement social.

Rassembler les troupes

Outre la naissance du mouvement social, l'implication des participants est un autre sujet d'étude. Même pour les grands mouvements sociaux, la plupart des membres d'une société ne participent pas, y compris ceux pour qui le problème soulevé est d'un intérêt majeur. Pourquoi?

La microsociologie fournit une réponse et souligne l'importance des « cadres ». Comme indiqué au chapitre 6, un *cadre* est la définition d'une situation sociale. Le rôle qu'on s'attribue dans une situation sociale donnée (si on doit agir ou non, et, si oui, de quelle manière) dépend du cadre entourant celle-ci. La décision que prend un individu de participer ou non à un mouvement social actif dépend, tout du moins en partie, de son intérêt vis-à-vis de la situation.

Cela devient plus particulièrement important quand la cause défendue par les mouvements sociaux est assez éloignée de la vie des participants. Par exemple, dans le cas des suffragettes évoqué plus haut, l'identité du groupe mécontent est très claire : les femmes. Ce n'est pas toujours aussi limpide. Pour mobiliser des défenseurs de la cause, les mouvements sociaux doivent les convaincre de l'enjeu.

Prenez le mouvement pour les droits des animaux. De nombreuses associations y participent, avec des méthodes et objectifs différents, mais le but final est de mettre un terme aux pratiques causant la mort des animaux ou les faisant souffrir. Pour mobiliser un maximum de défenseurs, les différents groupes placent un certain nombre de cadres autour de ce thème :

- Attirer des personnes soucieuses de

> l’environnement et qui font de la défense des droits des animaux un problème environnemental : ils disent qu’élever des animaux pour nourrir l’humanité demande plus de ressources et crée une plus grande pollution que de cultiver des céréales et des légumes.
> - Attirer des personnes soucieuses de leur santé et qui font de la défense des droits des animaux un problème sanitaire : ils disent qu’être végétarien est meilleur pour la santé.
> - Attirer des personnes ayant des animaux domestiques et qui font de la défense des droits des animaux un problème moral : ils font circuler des photos et vidéos d’animaux maltraités pour rallier à leur cause ceux qui refuseraient que l’on traite leur animal domestique de la sorte.
> - Attirer des personnes soucieuses de leur statut social et qui considèrent la défense des droits des animaux comme une cause sympathique : des personnes séduisantes posent pour des publicités (parfois nues, pour condamner les manteaux de fourrure), afin de donner le sentiment que la défense des droits des animaux est un sujet tendance qui préoccupe les personnes qui comptent dans la société.

Il arrive que l’on participe à un mouvement social parce que le problème vous a été présenté d’une manière qui vous a touché.

Élément intéressant, les sociologues ont également découvert que, souvent, les gens qui s’investissent dans des mouvements sociaux n’avaient pas forcément à la base des croyances en phase avec les principes défendus. C’est donc en agissant qu’on développe des croyances, et non l’inverse.

À la fin des années 1990, le sociologue Ziad Munson s’est mis à étudier le mouvement américain destiné à faire

interdire l'avortement. Il savait que des millions d'Américains étaient contre l'avortement dans toutes les situations ou presque, mais il a également remarqué que seule une petite fraction devenait active au sein du « Mouvement pour la vie », organisé pour empêcher les IVG, avec le but ultime de rendre l'avortement illégal. Munson a organisé une série d'entretiens avec des activistes de ce mouvement afin de comprendre ce qui les avait fait passer du statut de défenseurs passifs à celui d'activistes.

Il a découvert avec surprise que nombre de ces partisans n'avaient pas d'opinions tranchées sur la question avant de devenir activistes. Certains ont même avoué qu'ils étaient auparavant plutôt favorables à ce que l'avortement demeure légal et qu'ils avaient changé d'avis une fois au sein du Mouvement pour la vie. Généralement, ils étaient entrés dans le mouvement par des amis ou des membres de leur famille, collant des timbres ou manifestant leur soutien à un être cher. Une fois dans le mouvement, ils se sont aperçus que leurs croyances sur la question de l'avortement s'étaient renforcées et sont alors devenus de farouches défenseurs de cette cause.

Il semble que, même dans le cas d'un sujet aussi personnel et sensible que celui de l'avortement, il soit plus facile d'inciter les gens à agir qu'à adopter une croyance. C'est une fois les actions entreprises qu'apparaissent (parfois) les croyances. Pour cette raison, les mouvements sociaux ont autant de chances de pousser les gens à agir en pénétrant la sphère familiale et amicale et en les récompensant (même sur le plan matériel) qu'en s'attaquant d'abord à leurs croyances fondamentales.

Les critères de succès d'un mouvement social

Certains mouvements sociaux rencontrent un succès rapide, d'autres seulement au bout de nombreuses années, et d'autres encore se soldent par un échec. Pourquoi certains échouent-ils et d'autres réussissent-ils ?

Gamson a proposé au moins quatre résultats possibles pour l'action d'un mouvement social, selon que ce dernier est considéré ou non comme une organisation légitime et que les objectifs matériels sont ou non atteints. Voici ces quatre résultats :

> - **Apporter une réponse totale :** quand un mouvement est considéré comme légitime *et* qu'il remplit ses objectifs, c'est indéniablement un succès, comme celui qu'a enregistré le mouvement des droits civiques après de nombreuses années de lutte aux États-Unis. Non seulement les Afro-Américains ont obtenu le droit de voter et d'avoir un emploi sans souffrir de discrimination, mais les responsables du mouvement ont obtenu une grande reconnaissance. Aux États-Unis, il existe un jour férié en l'honneur de Martin Luther King.
> - **Prendre les devants :** les mouvements sociaux goûtent parfois des victoires aigres-douces, quand les objectifs ont été atteints mais que les changements ne sont pas les bienvenus ni considérés comme légitimes. Les amateurs de musique à l'origine de la création de réseaux de partage de fichiers pour inciter les maisons de disques à assouplir les lois sur les droits d'auteur ont réussi, en ce sens que les maisons de disques ont levé certaines mesures de protection et ont revu leur stratégie initiale consistant à poursuivre les

contrevenants, mais il n'en demeure pas moins que l'action de ces amateurs de musique n'a jamais été considérée comme légale ou légitime. C'est en ce sens que les maisons de disques ont dénaturé le but de leur mouvement en « prenant les devants ».

- **Récupérer le mouvement :** c'est ce qui se produit quand un mouvement social obtient une certaine reconnaissance, mais sans atteindre ses objectifs. Les festivals de la Gay Pride sont désormais des manifestations civiques majeures dans de nombreuses villes du monde entier, mais certains activistes militant pour les droits des homosexuels estiment que leur mouvement a été récupéré : les gouvernements accueillent ostensiblement les associations de défense des homosexuels sans pour autant leur accorder les droits qu'ils revendiquent (par exemple, le droit au mariage).
- **S'effondrer :** quand un mouvement n'atteint pas ses objectifs *et* n'est pas reconnu, il s'effondre, tout simplement. Par exemple, le mouvement maoïste dans les années 1970 en France n'a pas réussi à imposer les transformations sociales qu'il souhaitait. Le mouvement s'est autodissous car il n'a pas su générer un véritable mouvement social.

Le succès d'un mouvement social tient parfois à la présence d'un meneur charismatique, à la mise en place d'un cadre approprié, à une mobilisation satisfaisante et à la disponibilité de ressources. Mais, souvent, ce succès est au rendez-vous si la société est disposée à accepter les revendications formulées et si les conditions propices à leur satisfaction sont rassemblées.

Pour comprendre le succès ou l'échec des mouvements sociaux, remémorez-vous l'expression latine *Carpe diem* (« Profite du moment présent ») : pour qu'un mouvement social réussisse, il faut que le moment soit opportun, mais

aussi que le mouvement parvienne à mobiliser les défenseurs de la cause associée.

Chapitre 15

Sociologie urbaine et démographie : l'amour ou la haine au cœur de la ville

Dans ce chapitre :

- Comprendre la société urbaine
- Changer les quartiers
- Rendre les villes sûres et accueillantes pour tout le monde

La ville est au cœur de la vie de beaucoup de gens, au moins à un moment de leur vie. La vie urbaine est aussi au centre de la sociologie. Comme vous pouvez le lire au chapitre 3, la sociologie a été inventée à une époque où les villes étaient en plein essor, les gens venant y chercher un emploi et une nouvelle vie. Une fois en ville (certains pour la première fois), ils rencontraient des individus de différentes religions, ethnies et origines.

Quand vous vivez au milieu de personnes comme vous, vous oubliez facilement que vous fonctionnez selon un certain nombre d'attentes et de suppositions sur le monde social. Dans les villes, les traditions, langues et modes de vie sont indéniablement multiples. Vous en rencontrez d'ailleurs bon nombre dans la rue. Cela vous rend

facilement curieux de connaître la société et de comprendre comment toutes ces personnes si diverses parviennent à s'entendre.

Ce chapitre commence par parler des études sociologiques classiques de la ville. Il traite ensuite des changements urbains et des divers quartiers, avant de se pencher sur l'avenir de la ville. Les villes peuvent-elles demeurer des endroits pacifiques, productifs et ouverts à tous? Pour les sociologues, la réponse est « oui », mais ils estiment que la tension sera toujours présente, ainsi que la diversité et les changements – c'est-à-dire tous les ingrédients de la vie urbaine.

Sociologie dans la ville

Les sociologues ont toujours cherché des personnes et situations à observer au cœur de la ville. La vie urbaine est extrêmement complexe, et son fonctionnement sera toujours difficile à saisir. (Il est même souvent difficile de simplement vivre en ville!) Cette section explique comment les sociologues du XIX^{e} siècle ont compris la vie en ville et comment ceux du XX^{e} siècle y ont plongé corps et âme.

La foule solitaire

La « foule solitaire » est peut-être un cliché, mais c'est aussi l'un des paradoxes de la vie sociale, c'est-à-dire que l'on peut se sentir plus solitaire au milieu d'une foule qu'en étant physiquement seul. Vous aurez beau être au même endroit que des centaines voire des milliers de personnes, si vous n'échangez pas avec elles car vous ne le pouvez pas ou pour d'autres raisons, vous pouvez vous sentir cruellement isolé, et cela peut même être effrayant.

Il s'agit d'un sentiment nouveau chez les personnes qui déménagent d'une bourgade pour aller vivre dans une grande ville : être certes constamment entouré, mais de personnes qui ne vous connaissent pas forcément, n'ont parfois rien à faire de qui vous êtes ou d'où vous venez. Dans un bus ou une rame de métro, vous pouvez vous retrouver le nez collé contre l'aisselle de quelqu'un qui vous ignore complètement. Ce n'est pas agréable pour diverses raisons.

Le sociologue le plus connu pour avoir décrit les *sentiments* différents que procure la vie en ville est l'Allemand Ferdinand Tönnies, dont les travaux les plus importants ont été publiés à la fin du XIX^{e} siècle.

Dans son livre intitulé *Communauté et société*, Tönnies explique la différence qu'il perçoit entre ces deux notions. Pour lui, une *communauté* est un groupe au sein duquel vous êtes généralement né et où vous avez de nombreuses choses en commun avec les autres membres. Vous avez des affinités naturelles avec eux, car vos intérêts sont les mêmes et vous réalisez les mêmes choses. Voici des exemples de groupes où règne un sentiment communautaire :

- communautés agricoles ;
- familles ;
- communautés religieuses.

La *société* caractérise un groupe de personnes qui se retrouvent ensemble par choix, généralement pour des raisons pratiques bien précises. Quand vous décidez d'aller vivre dans un endroit ou de rejoindre un groupe parce que vous souhaitez réaliser quelque chose de particulier (pas forcément par affinité pour les membres de ce groupe), vous êtes uni aux autres par le lien impersonnel de la société. Voici des exemples de groupes :

- centres d'affaires urbains ;
- entreprises et coopératives ;
- universités ;
- partis politiques.

Dans une communauté, quand vous rencontrez une personne, vous pouvez être à peu près certain qu'elle a beaucoup de points communs avec vous ou qu'elle souhaite nouer des liens personnels. Autrement dit, c'est votre ami(e). Dans une société, les gens se retrouvent ensemble pour une raison bien précise, sans laquelle ils ne souhaiteraient pas côtoyer les autres. En fait, dans certains de ces groupes (par exemple, les entreprises), les relations étroites entre les personnes sont parfois déconseillées, voire carrément interdites !

Dans une communauté, les liens entre les personnes sont personnels et intimes, tandis qu'ils sont pratiques et impersonnels au sein d'une société.

Le climat est généralement bien plus agréable au sein des groupes formant une communauté, et, si vous avez lu des ouvrages de Tönnies, vous avez peut-être l'impression qu'il préfère les communautés et souhaiterait qu'il en existe

plus. Mais, d'un point de vue sociologique, l'« esprit communautaire » n'est pas un ingrédient que l'on peut injecter à souhait si le besoin de paix, d'amour et de compréhension se fait sentir : c'est une alchimie due aux nombreux points communs que partagent des gens.

Dans la plupart des situations sociales modernes, il s'avère que vous n'avez en fait pas grand-chose en commun avec les personnes qui vous entourent et qu'il serait idiot de prétendre le contraire. Par exemple, si dans une rame de métro vous commencez à discuter avec votre voisin en train de consulter son iPhone, il y a de grandes chances qu'il vous réponde que vous le dérangez. On ne peut pas connaître tout le monde en ville, et il est illusoire, voire ridicule, d'essayer de le tenter, comme le héros du film *Crocodile Dundee*, débarqué de sa campagne australienne en plein New York et qui salue tous les gens qu'il croise dans la rue, soit à peu près une personne par seconde!

Tönnies pensait qu'avec le temps la société avait pris le dessus sur la communauté, avec un caractère plus urbain, plus divers et plus bureaucratique. Elle est devenue moins amicale et chaleureuse pour de nombreuses raisons (souvent légitimes) et, à moins d'une terrible catastrophe, le phénomène ne devrait pas s'inverser. (Le chapitre 17 vous en dit plus sur les changements sociaux.)

Il va falloir apprendre à vivre avec la société, et la plupart des gens en sont très contents. La vie urbaine variée est pleine de surprises : rencontres, nouvelles expériences, nouvelles idées. Il arrive que la vie urbaine réserve de mauvaises surprises, mais, aujourd'hui, la plupart des gens ont décidé que le jeu en valait la chandelle.

Les « gars de la rue »

Observez les rues de n'importe quelle ville à un instant T, et vous pourrez voir des gens en train de s'affairer, de se déplacer, de grimper dans leur voiture, de sortir de taxis, de vendre des choses, d'acheter des produits, de se disputer, de se débrouiller. Toute cette activité peut donner le vertige : c'est comme s'il n'y avait aucune ligne directrice, aucune logique.

Mais, à la longue, si vous observez bien, certaines tendances se dessinent. Vous remarquerez le commerçant qui sort pour sa pause cigarette à trois moments bien précis de la journée, le chauffeur qui aide la vieille dame à monter dans le bus avec son Caddie tous les mardis matin, les enfants rentrant de l'école tous les jours de la semaine qui passent devant le type qui joue de la guitare. Vous noterez la présence de policiers qui font leur ronde, voire de délinquants à leurs affaires. Même les quartiers urbains les plus chaotiques ont leurs règles et rituels.

Si l'on a employé de nombreuses méthodes de recherche pour étudier la vie urbaine, l'ethnographie reste l'outil le plus étroitement associé à la sociologie urbaine : il s'agit de battre le pavé pour parler avec les habitants des villes et comprendre leurs vies et leurs relations. Depuis l'école de Chicago (voir le chapitre 3), l'ethnographie a été très productive et a donné naissance aux études les plus importantes de toute l'histoire de la sociologie.

L'une des études les plus célèbres est décrite dans l'ouvrage de l'éminent sociologue américain William Foote Whyte, intitulé *Street Corner Society*. Dans les années 1930, Whyte a vécu plusieurs années dans un quartier défavorisé de Boston majoritairement peuplé d'Américains d'origine italienne. Son étude minutieuse montre toute la

complexité de la vie dans ce quartier à cette époque :

- la tension entre les « gars de la rue » qui restent dans le quartier et les « gars de la fac » qui montent dans l'échelle sociale ;
- la politique locale, avec des élus et des candidats s'efforçant de gagner les faveurs de personnes et de familles influentes ;
- l'omniprésence du crime organisé (et désorganisé), avec des raquetteurs imprégnés dans le tissu social du quartier.

L'aspect le plus poignant de *Street Corner Society* est la description que fait Whyte des relations complexes au sein du gang des « gars de la rue ».

La partie de bowling est notamment mémorable : elle raconte comment les joueurs se disposent selon une hiérarchie informelle au gang et comment les victoires sont possibles (en fait, un subalterne ne saurait battre l'un des chefs).

Des ouvrages tels que celui de Whyte (et il existe bien d'autres excellentes études) montrent toute la complexité de la vie urbaine, même dans des communautés paraissant désespérées et désorganisées. De nombreux Bostoniens considéraient le quartier de North End, où habitait et travaillait Whyte, comme une « zone », mais son livre dépeint une situation complexe, pas toujours rose, avec un quartier aux liens sociaux solidement noués.

Street Corner Society innovait également par l'emploi d'une méthode de recherche connue sous le nom d'*observation participante*, qui consiste pour le chercheur à rejoindre un groupe social afin de participer à ses activités. (Voir le chapitre 4.) La méthode a ses inconvénients (il est parfois difficile d'analyser objectivement un groupe dont vous faites partie, comme

vous avez pu vous en rendre compte en essayant de comprendre le fonctionnement de votre famille), mais Whyte n'aurait pas pu nous dresser un portrait si riche s'il était resté à l'écart des personnes à observer.

Souriez, vous êtes (sociologiquement) filmé !

William Whyte est un grand nom de la sociologie urbaine, un nom partagé en fait par deux hommes ayant beaucoup contribué à la discipline. William Foote Whyte est le sociologue dont l'«observation participante » constitue l'ossature de l'ouvrage classique *Street Corner Society*, et William H. Whyte est l'auteur de *L'Homme de l'organisation* (voir la section « Vie et mort des quartiers », plus loin dans ce chapitre) et un pionnier de la sociologie visuelle, avec l'utilisation de caméras pour décrire la vie sociale.

William H. Whyte et son équipe ont placé des caméras en divers endroits de New York pour observer l'utilisation de l'espace public par les gens. Ils ont fait un certain nombre de découvertes passionnantes, avec, pour preuve, un film : *The Social Life of Small Urban Spaces*.

Même dans cette ville bondée qu'est New York, Whyte et son équipe ont découvert de nombreux espaces urbains désertés : les gens s'amassaient sur quelques places, y compris pour passer un moment seuls. Pourquoi? Parce que l'activité la plus fréquemment remarquée par l'équipe de Whyte chez ces personnes était… *d'observer les autres*. Et il s'est avéré que les gens aimaient être observés! Whyte s'attendait à ce que les amoureux souhaitant se bécoter s'installent à l'abri des regards, mais, le plus souvent, ils se mettaient au beau milieu de tout le monde. En outre, les gens

en pleine conversation occupaient le milieu du trottoir, forçant les autres à les contourner.

La prochaine fois que vous êtes dans une grande ville, amusez-vous à observer l'utilisation de l'espace public. Même les gens « seuls » ne le sont pas vraiment, puisqu'ils sont en relation avec les personnes qui les entourent, soit en les regardant, soit en les ignorant, ou en conversant au téléphone tout en commandant une bière.

Des quartiers en mutation

Les villes ne sont nullement statiques, car elles évoluent en permanence. Si vous vivez dans votre quartier depuis un an seulement, vous avez pu observer des changements. Les sociologues se sont longtemps intéressés à la façon dont les quartiers changent et aux raisons pour lesquelles ils changent. Cette section explique la perception que les sociologues ont de la transformation urbaine.

Toc toc… Vous auriez du sel ?

Savez-vous qui sont vos voisins? Seriez-vous capable de dire précisément qui habite dans les maisons de votre rue ou dans votre immeuble? Lorsque vous êtes dans la rue, connaissez-vous le nom des personnes que vous croisez? Parfois, le premier contact avec vos voisins résulte d'une situation cocasse : vous n'avez plus de sel pour agrémenter vos pâtes et vous allez sonner chez les voisins du dessus, que vous ne connaissez pas.

Si on se réfère aux études sociologiques des quartiers, on peut supposer que la réponse à ces questions est « non », et que cela vous chagrine au moins un peu. Les émissions de télévision, les campagnes politiques et autres affiches vous ressassent que votre quartier est très important et que vos voisins devraient être vos amis. Vos parents vous racontent peut-être comment, dans leur jeunesse, toutes les personnes du quartier se connaissaient et se faisaient confiance, et que si vous vous comportiez mal avec la voisine, elle n'hésitait pas à vous punir comme l'aurait fait votre mère.

Les communautés très unies et solidaires ne manquent pas, mais les communautés plus « égoïstes » sont encore plus nombreuses. Aujourd'hui, pour la plupart des gens, leur quartier ne fait pas partie de leur identité, car, à leurs yeux, c'est uniquement l'endroit où ils vivent. Ils connaissent quelques personnes qu'ils croisent de temps en temps ou qui les ont dépannés un jour où ils étaient à court de beurre, mais leur rue n'est pas vraiment *la leur*.

Il ne faut pas non plus enjoliver le passé : les gens ont toujours été mobiles, et on enregistrait déjà des changements dans les quartiers autrefois. Dans certains endroits, des familles ont peut-être vécu dans le même

immeuble pendant des décennies, voire plusieurs générations, mais ce genre de stabilité a toujours été l'exception, surtout en ville, contrairement à la campagne.

Cependant, certains aspects de la vie urbaine ont changé au cours des dernières décennies :

> - Les moyens de transport et de communication permettent aux gens d'interagir plus fréquemment que par le passé avec des connaissances géographiquement éloignées. Si ces échanges à distance viennent plutôt en sus des interactions en personne, il n'en demeure pas moins que s'asseoir sur le seuil de sa porte et regarder le monde vivre n'est pas aussi fascinant qu'il y a cinquante ou cent ans.
> - Le premier cercle familial est plus restreint et indépendant qu'auparavant.
> - L'augmentation du niveau de vie dans le monde entier se traduit par un moindre partage des ressources communautaires, dont l'hébergement. Autrefois, il n'était pas rare d'héberger chez soi des personnes autres que des parents. Ce n'est plus monnaie courante aujourd'hui.
> - Des courses aux loisirs, un plus grand nombre d'activités sont menées dans de vastes centres urbains ou périurbains, et non plus dans des structures de quartier. Tout le monde gagne en efficacité et fait des économies.
> - Pour diverses raisons (les deux parents travaillent, une plus grande participation aux programmes scolaires, des problèmes de sécurité), on encourage bien moins qu'avant les enfants à jouer dans la rue (surtout sans surveillance).

Tous ces facteurs, et bien d'autres, ont fait que le quartier est désormais bien moins souvent un centre d'activité. Il est très facile de ne rien connaître de ses voisins, voire

de vivre plusieurs années dans une maison sans avoir d'échanges poussés avec ceux qui vivent à côté.

Cela dit, ce serait une erreur de penser que cette tendance signifie que le quartier n'a plus aucune importance.

Les quartiers et communautés sont d'une grande variété. Les liens entre les habitants sont certes minces dans de nombreux quartiers, mais il est fréquent que des quartiers respirent l'union et la solidarité. Ce phénomène vaut pour différents types de quartier et se manifeste pour diverses raisons : dans les quartiers plutôt aisés, les habitants ont peut-être plus de moyens pour communiquer, se recevoir et se mobiliser pour des causes telles que la sécurité publique ou des actions citoyennes, mais dans les quartiers plus défavorisés les habitants sont peut-être plus enclins à se réunir et à se soutenir.

L'importance de votre quartier influe sur tous les aspects de votre vie personnelle. Votre quartier joue sur l'accès dont vous bénéficiez aux transports, aux services publics et aux autres ressources. Il influe sur la sécurité et l'offre en matière d'éducation et d'emploi. Il peut même conditionner votre santé (pollution, conditions d'hébergement). Tous ces facteurs sont à leur tour tributaires des personnes qui vivent dans votre quartier.

Les quartiers à un tournant

Pas besoin d'être sociologue pour savoir que les quartiers changent au fil du temps. Il est en revanche plus difficile de déceler les modalités et les raisons de ces changements. Les sociologues urbains ont passé des décennies à étudier les tendances en matière de changement dans les quartiers et ont proposé d'intéressantes théories sur le sujet.

Le modèle de l'invasion-succession : de la place, faire de la place !

Les sociologues de l'école de Chicago, et ceux qui sont influencés par cette dernière, ont comparé les quartiers à des écosystèmes biologiques. Parmi les plus influents, Robert Park a adopté un modèle connu sous le nom de *modèle de l'invasion-succession*. Selon ce modèle, un quartier, à l'instar d'une forêt ou d'une prairie, renferme diverses « espèces » qui cohabitent en harmonie, par exemple des gens fortunés, des personnes appartenant à la classe moyenne, des personnes âgées. Mais que se passe-t-il quand une nouvelle « espèce » débarque, comme des entrepreneurs souhaitant transformer leurs propres demeures en entreprises, ou des familles avec enfants, ou des populations issues de l'étranger (par exemple des Roms) ? Cela pourrait générer des conflits pour des questions de stationnement, de circulation et de dénaturation du « cachet historique » du quartier. Les choses suivantes pourraient se produire :

> - Le quartier pourrait trouver un moyen d'accueillir cette nouvelle « espèce » d'habitants, par exemple en demandant aux entrepreneurs de ne pas se faire livrer à certains horaires par des camions qui pourraient les empêcher de circuler en voiture.
> - Les habitants pourraient s'unir pour chasser les

> « envahisseurs » (par exemple en mobilisant les pouvoirs publics afin qu'ils chassent les Roms), et le quartier resterait tel qu'il est.
> - L'arrivée des « envahisseurs » pourrait inciter les personnes vivant là depuis longtemps à déménager, offrant ainsi plus de possibilités aux entrepreneurs ou aux familles avec enfants de s'installer, lesquels succéderaient aux anciens habitants, créant alors un nouvel « écosystème ».

Cette façon de considérer l'évolution des quartiers a fasciné les sociologues souhaitant comprendre les changements en termes de composition ethnique. Si un quartier est surtout peuplé d'habitants d'une ethnicité donnée et que des personnes différentes arrivent dans le quartier, les individus en place peuvent se sentir menacés et essayer de faire en sorte que les nouveaux arrivants se sentent indésirables. Mais, si ces derniers sont de plus en plus nombreux, le point de non-retour peut être atteint pour les anciens habitants, qui décideront alors de quitter le quartier.

Ce modèle de changement des quartiers semblait très pertinent au début du XX^{e} siècle, lorsque le racisme s'exprimait au grand jour. Dans un certain sens, il demeure utile aujourd'hui, pour décrire l'évolution de la composition ethnique (il règne encore une certaine ségrégation dans de nombreux quartiers, et les habitants appartenant à une autre ethnicité peuvent ne pas se sentir les bienvenus), des changements dans les professions exercées ou en termes de niveau de revenu. Cependant, à notre époque, les sociologues estiment que les changements interviennent pour des raisons autres qu'une modification démographique causée par des « envahisseurs ».

Pour un panorama intéressant et controversé des changements touchant aujourd'hui les quartiers, et

notamment l'Île-de-France, lisez les études menées par Edmond Preteceille sur la ségrégation raciale et sociale, dont un article paru dans la *Revue française de sociologie*.

Vie et mort des quartiers

Une autre théorie de poids sur les changements au sein des quartiers est celle du « cycle de vie », selon laquelle les quartiers tiennent plus des organismes que des écosystèmes.

Les sociologues ayant inventé le *modèle du cycle de vie* pensent que les quartiers vivent des cycles de changement répétitifs. Un quartier commence par naître, et des personnes viennent y habiter. À mesure qu'il attire du monde et se développe, il atteint son apogée, puis ses infrastructures commencent à se délabrer, la qualité de vie à décliner et les habitants à déménager, en quête d'un lieu de vie plus agréable. Le quartier se retrouve alors en très mauvais état, doit être rénové, et c'est alors le début d'un nouveau cycle.

Ce modèle est très pertinent. Dans votre ville, vous avez sans doute en tête des quartiers qui en sont à l'un des stades évoqués ci-dessus : le nouveau quartier de banlieue ou de centre-ville flambant neuf où tout le monde voudrait bien habiter, le quartier dynamique avec des commerces florissants et des habitants qui y vivent depuis longtemps, le quartier en plein déclin où un commerce semble fermer tous les jours, et le quartier dangereux où la délinquance règne en maître et où seules demeurent les personnes n'ayant pas les moyens d'emménager ailleurs.

Dans ce dernier quartier, vous avez sans doute entendu des appels à la « rénovation ». Le quartier du Chêne-Pointu à Clichy-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis, illustre à merveille ces étapes. Dans les années 1970, il s'agissait d'une grande copropriété habitée par des familles de cadres et d'employés, qui en trente ans s'est délabrée, au point de devenir une « zone » où peu de gens souhaitent

habiter spontanément. La rénovation du quartier est envisagée.

Cette perception des changements au sein des quartiers confirme le fait que la vie urbaine n'est pas qu'un simple jeu de Risk, avec des « armées » appartenant à différents groupes qui essaient de « prendre » des quartiers. En fait, nombre des quartiers les plus florissants et animés présentent des « écosystèmes » incroyablement divers et peuvent facilement accueillir des arrivants sans que les anciens habitants se sentent menacés. Le modèle du cycle de vie prend également en compte l'importance des infrastructures : qualité des bâtiments, des services et des aménagements. Il est vrai que, lorsque les bâtiments, rues et autres créations de l'homme atteignent un certain âge, ils commencent à se délabrer, et nombreux sont les habitants à trouver plus simple de déménager que de les remplacer.

Les sociologues n'en estiment pas moins que cette vision des changements au sein des quartiers a ses limites : la typologie de Jacques Donzelot a révélé que vous ne pouvez pas tout recommencer d'un coup de baguette magique et que le changement est un processus complexe renfermant de nombreux facteurs, tels que le lieu, les infrastructures, l'évolution démographique et les réseaux sociaux.

Trois dynamiques urbaines

Le modèle du cycle de vie en matière de changements au sein des quartiers (voir la section « Vie et mort des quartiers » ci-dessus) s'applique très bien au cas français. Jacques Donzelot a ainsi proposé une typologie bien utile pour comprendre les évolutions à l'œuvre dans la plupart des grandes villes françaises. D'après lui, une triple dynamique caractérise aujourd'hui les villes françaises : relégation, périurbanisation et gentrification.

La relégation urbaine concerne des pauvres, des membres des classes populaires (ouvriers, employés, chômeurs, exclus), qui sont obligés de cohabiter entre eux dans des espaces paupérisés comme les grands ensembles HLM ou certains quartiers dégradés. L'espace public y est délabré, l'insécurité importante. Donzelot parle d'«inertie scolaire » : les écoles de ces quartiers sont peu réputées, mais les familles y envoient quand même leur enfant, par fatalisme et par absence d'alternative.

La périurbanisation concerne les classes moyennes qui fuient ces quartiers de relégation. Donzelot parle à leur endroit de « classes moyennes et appauvries » (petits bourgeois) qui fuient l'insécurité et les écoles peu prisées. Ces familles s'installent en lointaine banlieue, dans le périurbain, où elles achètent souvent un pavillon avec jardin. Dans ces zones, les familles sont soumises à une hypermobilité contrainte, où la voiture joue un rôle décisif (pour aller faire ses

courses, emmener les enfants à l'école ou au sport). Enfin, la gentrification désigne le mouvement par lequel les centres-villes des grandes agglomérations sont peuplés de jeunes bourgeois profitant de la mondialisation, qui construisent un entre-soi sélectif, et dont les modes de vie se superposent à ceux des populations environnantes.

La question du ghetto

Le ghetto est un espace urbain rassemblant des personnes pauvres et ethniquement identifiées. La question que se posent les sociologues français depuis une vingtaine d'années est de savoir si les banlieues françaises sont ou non des « ghettos », au sens américain. Dans un article qui a fait date, Loïc Wacquant répond clairement à cette question : au-delà de similitudes apparentes, au niveau des expériences vécues par leurs habitants, la réalité de la marginalité urbaine relève d'échelles et de processus forts différents de part et d'autre de l'Atlantique. Il prend l'exemple de La Courneuve (en Île-de-France) et du South Side (dans l'agglomération de Chicago) pour illustrer sa thèse.

Loïc Wacquant explore tout d'abord deux points communs qui font penser à une américanisation des banlieues françaises :

1. Ghettos américains et banlieues françaises sont des enclaves urbaines où vivent des pauvres et des minorités (Noirs et de plus en plus de Latinos côté américain, immigrés, notamment maghrébins et subsahariens, du côté français). Ces enclaves sont caractérisées par des dynamiques négatives. Démographiquement, ces espaces se sont dépeuplés au cours des dernières décennies. Par exemple, la population de La Courneuve a chuté de 20 % entre 1968 et 1988, tandis que son principal grand ensemble, les Quatre Mille, perdait 15 % de sa population entre les recensements de 1975 et de 1982. Le phénomène est encore plus marqué aux États-Unis : le South Side (ghetto noir de Chicago) comptait par exemple 200 000 habitants en 1950, 100 000 en 1980 et 60 000 en 2000. Cette dépopulation est à mettre en parallèle avec la désindustrialisation massive de ces espaces urbains et des déficits d'emplois qui en résultent : entre 1968 et 1984, la seule commune de La Courneuve a perdu 10 000 postes d'ouvriers,

tandis que le nombre d'emplois industriels baissait dans le même temps de 280 000 (– 20 %) en Île-de-France. La tertiarisation de l'économie américaine et la relocalisation des activités industrielles dans les périphéries urbaines dans les États du Sud (où la législation sociale limite fortement le droit syndical) et à l'étranger ont frappé encore plus durement Chicago, puisque la capitale du Midwest a enregistré une perte sèche de 270 000 emplois industriels entre 1963 et 1982. La structure par âges et la composition des ménages des banlieues françaises et des ghettos américains présentent des distorsions similaires par rapport à leur environnement urbain immédiat. Les pyramides des âges révèlent des creux prononcés pour les catégories intermédiaires : on y trouve à la fois plus de jeunes (les moins de 20 ans représentent 30 % de la population de La Courneuve et 46 % aux Quatre Mille) et plus de personnes âgées que dans l'ensemble de la population de l'agglomération, ce qui correspond au déficit structurel d'emplois qui caractérise ces espaces.

2. Ghettos et banlieues sont caractérisés par la même atmosphère morne et oppressante, vécue comme telle par les habitants, à laquelle s'ajoute le très fort stigmate associé au fait de résider dans un espace considéré comme un lieu de relégation, devenu synonyme d'échec, de marginalisation et de délinquance. Les habitants de La Courneuve sont ainsi prompts à reprendre à leur compte les représentations médiatiques qui décrivent les Quatre Mille comme la « cité de la peur », la « poubelle de Paris », la « cage à poules ». On trouve un même sentiment d'infériorité et d'indignité collectives chez les habitants du South Side : près de 80 % des habitants du South Side trouvent leur quartier « mauvais ou très mauvais », et les trois quarts d'entre eux souhaitent déménager dès que possible.

Wacquant pointe ensuite les cinq différences entre ghetto noir américain et banlieue française :

1. Les écologies organisationnelles sont disparates.
La taille des ensembles concernés est très différente : 400 000 Noirs vivent dans le South Side et le West Side au sens large. Les ghettos noirs de New York (Harlem, Brownville, East Brooklyn, South Bronx) rassemblent 1 million d'habitants. À une

tout autre échelle, 13 000 habitants vivent aux Quatre Mille. La plus grande ZUP de France, à Vénissieux, rassemble 35000 habitants. En superficie, la banlieue française représente environ 10 % du ghetto américain.

2. Le ghetto procède d'une relégation par la race, la banlieue d'une exclusion par la classe.
   Le cloisonnement et l'uniformité raciale (des Noirs) définissent le ghetto américain. Aux États-Unis, la race apparaît comme un marqueur indélébile qui détermine durablement les trajectoires résidentielles des habitants. Au contraire, l'hétérogénéité ethnique (nombreuses nationalités) caractérise la banlieue française.
3. La pauvreté atteint des niveaux différents.

   À la fin du XX^{e} siècle, trois indicateurs simples permettent d'illustrer le degré de pauvreté endémique des ghettos noirs américains, relativement aux banlieues françaises :
   - • Le taux d'emploi (nombre d'actifs divisé par la population totale) est de 16 % dans le Grand Bond (quartier le plus dégradé du South Side) et de 45 % aux Quatre Mille.
   - • Le taux de familles monoparentales est de 6 % aux Quatre Mille, de 70 % dans le South Side.
   - • Le taux de mortalité infantile est de 8 ‰ aux Quatre Mille, de 30 ‰ dans le South Side.

4. La criminalité et la dangerosité de ces espaces sont sans commune mesure.
   La violence publique dans les banlieues françaises déshéritées prend essentiellement la forme d'une petite délinquance, de dégradations des bâtiments et de bagarres entre jeunes. Dans le ghetto américain, la violence physique et la présence d'armes à feu sont des réalités immédiatement palpables qui bouleversent toutes les données de l'existence. Wacquant note qu'il est ainsi inimaginable de se promener librement dans le South Side et d'y bavarder tranquillement avec des amis : la fréquence des homicides, viols et vols avec violence y est telle qu'ils ont causé la disparition de l'espace public. Une seule donnée chiffrée : en 1990, alors que la France a connu 1355 homicides volontaires (meurtres et assassinats), la seule ville de Chicago

en comptait 849.

5. Les politiques urbaines sont différentes.
   Le tissu urbain du ghetto américain est incomparablement plus détérioré que ne l'est la banlieue française. Quarante-cinq ans après les grandes émeutes urbaines des années 1965-1968, les quartiers afro-américains de Detroit, de New York ou de Chicago ressemblent à des « zones de guerre » (c'est le terme employé par leurs habitants) qui auraient subi un bombardement massif : des milliers de bâtiments abandonnés ou écroulés, de carcasses de magasins brûlés, d'usines rouillant sur pied, de maisons condamnées bordent des kilomètres de rues entrecoupées de terrains vagues couverts d'ordures et de gravats, aux trottoirs défoncés et mal éclairés la nuit. La formation de telles jachères urbaines en pleine agglomération est impensable en France, où la gestion de l'espace et des populations est l'enjeu d'un encadrement politico-administratif étroit qui mobilise un réseau dense d'acteurs locaux et nationaux. Toutes ces banlieues sensibles font ainsi l'objet depuis le début des années 1980 d'une succession de dispositifs et d'interventions qui s'empilent (Développement social des quartiers, ANRU aujourd'hui), dont l'efficacité est incertaine mais dont l'existence tranche avec l'abandon urbain dont sont victimes les ghettos américains. Ainsi, en 2009, l'État français a dépensé 5 milliards d'euros pour ces quartiers en difficulté.

   La thèse de Wacquant est intéressante mais a été contestée par d'autres analyses plus récentes. Il y a d'abord les données objectives nouvelles (Wacquant mobilise des chiffres qui datent des années 1980 et 1990) : en 2007, le taux de pauvreté (à 60 % du revenu médian) était de 33 % en ZUS (zones urbaines sensibles), contre 12 % hors ZUS. En 2008, le taux de chômage y représentait plus du double (17 %) qu'ailleurs (7,7 % hors ZUS). Autant d'indices statistiques d'une ghettoïsation rampante. Les banlieues françaises ne seraient certes pas des ghettos à l'américaine, mais elles en prendraient le chemin.

   Cette thèse de la ghettoïsation des banlieues françaises a

reçu de nombreuses illustrations, parmi lesquelles l'étude de Didier Lapeyronnie est certainement la plus marquante. L'ouvrage de Didier Lapeyronnie *Ghetto urbain* (2008) est important en ce qu'il affirme que le ghetto n'est plus une métaphore ou un repoussoir américain mais est devenu une réalité française en ce début de XXI^{e} siècle. Il distingue ainsi trois âges de la banlieue :

> - Les années 1980 furent la décennie de la « galère », conséquence de la déliquescence du monde ouvrier, mais qui coexistait avec une vitalité politique et associative encore importante, comme l'illustrent les « marches pour l'égalité ».
> - Les années 1990 sont celles des violences urbaines : la croissance économique génère des attentes consuméristes insatisfaites par le chômage endémique qui règne dans ces quartiers, d'où le développement d'une économie illégale, sur fond de dépolitisation des habitants de ces quartiers.
> - Les années 2000 sont celles du repli de ces quartiers sur eux-mêmes, avec l'émergence d'une contre-culture et d'une société parallèle tournée sur elle-même. La quintessence de cette subculture urbaine se trouve dans la codification et l'omniprésence de la violence. (Lisez l'ouvrage de David Lepoutre *Cœur de banlieue*, très accessible sur cette question.)

Chacun de ces âges marque une étape dans les processus de dépolitisation, de marginalisation économique et sociale et d'enfermement culturel qui aboutit au ghetto français actuel.

Au final, ces thèses convergent pour affirmer que la ghettoïsation progressive des banlieues françaises produit des effets délétères sur les destinées individuelles de leurs habitants (pertes de chances), sur leurs attentes (rejet des

institutions et création d'une contre-culture) et sur leurs sociabilités quotidiennes (brutalisation et racialisation des rapports sociaux), particulièrement chez les plus jeunes.

Seul contre tous, Edmond Preteceille nuance la thèse de la ghettoïsation. Il rappelle, chiffres à l'appui, que les espaces qu'il qualifie de « moyens mélangés » (donc caractérisés par une forte mixité sociale) sont prédominants en Île-de-France, y compris à une échelle fine, celle des îlots IRIS de l'INSEE (2 000 habitants). Mais en descendant encore plus bas dans le découpage urbain, Éric Maurin trouve à l'échelle du voisinage (30 à 40 logements) une dynamique de ségrégation et de ghettoïsation à l'œuvre. De plus, même quand la mixité sociale existe encore, elle ne s'accompagne plus de mixité scolaire, les classes moyennes développant des stratégies sécessionnistes en la matière (recours au privé, détournement de la carte scolaire).

Une autre question que se posent les sociologues américains est la suivante : une fois constitué, le ghetto s'enfonce-t-il dans la pauvreté? Oui, pour les tenants de la « thèse de l'hyperghetto », parmi lesquels on trouve des auteurs comme Loïc Wacquant, ou Douglas Massey et Nancy Denton. Longtemps, le ghetto américain a été communautaire : de 1914 à 1964, il rassemblait des Noirs de toutes classes et de toutes conditions sociales. Les droits civiques ont inauguré l'époque de l'hyperghetto : les Noirs fortunés ont fui le ghetto, qui est devenu un ghetto de race et de classe, rassemblant des Noirs pauvres, dans un contexte de retrait de l'État-providence et de l'effondrement de l'emploi industriel dans la Rust Belt. En parallèle de ces phénomènes, l'émergence de l'État pénal américain apparaît comme le prolongement nécessaire du ghetto : la prison devient ainsi l'institution coercitive permettant de contenir la pauvreté du ghetto et de réguler le marché du travail.

Périls et promesses de la vie en ville

Les villes ont toujours été des lieux porteurs de grands espoirs et promesses, mais qui présentent (comme n'importe quel autre) de réels dangers. Certaines personnes vivent en ville car elles en ont toujours rêvé, tandis que, pour d'autres, c'est un véritable cauchemar auquel elles ne parviennent pas à échapper. Cette section traite des conflits et tensions inhérents à la vie en ville.

La haute société, la classe populaire et le quart-monde

Une grande ville se caractérise par sa diversité, mais tous les quartiers urbains ne renferment pas forcément des individus de toutes les classes. Certains quartiers sont surtout peuplés de personnes aisées propriétaires de somptueuses maisons ou de grands immeubles, d'autres d'ouvriers aux demeures modestes ou qui louent des appartements convenables mais pas luxueux, et d'autres encore sont déshérités, occupés par des personnes qui rêvent d'avoir les moyens de s'installer ailleurs.

Comme on l'a vu plus haut dans la section « Des quartiers en mutation », la sociologie urbaine a permis d'établir que votre quartier n'est pas simplement un lieu de vie et qu'il *influe* sur votre vie. Les habitants de quartiers riches n'ont pas seulement obtenu la belle maison onéreuse qu'ils occupent, mais aussi tout l'environnement qui va avec :

> - de bonnes écoles;
> - des espaces publics et des parcs bien entretenus ;
> - des routes et trottoirs toujours en bon état ;
> - une bonne protection policière;
> - des commerces florissants avec beaucoup de choix pour faire ses courses ou sortir au restaurant.

Tous ces éléments facilitent la vie de personnes qui bénéficient déjà d'un certain confort. Théoriquement, ils devraient être accessibles à *tous* les habitants d'une ville, mais, en fait, ces aménagements manquent généralement dans les quartiers modestes. Leurs habitants sont déjà relativement pauvres à la base, et, en plus de ce manque d'argent, ils pâtissent des inconvénients de la vie dans un quartier déshérité :

- des écoles surpeuplées avec un corps enseignant en sous-effectif ;
- des espaces publics et des parcs pas aussi accessibles ou bien entretenus que dans les quartiers riches et qui sont parfois un repaire de délinquants ;
- des routes et trottoirs mal entretenus ;
- une présence policière inadaptée, des forces de l'ordre hostiles ou si débordées par le taux de criminalité qu'elles ne peuvent répondre aux problèmes des habitants ordinaires ;
- un tissu économique déprimé, avec peu d'offres d'emploi et peu de magasins où faire ses courses.

Pour trouver un emploi, une bonne école et des biens de consommation à des prix raisonnables, les habitants des quartiers pauvres sont souvent contraints de faire des kilomètres en voiture ou, s'ils n'ont pas les moyens de s'offrir un véhicule, en transports en commun. À la maison, ils peuvent être physiquement en danger et faire face à d'autres difficultés. En outre, ils ont du mal à nouer des relations susceptibles de les aider à sortir de la pauvreté.

Pour décrire ces conditions de vie exceptionnellement difficiles, les sociologues emploient parfois le terme de *quart-monde*. Dans un ouvrage de 1987, le sociologue William Julius Wilson affirme que les membres du quart-monde urbain sont les personnes qui restent lorsque celles qui en avaient les moyens ont fui le quartier pour s'installer ailleurs. Lorsque le nombre d'emplois dans l'industrie s'est mis à diminuer, dans les années 1960, 1970 et 1980, les membres du quart-monde urbain se sont trouvés particulièrement vulnérables et ont eu du mal à ne pas se retrouver au chômage, basculant parfois dans la délinquance, la toxicomanie et d'autres activités destructrices. Cette analyse s'applique assez correctement au cas de la France, avec la paupérisation des ZUP (zones à urbaniser en priorité) dans les années 1970.

Bien qu'une part assez disproportionnée du quart-monde appartienne à des minorités, Wilson estime que les difficultés auxquelles se heurtent ses membres tiennent plus des conditions économiques que d'un climat de racisme. Selon Wilson, la « fuite des Blancs » n'était pas l'apanage des Blancs mais concernait des personnes de toutes les communautés ayant les moyens de quitter les quartiers défavorisés des villes. À différents égards, la disparition des Noirs de la classe moyenne a produit beaucoup de dommages dans la communauté afro-américaine des centres-villes.

L’embourgeoisement et la nouvelle classe créative

Streetwise (1990), d’Elijah Anderson, raconte l’histoire de deux communautés déshéritées voisines à Philadelphie, aux États-Unis : Northton, quartier noir en proie au chômage, avec un taux de criminalité important, un système de santé défaillant et d’autres problèmes, et, de l’autre côté, le Village, un quartier cosmopolite et divers qui renaît.

De nombreux habitants de Northton pourraient être considérés comme des membres du quart-monde, et Anderson fait remarquer que la communauté renferme de moins en moins de modèles, car les « gourous » du quartier meurent, déménagent ou sont simplement marginalisés lorsque les jeunes tombent sous l’emprise d’individus moins recommandables. En revanche, le Village d’Anderson s’enrichit régulièrement et progressivement et devient plus blanc. Le danger auquel fait face le Village est l’embourgeoisement, ou, pour reprendre le terme de Donzelot, la *gentrification*.

L’embourgeoisement est l’enrichissement progressif des quartiers de centre-ville depuis longtemps plutôt abordables. Imaginez un quartier de votre ville où les minorités et les pauvres sont nombreux. Ce peut être un quartier ouvrier, un quartier « chaud », par exemple le X^{e} arrondissement de Paris il y a vingt ans. Des gens y emménagent parce que les loyers et les prix de l’immobilier sont abordables, mais, lorsque de plus en plus de gens bien élevés et aux salaires confortables s’y installent, vous pouvez observer les premiers signes d’embourgeoisement :

> - l’ouverture de bars branchés ;
> - l’installation de galeries d’art et de salles de spectacle;
> - des chantiers, avec notamment des rénovations et des extensions de logements.

Avec le temps, toutes ces choses contribuent à accroître l’attrait du quartier, ce qui rend les logements plus intéressants et fait ensuite grimper leur prix. Cela peut provoquer des tensions entre les nouveaux arrivants et les habitants « historiques », qui voient non seulement leur quartier changer d’âme, mais s’en trouvent également de plus en plus souvent exclus en raison de la hausse des prix.

La valeur des quartiers a toujours connu des hauts et des bas, mais, ces dernières décennies, l’embourgeoisement a inquiété les sociologues et les urbanistes face à la hausse de la cote d’amour des quartiers de centre-ville aux yeux de ce que le spécialiste de la vie urbaine Richard Florida appelle la *classe créative*.

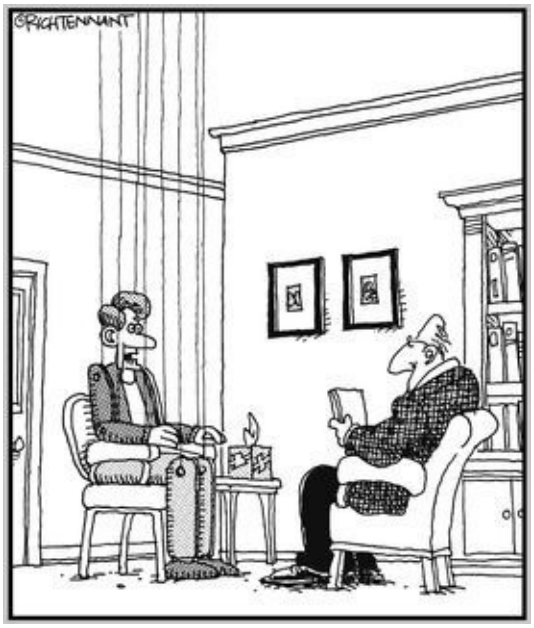
Selon lui, les membres de la classe créative occupent de plus en plus une place centrale dans la vie économique des pays développés. Les chaînes de production s’envolant à l’étranger, la vie dans des pays tels que l’Allemagne, les États-Unis ou la France est de plus en plus dominée par des «têtes pensantes » : programmeurs informatiques, commerciaux, artistes ou cinéastes. Ils ont en commun d’évoluer dans des communautés denses et diverses les stimulant beaucoup sur les plans intellectuel et social. Et où trouvent-ils ces communautés? Souvent dans les centres-villes.

Ces centres-villes sont-ils prêts à accueillir la classe créative? Qu’ils soient prêts ou non, la classe créative débarque! Un sociologue français, Bruno Cousin, a montré que ce débarquement d’« envahisseurs » aisés pouvait prendre deux formes :

- la **gentrification**, avec plutôt des bobos de gauche, bref des artistes, des travailleurs indépendants dans le marketing ou la communication, qui s'installent dans les vieux immeubles des centres-villes et dont la proximité avec les minorités ou les pauvres ne gêne guère ces « bobos » ;
- la **refondation**, dans des quartiers où des familles de cadres supérieurs, souvent avec enfants, travaillant dans les grandes entreprises du secteur privé débarquent et veulent trouver un espace aseptisé et neuf où ils pourront bâtir leur propre histoire.

Cinquième partie

La sociologie dans votre vie



« J'en ai marre de voir les autres tirer les ficelles. »

Dans cette partie…

Assez de voir les choses à l'échelle de la planète! Et *vous*, dans l'histoire? Qu'est-ce que la sociologie a à voir avec *votre* vie ? Beaucoup, apparemment. Cette partie explique en quoi votre société influe sur votre vie, de la naissance à la mort, et dans toutes les étapes intermédiaires.

Chapitre 16

Naissance, premier emploi, premier enfant, adieux : la famille et le cours de la vie

Dans ce chapitre :

- Comprendre la construction sociale de l'âge
- Suivre le cheminement de la vie
- Prendre soin de sa santé toute sa vie
- Se pencher sur le passé et le présent de la vie familiale

Comme pour toutes les normes sociales, il est facile de croire que les tendances actuelles ont toujours été de mise ou qu'elles sont valables pour tous les pays. Mais c'est rarement le cas. C'est d'autant moins vrai pour les différents stades de la vie. Selon les gens, les époques et les endroits, la conception d'une « bonne vie » varie considérablement.

Ce chapitre explique comment le cours de la vie se construit socialement. Il évoque d'abord la construction sociale de l'âge (aux deux extrémités du spectre, l'enfance et le troisième, voire le quatrième âge). Il montre ensuite comment les démographes étudient le déroulement de la vie. Il explique enfin comment les sociologues étudient le

thème de la santé, ainsi que l’évolution de la vie de famille au fil du temps.

La construction sociale de l'âge

À la base, le cycle de vie du corps est le même pour tout le monde, quel que soit le pays. Par *construction sociale de l'âge*, on entend le fait que l'âge n'a pas la même signification selon les pays ou les époques. Cette section explique comment la perception de l'enfance et de la vieillesse a évolué et continue de changer.

L'« invention » de l'enfance

Un historien du nom de Philippe Ariès a fait la une des journaux (universitaires, s'entend) dans les années 1960 avec son affirmation selon laquelle l'enfance a été « inventée » au Moyen Âge. Selon lui, avant cette époque, les gens estimaient que les enfants n'étaient pas très différents des adultes. Pour eux, ils étaient simplement des adultes miniatures. Ils participaient le plus tôt possible à la vie économique et ne recevaient pas de traitement de faveur sous prétexte qu'ils n'avaient pas encore atteint un âge donné.

Aujourd'hui, les historiens s'accordent à dire qu'Ariès exagérait très largement. La dynamique élémentaire de la vie de famille (avec des parents aimant tendrement leur progéniture, les dorlotant tout en les incitant souvent à exécuter certaines tâches ménagères) est à peu près la même depuis la nuit des temps. Néanmoins, Ariès suivait une piste intéressante : pratiquement tout au long de l'histoire de l'humanité, la distinction entre l'enfance et l'âge adulte n'a jamais été aussi marquée qu'aujourd'hui. Voyez en quoi les enfants sont différemment traités des adultes de nos jours :

> - Les enfants n'ont pas le droit de voter, de signer des contrats ou de prendre des responsabilités de leur initiative, autant de droits dont jouissent tous les adultes.
> - Les enfants n'ont pas le droit de travailler contre rémunération (à l'exception des adolescents, dans des conditions bien particulières) et ont pour obligation d'aller à l'école.
> - Les enfants sont jugés particulièrement vulnérables et innocents et doivent être protégés des dangers existants.

Pendant une grande partie de notre histoire, aucun de ces principes n'a été appliqué. Jusqu'à une date très récente (il y a deux siècles), la plupart des enfants ne faisaient pas d'études supérieures et quittaient même l'école avant leurs 15 ans. Ils devaient aider la famille en travaillant dans les champs (ou, plus récemment, en usine), et ce qu'ils apprenaient à l'école (même la lecture et l'écriture) était considéré comme un luxe et non une nécessité. Quant à leur innocence… De nombreuses personnes estimaient que les enfants étaient fondamentalement enclins à pécher et qu'il fallait être très strict avec eux pour qu'ils deviennent des adultes responsables.

Il est intéressant de noter qu'au cours de l'histoire les enfants ont acquis certains droits qui leur étaient précédemment refusés. Aujourd'hui, dans la plupart des pays, les enfants ont droit à une protection juridique si leurs parents ou les personnes qui les élèvent les maltraitent ou les forcent à travailler au-delà du raisonnable. Émile Durkheim disait joliment que le droit était « le bras de l'État entre la main du père et la joue du fils ». En outre, que ce soit à l'école ou à la maison, les enfants ont beaucoup plus leur mot à dire qu'avant (« Tu veux aller jouer dans la rue ou dans ta salle de jeux? Quel livre as-tu envie de lire? Où veux-tu que l'on aille aujourd'hui ? »). Cela change considérablement de l'époque où il n'était pas question d'entendre l'avis des enfants.

Pourquoi ce changement? La société est-elle simplement devenue plus constructive et humaine? Eh bien, oui, mais il est également vrai que les bouleversements sociaux ayant abouti à la naissance de la société moderne (et de la sociologie ; voir le chapitre 3) ont modifié la place des enfants dans cette société.

À mesure qu'une société se développe, s'industrialise et s'urbanise, elle finit par connaître ce que les démographes (ces spécialistes qui étudient des tendances au sein de la

population) appellent une *transition démographique*. À cette époque, mortalité et fécondité chutent sérieusement : il naît moins d'individus, et on vit plus vieux. Ce phénomène est apparu aux États-Unis et en Europe il y a un à deux siècles.

Après une transition démographique, les enfants sont moins nombreux, et, dans la mesure où ils vivent dans une société relativement « technologique » en pleine industrialisation, ils ont besoin d'aller plus longtemps à l'école avant de devenir des citoyens productifs. Leurs parents doivent donc subvenir à leurs besoins pendant de nombreuses années, alors qu'autrefois les enfants aidaient leurs parents en travaillant, dès l'âge de 6 ans souvent. Est-il donc surprenant que la plupart des parents aient aujourd'hui moins d'enfants?

Aujourd'hui, avoir des enfants est une autre histoire. On ne les aime pas plus qu'avant (au cours de notre histoire, les parents ont toujours aimé leurs enfants), mais ils passent plus de temps à l'école, « coûtent plus cher » et font l'objet d'une plus grande attention. Cette tendance est nouvelle, et c'est la raison pour laquelle l'enfance est aujourd'hui si différente de ce qu'elle était il y a quelques siècles.

Les enfants sont-ils gâtés de nos jours? Si, par « gâtés », on entend être aimés plus que tout par des adultes conciliants, c'est une question de jugement. Mais si, par « gâtés », on entend qu'ils peuvent être sûrs de bénéficier d'une éducation et d'être protégés contre le travail forcé… alors oui, ils sont même pourris gâtés.

Pour comprendre la profonde différence entre l'enfance d'aujourd'hui et celle d'il y a cent ans, sachez qu'à la fin du XIX^{e} siècle, comme l'a souligné la sociologue Viviana Zelizer, les parents étaient enclins à veiller sur la vie de leurs enfants afin de compenser le manque à gagner (en termes de revenu) subi lorsqu'un enfant décédait.

Aujourd’hui, en revanche, le coût de l’éducation d’un enfant français dans une famille appartenant à la classe moyenne qui compte lui faire faire des études supérieures peut avoisiner les 150 000 euros. Si le « bénéfice net » émotionnel est indéniable, financièrement, c’est une autre histoire!

Papa, j'peux prendre la voiture?

Comment se faisait-on la cour avant le XX^{e} siècle en France? Les couples se mariaient sans forcément être « sortis ensemble»: ils faisaient des apparitions publiques, et si l'on (au moins leur famille et dans l'idéal les deux personnes concernées) estimait qu'ils allaient bien ensemble, ils se fiançaient.

Ce que vous faisiez étant adolescent a peut-être surpris vos parents, mais cela aurait très certainement fait honte à vos arrière-arrière-grands-parents. Le principe des rapports sexuels chez les adolescents est toujours sujet à controverse, mais pratiquement tout le monde estime que c'est un stade de la vie où les jeunes gens peuvent sortir en toute indépendance avec des personnes du sexe opposé (ou même, désormais, avec des personnes du genre qui les attire), traîner avec des copains sans la présence d'adultes et au moins se bécoter.

L'adolescence moderne est née au début du XX^{e} siècle, car l'entrée au lycée s'est répandue, et la technologie (notamment automobile) a permis aux jeunes de jouir d'une certaine liberté de mouvements, par exemple pour participer à des fêtes et à des soirées, sortir en boîte de nuit ou au restaurant avec des amis ou des amoureux.

Depuis, l'adolescence se prolonge de plus en plus. Aujourd'hui, des gamins de 12 ans se comportent

comme s'ils en avaient 16, à sortir à n'importe quelle heure et à multiplier les petit(e)s ami(e)s, mais les trentenaires en font autant! La raison principale de ce phénomène est l'accès plus répandu à l'université, de nombreuses personnes ne terminant leurs études pour entrer dans la vie active qu'à 25, voire 30 ans. Difficile de faire ses devoirs quand un bambin crapahute à proximité… Demandez à ceux qui ont vécu cela !

De nouveau 18 ans : les nouveaux seniors

Si les premiers stades de la vie ont beaucoup évolué ces dernières années, il en va de même pour les âges avancés.

Les gens vivant les dernières décennies de leur vie ont toujours exercé une fonction importante au sein de la société, dans le rôle de mentors, à soutenir les jeunes qui élèvent des enfants et occupent des postes à responsabilités. Mais de nombreux changements au cours du siècle dernier ont complètement transformé l'expérience des seniors et carrément créé un nouveau stade de la vie.

Tout d'abord, on vit plus longtemps qu'autrefois. L'espérance de vie est en 2012 de 80 ans en France (78 ans pour les hommes et 82 ans pour les femmes), ce qui veut dire qu'une fille qui naît aujourd'hui en France peut espérer vivre en moyenne jusqu'à 82 ans ! Cette espérance de vie était de quinze ans inférieure au milieu du XX^{e} siècle, et le progrès médical fait qu'on gagne en moyenne un trimestre d'espérance de vie tous les ans !

Voici d'autres changements sociaux ayant modifié la vie de ceux qui ont dépassé la cinquantaine :

> - Des **changements économiques** ont à la fois simplifié et compliqué la vie des seniors : d'un côté, les postes demandant plus d'expérience et de connaissances que d'endurance physique sont devenus plus nombreux et lucratifs, mais de l'autre les bouleversements économiques laissent de plus en plus de seniors sur le carreau et les exposent à une discrimination en raison de leur âge (voir le

chapitre 8) quand ils postulent. En outre, les enfants du baby-boom ont maintenant atteint ce qui était autrefois considéré comme l'« âge de la retraite », mais nombre d'entre eux ont une retraite peu élevée et sont donc contraints de continuer à travailler, au moins à temps partiel.

- Des **changements affectant la maternité** : les femmes ont des enfants de plus en plus tard, parfois même après 40 ans. Il n'est ainsi pas rare que des personnes de plus de 60 ans aient encore à leur charge des enfants faisant des études supérieures. De nos jours, les deux parents travaillant souvent, les grands-parents sont souvent plus sollicités pour s'occuper des petits-enfants qu'il y a cinquante ans.
- Des **changements dans la vie amoureuse** : avec un taux de divorces de 40 % et l'existence d'outils permettant d'améliorer la sexualité (comme le Viagra !), de plus en plus de seniors font des rencontres et mènent une vie sexuelle active.

Tous ces paramètres font que les seniors d'aujourd'hui vivent différemment que leurs parents et leurs grands-parents. Le titre de cette section, « De nouveau 18 ans », est ironique, mais ce n'est pas une plaisanterie : aujourd'hui, la vie des seniors conjugue travail, responsabilités familiales, histoires d'amour et loisirs. Elle ne diffère donc guère de la vie d'un adolescent ou d'un étudiant. (En fait, de plus en plus de seniors retournent à l'école et *deviennent* étudiants.) Les seules différences? Les seniors se couchent en moyenne plus tôt… et prennent plus de médicaments.

Ça ressemble à une blague, mais c'est rigoureusement exact. Qu'ils vivent seuls, avec des amis ou des proches ou encore dans des maisons de retraite médicalisées ou non, les seniors vivent aujourd'hui des vies passionnantes et épanouissantes. Bien que les plus de 50 ans n'aient pas grandi à l'ère d'Internet, ils ont vite appris à manier le

« mulot » et participent activement à la croissance des réseaux sociaux et autres sites Web communautaires.

Cependant, il est également vrai que les seniors d'aujourd'hui doivent faire face à un ensemble de facteurs de stress sans précédent. Avec la diminution de la taille de la cellule familiale et une conjoncture économique sombre, ils ne peuvent pas forcément compter sur le soutien de leurs enfants. Ils doivent même aider ces derniers plus longtemps que ne le faisaient leurs aïeux. La plupart d'entre eux n'ont pas travaillé toute leur vie, et les retraites financièrement confortables se font de plus en plus rares. Leur pouvoir d'achat s'en trouve donc diminué. Résultat, les seniors sont non seulement *capables* d'avoir une vie active, mais nombre d'entre eux y sont *obligés* pour disposer d'un revenu. Être sur la brèche tous les matins à l'âge de 70 ans est génial, mais pas quand on y est contraint.

Les spécialistes des sciences sociales estiment que, dans quelques décennies, le nombre de personnes de 65 ans et plus augmentera trois fois plus vite que le rythme de croissance de la population. Les seniors vont donc devenir une catégorie de plus en plus importante au sein de nos sociétés.

Parcourir le chemin de la vie

D’un point de vue sociologique, comprendre un parcours de vie ne se résume pas à cerner ce qui se passe lors des phases de la vie mais à repérer quand se produisent les différents événements. Cette section explique comment les sociologues, démographes et autres spécialistes des sciences sociales étudient l’incidence et la chronologie des transitions émaillant l’existence.

Démographie et étapes de la vie

La *démographie* est l'étude de la croissance, de la diminution et du déplacement de différents groupes de personnes au fil du temps.

Si vous êtes un(e) passionné(e) de télévision, vous avez sans doute déjà entendu parler des mesures d'audience. Les producteurs prêtent particulièrement attention au profil des téléspectateurs, car ils doivent divulguer cette information à leurs annonceurs. Voici le type d'information recherché par ces derniers :

> - Combien de personnes regardent tel programme?
> - Où habitent-elles ?
> - Quel âge ont-elles ?
> - S'agit-il d'hommes ou de femmes?
> - Ces personnes sont-elles mariées ou célibataires?
> - Combien gagnent-elles ?

Ces informations sont cruciales pour les annonceurs, car ils souhaitent cibler le bon public. Si vous fabriquez des collants, vous ne souhaiterez probablement pas faire de la publicité pour vos produits dans une émission majoritairement regardée par des hommes… à moins que vous ne cibliez les drag-queens ou les braqueurs.

Les informations démographiques sont également importantes pour de nombreuses autres organisations : le gouvernement a besoin de savoir combien de députés attribuer à un département (en fonction du nombre de Français résidant dans la circonscription), et où placer les bibliothèques, boîtes aux lettres et balançoires. Les entreprises des différents secteurs d'activité doivent savoir où ouvrir leurs boutiques et succursales, et les associations à but non lucratif ont besoin de connaître les

lieux où l'aide fait défaut aux familles monoparentales, ou aux personnes âgées potentiellement victimes de la maladie d'Alzheimer. Bien entendu, les données démographiques sont également importantes pour les sociologues et autres spécialistes des sciences sociales.

Les démographes et les sociologues étudiant la démographie ont tendance à s'intéresser tout particulièrement aux différentes phases de la vie. Certaines transitions (l'entrée dans le troisième âge, par exemple) sont progressives, mais la plupart sont plutôt abruptes. Même si elles mettent du temps à arriver, elles apparaissent plus ou moins instantanément. Voici des phases importantes de la vie :

> - naissance ;
> - scolarité (primaire, collège, lycée, université) ;
> - entrée dans la vie active;
> - première relation amoureuse et début de la vie sexuelle ;
> - départ du foyer parental;
> - grossesse et maternité (ou paternité) ;
> - cohabitation (se mettre en couple) ;
> - mariage;
> - divorce;
> - mort.

Collecter ces informations peut se révéler difficile. Certaines sont archivées par l'État, mais d'autres ne peuvent être recueillies qu'à l'aide d'enquêtes ou d'autres techniques (voir l'encadré ci-dessous, « Compter et recompter »). Il s'agit là de jalons essentiels de la vie, et les transitions associées provoquent d'énormes changements dans les activités et buts des individus. Pour comprendre le fonctionnement et l'évolution des communautés au fil du temps, il est indispensable de disposer de données démographiques précises.

Compter et recompter

Quand vous entendez quelqu'un dire que « La Roquebrou compte 1 921 habitants », que « l'homme français a sa première relation sexuelle à l'âge moyen de 17 ans » ou que « 3 525 000 personnes ont regardé la cérémonie des Césars », vous arrive-t-il de vous demander comment diable ils peuvent savoir ça ? Vous devriez. Divers moyens, dont aucun n'est parfait, permettent de récolter les données démographiques.

Cela peut sembler facile d'appeler quelqu'un pour lui demander son âge, mais les enquêtes coûtent extrêmement cher, et plus elles sont de qualité, plus leur coût est élevé. Le recensement français réalisé par l'INSEE aspire à sonder chaque habitant en France, mais cet objectif est désormais impossible à atteindre. Des informations démographiques les plus pertinentes sont issues du sondage effectué par l'INSEE, qui interroge tous les ans les habitants d'une partie du territoire. Au bout de huit ans, tous les Français sont recensés.

Parmi les enquêtes couramment utilisées par les sociologues, le nombre de personnes sondées va de dizaines de milliers de personnes pour les plus importantes, comme dans les enquêtes de l'INSEE ou de l'INED (le recours à des échantillons encore plus importants est très rare, surtout quand les données sont détaillées), à quelques centaines. De nombreuses études sociologiques sont tirées de quelques grandes enquêtes dont les données sont

accessibles au public. Peu de sociologues ont les ressources nécessaires pour interroger des milliers d'individus.

Comme l'explique le chapitre 4, ce n'est pas parce que l'échantillon de personnes sondées est réduit que les données obtenues sont inexactes, à partir du moment où le groupe interrogé est représentatif de la population à étudier. Recruter un échantillon représentatif est néanmoins plus facile à dire qu'à faire. Les statisticiens ont développé des outils d'analyse extrêmement impressionnants, mais, quand une personne vous envoie tout un tas de données démographiques à la figure pour étayer son argument, il vaut mieux approfondir la question.

Les différentes formes du cercle de la vie

En moyenne, l'homme français sort du lycée, baccalauréat en poche, à l'âge de 18 ans, quitte papa et maman à 23 ans, se marie à 30 ans et a son premier enfant à 34 ans. Est-ce que cela correspond à la description d'un citoyen français de votre connaissance? Peut-être, mais probablement pas exactement. Ce sont des moyennes calculées sur des milliers d'hommes, mais chaque Français de sexe masculin suit sa propre route.

Dans ce cas, ces moyennes signifient-elles vraiment quelque chose? Absolument. Elles décrivent le parcours type des hommes au sein de la société française, à peu près équivalent à ce que l'on recense dans les pays ressemblant à la France. Les Français connaissent intuitivement ces moyennes, et les hommes savent que, s'ils abordent les différents stades plus tôt ou plus tard que la moyenne mentionnée, ils sortent de l'ordinaire.

Bien entendu, les «hommes français » constituent un groupe très vaste, de plus de 30 millions d'individus. Cela englobe les ouvriers blancs de Haute-Loire, les architectes d'origine marocaine de Paris et les agriculteurs du Languedoc-Roussillon. Chacune de ces catégories affiche sa moyenne, différente pour diverses raisons. Les démographes et sociologues s'intéressant à la démographie passent beaucoup de temps à essayer de comprendre *en quoi* diffèrent les stades de la vie selon le groupe d'appartenance, *pourquoi* ils sont différents et *quand* interviennent ces stades pour chaque groupe. Cela implique de soulever les questions suivantes :

> - Pourquoi les personnes dont les parents ont des diplômes universitaires deviennent-elles

> financièrement indépendantes plus tard que les individus dont les parents ne sont pas allés à la fac ?
> - Pourquoi les femmes se marient-elles plus jeunes que les hommes?
> - Pourquoi le taux de divorces varie-t-il d'une profession à l'autre?
> - Pourquoi, dans certains États, prend-on sa retraite plus tard que dans d'autres?
> - Pourquoi les petites villes sont-elles en général démographiquement plus vieilles que les grandes villes?

Vous pouvez constater, rien qu'en commençant à réfléchir aux réponses à ces questions, à quel point les stades de la vie sont étroitement liés à tous les autres aspects de la société. Par exemple, l'âge moyen du mariage est lié à tout un éventail d'éléments tels que l'éducation, les habitudes amoureuses, l'économie et la loi. Cet âge varie d'un groupe à l'autre, généralement pour diverses bonnes raisons qu'il incombe aux sociologues et aux spécialistes des sciences sociales de découvrir.

Dans la mesure où l'ordre et la temporalité des stades de la vie varient d'un groupe social à l'autre, cela signifie qu'ils changent également en fonction du lieu, de la société et de l'époque. Sociologues et démographes s'attellent également à comprendre pourquoi ces stades varient avec le temps. Comme remarqué dans l'introduction du présent chapitre, on se marie plus tard qu'à une époque relativement récente. Pourquoi? Parce que les âges sociaux varient avec le temps et avec l'économie. Aujourd'hui, pour occuper un emploi de cadre dans une économie mondialisée, il faut une formation universitaire assez longue, plus longue en tout cas que le temps nécessaire pour qu'un fils de vigneron travaille à la vigne. L'emploi et les mœurs ont changé; le calendrier de chacun se décale aussi.

La nature même des stades de la vie change avec le temps. Les transitions qui semblaient capitales et universelles à une époque et en un lieu peuvent disparaître et laisser place à d'autres.

Par exemple, il n'y a pas si longtemps, la retraite était considérée comme un jalon extrêmement important. Quand un homme ou une femme concluait une carrière brillante, il ou elle arrêtait de travailler et entamait une autre phase consacrée à d'autres activités en vivant grâce à l'assurance retraite constituée. Aujourd'hui, ce stade est en train de disparaître : de plus en plus de gens travaillent toute leur vie et changent d'entreprise, voire de métier. Le nombre de personnes prenant officiellement leur retraite après avoir passé plusieurs décennies dans la même entreprise (ou après avoir suivi une carrière linéaire) diminue. Les jeunes d'aujourd'hui ne s'attendent donc pas à « prendre leur retraite » comme l'ont fait leurs grands-parents. Ils sont par conséquent moins enclins à épargner pour leur retraite.

En revanche, il est une phase de la vie qui devient de plus en plus courante : vivre en couple. Il y a quelques décennies, se mettre en ménage avant le mariage était une chose exceptionnelle dont on ne parlait même pas ouvertement. Si cela demeure tabou dans certains groupes, c'est maintenant une nouvelle étape normale de la vie amoureuse, qui ne mène pas forcément au mariage.

La santé dans la société

Pour de nombreuses personnes, la santé est *la* préoccupation essentielle de la vie. Si vous êtes en mauvaise santé, il est difficile d'apprécier le reste. Cela concerne en outre la famille : votre santé peut avoir des répercussions sur votre vie professionnelle, votre mobilité, votre espérance de vie et bien d'autres aspects liés à la famille.

Cependant, les sociologues ont découvert que la « santé » peut avoir des significations différentes en fonction des gens et qu'en prendre soin implique des décisions difficiles, aussi bien pour l'individu que pour la société. La présente section explique pourquoi.

La signification de l'expression « être en bonne santé »

Il peut sembler absurde de considérer la santé comme un élément ayant une construction sociale : après tout, un bras cassé est un bras cassé, quelle que soit la société dans laquelle vous vivez! Certes, mais si on vous demande si vous êtes en « bonne santé », vous pouvez répondre à cette question de multiples façons, et, ce faisant, vous vous baserez sur les critères associés à cette notion dans votre société.

Même si l'on précise la question et qu'on vous demande si vous suivez un traitement, votre réponse variera en fonction des solutions accessibles à vous et à votre famille. Prenez les exemples suivants de personnes nécessitant un traitement :

> - une femme de 69 ans souffre d'un cancer des ovaires et se rend dans une clinique en compagnie de son mari pour subir une chimiothérapie;
> - un homme de 41 ans a rendez-vous avec un psychologue pour parler des problèmes émotionnels dont il souffre depuis qu'il est séparé de son épouse;
> - après avoir entamé une relation amoureuse, une femme de 26 ans se rend chez son gynécologue pour qu'il lui prescrive la pilule;
> - un garçon de 12 ans s'est fracturé le tibia en jouant au football, et sa mère l'emmène aux urgences pour qu'on lui mette le bras en écharpe;
> - un homme de 52 ans va chez son dentiste pour un traitement du canal radiculaire ;
> - une femme de 37 ans a mal au dos après son accouchement et va chez un acupuncteur pour soulager la douleur.

Ce sont toutes des questions de santé légitimes, mais qui seront traitées très différemment (ou pas du tout) selon l'endroit et l'époque où vivent ces personnes. Pourquoi la notion de « bonne santé » diffère-t-elle selon l'époque et selon l'endroit?

Un facteur changeant est bien entendu la technologie : lorsque la faculté de résoudre les problèmes médicaux augmente, le curseur de la « bonne santé » grimpe. Aujourd'hui, les professionnels de santé ont la capacité de remplacer des dents, d'éliminer des amas de graisse indésirables, de faire des scanners du corps entier pour rechercher des cancers et de réaliser des centaines d'autres traitements qui étaient tout simplement impensables il y a quelques décennies. Ainsi, le nombre de problèmes que les praticiens peuvent résoudre a significativement augmenté. Cela ne signifie pas que n'importe quelle famille pourrait forcément *s'offrir* ces traitements ou *choisirait* d'en bénéficier, mais ils existent.

Un autre aspect qui varie est le mode de vie et l'état physique d'une société et d'une famille, qui correspondent à la notion de « bonne santé ». Dans bon nombre de sociétés, on considérait le fait d'avoir de la graisse bien visible au niveau du ventre comme un signe de bonne santé. C'était le cas dans la société française du XIX^{e} siècle. Un roman de Maupassant, *Bel-Ami*, raconte que les femmes les plus belles étaient les femmes bien grasses. Quel contraste avec les canons de beauté actuels! Aujourd'hui, la « norme » est plutôt d'être mince que gros. C'est le résultat de changements en matière :

> - de **connaissances** : le corps médical estime à présent que l'obésité accroît le risque de crise cardiaque et favorise l'apparition d'autres problèmes de santé;
> - d'**évolution technologique** : en raison des innovations technologiques en matière

> d'agriculture, de transports et de transformation alimentaire, il est désormais plus onéreux de manger des légumes, bons pour la santé, que d'ingérer de la « malbouffe ». La minceur est donc un signe de moyens financiers plus importants ;
> - de **culture** : les leaders d'opinion dans les médias et sur les réseaux sociaux ont propagé l'idée que la minceur rendait séduisant.

La santé mentale est un domaine où les attitudes varient particulièrement d'une société à l'autre. À l'extrême, des états mentaux tels que la schizophrénie peuvent être considérés comme dangereux ou comme un signe de mauvaise santé dans certaines sociétés, mais être vus comme simplement spéciaux voire heureux dans d'autres. L'attitude face au traitement de la dépression, du trouble du déficit de l'attention, des difficultés d'apprentissage ou de l'anxiété varie aussi considérablement d'une société à l'autre. Même au sein d'une même société, les avis peuvent diverger radicalement selon les personnes. (Voir l'encadré « Le TDAH a-t-il une construction sociale?», plus loin dans ce chapitre.)

Quand des familles prennent la décision de se faire soigner (ou de « laisser faire la nature »), elles sont influencées par les positions de leur société (et, si ce sont des familles immigrées, par leur société d'origine), qu'il s'agisse de médecine préventive, de médecine d'urgence ou de médecine traditionnelle. Ces décisions complexes auxquelles sont confrontées les familles, les États doivent aussi les gérer lorsqu'il s'agit de déterminer où, comment et quand affecter des ressources de santé pour le bien-être de leurs citoyens.

Le TDAH a-t-il une construction sociale ?

Après des décennies de débat, les psychologues sont parvenus à s'entendre sur la définition du trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité (TDAH), syndrome qui se traduit par une inattention et/ou une impulsivité qui nuisent aux activités quotidiennes. Le TDAH se soigne grâce à des médicaments tels que la Ritaline, permettant d'accroître la durée de la concentration et d'améliorer la maîtrise de soi.

Ces dernières années, le nombre de personnes souffrant du TDAH a augmenté, surtout chez les enfants, et fait l'objet d'intenses débats entre parents et enseignants. Certains pensent que nombre d'enfants souffrant du TDAH sont juste plus actifs que les autres et que leur faire prendre un traitement revient à les droguer pour les soumettre. D'autres, aussi bien des enfants que des adultes, ont découvert que la prise d'un traitement leur avait permis de travailler normalement et avait considérablement amélioré leur vie. .

Il est difficile de reprocher aux gens de se méfier d'un corps médical qui ne s'est pas toujours montré à la hauteur par le passé (dans les années 1950, des médecins apparaissaient dans des publicités pour vanter leur marque de cigarettes préférée !). Il n'en demeure pas moins que la plupart des gens font confiance à des associations professionnelles telles que l'American Psychological Association.

Quand celles-ci déclarent qu'un trouble est « réel », le mieux est de considérer qu'elles ont raison.

La définition de la santé et de la maladie a toujours changé et continuera d'évoluer. Les sociologues (et les médecins) s'accordent à dire que le consensus médical actuel n'est en aucun cas le point final à l'évolution de la nomenclature des maladies. Cependant, à moins que vous ne soyez prêt à considérer le corps médical comme irrécupérable (et certains en sont convaincus!), le mieux à faire, en médecine comme en sociologie, est de trouver les données les plus fiables et de les interpréter du mieux que vous pouvez. À l'heure actuelle, la preuve la plus digne de foi révèle que les médicaments peuvent grandement aider de nombreuses personnes souffrant du TDAH, même si ce n'est pas forcément valable pour tout le monde.

Organiser et dispenser les soins de santé

Dans la mesure où la santé est primordiale, il existera toujours des débats sur l'organisation et la dispense de soins au sein des sociétés. Tout le monde souhaite les meilleurs soins pour soi et les êtres qui lui sont chers, mais ils sont extrêmement onéreux.

De nombreux États et organismes de santé aspirent à garantir des soins adaptés (et, dans l'idéal, bien plus que simplement adaptés) à tous leurs citoyens, mais le coût d'un accès illimité à tous les traitements et examens existants serait si élevé que la société ne pourrait offrir rien d'autre. Si votre budget familial a déjà été mis à rude épreuve en raison de dépenses de santé, vous comprenez les défis que doit relever l'État.

Cela signifie que chaque société doit déterminer, d'une manière ou d'une autre, comment et quand proposer les divers traitements existants et décider du mode de financement. Les sociologues étudient souvent les soins de santé pour contribuer à les améliorer, mais aussi parce que le corps médical est une institution sociale fascinante.

La vision globale du sociologue sur l'organisation des soins de santé varie selon qu'il verse davantage du côté du fonctionnalisme durkheimien ou du marxisme. (Le chapitre 3 vous en dit plus sur ces positions.)

> - Un **fonctionnaliste** prêtera probablement attention aux normes générales (formelles et informelles) définissant qui est « malade » et comment le soigner. Talcott Parsons pensait qu'être « malade » était un rôle au sein de la société qui variait d'une société à l'autre en fonction de sa taille

> et de son stade de développement. Si les crimes et délits ont toujours existé dans les sociétés, il en va de même pour les malades. Mais, si une société considère un trop grand nombre de gens comme « malades », la productivité en pâtira, et les dépenses de santé seront trop élevées. À l'inverse, si elle considère *trop peu* de gens comme malades et ne répond pas aux besoins de santé élémentaires, elle en subira les conséquences à long terme.
>
> Un **marxiste** insistera sur le fait qu'en matière de soins de santé les enjeux matériels varient selon les protagonistes. Le corps médical et les compagnies d'assurances souhaitent prodiguer les meilleurs soins à condition d'être généreusement rémunérés, alors que les patients veulent être soignés à peu de frais, voire gratuitement. Il est concevable que ce soit l'État qui tranche, mais il sera probablement contrôlé par les riches et favorisera donc leurs intérêts.

Bien entendu, ce n'est pas « blanc » ou « noir ». Les sociologues modernes ne s'inscrivent pas d'une manière exclusive dans un des deux camps mais ont une vision analogue à celle de Weber : les intérêts matériels varient d'une personne et d'un groupe à l'autre, mais les conflits interviennent sur la base de règles fixées par les normes culturelles. Aux États-Unis, par exemple, les hôpitaux ou compagnies d'assurances sont sur la sellette quand ils refusent des soins vitaux aux enfants. Ces traitements peuvent coûter extrêmement cher, et les familles n'ont pas forcément les moyens de les payer, mais la norme sociale refuse qu'on laisse un enfant mourir s'il est médicalement possible de le sauver.

Tous les sociologues s'accordent à dire que les organismes de santé sont des *organisations* capables de se comporter comme toutes les autres organisations complexes. Le chapitre 13 explique que la vie organisationnelle va au-

delà du simple accomplissement de tâches et englobe la gestion du facteur humain et des relations de l'entité avec son environnement. Cela vaut aussi bien pour les cliniques et hôpitaux que pour les cafés, même si, en matière de santé, les enjeux sont bien plus importants.

Les professions médicales, surtout celle de médecin, sont profondément institutionnalisées : pour devenir médecin ou infirmière, vous devez suivre une longue formation qui ne vous permet pas simplement de comprendre le fonctionnement du corps humain, mais vous apprend à *devenir* médecin ou infirmière. Les membres de ces professions ont tendance à appliquer des procédures et processus d'une certaine manière. Comme dans n'importe quelle profession, certaines pratiques en usage sont sensées et fiables, tandis que d'autres sont parfois de mauvaises habitudes qu'il faudrait éliminer. Pouvez-vous imaginer que, lors de leur formation, les internes effectuent parfois des gardes de plus de vingt-quatre heures, qu'ils terminent épuisés? Il est démontré que, vers la fin d'une garde, le risque d'erreur est plus grand, mais le système actuel est en place depuis longtemps et résiste au changement, notamment parce que les chefs de service sont d'anciens internes qui en ont « bavé » dans leur jeunesse, ont survécu à cette épreuve et ne conçoivent pas que les jeunes internes qui arrivent n'en passent pas par les mêmes difficultés.

Les médecins ont une formation plus longue et complète que celle des infirmières et font figure d'autorité dans le milieu médical. En revanche, les infirmières disent que les contacts quotidiens avec les patients (un médecin voit beaucoup moins souvent un patient donné qu'une infirmière) leur offrent un précieux angle d'approche que les médecins refusent souvent de prendre en compte sous prétexte que ce sont eux les « experts ».

Comme tout être humain, les praticiens sont parfois réticents à se rendre à l'évidence quand un fait va à

l’encontre de leurs croyances. Un médecin peut établir un diagnostic sur la base d’un bilan rapide ou d’une intuition et mettre du temps à remarquer ou à admettre les preuves ultérieures de son erreur de jugement initiale.

Les professionnels de santé sont des êtres humains, et les organismes de santé des institutions humaines. Ils sont donc sujets aux mêmes soucis que les autres et subissent les problèmes inhérents à toute organisation. Il peut paraître effrayant de mettre votre santé et celle de votre famille entre les mains d’une organisation qui peut se rendre coupable du même genre d’erreurs que celles que commettent votre entreprise ou votre école, mais c’est pourtant la vérité. Il faut simplement admettre que les sociologues et d’autres acteurs œuvrent à rendre ces organismes de santé plus sûrs et efficaces.

Passé et présent familial

Avez-vous déjà remarqué le nombre d'ouvrages, de films et d'émissions de télévision traitant de la vie familiale? Les familles sont au cœur de la vie de la plupart des gens et sont un sujet d'étude incroyablement fascinant quand on essaie de cerner la condition humaine. Aucun sociologue (auteur, cinéaste ou autre) ne peut vous dire comment fonctionne la famille, mais la sociologie peut vous aider à saisir les modèles sociaux influant sur la vôtre. Cette section décrit d'abord l'histoire de la famille puis explique ce que savent aujourd'hui les spécialistes des sciences sociales sur la famille.

Ce que nous n'avons jamais été

La famille type des années 1950 était représentée par le père en costume-cravate ou en bleu de travail (sous-entendant que c'est lui qui était soutien de famille et qui rapportait l'argent à la maison pour faire bouillir la marmite), la mère portant un tablier (sous-entendant que c'était une femme au foyer et qu'elle était davantage tournée vers les relations sociales à l'intérieur et à l'extérieur du foyer), le fils, la fille et le chien. C'est devenu le symbole de la famille pour beaucoup de gens, mais cette image n'est pas représentative de ce que sont la plupart des familles modernes, ni même de ce qu'étaient bon nombre d'entre elles à l'époque.

Les années 1950 et 1960, qui demeurent dans l'esprit des gens l'ère de la vie de famille idéale, furent une époque unique de l'histoire récente. De nombreux hommes rentraient de la Seconde Guerre mondiale et s'installaient avec leur partenaire pour fonder une famille, ce qui créa le fameux baby-boom dans tous les pays européens, dont la France, et en Amérique du Nord. C'était une époque de relative prospérité, et les normes sociales aussi bien que la politique gouvernementale encourageaient la construction de logements dans les banlieues.

Depuis, la vie de famille a considérablement changé : les familles où les deux membres du couple travaillent sont plus nombreuses, plus d'enfants naissent hors des liens du mariage, et le taux de divorces est plus important. Ces changements sont parfois décrits comme un déclin des «valeurs familiales ».

Vous avez le droit d'avoir votre opinion sur ce qu'est la meilleure structure familiale et de défendre la politique publique la favorisant, mais soyez prudent avec des

expressions telles que « valeurs familiales ». Il existe de nombreuses sortes de familles, et vos valeurs diffèrent peut-être de celles de votre voisin.

Comme l'explique le chapitre 5, les changements culturels et structurels vont pratiquement toujours de pair, et il est parfois très difficile de savoir lesquels sont les initiateurs des autres. L'idéal culturel de la vie de famille a bien évolué : divorce, monoparentalité et concubinage sont plus volontiers acceptés qu'il y a cinquante ou soixante ans. Que vous jugiez ou non cette évolution mauvaise, il est important d'avoir conscience des changements structurels (c'est-à-dire des conditions sociales élémentaires) intervenus depuis le début de l'après-guerre :

> - L'économie est plus chaotique, et il est bien plus difficile pour un individu d'avoir un emploi qui lui permette de faire vivre sa famille sur plusieurs décennies. Beaucoup plus de familles sont contraintes d'avoir deux salaires pour vivre aussi bien que durant les « trente glorieuses ».
> - Le droit et les politiques d'entreprise ont évolué ; par exemple sous la pression de couples homosexuels dans l'impossibilité de se marier, certains avantages pratiques (assurance, garde partagée) ont été reconnus aux personnes non mariées. (Il n'en demeure pas moins que l'accès à ces avantages est bien plus difficile pour les couples non mariés que pour les couples mariés.)
> - Bien que les sociologues spécialistes des genres constatent que les femmes plafonnent à un certain niveau professionnel (voir le chapitre 9), la discrimination implicite et explicite contre les femmes dans l'éducation et le monde du travail a considérablement diminué, leur permettant d'embrasser de nombreuses carrières qui leur étaient autrefois inaccessibles. Aujourd'hui, quand une femme décide d'arrêter de travailler pour élever

> ses enfants, ce choix est susceptible d'avoir des conséquences plus lourdes pour la famille moyenne que dans les années 1950.
> - Les progrès en matière de contraception, surtout le perfectionnement et la légalisation de la pilule, ont favorisé une vie sexuelle active sans procréation. La contraception est un choix personnel, mais, auparavant, l'activité sexuelle avait beaucoup plus de chances de déboucher sur une grossesse (l'avortement étant illégal et risqué). Les options étaient très différentes en matière de mariage et de vie de famille.

La vie de famille a donc vraiment changé, pour de nombreuses raisons ; mais, cela dit, les « trente glorieuses » n'étaient pas si glorieuses que cela. Dans son ouvrage, l'historienne Stephanie Coontz décrit ce qu'elle appelle le « piège de la nostalgie », les gens supposant que les années 1950 étaient mieux parce que la vie de famille était plus homogène. Stephanie Coontz souligne notamment que les autorités fermaient souvent les yeux sur la maltraitance des femmes et des enfants au sein du foyer familial, qu'il n'était pas rare que les pères soutiens de famille dépensent égoïstement une grande part de leurs revenus dans des produits de luxe ou au bistrot, et que les relations homosexuelles étaient complètement taboues ou presque. Le taux de divorces, s'il a augmenté dans la plupart des pays depuis les années 1950, a stagné aux alentours de 40 % pour rester stable depuis de nombreuses années, tandis que le mariage et l'union libre entre des amoureux (le PACS) ont toujours du succès en France et ailleurs. En fait, il est maintenant plus courant pour des femmes âgées de la cinquantaine, voire plus, de finir par se marier (ou, si elles ont divorcé, de se remarier) qu'auparavant.

Coontz et d'autres historiens de la famille précisent également que, dans l'ensemble, les années 1950 et 1960 ont constitué une décennie singulière, probablement

davantage en raison de la situation économique et de la politique sociale d'après-guerre qu'en raison des valeurs cultivées par les gens. Le taux de divorces relativement faible des « trente glorieuses » ne correspondait qu'à une baisse temporaire. Aux États-Unis et en France, il augmente depuis le début du XX^{e} siècle. Aujourd'hui, il y a environ 130 000 divorces tous les ans en France et 350 000 unions (dont 100 000 PACS). Les sociologues observent que 1 mariage sur 2 se terminera par un divorce, avec un pic au bout de cinq ans. Nombre de changements dans la vie de famille (de la liberté économique et sociale grandissante des femmes à la disparition des enfants de la population active), dont on situe souvent l'apparition dans les années 1960 (avec le mouvement de Mai 1968), ont en fait démarré un siècle plus tôt, lors de la révolution industrielle.

À l'instar de chaque aspect de la vie sociale, la vie de famille a toujours évolué et continuera de le faire. Si la «famille parfaite » n'existe pas, il en va de même pour la vie de famille idéale. Chaque famille est unique, pour le meilleur et pour le pire.

Se débrouiller tout seul : les défis de la monoparentalité

De nombreuses raisons conduisent à la monoparentalité. C'est souvent à la suite d'un divorce ou d'un décès qu'un homme ou une femme se retrouve à prendre en charge seul(e) les enfants. Parfois, ce sont les grands-parents ou d'autres proches qui héritent des enfants, mais il arrive aussi que les gens décident d'avoir un bébé tout seuls. N'oublions pas non plus les grossesses accidentelles.

On se retrouve au final avec un large éventail de situations familiales très différentes, mais qui ont toutes en commun les énormes difficultés auxquelles est confronté le chef d'une famille monoparentale. Cela ne veut pas dire que la vie soit toujours une sinécure pour les parents vivant aux côtés de leur conjoint, mais le chef d'une famille monoparentale a généralement des ressources financières et personnelles moins abondantes pour élever ses enfants. Aux niveaux personnel et professionnel, sa marge de manœuvre est moindre que dans une famille où les deux parents vivent sous le même toit. En outre, ses difficultés financières font que les enfants issus d'une famille monoparentale, laquelle est déjà plutôt pauvre à la base, sont plus susceptibles de grandir dans la précarité et de subir les conséquences de cette situation difficile.

Le nombre de familles monoparentales a connu une progression spectaculaire en France, puisqu'il y

en avait 700000 en 1962, et qu'on en compte 2 millions aujourd'hui.

Le chef d'une famille monoparentale a grand besoin d'être soutenu par ses proches et sa communauté. Certains trouvent regrettable que la monoparentalité soit mieux acceptée socialement que jadis, mais il ne faut pas non plus romancer le passé.

La famille d'aujourd'hui

Comment décrirait-on la «famille d'aujourd'hui » ? Sociologiquement parlant, une famille est un groupe de personnes qui vivent ensemble en s'apportant mutuellement un soutien économique et social. Les familles sont généralement unies par les liens du sang ainsi que par des attaches émotionnelles et financières. Cette section passe en revue quelques-uns des sujets les plus importants que doivent aborder de nos jours les familles.

Le travail, à la maison et en dehors

La division du travail au sein des familles est un sujet de disputes depuis que les familles existent. Ces dernières décennies, de plus en plus de familles au sein desquelles les deux parents travaillent ont dû s'efforcer de trouver un moyen efficace et équitable de répartir les tâches à accomplir à la maison et en dehors.

La sociologue Arlie Hochschild met le doigt sur le défi que doivent relever les familles au sein desquelles les deux parents travaillent à plein temps hors de la maison : après la journée de travail, la mère démarre sa « seconde journée », car elle doit s'occuper des enfants et s'acquitter des tâches ménagères. Le plus agaçant pour nombre de femmes avec qui Hochschild s'est entretenue, c'est qu'au départ leur mari avait accepté une répartition équitable des tâches ménagères… mais qu'il n'a jamais fait sa part de travail.

Heureusement, il semblerait que depuis les «trente glorieuses » les hommes aient comblé beaucoup de leur retard en matière de contribution aux tâches ménagères, laquelle est maintenant plus conforme à leurs engagements. Un nombre sans précédent de pères

participent (du bain des enfants au coup de balai, en passant par la préparation des repas) à l'exécution de tâches dont leurs père et grands-pères n'auraient même pas imaginé pouvoir se charger régulièrement. Les femmes assurent encore la majorité des tâches ménagères (environ 80 %), mais l'écart est en train de diminuer (très légèrement, affirment les féministes).

Avec des hommes qui daignent se lever de leur canapé, les corvées ménagères à expédier en un temps de plus en plus court sont moins impossibles à réaliser, mais elles demeurent difficiles à gérer dans les familles où les deux parents travaillent. Celles qui en ont les moyens confient le ménage et la garde des enfants à des tierces personnes : elles embauchent des nounous ou des femmes de ménage dont un grand nombre viennent de quartiers (voire de pays) moins favorisés, en quête d'un meilleur salaire. Hochschild a décrit les difficultés rencontrées par les nounous également mères qui doivent à la fois s'occuper de leurs enfants et de ceux de leur employeur. Cela restera un défi dans les années et décennies à venir.

Les enfants d'aujourd'hui grandissent si… lentement!

Le taux de natalité chute dans les pays développés du monde entier, et ce n'est pas étonnant! Les enfants coûtent cher, et les dépenses à supporter augmentent. Il y a deux cents ans, la plupart des enfants contribuaient significativement à rapporter de l'argent à la maison, souvent en aidant la famille aux travaux agricoles ou en trouvant un emploi rémunéré très rapidement. Aujourd'hui, ils ont l'obligation d'aller à l'école pendant une grande partie de leur adolescence, jusqu'à 16 ans au moins en France. Ils sont nombreux à aller jusqu'au bac puis à faire des études supérieures avant de commencer à gagner leur vie.

Dans les familles très modestes, les enfants continuent

souvent de participer à la vie du foyer en gardant leurs petits frères et sœurs ou en rapportant de l'argent, mais la plupart des enfants des pays développés ne travaillent que pour acquérir de l'expérience et gagner de l'argent de poche. Les parents qui en ont les moyens (y compris ceux qui s'en sortent tout juste) doivent entièrement ou partiellement subvenir aux besoins de leurs enfants même après leurs 20 ans.

Comme l'indique l'encadré «Papa, j'peux prendre la voiture ? », plus haut dans ce chapitre, l'état semi-autonome de l'adolescent devient la norme pour les enfants aussi bien jeunes que plus âgés. En raison des progrès technologiques et de l'évolution des normes sociales, les jeunes enfants ont une autonomie sociale sans précédent. D'un autre côté, les jeunes adultes vivent de plus en plus longtemps aux crochets de leurs parents. C'est un bouleversement de la structure familiale que les familles apprennent encore à négocier, et que le film *Tanguy* a mis en lumière.

Mariage : la dimension de la « corde au cou »

L'institution du mariage ne périclite pas, car une vaste majorité de personnes, dans les sociétés du monde entier, aspirent toujours à s'engager officiellement pour la vie avec un partenaire. La plupart se marient donc… et même plusieurs fois.

Cela dit, la signification du mariage est en train d'évoluer. Si, autrefois, le plus important était la dimension légale, c'est aujourd'hui l'aspect émotionnel qui prime. En un sens, le conjoint reste un partenaire, mais on voit aussi en lui l'amour d'une vie et le (la) meilleur(e) ami(e). Sacrée pression sur la relation! Cela se passe très bien pour de nombreux couples, mais cette immense attente émotionnelle qui pèse sur le mariage est à coup sûr l'une des raisons de l'augmentation du taux de divorces constatée le siècle dernier. Si on n'aime plus son partenaire ou si on ne s'entend plus avec lui, on n'hésite

plus à divorcer!

Comme son aspect légal passe maintenant au second plan, le mariage est moins considéré comme un lien incontournable pour les êtres qui s'aiment. Les naissances hors des liens du mariage ont considérablement augmenté ces dernières années (aujourd'hui, en France, plus de 1 enfant sur 2 naît hors mariage), et cette croissance s'explique en grande partie par le fait que des couples installés fondent une famille sans se donner la peine de se marier. Cela peut poser des problèmes légaux aux couples non mariés, mais, pour diverses raisons, les gens profitent de cette liberté de vivre ensemble et même d'avoir des enfants sans être mariés. Parmi eux figurent des millions de couples homosexuels, pour lesquels le mariage en bonne et due forme est impossible en France.

Mais, encore une fois, le mariage n'est pas en passe de disparaître. Il est intéressant de noter que de plus en plus de personnes âgées se marient, que ce soit pour la première fois ou à la suite d'un divorce ou du décès du précédent conjoint. On vit maintenant plus vieux, et de nombreux cinquantenaires et seniors tombent amoureux; ils veulent célébrer cet amour en se mariant, en se remariant, voire en se reremariant.

Le retour de la famille élargie

Il faut peut-être «tout un village pour élever un enfant » (selon un diction africain), mais ce qui est vrai, c'est que l'on compte d'abord sur le soutien de la famille élargie (proches de sang, proches par alliance, amis, collègues, voisins et autres membres de la communauté).

Cela dit, la famille nucléaire (soit papa, maman et les enfants) est plus indépendante depuis les « trente glorieuses » que les familles d'avant cette époque. Dans toute l'histoire de l'humanité, les familles ont toujours vécu ensemble dans des bâtiments communs, maisons ou

immeubles. Pendant longtemps, les parents âgés ont vécu avec leurs enfants, les sœurs qui se mariaient ont emménagé avec leur frère, et les personnes destinées à aider la famille ont vécu aussi sous le même toit. L'idée qu'un couple doive vivre uniquement avec ses jeunes enfants, s'assumer financièrement et se débrouiller seul est un concept relativement nouveau qui commence peut-être déjà à vaciller.

Toutes les évolutions mentionnées dans ce chapitre (adolescence à rallonge, études plus longues, mariage plus tardif, moins d'enfants, espérance de vie accrue, situation économique critique) font que l'on compte plus qu'avant sur les membres de la famille élargie pour obtenir un soutien émotionnel et logistique. Les grands-parents sont de plus en plus impliqués dans la vie de leurs petits-enfants, les parents dans celle de leurs enfants, les enfants ayant la cinquantaine dans celle de leurs parents, et tout le monde envoie des SMS et des courriels, appelle et communique *via* Facebook avec tout le monde, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

C'est parfois un peu la folie… mais c'est ça, la famille!

Chapitre 17

Comprendre les changements sociaux

Dans ce chapitre :

- Comprendre pourquoi les sociétés changent
- Prédire l'avenir
- Réfléchir à l'avenir de la sociologie

Depuis les débuts de la sociologie (voir le chapitre 3), les sociologues veulent comprendre, prédire et influencer les changements sociaux.

Si les historiens se contentent de les comprendre *a posteriori*, les sociologues tiennent à cerner les processus fondamentaux et universels associés ; et si vous parvenez à comprendre ces processus, vous devriez être capable de prédire les événements!

Ne serait-ce pas génial? Dans la pratique, bien entendu, il est très difficile de prédire l'évolution des sociétés, quelle que soit votre connaissance du sujet. Prenez les météorologues : malgré des siècles d'observations scientifiques et tous les outils sophistiqués dont ils disposent, ils ne peuvent garantir à 100 % leurs prévisions. Les forces régissant le temps sont tout simplement trop complexes et sujettes à des variations

imprévisibles.

Et pourtant, les météorologues *savent* prévoir le temps avec une précision appréciable. Si, après le journal de 20 heures du mercredi, on annonce de la pluie pour le vendredi, vous devrez probablement sortir votre parapluie dans deux jours. De même, les sociologues et autres spécialistes des sciences sociales ne peuvent vous dire avec exactitude qui va remporter la prochaine élection ou quels quartiers vont voir leur cote immobilière grimper, mais ils sont capables de faire une supposition éclairée qui a toutes les chances d'être exacte.

Ce chapitre explique d'abord les thèses des trois ténors de la sociologie (Marx, Durkheim et Weber, pour ceux qui ne suivent pas!) sur les changements sociaux, qui demeurent à la base des futurs débats sociologiques sur le sujet. Il explore ensuite des scénarios probables concernant les sociétés existantes, avant de conclure en évoquant l'avenir de la sociologie.

Pourquoi les sociétés changent-elles ?

Comme pour de nombreux aspects de la sociologie, le débat sur les changements sociaux renvoie aux idées de Marx, de Durkheim et de Weber, non seulement parce qu'il s'agit des penseurs illustres, mais parce qu'ils ont tous trois avancé des arguments aussi différents que convaincants sur les raisons et les modes d'évolution des sociétés. Saisir leur opinion sur les changements sociaux est un bon début pour comprendre la façon dont les sociologues actuels traitent le sujet.

Pour en savoir plus sur Marx, Durkheim et Weber, reportez-vous au chapitre 3.

Marx et son incontournable révolution

Dans tous les domaines, Marx insistait sur l'importance du matérialisme et de la distribution des ressources. Il estimait que les sociétés changeaient lorsque différents groupes sociaux se battaient pour des choses telles que la nourriture, la terre et le pouvoir.

Marx estimait que les changements sociaux étaient plutôt soudains et non progressifs. Une société en est par exemple à un certain stade depuis plusieurs siècles, puis elle se réorganise totalement sur une courte période et passe au stade suivant lors d'une révolution. Il pensait en outre que le déroulement de ces stades était universel et inévitable, à l'instar des êtres humains passant du stade de nouveau-né à ceux de bambin, d'enfant, d'adolescent et enfin d'adulte. Pour Marx, les sociétés devaient vivre un certain nombre de conflits avant le stade utopique ultime, que toutes finissaient par atteindre, selon lui.

Dans la société idéale de Marx, tout le monde avait accès à sa part (ou à plus que sa part en cas de besoins spéciaux) des ressources sociales et apportait sa contribution (voire plus, en cas de capacités uniques) pour le bien commun.

À l'instar de Durkheim et de Weber, Marx a fait énormément de recherches historiques. Quand il se penchait sur l'histoire de l'humanité, il y voyait une succession de stades se caractérisant par des divisions entre classes sociales. Il pensait que la nature de ces classes changeait de temps en temps (esclaves et propriétaires d'esclaves, seigneurs et serfs, métayers et fermiers). Chaque période avait selon lui son propre « mode de production », dans le cadre duquel les

différentes classes s'organisaient pour effectuer le travail nécessaire à la satisfaction des besoins de tous.

Tous ces modes de production avaient cependant des défauts. Dans une société parfaite, tout le monde serait censé œuvrer de concert, dans la joie et l'harmonie, à la culture de produits alimentaires, à l'édification de logements et à la réalisation de toutes les actions nécessaires. Mais Marx jugeait cela uniquement possible si les fruits du travail étaient équitablement répartis, si tout le monde percevait la même part des biens produits par le travail collectif. Cette hypothèse n'est jamais devenue réalité.

Pour comprendre la théorie des changements historiques de Marx, imaginez-vous en train d'essayer d'avancer sur un vélo avec trois amis dessus ! L'un d'eux monte sur l'axe du moyeu de la roue arrière, tandis qu'un autre s'assied sur le guidon et qu'un troisième tente même de prendre place sur le cadre. Vous pourrez peut-être faire un petit bout de chemin (et vos amis seront déjà contents s'ils restent à bord!), mais, très vite, vous serez épuisé et devrez vous arrêter, ou bien tout le monde se fera éjecter et risquera de se blesser.

Pour Marx, chaque mode de production a connu cette situation. Une société peut exister avec une classe en faisant plus que les autres pour une reconnaissance et des récompenses moindres, mais, avec le temps, ressentiment et colère risquent d'apparaître, même si cette situation de domination devient indispensable aux autres groupes pour assurer leur bien-être. Au final, les personnes exploitées ne supportent plus la situation et s'opposent au mode de production en vigueur ou le sabotent. À ce stade, le système périclite et doit être reconstruit. Le nouveau mode de production sera supérieur au précédent par certains aspects mais rencontrera lui aussi son lot de problèmes, qui aboutiront à sa chute. En clair, on passe à la mobylette, système plus performant mais qui ne résout

pas tous les problèmes et appelle une autre solution, que ce soit le bus, la moto ou la voiture.

On a surtout prêté attention (dans ce livre et ailleurs) à la théorie de Marx sur ce qui doit se passer précisément ensuite : au mode de production actuel (capitalisme) doit succéder le communisme. Marx était persuadé que le prolétariat, exploité par la bourgeoisie, se révolterait un jour afin de détruire le système et de le remplacer par un système communiste parfaitement juste au sein duquel chaque personne contribuerait à la hauteur de ses moyens et percevrait en retour des ressources en fonction de ses besoins.

Pourquoi est-ce que cela ne s'est pas produit? Il s'agit là d'une question à laquelle les marxistes ont du mal à répondre. Malgré toutes ses imperfections et injustices, le capitalisme s'est répandu dans le monde entier depuis l'époque de Marx. Certaines sociétés ayant mis en place le communisme (particulièrement la défunte URSS) sont revenues au capitalisme, et la plus grande société communiste du monde (la Chine) devient *de facto* un peu plus capitaliste chaque jour. Où est passée la révolution?

Il existe au moins deux réponses. Certains marxistes croient que la révolution est à venir, car l'inégalité s'amplifie, mais que l'explosion sociale a été contrecarrée par les ruses de la bourgeoisie. (Par exemple, l'exportation de l'inégalité.) Beaucoup de gens estiment que, comme d'habitude, les personnes au pouvoir oppriment les classes défavorisées et que cette révolution est nécessaire, voire inévitable.

D'autres font remarquer que des évolutions significatives en matière de technologie et d'organisation économique ont un peu comblé le fossé entre les riches et les pauvres par rapport à l'époque de Marx. Les progrès techniques ont entraîné une hausse du niveau de vie aux quatre coins du monde. Ainsi, objectivement, les conditions de vie

générales sont meilleures qu'au XIX^{e} siècle. Les évolutions techniques et sociales ont engendré une grande classe moyenne qui n'existait pas du temps de Marx (voir la section « La croissance de la classe moyenne », plus loin dans ce chapitre). Si cette situation perdure, la révolution qu'avait prédite Marx ne verra peut-être pas le jour en raison d'un bouleversement de la conjoncture.

Pour Marx, les changements sociaux reposent sur des conflits et sur la lutte menée par des groupes pour les ressources et le pouvoir. Marx pensait que, une fois l'utopie communiste en place, l'histoire sociale prendrait fin, car il n'y aurait plus de conflits pour engendrer des changements sociaux. Nous verrons bien!

Plus de diversité pour Durkheim

Émile Durkheim était d'accord avec Marx pour dire que les changements sociaux se déroulaient selon une certaine logique, mais il n'était pas du tout en phase avec lui au sujet de leurs motivations et nature. (Le chapitre 3 vous en dit plus sur la vie et l'œuvre de Durkheim.)

Pour Durkheim, l'élément essentiel à prendre en compte au sujet des changements historiques était que la société grossissait et se complexifiait. Ces phénomènes se produisaient pour diverses raisons liées. Avec les avancées techniques, les sociétés sont capables de nourrir de plus en plus de populations qui se déplacent et communiquent sur de plus longues distances.

Pendant des dizaines de milliers d'années, l'être humain a dû travailler en permanence très dur pour répondre à des besoins primaires tels que se nourrir (d'abord grâce à la chasse et à la cueillette, ensuite à l'agriculture) et se protéger (contre les éléments et les autres hommes). Tout le monde s'y mettait pour exécuter ces tâches élémentaires, ce qui laissait peu de place à la vraie diversité. Dans un groupe de chasseurs-cueilleurs, les débats virulents sur les lieux où se rendre pour se divertir ou prendre des vacances n'ont pas de sens (les individus passant leur temps et consacrant leur énergie à assurer leur sécurité alimentaire). Chacun devait s'atteler à ses tâches de base, point à la ligne. Si cela ne vous enchantait pas, vous pouviez toujours partir à la recherche d'un autre groupe au sein duquel vous alliez invariablement… devoir faire la même chose.

Avec l'avènement de la technologie, l'accroissement de la division du travail s'est imposé encore davantage. Une petite communauté agricole pouvait avoir des spécialistes

des cultures, des spécialistes de l'élevage et des spécialistes de la vente. Il a fallu ensuite des forgerons, des maçons et des commerçants spécialement formés. Les sociétés ont fini par disposer d'armées permanentes de soldats professionnels dont la mission était de garder les loups à distance (au sens propre comme au sens figuré). La diversité a alors commencé à être réelle, car la vie d'un ouvrier agricole était radicalement différente de celles d'un commerçant ou d'un chevalier errant.

Aujourd'hui, les métiers extrêmement spécialisés sont légion. Par exemple, le boucher français ne s'occupe que d'acheter et de vendre de la viande (et pas d'avoir un élevage) ; le trader américain se contente d'élaborer des produits financiers (et ne les commercialise pas) ; le chauffeur de pousse-pousse au Vietnam est spécialisé dans le transport des touristes ; l'artiste ougandais ne fait que peindre (il ne chante pas). La mondialisation a permis de relier les personnes du monde entier, comme, dans cet exemple, le chauffeur de pousse-pousse vietnamien, le trader de Manhattan, le boucher français et l'artiste ougandais : il y a des chances que le trader américain en vacances en Thaïlande s'offre les services du pousse-pousse puis s'achète un steak en France, avant d'investir dans une toile de l'artiste ougandais. Le boucher français aura besoin des produits financiers SICAV gérés par le trader. Ces quatre personnes vivent dans la même société mondiale, mais ils ne seraient pas capables de communiquer entre eux si on les mettait dans la même pièce.

Durkheim estimait que tous les aspects d'un changement social étaient liés à ce bouleversement historique. Cette diversité renforce la société, pas seulement parce qu'elle vous permet de faire de nouvelles rencontres passionnantes, mais également parce que la division du travail favorise la productivité, comme l'avait affirmé un célèbre économiste avant Durkheim et dont il s'inspire, Adam Smith. Si chaque ouvrier d'une usine automobile

avait la responsabilité de construire un véhicule de A à Z, ce serait certes plus intéressant pour lui, mais les voitures à sortir de chaîne seraient beaucoup moins nombreuses. Si tout le monde faisait le même métier, ce serait fermier ou chasseur, et cela constituerait un retour total à la préhistoire. Cela impliquerait de dormir (très confortablement) à même le sol et de disposer uniquement de couteaux en silex (très pratiques pour préparer la nourriture). C'est grâce à la division du travail que l'on a des matelas d'eau et des couteaux Laguiole!

L'accroissement de la division du travail s'accompagne de profonds changements sociaux. Les gens ont besoin d'accepter, et même en fait d'*adhérer*, à la diversité, parce que leur gagne-pain en dépend. Tous les aspects de la société changent pour s'adapter au renforcement de la division du travail :

> - Les lois ne forcent plus tant les citoyens à faire certaines choses qu'à ne pas empiéter sur la liberté des autres à agir autrement qu'eux-mêmes (le droit « restitutif », soit l'attention portée aux victimes, l'emporte sur le droit « répressif », soit la tendance de la société à se venger en lynchant les coupables).
> - L'État et d'autres organisations sociales sont plus ouverts et démocratiques que fermés et hiérarchiques.
> - Le niveau d'éducation s'élève dans toute la société, dans l'optique de préparer les citoyens à entrer dans une population active de plus en plus spécialisée.
> - Les religions deviennent plus tolérantes, plus œcuméniques et moins dogmatiques (les rares exceptions sont donc plus visibles, mais le fait qu'elles ressortent tend à valider la tendance générale).
> - Les statuts et rôles sociaux deviennent bien plus souples.

Durkheim a qualifié ce changement de «transition d'une solidarité mécanique à une solidarité organique ». Le chapitre 11 vous en dit plus sur le sujet, notamment en matière de religion, mais le point essentiel à retenir est que Durkheim jugeait le changement social comme provoqué par une diversité accrue et une *différenciation fonctionnelle*. Contrairement à Marx, Durkheim pensait qu'une coopération des citoyens pour vivre dans un monde meilleur était à l'origine des changements sociaux, et non un combat entre différents groupes pour avoir une part du gâteau.

Ça ressemble à de belles promesses? Peut-être… comme l'affirmerait à coup sûr Marx. Mais il n'en demeure pas moins qu'un groupe international de chercheurs a récemment démontré que les conflits mondiaux diminuaient depuis cinquante ans, ainsi que le nombre de victimes associé. Cela signifie-t-il qu'un autre grand conflit couve et s'apprête à éclater (comme le dirait Marx), ou que la paix est en marche (comme le dirait Durkheim) ? Seul l'avenir le dira.

Weber, dans la « cage de fer »

Max Weber est postérieur à Marx et contemporain de Durkheim. Il a également mené énormément de recherches historiques et avait ses propres idées sur les forces à l'origine des changements sociaux. (Le chapitre 3 vous en dit plus sur Weber, que nombre de spécialistes considèrent comme le sociologue le plus perspicace de tous les temps.)

Weber était d'accord avec Marx au sujet de l'omniprésence de conflits dont l'issue influait profondément sur l'orientation de la société. Mais, à l'instar de Durkheim, il pensait que les questions matérielles n'étaient pas le motif des conflits et que les idées et valeurs pouvaient avoir encore plus d'influence que la faim. En réunissant ces deux idées, Weber a abouti à une théorie de l'histoire qui n'avait pas le caractère inéluctable de celles de Marx et de Durkheim.

Pour Weber, l'histoire était un peu comme un roman à énigmes que l'on ouvrirait à la dernière page. Vous savez comment il se termine mais ignorez le cheminement. Le majordome est mort, mais a-t-il été tué par la riche héritière parce qu'il en savait trop, par la femme de chambre qu'il avait trompée ou accidentellement par une personne qui l'a pris pour quelqu'un d'autre? La fin ne semble peut-être pas logique, mais si vous lisez l'histoire depuis le début tout s'éclaire!

Comprendre les changements sociaux est une autre paire de manches, car le « livre » court ici sur des millénaires et est composé de l'intégralité des mots jamais écrits. Il s'agit là de tonnes d'informations à passer au crible, mais *quelque part* figure l'explication de la configuration de notre société. Weber n'avait donc pas de théorie globale

bien ordonnée de l'histoire comme Marx et Durkheim.

Les théories historiques de Marx et Durkheim sont parfois qualifiées de *téléologiques*, c'est-à-dire qu'elles considèrent que l'histoire avance inévitablement vers une fin programmée. Weber pensait que les changements historiques se produisaient pour une raison donnée mais que leur issue n'était pas courue d'avance et qu'il était impossible de prédire des événements, seules des suppositions pouvant être formulées.

Weber disait que les choses avaient évolué ainsi mais *auraient pu* prendre une autre tournure si le jeu complexe des idées et des intérêts s'était orchestré autrement. Si Marx ou Durkheim lisait la dernière page du roman, ils diraient que le majordome *devait* mourir. En fait, si vous ouvriez chaque roman à énigmes d'une bibliothèque, il vous prédirait systématiquement la mort du majordome. Marx supposerait pour chacun d'eux que l'héritière l'a tué, alors que, pour Durkheim, ce serait à chaque fois la femme de chambre. En tout cas, tous deux diraient qu'il n'y avait aucun doute sur l'issue. Weber dirait que les choses auraient pu tourner autrement et qu'il ne serait pas surpris qu'un personnage différent rende l'âme dans chaque roman, même dans les histoires commençant de la même façon.

Pour illustrer ce point, Weber citait les exemples de différents pays. La société chinoise est aussi ancienne que la société allemande, et, pourtant, elles ont toutes deux évolué d'une manière radicalement différente. Un partisan de Weber dirait que ces deux pays se ressemblent de plus en plus en raison des pressions exercées par la mondialisation et non parce que leurs histoires respectives devaient inévitablement converger. Weber avait des opinions précises sur ce qui a poussé le monde occidental à terminer dans la « cage de fer » du capitalisme. D'une manière générale, Weber pensait que le monde était

prisonnier d'un cycle de « rationalisation » au sein duquel les traditions, coutumes et identités locales laissent la place à la systématisation, à la normalisation et à la planification. Cette tendance présente de nombreux avantages (le monde devient plus juste et l'efficacité est favorisée), mais elle rend l'univers plus froid et impersonnel. Quiconque dont le bistrot de quartier a été remplacé par un Starbucks ou dont la librairie indépendante a été contrainte de mettre la clé sous la porte à cause de sites tels qu'Amazon comprend probablement un peu ce que voulait dire Weber.

Si vous avez envie d'en savoir plus sur les idées de Weber, reportez-vous au chapitre 11 (rôle de la religion dans l'histoire) et au chapitre 13 (bureaucratisation).

Qu’est-ce qui nous attend ?

Le début du présent chapitre compare les prévisions sociologiques aux prévisions météorologiques. Il est en effet impossible de prédire précisément ce qui va se produire. Si les météorologues peuvent vous prévenir de l’arrivée d’une tempête, les sociologues ont une idée précise des bouleversements touchant les sociétés et peuvent vous gratifier d’une estimation éclairée de la façon dont les choses vont évoluer. Cette section décrit quatre évolutions majeures en cours et qui continueront de façonner l’avenir des sociétés du monde entier. Elle mentionne enfin comment nous pouvons envisager l’avenir en tirant les leçons du passé.

La mondialisation

Vous avez probablement déjà entendu dire «Le monde rétrécit ». Ce n'est bien sûr pas au sens propre. Cela signifie en fait que les progrès en matière de transports et de communication nous rapprochent des gens et des lieux situés aux quatre coins du monde. C'est en ce sens que le monde « rétrécit » depuis le début de l'histoire de l'humanité. Les sections à venir traitent des progrès dans les transports et la communication ainsi que des effets sociaux de la mondialisation.

Les transports

En 1873, quand Jules Verne a publié son roman *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, il semblait impossible d'imaginer faire le tour du globe en moins de trois mois. Aujourd'hui, deux jours suffisent, par avion. Ce n'est certes pas bon marché, mais il n'est pas non plus besoin de rouler sur l'or pour se payer ce voyage (cela revient à acheter une petite berline).

La démocratisation et le caractère relativement abordable du transport aérien permettent à un citoyen appartenant à la classe moyenne d'un pays développé de parvenir assez facilement à visiter d'autres continents en quelques voyages et à parcourir assez régulièrement par avion son propre continent.

En 1873, le moyen de transport le plus rapide était le train, voire le bateau si les vents et courants vous étaient favorables. Aujourd'hui, si vous ne prenez pas l'avion, vous pouvez aller de ville en ville en voiture à des vitesses allant de 90 à 130 km/h. Cela signifie que vous pouvez non seulement traverser un continent en plusieurs jours, mais également faire la navette chaque jour confortablement installé dans votre voiture d'un bout à

l'autre d'une ville tentaculaire. Par exemple, en France, des villes comme Reims ou Lille sont à moins d'une heure de Paris en TGV et sont presque considérées comme la banlieue parisienne, notamment par tous les cadres qui travaillent à Paris et logent dans ces villes plus abordables.

Si vous ne traversez pas les océans tous les jours, vous utilisez constamment des produits fabriqués à l'autre bout du monde. La mobilité des choses est aussi capitale que celle des humains. La plupart des objets que vous consommez sont issus de composants fabriqués aux quatre coins du monde. La voiture dans laquelle vous roulez a de fortes chances de comporter des sièges fabriqués en Europe de l'Est, des pneus américains, des tôles françaises, des volants fabriqués en Asie ou au Maghreb, et d'avoir été assemblée en Turquie.

La communication

Le courriel est en fait si efficace que les services postaux du monde entier font face à un rapide déclin de leur volume de courrier, surtout professionnel. La distribution quotidienne de plis aux particuliers pourrait bientôt appartenir au passé.

La fiabilité des connexions internet dans les grandes villes et l'amélioration de l'accessibilité dans les petites agglomérations et zones rurales, et ce à l'échelle mondiale, représentent un progrès sans précédent en matière de technologie de la communication. D'énormes volumes d'informations ricochent en un éclair d'un bout à l'autre de la planète, pour un coût relativement dérisoire.

Dans l'intervalle, des éléments sont venus changer la donne : la presse à imprimer, la radio, la télévision. Chacun d'eux a généré un changement radical du mode de vie auquel il a fallu des décennies pour s'adapter. Le volume d'informations aujourd'hui accessible au membre lambda de la classe moyenne est si énorme que

les agrégateurs de contenus sont devenus indispensables, c'est-à-dire ces personnes chargées de recueillir les informations gratuitement disponibles et de les passer au crible pour vous indiquer celles auxquelles vous devez prêter attention.

Rien ne remplace les contacts *de visu*, et, comme le fait remarquer le chapitre 7, la plupart de vos communications téléphoniques et *via* Internet concernent probablement des personnes que vous rencontrez physiquement, mais l'immédiateté avec laquelle le monde vous est aujourd'hui accessible aurait fait tourner la tête de Jules Verne.

La signification de la mondialisation

Dans la bouche de Marshall McLuhan, nous vivons vraiment au sein d'un «village global ». L'impact de la mondialisation se fait déjà sentir. Après tout, ses premiers effets remontent à des millénaires. Néanmoins, le processus s'accélère, et, d'ici à ce que vous atteigniez l'âge de vos parents, vous aurez assisté, dans toute votre vie, à bien plus de changements qu'eux.

Ce qui est sûr, c'est que les différents endroits du monde se ressembleront de plus en plus. Voyagez maintenant, si vous en avez la possibilité, car les lieux que vous verrez ne seront jamais aussi éloignés qu'actuellement du lieu où vous vivez : langue, culture, coutumes, nourriture, tous ces éléments tendent à se ressembler de plus en plus aux quatre coins de la planète.

Si déprimant qu'il puisse paraître, ce phénomène se produit pour une raison qui n'est pas forcément mauvaise. Les grands quotidiens français, qu'ils soient nationaux ou régionaux, sont en proie à des difficultés financières et licencient à tour de bras, en partie parce que de plus en plus de gens s'informent sur la Toile et lisent en ligne des journaux tels que *Le Monde* et *Le Figaro*. Et pourquoi feraient-ils autrement?

Cela engendre la perte de certaines voix locales, de la même manière que la popularité des films hollywoodiens nuit à la fréquentation des manifestations locales et que la croissance des McDonald's pousse à la fermeture des établissements de quartier. Un cinéma local ne pourra jamais diffuser une superproduction, et un petit restaurant ne pourra jamais proposer des plats aussi bon marché et les servir aussi rapidement que McDonald's. Voilà pourquoi les gens se rendent dans les multiplex et optent pour la restauration rapide.

Il s'agit bien entendu ici du point de vue durkheimien de la mondialisation, c'est-à-dire que celle-ci remplit une fonction. Un marxiste dirait que les gros conglomérats florissants étouffent les petites entreprises et qu'il en résulte un appauvrissement culturel entre autres. C'est également en partie vrai, mais il faut admettre que la technologie offre plus de choix à *chacun*.

La mondialisation ne se limite cependant pas à la culture. Elle concerne aussi la structure, c'est-à-dire l'emploi, l'État et l'économie. Les progrès en matière de transports ont certes permis aux citoyens des pays développés d'acquérir de grands écrans plats et des ordinateurs rapides à un prix relativement modeste, mais ils ont également entraîné la suppression de millions de postes dans ces pays en raison de la délocalisation des chaînes de production.

Aujourd'hui, tous les pays sont rassemblés dans une économie mondiale et subissent les mêmes aléas de la conjoncture – actuellement une crise économique mondiale qui dure depuis 2008. Il n'existe pas de gouvernement mondial, mais la communication et la coopération avec *tous* les pays sont de plus en plus vitales pour chaque État. La mondialisation renforce le lien de chaque être humain avec son prochain, et ce processus ne fera que s'accélérer dans les années à venir. Que ça vous

plaise ou non, nous sommes tous dans le même bateau.

Une diversité en hausse… et en baisse

L'endroit où vous vivez devient de plus en plus divers au fil des ans ?
Le contraire serait surprenant. Si la mondialisation fait se ressembler de plus en plus les lieux, elle les rend également plus divers. Il y a trente ou quarante ans, à la place d'un McDonald's figurait un petit resto indépendant, mais le profil des gens qui venaient y déjeuner ou dîner était probablement plus homogène.

L'une des conséquences de la mondialisation a été une accélération des flux migratoires. L'immigration a bien sûr toujours existé, mais il y a deux cents ans, voire un siècle, on aurait eu du mal à imaginer l'arrivée massive de Somaliens et d'Éthiopiens en Suède, d'Haïtiens à Boston ou de Sénégalais en région parisienne, comme cela s'est produit récemment, ce qui a considérablement modifié le paysage social de ces villes et pays. Que ce soit pour trouver du travail, obtenir l'asile politique ou simplement par envie de découvrir le monde, les gens voient du pays comme jamais auparavant.

Répétons-le : le monde a *toujours* été divers. Les personnes qui émigrent aux États-Unis et en Europe aujourd'hui présentent des motivations communes avec les immigrants du siècle dernier et vivent souvent des expériences similaires aux leurs. Les tensions entre les différents groupes vivant au même endroit, parfois productives et parfois destructrices, ont toujours émaillé la vie des sociétés.

Cela dit, la diversité sociale s'est accrue à plus d'un titre par rapport à la situation des siècles derniers et continuera de le faire dans un avenir prévisible. Si certaines sociétés

demeurent obstinément intolérantes, dans l'ensemble, les sociétés du monde entier accueillent bien plus volontiers la diversité que par le passé. L'idée que tous les habitants d'un quartier ne s'habillent pas pareil, ne parlent pas la même langue ou ne respectent pas les mêmes fêtes religieuses est bien plus couramment admise aujourd'hui que du temps de nos parents ou grands-parents.

En outre, les techniques de communication et de transport ont permis l'émergence puis le maintien de ce que les sociologues appellent les *communautés transnationales*, c'est-à-dire des groupes de personnes qui communiquent malgré l'éloignement géographique. Le sociologue américain Alejandro Portes a mis en évidence ce phénomène qui concerne tant les Mexicains de Californie que les Marocains de France : désormais, ces communautés immigrées conservent des liens familiaux et économiques très forts avec leur pays d'origine, où ils organisent des mariages, achètent des maisons et font du commerce.

Mais la « diversité » est bien plus que nationale, ethnique et raciale : c'est tout ce que les gens partagent et ne partagent pas. Imaginez toutes les raisons pour lesquelles des personnes travaillant dans le même bureau sont ou peuvent être plus diverses que par le passé :

- Elles peuvent mettre leur casque et écouter *via* Internet n'importe quel type de musique. Elles ne sont pas obligées d'écouter la même station de radio.
- Il y a plus de chances pour que ce soit un groupe mixte (hommes/ femmes).
- Les codes vestimentaires sont sensiblement moins stricts : le temps où les rames de métro étaient remplies d'hommes se rendant à leur travail en costume noir et coiffés d'un chapeau est révolu.
- Leur parcours professionnel est plus susceptible

> d’avoir connu des rebondissements.
> - Il y a plus de chances pour qu’elles proviennent de différents endroits.
> - Après leur journée de travail, elles peuvent se rendre dans un bar et choisir parmi tout un éventail de boissons nationales et importées. Votre choix n’est plus limité à la seule « bière ».

Ce ne sont là que quelques exemples de la diversité grandissante du monde. En même temps, comme je l’ai fait remarquer plus haut, cette diversité diminue à certains égards : les gens peuvent certes être originaires de différents endroits, mais leurs expériences se ressemblent plus qu’avant. Ils sont plus susceptibles d’avoir des opinions religieuses variées, mais leurs pratiques alimentaires ou de loisirs sont plus similaires qu’auparavant. Vous pouvez vous rendre dans un multiplex et faire votre choix parmi une dizaine de films, alors qu’autrefois les salles n’en proposaient qu’un, mais ce sont les mêmes films que l’on projette dans tout le pays, voire dans le monde entier.

Par conséquent, les sociétés deviennent paradoxalement à la fois plus et moins diverses. C’est peut-être intellectuellement déroutant, mais voici pourquoi : votre identité est de moins en moins liée à votre lieu de naissance ou à la couleur de votre peau. Les choix qui s’offrent aux gens se ressemblent peut-être de plus en plus (McDonald’s ou Quick ?), mais, d’une manière générale, la *liberté de choix* est plus grande.

L'avènement de la technologie

Vous avez peut-être remarqué dans la première section de ce chapitre que, malgré des différences entre leurs théories des changements historiques, Marx, Durkheim et Weber ont un point commun : ils ont tous conscience du rôle de la technologie dans l'apparition des changements sociaux.

Le monde social ne serait pas dans son état actuel si la technologie n'avait pas progressé sur le dernier millénaire, non seulement dans les domaines de la communication et des transports mentionnés plus haut, mais également dans ceux de la médecine, de l'agriculture, de l'industrie et, oui, cher lecteur, de l'armement. De même, dans les années à venir, des progrès technologiques difficiles à prédire influeront sur le monde social.

Les géographes soulignent à juste titre qu'un très grand nombre de conflits humains ont eu pour origine des pénuries de ressources (nourriture, eau, carburant) ou ont été amplifiés par elles. La croissance démographique mondiale commence finalement à ralentir (surtout en Occident), mais la Terre doit toujours abriter un nombre énorme de personnes, dont des milliards vivent au-dessous du seuil de pauvreté. Sauf développements technologiques pratiquement inimaginables, ils ne pourront tous vivre en affichant le niveau de vie des habitants des pays développés. Pas besoin d'être un marxiste pur et dur pour avoir conscience que les immenses disparités en termes de richesse et de confort sont susceptibles d'être source de tensions potentiellement mortelles. L'avenir de la société mondiale dépendra du résultat de la lutte contre les famines et les maladies menée grâce aux progrès technologiques et autres.

En outre, le monde compte actuellement beaucoup sur des combustibles fossiles tels que le pétrole et le gaz naturel, situation d'évidence intenable. Ces combustibles finiront par s'épuiser, et nombre des bienfaits technologiques dont nous bénéficions aujourd'hui (voitures, chauffage au gaz, électricité) ne seront plus accessibles à moins de développer d'autres sources d'énergie.

Les priorités en termes de progrès technologique sont donc claires à l'échelle mondiale. Mais quels *autres* changements technologiques vont se produire? En quoi ces avancées pourront-elles influer sur la vie des gens?

C'est bien entendu impossible à dire. Il n'y a qu'à regarder les vieux films de science-fiction pour constater combien il est difficile de prévoir l'évolution du monde. Ce qui est sûr, c'est que, si les progrès technologiques engendrent à l'avenir des changements indésirables et demandent de nombreux ajustements, ils offriront aussi une plus grande liberté en termes de mode de vie, et, dans certains cas, une liberté de vivre tout court.

La croissance de la classe moyenne

Si vous leur posez la question de savoir à quelle classe ils appartiennent, la plupart des gens vous diront qu'ils appartiennent à la « classe moyenne ». Est-ce possible?

Eh bien, techniquement, oui : si vous considérez le principe de « classe » comme une hiérarchie verticale allant de la plus haute à la plus basse, chacun peut dire que des gens appartiennent à une classe supérieure et à une classe inférieure à la sienne. De plus, la « classe moyenne » est celle à laquelle on souhaite appartenir, car elle n'est pas stigmatisée comme la « classe inférieure » sans paraître aussi arrogante que la « classe supérieure ».

Cependant, appartenir à la classe moyenne ne se résume pas à être à l'aise et sans prétentions : la classe moyenne est réelle et a joué un rôle décisif dans l'histoire économique des deux derniers siècles. C'est pendant cette période qu'elle a grandi, et la poursuite de son développement serait probablement une bonne chose.

La définition technique de l'expression « classe moyenne » varie d'un sociologue et d'un économiste à l'autre, mais elle comprend généralement les éléments suivants :

> - Une famille de la classe moyenne est financièrement stable, mais, pour cela, ses deux membres doivent tout de même travailler.
> - Une famille de la classe moyenne a les moyens de se nourrir, d'avoir un toit et de s'offrir un petit nombre de produits de luxe tels que des vacances, un petit bateau et des systèmes de divertissement pour la maison, tels qu'un écran plat géant ou une piscine dans le jardin.
> - Dans la classe moyenne, un emploi nécessite

> généralement une formation universitaire ou une expérience spéciale et peut s'accompagner d'une autonomie significative et/ou supposer d'encadrer les autres.
> - Un membre de la classe moyenne possède généralement des biens (logement, voiture, mobilier), mais pas un capital suffisamment important pour en tirer un revenu significatif de manière à devenir rentier à vie.

Marx n'a pas vu arriver la croissance de la classe moyenne, car il estimait que la société capitaliste continuerait de se distinguer par son caractère bipolaire entre les nantis et les démunis. Aujourd'hui, les marxistes désignent cette croissance de la classe moyenne comme l'une des raisons pour lesquelles il n'y a pas eu de révolution communiste mondiale. Et il est vrai que la plupart des membres de la classe moyenne sont plutôt satisfaits du capitalisme ; ils peuvent occasionnellement juger avoir été injustement privés d'une chose ou d'une autre, mais ils n'estiment pas nécessaire de bouleverser la structure de l'économie. (Les opinions politiques des populations défavorisées et des riches ne correspondent pas non plus exactement à ce qu'aurait prédit Marx, mais c'est une autre histoire.)

D'un point de vue économique, la clé de la croissance de la classe moyenne a été l'importance grandissante de la main-d'œuvre qualifiée. Les progrès technologiques ont permis d'accroître la productivité générale de la société, de sorte que les familles de la classe moyenne en ont tiré plus facilement des avantages. En même temps, cela a régulièrement accru la demande de main-d'œuvre qualifiée. L'acquisition d'une qualification de n'importe quelle sorte peut permettre à une personne d'accéder à la classe moyenne si (et seulement si) un emploi adapté s'offre à elle.

Les responsables politiques considèrent à juste titre la

classe moyenne comme un indicateur : au sein d'une démocratie, si la classe moyenne est mécontente de votre politique, vous risquez d'être rapidement éjecté. La classe moyenne va-t-elle demeurer heureuse et croître dans les années à venir? C'est une bonne question, également importante au regard de l'histoire : pour beaucoup d'analystes, c'est parce que la classe moyenne allemande a été précipitée dans la pauvreté et la précarité suite à l'hyperinflation de 1923 et à la crise de 1929 que la République de Weimar s'est effondrée et que Hitler est parvenu au pouvoir.

Pendant bien plus d'un siècle, les membres de la classe moyenne des pays développés ont pu profiter d'une hausse régulière de leur niveau de vie. Longtemps, les parents de la classe moyenne ont pu raisonnablement espérer que leurs enfants auraient de plus grandes maisons, une meilleure alimentation et un mode de vie plus agréable qu'eux. Ce n'est pas forcément le cas aujourd'hui, en partie *à cause* de la croissance de la classe moyenne de par le monde : les emplois occupés par la classe moyenne n'ont jamais nécessité une telle formation et autant d'expérience, et la concurrence fait de plus en plus rage pour ces postes. Pour le sociologue français Louis Chauvel, spécialiste de cette question, la « lutte des places » aurait remplacé la lutte des classes. Pour résumer, nous vivons selon lui dans une société avec peu de créations de postes de travail bien payés et où les diplômés sont toujours plus nombreux, d'où un embouteillage monstre dont sont victimes les générations les plus jeunes. En effet, alors que leurs aînés – pour simplifier, la génération de Mai 1968 – ont connu une insertion professionnelle favorisée par la croissance des « trente glorieuses », les jeunes ont plus de mal à trouver un emploi correct à cause du chômage de masse qui sévit depuis trente ans en France et en Europe.

Certains pays tels que l'Inde et la Chine sont en plein essor, tandis que des pays développés de longue date, en

Europe et en Amérique du Nord, vacillent en raison de la perte de postes de production, même s'ils profitent des nombreux avantages à faire du commerce avec les pays où les biens de consommation et services sont bien meilleur marché. D'évidence, les pays développés vont devoir faire preuve d'imagination pour demeurer économiquement compétitifs à l'échelle mondiale; mais leurs habitants devront peut-être accepter une baisse significative de leur niveau de vie.

La classe moyenne est relativement récente et pourrait être plus fragile que ne le pensent ses membres. Les progrès technologiques peuvent améliorer le niveau de vie de tout un chacun (comme cela a été le cas pendant des millénaires), mais dans une certaine limite. Dans la mesure où le nombre de candidats à la classe moyenne augmente, les responsables politiques du monde entier vont devoir effectuer des choix cornéliens tels que ceux-ci :

> - Doit-on libéraliser encore plus le commerce et l'immigration? Tel pays a-t-il plus à gagner ou à perdre à ouvrir ses frontières à de nouveaux actifs et à de nouveaux marchés? La volonté de fermer ou d'ouvrir davantage les frontières aux immigrés et aux biens fabriqués à l'étranger agite le débat public depuis quelques années.
> - Face aux changements économiques, quelles protections doivent garantir les États? L'alimentation ? Le logement? Les transports? L'éducation ? Les soins de santé? Si ces éléments sont fournis par l'État, comment seront-ils financés et accessibles aux nécessiteux?
> - Est-il acceptable que l'inégalité augmente (à partir du moment où la base a ce dont elle a besoin), ou l'inégalité est-elle une mauvaise chose de toute façon?

Quand on dit, en début de section, que les gens souhaitent appartenir à la classe moyenne, on ne veut pas dire par là qu'ils souhaitent *dire* en faire partie, mais bien en *être concrètement* des membres.

Tout le monde rêve d'une vie luxueuse, mais très peu de gens s'attendent à cela. Ils espèrent vivre en bonne santé et avec des moyens décents, ce qui leur demandera certes de travailler, mais pour bénéficier d'un niveau de vie correct. Ils ne s'attendent pas à posséder un manoir, mais souhaitent un joli logement. Ils ne rêvent pas d'avoir les poches pleines de diamants, mais souhaitent pouvoir faire de temps en temps une folie. Ils ne comptent pas diriger une grande entreprise, mais disposer d'un poste où ils apporteront quelque chose, seront respectés, acquerront de précieuses compétences qu'ils exploiteront pour aider leur employeur à progresser, le tout en échange d'une juste rémunération.

C'est ça, le style de vie de la classe moyenne, dont jouissent la plupart des habitants de pays développés, et auquel peuvent raisonnablement aspirer un nombre croissant d'individus dans les pays en voie de développement. Mais personne ne sait si le phénomène va durer.

Une leçon du passé : changer les choses sans paniquer

Les précédentes sections vous ont peut-être fait un peu peur… mais, en matière de spéculation sur l'avenir, les frayeurs peuvent vraiment prendre des proportions terrifiantes!

Les désastres écologiques et économiques sont des possibilités, mais pas des probabilités. Parmi les autres possibilités effrayantes figure une guerre désastreuse, peut-être mondiale. Les armes vraiment dangereuses, capables de détruire des villes, existent et peuvent toujours tomber entre de mauvaises mains. En fait, les personnes qui les détiennent *aujourd'hui* pourraient bien s'en servir… car elles l'ont déjà fait. C'est une éventualité effrayante, mais réelle.

Les armes conventionnelles sont toujours dans le circuit, et malheureusement elles sont utilisées chaque jour. Des millions de personnes vivent dans des endroits ravagés par la guerre où elles craignent à juste titre pour leur sécurité. Si elle est détenue par un individu qui vous menace ou menace un être cher, une machette est plus effrayante qu'une tête nucléaire. Empêcher les conflits violents de toutes sortes est un objectif vers lequel doit tendre quiconque se dit préoccupé par l'avenir de la société.

Heureusement, une Troisième Guerre mondiale ne se produira peut-être pas, ni une catastrophe écologique ou une dépression économique mondiale. On suppose que vous ne les appelez pas non plus de vos vœux. Il est cependant une chose dont vous pouvez être sûr pour l'avenir : au cours de votre vie, vous assisterez *bien* à un changement social. Le monde ne va pas rester en l'état.

Si vous avez un peu de bouteille, vous avez déjà assisté à un changement social, qui vous a peut-être peu importé :

- Votre pays a élu un responsable que vous n'aimez pas ou promulgué une loi que vous ne soutenez pas.
- Tout le monde semble adopter une nouveauté (tenue vestimentaire, expression linguistique, accessoire).
- Votre commerce de quartier préféré a fermé, la boisson dont vous raffolez n'est plus fabriquée ou votre émission de télévision favorite a disparu de l'antenne.
- Vous avez assisté à l'apparition de la violence dans un quartier, dans une ville ou dans un pays auparavant pacifiques.

Votre inquiétude se justifie parfaitement. Il arrive que la situation se détériore suite à un changement, et tout changement peut se révéler stressant et anxiogène. Si vous faites partie des seniors, vous avez assisté à des bouleversements spectaculaires parfois traumatisants, et il est probable que vous en viviez d'autres. Si vous êtes encore relativement jeune, attendez donc la suite, et vous verrez! Vous serez à coup sûr surpris.

Certains aspects d'un changement social sont certes difficiles à contrôler, mais vous *avez* le pouvoir d'influencer les changements sociaux. Quel que soit le monde auquel vous aspirez, vous pouvez contribuer à ce qu'il devienne réalité. Quelle que soit la latitude dont vous disposez pour vous faire entendre, servez-vous-en! Les livres d'histoire regorgent d'exemples de personnes ayant mené des luttes, parfois pratiquement perdues d'avance, pour que le changement dont elles rêvaient se concrétise. Et elles ont réussi!

Mais il est à noter que les livres d'histoire sont également pleins de citations de personnes qui estimaient que le monde allait à la catastrophe. Après tout, il n'est pas exagéré de dire que, depuis que l'on tourne les pages de notre histoire, des gens ont toujours pensé que le changement auquel ils assistaient (tout le monde a déjà vécu un changement quels que soient l'époque et l'endroit) était le pire des événements, la fin du bonheur et du bien dans le monde. Vous connaissez ce genre de personnes, et c'est peut-être votre *portrait craché*. Dans ce cas, sachez que vous êtes loin d'être seul.

Il semblerait que la fin du monde ait été reportée : il naît toujours des bébés, les adolescents désobéissent toujours à leurs parents, on tombe toujours amoureux (puis on n'aime plus, puis l'amour revient), des gens travaillent d'arrache-pied à des postes qu'ils sont fiers d'occuper, se battent, prient, rient, pleurent et finissent par mourir.

On ne sait pas qui vous êtes, où vous vivez, mais, même si vous achetez ce livre en l'an 3001, on peut parier que vous vivez au sein d'une forme d'organisation sociale où la plupart des gens, la plupart du temps, se soucient les uns des autres et œuvrent à faire du monde un endroit meilleur. Vous vivez probablement dans un pays où la plupart des gens sont heureux la majeure partie du temps, et, même si vous habitez un endroit où il se passe des événements horribles, vous avez probablement de l'espoir en l'avenir et espérez que la situation s'améliorera. Les sociologues diraient que vous avez un nombre incalculable de raisons d'y croire.

L’avenir de la sociologie

Assez des éventuelles paix ou catastrophes mondiales, venons-en… aux choses sérieuses! Quel est l’avenir de la sociologie? Cette section explore les orientations que pourrait prendre cette discipline dans les décennies à venir.

La sociologie continuera-t-elle d'exister ?

Cela vous surprend peut-être de trouver ce genre de titre dans un livre plein d'informations sociologiques utiles : pourquoi donc la sociologie cesserait-elle d'exister? Elle a clairement apporté la preuve de son utilité par le passé. Pourquoi ne serait-elle pas utile dans le futur? Elle le restera certainement, et pendant très longtemps ; la question (intéressante) est de savoir si les gens continueront de l'appeler « sociologie ».

Il ne fait aucun doute que la vision du monde sociologique est de plus en plus courante depuis l'invention de la sociologie, au XIX^{e} siècle. L'idée qu'elle soit intéressante, productive, voire *appropriée* à l'étude scientifique des échanges humains n'était pas du tout courue d'avance à l'époque de Comte ou même de Durkheim. (Pour en savoir plus sur ces philosophes, filez au chapitre 3.) Ces deux sociologues ont consacré beaucoup de leur temps à défendre les sciences sociales d'une manière générale, et la sociologie en particulier, face à des gens qui estimaient que les sciences humaines et naturelles étaient seules capables de dire au monde tout ce qu'il avait besoin de savoir sur la société.

On peut aujourd'hui dire sans se tromper que le principe élémentaire de la sociologie est une évidence pour tous. Pouvez-vous imaginer une université sans cours d'économie, de psychologie, de sciences politiques, d'anthropologie, de géographie, de sciences de l'éducation ou de gestion? Toutes ces disciplines sont aujourd'hui des sciences sociales bâties sur le même principe que la sociologie : cette société peut et doit être étudiée scientifiquement. En outre, les disciplines allant de l'histoire au droit, en passant par la théologie, emploient

de plus en plus d'outils des sciences sociales. Tant que les interactions humaines seront étudiées scientifiquement et systématiquement, la sociologie restera d'actualité sous une forme ou une autre.

Mais, puisque toutes ces *autres* disciplines étudient la société scientifiquement, pourquoi disposer d'une discipline spéciale dénommée « sociologie » ? Après tout, il n'est pas un thème sur lequel se penchent les sociologues qui ne soit pas étudié par des gens ne se présentant pas comme des sociologues. Il existe des politologues, alors quelle est l'utilité des « sociologues politiques » ? S'il y a des économistes, quelle est l'utilité de la «sociologie économique» ? À quoi servent les «sociologues de l'éducation » si des spécialistes des sciences sociales travaillent dans les écoles formant les instituteurs ?

Il est tout à fait plausible que la sociologie subisse le même sort que la philosophie. Jadis, on appelait « philosophes » la plupart des savants : les « philosophes » de la Grèce et de la Rome antiques étudiaient tous les domaines, de la société à l'art, en passant par la médecine et l'astronomie.

La sociologie pourrait devenir la science très élémentaire des interactions humaines au sein de groupes et de réseaux, tout ce qui concerne l'ethnicité, les gouvernements, les lieux et les époques demeurant l'apanage des spécialistes des autres disciplines. Mais, pour l'heure, la sociologie peut toujours se targuer d'être la seule science sociale à étudier *tous* les aspects de la vie sociale.

L'aspect le plus passionnant de la sociologie est sans doute l'observation des mécanismes d'interaction des humains selon les situations et les moments, des similitudes entre certains lieux. Pour déceler ces connexions, vous devez être prêt à décrypter des

situations, des endroits et des époques incroyablement divers, à analyser scientifiquement et systématiquement la politique *et* l'éducation *et* l'économie *et* la famille *et* l'Église *et* tout ce qui touche la vie des êtres humains. C'est la mission des sociologues, et seuls les sociologues sont à même de la mener. Elle n'est pas simple, mais elle est extraordinairement gratifiante, parfois même plus qu'on ne pourrait s'y attendre.

Le paradoxe : plus de données mais moins d'informations

Les sociologues se penchent sur l'univers social dans son ensemble, et, grâce aux progrès technologiques, ce champ d'observation s'élargit. Cela paraît une bonne chose, mais c'est parfois une difficulté.

Lors de son discours aux enseignants-chercheurs à Sciences Po, au début des années 2000, le directeur de la recherche Bruno Latour souligna que les sociologues étaient habitués à travailler sur un tout petit échantillon d'informations sur le monde. En quoi, demanda-t-il sur le ton de la provocation, les choses seraient-elles différentes si, soudain, nous savions *tout*? En fait, cela rendrait peut-être les sociologues encore plus indispensables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Bien entendu, les sociologues ne savent encore pas *tout*, mais, à mesure que de plus en plus d'éléments se retrouvent sur la Toile, leurs connaissances dépassent largement ce qu'ils imaginaient auparavant. Prenez les éléments suivants :

> - Non seulement des sites de réseautage social tels que Facebook et Twitter gagnent en popularité, mais ils sont également de plus en plus liés entre eux, ainsi qu'avec d'autres sites. Vous pouvez utiliser votre compte Facebook pour vous connecter à de nombreux sites, ce qui signifie que les informations quant à ce que vous faites sur ces autres sites figurent jusqu'à un certain point sur les serveurs de Facebook. Les administrateurs de Facebook ne savent pas tout sur l'univers social en ligne, mais ils en connaissent *un rayon*… et ce qu'ils ignorent peut très bien être connu de leurs collègues de Google ou

> de Microsoft.
> - Les banques possèdent les historiques des transactions effectuées par carte de crédit, et diverses entreprises suivent le cheminement de leurs produits de l'usine aux entrepôts du détaillant, voire jusqu'au domicile du consommateur final.
> - Lorsque vous achetez une voiture, puis que vous la déposez pour une révision, son numéro de série est enregistré. Cela offre aux sociétés qui travaillent sur le terrain un accès à l'historique détaillé des véhicules.
> - Il est possible de suivre partout dans le monde les Smartphone dotés d'un GPS, et on parle sérieusement d'implanter des micropuces sous-cutanées aux enfants. (Si cette perspective vous effraie, imaginez un peu dans quel état d'esprit vous seriez si votre enfant disparaissait mais qu'il existait une technologie capable de dire précisément où il se trouve…)

Tout cela cumulé donne une quantité astronomique d'informations sur l'activité humaine, susceptibles d'être recueillies. Pour Bruno Latour, la disponibilité des informations grâce à Internet va changer la façon de pratiquer la sociologie, car les données seront autrement nombreuses et accessibles à tout un chacun. Cela a déclenché des interrogations sur la vie privée, mais la commodité et le divertissement associés à l'appartenance à un réseau semblent être irrésistibles pour la plupart des gens. Dans un avenir pas si éloigné, on pourrait disposer d'un historique minute par minute de l'existence d'un citoyen lambda. Des outils imprécis tels que les enquêtes seraient alors de l'histoire ancienne. Déjà, les enquêtes de réseau (« Merci d'indiquer toutes les personnes que vous connaissez ») sont remplacées par les données, d'une qualité bien supérieure, des sites de réseautage social.

Par conséquent, une fois que le monde disposera de toutes ces données, le mystère de la vie humaine sera-t-il

élucidé? Probablement pas. Sans l'aide de sociologues pour en tirer des *informations* pertinentes, cette montagne de données serait aussi utile qu'un bottin non classé par ordre alphabétique. Dans ce nouvel univers de données infinies, la sociologie, cet outil pour rendre compte judicieusement de la vie sociale dans toute sa diversité, sera plus importante que jamais.

Sixième partie

La partie des Dix

Dans cette partie…

Sociologie, que puis-je faire avec toi ? On va tout vous dire sur les 30 moyens de se servir de la sociologie. Les dix premiers concernent des livres de sociologie à dévorer, les dix suivants sont des moyens de se servir de la sociologie dans la vie quotidienne, et les dix derniers sont les mythes sur la société qu'a démontés la sociologie.

Chapitre 18

Dix bouquins de sociologie qui ne vous serviront pas de somnifères

Dans ce chapitre :

- Trouver des livres divertissants et instructifs
- Adopter l'œil sociologique propre à l'enquête

***P**our en savoir plus sur la sociologie et les sujets étudiés par les sociologues, vous pouvez toujours vous plonger dans un manuel ou l'un des pavés abscons de Pierre Bourdieu. Mais vous passerez un meilleur moment et en apprendrez peut-être même plus si vous commencez par l'un des nombreux ouvrages de sociologie ludiques et intéressants.*

Votre librairie ou votre bibliothèque de quartier sont sans doute à même de vous en recommander un, mais voici des suggestions personnelles, c'est-à-dire dix ouvrages couvrant un large éventail de thèmes de sociologie. Dans chacun de ces livres, vous trouverez des observations intéressantes et éclairantes. Nombre d'entre eux racontent des histoires vraies séduisantes. La recherche qualitative est particulièrement bien représentée dans ce chapitre, car les études associées sont plus faciles à comprendre;

mais chacun de ces livres renferme aussi des études quantitatives de grande valeur. (Le chapitre 4 explique la distinction entre recherche qualitative et recherche quantitative.)

Certains de ces titres sont un peu obscurs, tandis que d'autres sont des classiques de la sociologie. Ils sont tous bien documentés, habilement écrits et vous ouvrent les portes de la discipline vaste et passionnante qu'est la sociologie. Pour couronner le tout, ils sont tous en langue française et pas trop longs.

Pierre Bourdieu : Le Bal des célibataires

Pierre Bourdieu est certainement le sociologue français le plus connu en France et à l'étranger. Son œuvre au XX^{e} siècle est très abondante : le nombre de livres et d'articles qu'il a écrits est proche de quelques centaines! On lui a beaucoup reproché d'être d'un abord difficile, notamment à cause d'une écriture ampoulée, faite de longues phrases, de termes abscons ou latins et de circonlocutions, et ponctuée de «Tout se passe comme si ». Si vous n'avez pas compris cette dernière phrase, il faut éviter de se lancer dans *La Distinction*, *Ce que parler veut dire* ou *La Noblesse d'État*, mais se précipiter sur un petit livre de Bourdieu issu de ses travaux de jeunesse, très accessible, court et écrit dans une langue simple : *Le Bal des célibataires*.

Dans cet ouvrage, Bourdieu s'intéresse au célibat des jeunes paysans du Béarn, confrontés à une situation inédite : ils ne trouvent pas d'épouses, alors que ce sont des agriculteurs correctement dotés en terre. Bourdieu décrit le désarroi de ces jeunes hommes et de leurs familles, raconte les soirées d'hiver et les bals où les filles du cru leur préfèrent de jeunes ouvriers ou fonctionnaires des villes voisines. Puis il explique cette situation par l'économie familiale, les rapports de genre et les transformations sociales à l'œuvre : l'exode rural bat son plein, et les qualités des jeunes paysans ne sont plus aussi valorisées qu'autrefois sur le marché matrimonial.

William Foote Whyte : Street Corner Society

Rassurez-vous! Cet ouvrage a été traduit en français dans les années 1990 et est d'un accès très aisé, grâce au travail effectué par Henri Peretz. Ce livre de 1943 est l'un des plus importants de la sociologie américaine, l'une des meilleures illustrations du pouvoir de l'ethnographie, cette forme de recherche qualitative impliquant une immersion profonde au sein d'une communauté. Whyte a mené une étude pour ce livre alors qu'il était encore étudiant à Harvard. Il a vécu quatre ans dans la « Petite Italie » de Boston et a appris à connaître de façon intime cette communauté. *Street Corner Society* en dresse un portrait détaillé fascinant. (Pour en savoir plus sur William Foote Whyte et sa place au sein de la sociologie urbaine, rendez-vous au chapitre 15.)

Outre cette démonstration de la valeur de l'ethnographie patiente, *Street Corner Society* décrit les complexités des communautés considérées comme marginales. Avant la naissance de la sociologie, les gens s'inspiraient des grands philosophes ou des Romains de l'Antiquité pour savoir comment la société « devait » fonctionner. Les sociologues ont ensuite dit « Regardons comment fonctionne la société en réalité », ce qui impliquait, et c'est toujours valable, d'observer des sociétés pas forcément exemplaires. En décrivant l'extraordinaire richesse et la profondeur de la société dans un quartier que d'aucuns auraient qualifié de « ghetto » (et que l'auteur lui-même appelait une « zone »), Whyte a prouvé que la société est aussi fascinante vue depuis le bas que depuis le sommet de la pyramide.

C'est également une histoire humaine touchante,

particulièrement la partie sur les « gars de la rue », dont le meneur a du mal à se faire une place dans la vie, même quand il contribue à résoudre les conflits et à créer des liens d'amitié entre membres du gang. Les « gars de la rue » jouent beaucoup au bowling, et il s'avère que les plus respectés du moment tendent également à être ceux qui réalisent les meilleurs scores à ce jeu… Le même phénomène se produit probablement aujourd'hui dans beaucoup de groupes de copains.

Didier Fassin : La Force de l'ordre

Ce livre est, comme l'indique son sous-titre, une « anthropologie de la police des quartiers ». Paru en 2011, il présente une enquête d'immersion ethnographique de l'auteur dans une brigade anti-criminalité de la région parisienne pendant plusieurs mois.

L'intérêt de cet ouvrage réside dans le lien qu'il effectue entre le niveau microsociologique de l'observation et l'interprétation macrosociologique sur l'évolution des politiques de sécurité en France depuis le début du XX^{e} siècle.

Le rendu du travail de ces policiers est exemplaire : on comprend qu'il s'agit d'unités d'élite qui n'arrivent pas à remplir les missions qui leur sont assignées (interpeller les auteurs de flagrants délits). Les mornes soirées d'hiver où un ou deux appels sortent les policiers de leur torpeur sont bien décrites : les pneus crissent, on arrive sur place, où il n'y a plus personne, et souvent on attrape un malheureux qui passe deux rues plus loin et qui est amené au poste de police.

Ce livre ne charge pas les policiers, il n'excuse pas non plus leur conduite; il permet juste au citoyen de comprendre le quotidien d'un policier au travail, pas toujours rose.

Erving Goffman : La Présentation de soi (La Mise en scène de la vie quotidienne, tome I)

Pendant plus d'un demi-siècle, cet ouvrage de 1959 (dont la version française date de 1973) a pratiquement *défini* la microsociologie. Il se lit d'une traite, comme un bon roman, les inspirations et idées jaillissant comme un éclair de la plume de Goffman.

Selon l'idée centrale de Goffman, nous sommes comme des acteurs sur scène, à incarner les « personnages » que nous voulons bien montrer aux autres. Cette idée est au moins aussi ancienne qu'*Hamlet*, mais l'auteur porte un regard sociologique perspicace et pousse très loin ses principes dans la démonstration. Si nous sommes des acteurs sur scène, quand et comment changeons-nous de personnage? Que se passe-t-il quand la « scène » (la situation) ou les « costumes » changent ? Si nous jouons en permanence un rôle, incarnons-nous le même personnage au travail qu'à la maison? Et qui joue ce personnage? Les possibilités pourraient bien vous faire tourner la tête et inspireront sans nul doute la recherche sociologique des 50 prochaines années.

Max Weber : L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme

L'ouvrage date de 1905, mais il conserve une actualité savoureuse à l'heure où les religions et les comportements sectaires occupent le devant de la scène. Max Weber part de la situation allemande de l'époque et se demande pourquoi les protestants sont plus riches ainsi que plus souvent présents dans l'industrie et l'entreprise que les catholiques.

Son explication est l'une des thèses les plus fortes de la sociologie : il existe un lien logique entre l'éthique protestante (faite d'ascèse au travail, d'épargne et de recherche du salut) et l'esprit du capitalisme (la volonté d'accumuler toujours plus de richesses). Pour étayer cette idée, Weber nous emmène visiter l'histoire du monde protestant et s'attarde notamment sur les sectes protestantes aux États-Unis. Vous ne regretterez pas cette lecture et n'oublierez pas son contenu.

Pierre Merle : La Ségrégation scolaire

Voici un exemple de petit livre (128 pages) très bien fait, synthétique, qui traite scientifiquement d'une question d'actualité en s'appuyant sur des statistiques détaillées et la connaissance par l'auteur de son sujet – il est spécialiste en sociologie de l'école.

Paru en 2012, cet ouvrage débute par l'exposé des différents types de ségrégation à l'école (selon le genre, l'ethnie, la classe sociale et les résultats scolaires). Puis il montre combien la compétition scolaire est devenue décisive dans la société française contemporaine : avoir un diplôme protège encore du chômage mais plus du déclassement. Pour se garantir une place au soleil, les écoliers et leurs familles visent donc des diplômes différenciés (un master d'école d'ingénieurs) accessibles après des études particulières. Les parcours scolaires se fragmentent donc, et cet éclatement de l'école, très perceptible au collège, s'appuie sur l'idéologie désormais dominante du « collège pour chacun ».

Enfin, l'auteur évalue dans ce contexte les contributions respectives des zones d'éducation prioritaires, de la carte scolaire et de l'école privée dans la montée de la ségrégation scolaire en France telle qu'on l'observe dans les grandes métropoles.

Hugues Lagrange : Le Déni des cultures

Une vraie révélation. Largement dénigré et critiqué lors de sa sortie, ce livre est l'un des meilleurs que la sociologie française ait produits ces dernières années.

L'originalité de l'ouvrage est double. D'abord, l'argument repose sur des statistiques détaillées et des observations de la réalité de la délinquance dans deux parties de la région parisienne (Paris XVIII^{e} et Mantes-la-Jolie). Les analyses sociologiques ont de plus en plus de mal à marier ces deux approches, et Hugues Lagrange y parvient de façon exemplaire. Ensuite, l'auteur, spécialiste de ces questions, essaie d'expliquer la surdélinquance observée des enfants d'immigrés par différents facteurs. Celui qui lui paraît le plus important est le facteur culturel : les enfants d'immigrés subsahariens sont porteurs d'une culture familiale notamment qui, dans les contextes étudiés, les prédispose à l'échec scolaire et à la délinquance.

Très décrié lors de sa sortie, l'ouvrage porte dans son titre la réponse à ses détracteurs : la « culture » (d'origine, familiale, immigrée) n'est peut-être pas le seul facteur explicatif de la délinquance, mais il ne saurait être dénié plus longtemps.

Pour compléter l'explication, lire le texte de Didier Fassin peut être très pertinent (la surdélinquance observée des enfants d'immigrés pouvant aussi s'expliquer par le travail de la police, qui les interpelle de manière préférentielle).

Louis Chauvel : Les Classes moyennes à la dérive

Un petit ouvrage court qui se base sur des statistiques et qui explique fort bien le malaise des classes moyennes en France. Persuadées de ne pas être assez riches pour bénéficier des baisses d'impôt, convaincues que les pauvres touchent trop d'aides, ces classes moyennes sont affaiblies par la détérioration du marché de l'emploi et inquiètes de l'avenir de leurs enfants.

Une étude historique et sociologique très pertinente, dans un style clair et avec des données chiffrées parlantes, preuve que les statisticiens peuvent aussi employer un langage compréhensible.

Christian Baudelot et Roger Establet : Le Suicide : l'envers de notre monde

Baudelot et Establet sont des sociologues français intéressés par les questions statistiques depuis longtemps. Ils ont notamment repris dès les années 1980 le flambeau durkheimien en s'intéressant à la question du suicide.

Dans cet ouvrage, les auteurs décrivent la réalité du suicide dans les principaux pays du monde depuis une trentaine d'années et essaient de répondre à tout un tas de questions passionnantes : pourquoi la Chine est-elle le seul pays où les femmes se suicident plus que les hommes? Pourquoi les suicides d'hommes ont-ils explosé en ex-URSS ? Pourquoi se suicide-t-on maintenant plus à la campagne qu'en ville en France, alors que c'était l'inverse du temps de Durkheim ?

Luc Boltanski : Énigmes et complots

Autre livre passionnant, écrit comme une enquête et qui parle d'enquêtes policières.

Luc Boltanski est à l'origine un bourdieusien qui est ensuite devenu critique. Il a orienté sa recherche vers la justification et la légitimité des pratiques, dans une perspective très webérienne, et s'est donc intéressé aux discours des individus, par exemple dans une recherche qui a fait date, menée en duo avec Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme* (1999).

Dans *Énigmes et complots*, Boltanski fait de la littérature policière qui fleurit au XIX^{e} siècle et s'épanouit au XX^{e} siècle le révélateur d'un changement social considérable. Pour lui, l'État moderne naît au XIX^{e} siècle et, dans la perspective des Lumières, se veut un rempart contre les différentes institutions concurrentes (Églises, communautés, régions). L'État va donc développer au XIX^{e} siècle une « raison d'État » qui s'appuie sur une morale propre et sur l'autodéfense de l'autorité centrale..

Bref, les États modernes sont paranoïaques, ne veulent pas que leurs secrets soient révélés. D'où le refus d'ouverture des archives, la constitution d'une police secrète, la suspicion permanente envers les « fuites ». Les romans policiers (*Maigret* et compagnie) révéleraient cet état de fait toujours présent aujourd'hui : si vous avez vu des hommes d'État parler avec la main devant la bouche pour que l'on ne saisisse pas leurs propos, si vous avez constaté que les révélations de WikiLeaks ont suscité une réprobation totale des États, ou que les « fuites » de hauts fonctionnaires vers *Le Canard Enchaîné* sont durement réprimées, allez lire ce livre d'enquête passionnant!

Chacun de ces livres va vous apprendre diverses choses sur des personnes aux parcours différents, mais l'une des principales leçons à tirer de chacun d'eux est la suivante : *ne partez pas du principe que vous comprenez quelqu'un avant de vous être mis à sa place*. C'est en entrant dans l'intimité des gens étudiés que les sociologues découvrent sans cesse que les choix (par exemple, bosser ou *ne pas* bosser chez McDo) semblant difficiles à comprendre sont en fait parfaitement logiques et sensés pour ceux qui les effectuent.

Chapitre 19

Dix façons de porter un regard sociologique sur son quotidien

Dans ce chapitre :

- Se servir de la sociologie pour voir sa vie d'un autre œil
- Comprendre en quoi la sociologie influe sur notre quotidien

Pourquoi étudier la sociologie? Pour réussir des examens de sociologie? Certes. Pour bâtir une politique sociale? Tout à fait. Mais à quoi peut-elle vous servir dans *votre* vie, quand vous n'êtes ni étudiant en sociologie ni législateur? Ce chapitre apporte les réponses à ces questions.

La sociologie est utile car elle peut modifier votre vision du monde. En comprenant la perception du monde social affichée par les sociologues ainsi que leurs découvertes, vous considérerez peut-être cette discipline comme un outil pour cerner les personnes et les situations de votre quotidien.

Ce chapitre passe en revue dix manières d'employer la sociologie dans votre vie. Dans un certain sens, cette

discipline peut vous aider à exécuter des tâches et à atteindre des objectifs. Mais elle peut aussi vous permettre de faire le tri entre l'essentiel et l'accessoire. Et enfin, bien entendu, la sociologie a parfois le pouvoir de tirer au clair des situations déroutantes. Plus vous en saurez en matière de sociologie, mieux vous vous connaîtrez, ainsi que le monde qui vous entoure.

Il arrive que l'emploi d'une « lentille sociologique » pour saisir ces situations revienne à allumer une lampe dans le noir : soudain, vous voyez tout sous un nouveau jour. À d'autres moments, vous aurez peut-être envie d'approfondir un sujet en lisant des ouvrages, voire de mener votre propre recherche sociologique sur le sujet en question! Les bibliothèques et la Toile regorgent d'ouvrages et d'articles sociologiques, qui se renouvellent tous les ans au fur et à mesure que les chercheurs en sociologie couchent sur le papier les résultats de leur recherche.

Porter un regard critique sur les affirmations selon lesquelles « la recherche prouve » telle ou telle chose

Difficile de zapper ou de lire le journal sans tomber sur un sujet disant que « la recherche prouve » qu'un produit fonctionne mieux qu'un autre ou que consommer certaines boissons ou certains aliments est bon pour la santé. La plupart du temps, ces affirmations renferment un grain de vérité, mais il est généralement trompeur d'affirmer que des travaux de recherche « prouvent » indubitablement quelque chose, *surtout* quand cela concerne la société.

Soyons clairs, les sociologues ont parfaitement conscience de la valeur de la recherche. Un bon sociologue insistera sur la nécessité de vérifier empiriquement n'importe quel fait touchant le monde social. Une fois cette vérification effectuée, il procédera à un examen critique pour en voir les points forts et les limites.

C'est précisément *parce que* les sociologues apprécient grandement les travaux de recherche de qualité qu'ils visent l'excellence. Une étude peut se révéler extrêmement coûteuse et longue. Si une erreur méthodologique est commise ou si les résultats sont mal interprétés, tous les efforts fournis sont réduits à néant.

Ayant déjà observé et mené de nombreuses études, les sociologues savent combien il est difficile d'être convaincant dans ce domaine. Il vaut certes la peine de prêter attention à la signification statistique des résultats d'une étude, mais vous devez également vous demander comment ces derniers ont été obtenus. Quand quelqu'un vous dit que « la recherche prouve » quelque chose,

n’ayez pas peur de demander quelle est la nature de cette recherche, et comment elle a été menée.

Se méfier des affirmations sur la société impossibles à prouver

Si les études sont mal faites, on peut les améliorer moyennant de meilleurs travaux de recherche… mais il y a aussi de nombreuses affirmations sur la société qu'il est absolument impossible de prouver s'il n'existe aucune information pour les étayer ou les réfuter. Il s'agit généralement d'informations si vagues qu'il est presque exclu d'envisager seulement un moyen de vérifier leur véracité. Par exemple :

> - **« La vie était plus simple avant. »** En quoi était-elle plus simple? La technologie était moins avancée et les carrières professionnelles possibles moins nombreuses, mais cela veut-il dire pour autant que la vie des gens était moins compliquée? Si vous deviez mener une étude pour mesurer le degré de « simplicité de la vie », quelles informations chercheriez-vous à recueillir?
> - **« Les garçons seront toujours les mêmes. »** Qu'est-ce que cela signifie? Les garçons ont tous un chromosome Y, certes, mais affichent-ils toujours certains comportements? Si oui, lesquels? Pouvez-vous le prouver?
> - **« L'État ne devrait pas s'en mêler. »** Pourquoi ? Que doit faire et ne pas faire l'État? Le rôle que doit jouer l'État est un sujet incroyablement complexe, et les avis divergent selon les personnes. Les données peuvent contribuer à déceler les mesures qui fonctionnent et celles qui ne portent pas leurs fruits, mais il n'existe aucune réponse claire à la question suivante : « Que doit faire et ne pas faire telle institution sociale (gouvernement, éducation, famille)?»

Lorsque vous entendez ce genre d'affirmations, réfléchissez au type d'information susceptible d'apporter une réponse : existe-t-il un moyen objectif de répondre fort à propos à la question? Si ce n'est pas possible, c'est alors une question de foi.

Il arrive que la « question de foi » concerne une question théologique sur Dieu ou la spiritualité, mais « avoir la foi » peut simplement signifier avoir confiance en quelqu'un ou se raccrocher à un espoir. Tout le monde a alors foi en quelque chose : avoir foi en vos amis, croire que votre histoire d'amour va durer. Il est important d'avoir la foi, mais aussi de comprendre la différence entre la question de foi et les faits proprement dits.

Déceler les obstacles à une bonne communication

Vous avez peut-être déjà entendu dire que tout le monde était humain et que, en leur for intérieur, les gens se ressemblaient tous. Il est certes vrai que l'on trouve une base commune parmi des gens aux parcours pourtant très différents, mais il n'en demeure pas moins qu'il existe une immense variété de langues et de coutumes sur la Terre. Vous ne pouvez partir du principe qu'un mot ou un geste a la même signification pour tout le monde.

Cela ne s'applique pas seulement aux types de différences interculturelles existant par exemple entre un habitant du centre-ville de Paris et une personne vivant dans la Corrèze profonde. Chaque foyer a sa propre petite culture, et essayer de se comprendre avec une personne habitant au bout de votre rue peut être source d'agacement.

Comment surmonter ces obstacles? La sociologie n'offre aucune réponse magique, mais elle peut au moins vous aider à prendre conscience de la nature de ces obstacles. Plus vous en savez sur les sociétés et traditions autres que les vôtres, plus vous respecterez ces différences et aurez conscience qu'il est primordial de parvenir à comprendre des gens aux parcours très différents, aussi difficile que cela puisse être.

Les chapitres 5 et 6 renferment de nombreuses informations sur la culture et la communication interpersonnelle.

Cerner la différence entre l'identité que vous choisissez et celles que vous attribuent les autres

Les sociologues font bien la distinction entre la *couleur de peau*, que les autres prennent en compte quand ils vous voient et à laquelle ils décident de vous associer, et l'*ethnicité*, que vous vous attribuez. Il en va de même pour tous les aspects de l'identité : les gens vous regardent, apprennent des choses sur vous et font des suppositions (raisonnables ou non) sur la personne que vous êtes. (Le chapitre 6 expose la théorie d'Erving Goffman selon laquelle vous êtes un « acteur » évoluant sur une « scène » sociale.)

Les sociologues insistent sur le fait que c'est la société et la place que vous occupez au sein de celle-ci qui déterminent « qui vous êtes ». Vous ne pouvez ou ne devez donc pas essayer d'ignorer votre situation sociale. Votre style vestimentaire, votre discours, l'endroit où vous vivez, vos fréquentations sont autant d'éléments qui influent sur la perception que les autres ont de vous, laquelle joue à son tour sur l'image que vous avez de vous-même. En outre, la signification de ces éléments varie d'un endroit et d'une époque à l'autre : porter des baskets pour assister à un match de foot ou en porter à un mariage sont deux choses très différentes. La façon de s'habiller et d'autres choix en matière de mode de vie sont des symboles utilisés par les autres pour porter un jugement sur vous. Ce qu'ils pensent de vous varie donc en fonction de votre apparence, que ça vous plaise ou non.

Mais cela ne signifie pas pour autant que votre liberté de choix est nulle au sein de la société! Vous pouvez (et vous

le faites d'ailleurs au quotidien) façonner votre identité à l'aide de vos messages et de vos actes.

Nombre de sociologues pensent que le « vous/tu » n'existe pas en dehors de tout contexte social, c'est-à-dire que vous et tous ceux qui vous entourent avez des opinions sur vous en fonction de votre société. Par conséquent, prendre en compte les attentes sociales au moment d'effectuer des choix de vie ne revient pas forcément à renier ses principes. Mais cela ne signifie pas pour autant que vous deviez systématiquement répondre à ces attentes! Vous n'avez pas choisi la société dans laquelle vous êtes né, mais il vous incombe de tracer votre route selon vos envies.

Comprendre l'art : il vous paraît déroutant ? Normal, c'est fait exprès

La peinture, la musique, le théâtre et toutes les formes d'art sont très importants aux yeux de certaines personnes. Tout le monde sait ce qu'il aime et, généralement, ce qu'il n'apprécie pas, sans pour autant savoir vraiment *pourquoi*. La sociologie ne sera probablement pas très utile pour vous expliquer précisément pourquoi une chanson vous tire des larmes et une autre vous insupporte, mais les sociologues de la culture ont passé beaucoup de temps à étudier en quoi les différentes formes d'art ont été employées de multiples façons à diverses époques. La beauté est peut-être quelque chose de subjectif, mais l'art est une institution sociale et prend donc tout son sens à l'aune du contexte social associé.

Avez-vous déjà observé une toile ou une sculpture que les « experts » jugent extraordinaire, mais à laquelle vous ne comprenez strictement rien, voire que vous détestez? Il peut même y avoir des œuvres d'art ou des chansons qui vous offensent, et vous n'êtes sans doute pas le seul dans ce cas. Ce que vous ne percevez peut-être pas, c'est que l'artiste *sait* probablement qu'il va vous heurter ou vous dérouter, et cela fait sans doute partie de sa stratégie. Si une peinture que vous regardez vous met en colère ou sème la confusion dans votre esprit, ce n'est peut-être pas parce que vous ne la comprenez pas ou que vous n'êtes pas assez intelligent ou instruit : l'artiste cherche peut-être justement à déclencher en vous un sentiment de colère ou à vous déstabiliser, et à susciter l'admiration d'autres individus. Cela ne signifie pas pour autant que vous avez tort d'éprouver de tels sentiments.

L'art appartient toujours à l'endroit et à l'époque dans

lesquels il évolue. Certaines œuvres d'art peuvent dire quelque chose aux gens pendant des siècles, voire des millénaires, tandis que d'autres semblent dépassées au bout de quelques mois d'existence seulement. Si un critique aime une œuvre dans un contexte social particulier, mais que vous n'appréciez pas vraiment ce contexte, il est logique qu'elle ne vous intéresse pas, pour les mêmes raisons. Vous n'avez pas pour autant « tort » de ne pas aimer cet objet ou cette chanson.

Pas besoin qu'une œuvre d'art soit assortie à votre canapé : il est plus important qu'elle corresponde à ce que vous trouvez beau et intéressant.

Savoir bâtir des relations

«Tout dépend des gens que vous connaissez » ressemble à l'une de ces affirmations impossibles à prouver, mais les sociologues apprécient de plus en plus son bien-fondé. Si ce livre avait été écrit il y a vingt ou trente ans, il n'aurait pas compris tout un chapitre sur les réseaux sociaux; mais, aujourd'hui, les sociologues ont conscience de la place centrale occupée par les réseaux dans n'importe quel processus social.

Si vous vivez en France, ce pays est dans un certain sens «votre société ». Mais, au quotidien, ce sont vos connaissances et les personnes avec lesquelles vous échangez qui constituent réellement «votre société ». Nous connaissons à peine la personne qui vit sur notre palier, mais nous appelons ou envoyons des courriels plusieurs fois par semaine à des personnes qui habitent à l'autre bout du pays. Ces liens sociaux, certes distants, ont bien plus d'influence sur notre vie que la plupart des voisins de notre immeuble. (Le chapitre 7 vous en dit plus sur les réseaux sociaux.)

Qu'est-ce que cela signifie pour vous? Qu'il est conseillé de tisser et de cultiver des liens sociaux. Réfléchissez aux réseaux sociaux dont vous souhaitez faire partie, et faites-vous une place grâce à vos relations personnelles et professionnelles. Plus vous connaissez de gens, mieux vous êtes informé, et plus vous avez d'influence sur la situation sociale de ces personnes.

Cela ne signifie pas que vous deviez passer tout votre temps à essayer de vous acoquiner avec des personnes qui n'ont pas forcément beaucoup de choses en commun avec vous. Mais, pour atteindre un but social, il est utile de connaître les personnes liées au poste que vous ciblez ou

à l'endroit où vous souhaitez vous installer. Soyez sincère dans les relations que vous nouez, mais affirmez-vous aussi pour tisser et cultiver des liens sociaux de qualité. Cela a toutes les chances de porter grandement ses fruits.

Les sociologues spécialistes des réseaux s'accordent à dire qu'il est souhaitable de faire l'effort de rencontrer des gens et d'entretenir les relations nouées, mais pas forcément bénéfique de verser dans l'excès ou l'insistance déplacée : personne n'aime se sentir utilisé par un individu seulement désireux d'obtenir des informations ou de profiter de l'influence qu'on peut avoir. Vos liens sociaux les plus utiles sont ceux qui vous connectent à des gens avec lesquels vous partagez *vraiment* des choses.

Changer la société : être optimiste tout en conservant des attentes raisonnables

Vous avez donc quelques problèmes avec le monde? Bon, mais qui n'en a pas? Vous voulez changer le monde? Foncez! C'est possible. Vous pouvez au moins changer *quelque chose*.

Sachez néanmoins que votre société est ce qu'elle est pour une multitude de raisons complexes : des choses qui vous exècrent à celles que vous appréciez par-dessus tout dans cette société, votre société a parcouru un long chemin pour en arriver là, à votre époque et là où vous vivez. Les changements sociaux spectaculaires et rapides sont généralement dus à des circonstances exceptionnelles (et parfois très pénibles). Les sociologues attachés à l'histoire ont passé des décennies entières à essayer de comprendre le déroulement extraordinaire et mystérieux de l'histoire sociale.

Comment A a-t-il conduit à B, puis à C ? Ce n'est pas toujours évident, mais les sociologues estiment que, dans un certain sens, tout s'explique. Dans ce cas, vous pouvez arriver à comprendre comment procéder pour apporter des changements. (La section suivante traite des mouvements sociaux.)

Une expression suggère de « penser à l'échelle mondiale, agir à l'échelle locale», expression résumée par le terme « glocal ». Cela peut paraître un peu bidon, mais ça se défend d'un point de vue sociologique, car c'est sur les personnes et sur les lieux les plus proches que vous pouvez avoir la plus grande influence. Opérer des changements dans votre vie quotidienne peut, avec le temps, avoir des conséquences significatives sur vous-

même et votre entourage.

Apprendre à déclencher un mouvement social

Les sociologues qui étudient les mouvements sociaux ont des tas d'histoires à raconter sur des personnes et des petits groupes ayant réussi à faire évoluer énormément des lois, des politiques et des coutumes : le mouvement de Mai 1968, le mouvement pour mettre fin au travail des enfants, le mouvement pour le recyclage des déchets étaient autant de luttes difficiles au moment de leur mise en place, mais ils se sont traduits par des succès retentissants.

Les sociologues en ont bien entendu autant à raconter sur des mouvements qui n'ont pas aussi bien fonctionné. Par exemple, en France, au début du XXI^{e} siècle, le mouvement contre les McDonald's, les OGM, le nucléaire ou les antennes-relais n'a pas été définitivement gagné, et cela dit des choses sur la réalité de notre société (la majorité suit peut-être des pressions lobbyistes, mais une minorité refuse et résiste).

Dans les mouvements sociaux, comme au poker, il est bon d'avoir à l'esprit ces conseils : « Il faut savoir quand tenir bon, quand lâcher du lest, quand s'en aller et quand s'enfuir. »

Si vous souhaitez être à l'initiative de changements sociaux, lisez le chapitre 14, puis plongez-vous dans des ouvrages sur la sociologie des mouvements sociaux. Vous apprendrez des choses sur les stratégies susceptibles de fonctionner et sur celles qui sont vouées à l'échec. On gagne à essayer de convaincre que l'on a raison, mais les démarches cartésiennes ne suffisent pas : vous devez faire appel au cœur des gens que vous tentez de rallier à

votre cause. Passez en revue tous les moyens vous permettant de vous lier avec eux et de les intéresser à votre cause. Avec de la persévérance et un peu de chance, vous changerez peut-être le monde… Mais montrez-vous patient : Rome ne s’est pas faite en un jour.

Diriger son entreprise avec efficacité

Au chapitre 13 est expliquée la sociologie des organisations, qui permet de comprendre comment fonctionne votre entreprise ou votre association (dont vous êtes membre ou que vous dirigez). Pour diriger votre entreprise ou votre association avec efficacité, vous devez comprendre :

> - **Son organisation :** la structure de votre entreprise est-elle conçue pour qu'elle mène sa mission à bien le plus efficacement possible? Les informations circulent-elles avec précision et rapidité d'un service à l'autre? Y a-t-il manifestement du gaspillage? Tout le monde sait-il ce qu'il a à faire?
> - **Sa culture :** dans quel état d'esprit les gens travaillent-ils dans votre entreprise? Est-ce qu'ils aiment leurs collègues? Jugent-ils dans l'ensemble leur travail épanouissant, ou se contentent-ils de faire leur boulot pour gagner leur croûte?
> - **Son environnement :** que se passe-t-il dans les entreprises auxquelles vous avez affaire (fournisseurs, clients et concurrents)? Quelles sont les lois et politiques auxquelles votre entreprise est confrontée, et comment évoluent-elles ?

Cerner ne serait-ce qu'un ou deux de ces aspects de la vie d'entreprise ne suffit pas : vous devez prendre en compte *toutes* ces dimensions. Une vision sociologique peut à plus d'un titre vous aider à saisir le fonctionnement de votre entreprise et (même si ce n'est pas vous le patron) et à afficher une efficacité maximale à votre poste.

Comprendre comment nous pouvons à la fois être tous différents et tous semblables

C'est l'un des nombreux paradoxes de la sociologie : d'un côté, les sociologues étudient les sociétés humaines dans toute leur diversité, cernant donc leurs différences. Ils adorent remettre en question les idées toutes faites sur leur société. Quelques-unes de vos valeurs, croyances et habitudes sont probablement uniques à votre société ; même si certaines normes et valeurs semblent « relever du bon sens » ou « être dans la nature humaine » (voir le chapitre 2) au sein de votre société, ce n'est généralement pas le cas.

Et pourtant, les sociologues savent que les gens présentent des points communs quels que soient le lieu et l'époque auxquels ils vivent. Voilà pourquoi les sociologues s'intéressant à la vie d'entreprise à New York au XXI^{e} siècle pourraient lire des ouvrages ou des articles sur les réseaux sociaux à Paris au XVIII^{e} siècle ou l'émergence d'une mode dans l'Asie du Sud-Est du XIX^{e} siècle. Dans l'ensemble, même s'ils sont uniques d'un point de vue personnel, les gens restent des êtres humains, et la sociologie éclaire aussi bien les similitudes que les différences entre les membres de sociétés éloignées.

La sociologie peut vous surprendre en montrant à quel point les gens sont différents dans un certain sens, mais peut tout aussi bien vous révéler des liens inattendus qui existent entre des individus vivant dans des endroits et à des époques très dissemblables.

Chapitre 20

Dix mythes sur la société déboulonnés par la sociologie

Dans ce chapitre :

- Découvrir la vérité sur les mythes couramment entretenus sur la société
- Se servir de la sociologie pour contester les hypothèses erronées

Les mythes – en l'occurrence les histoires mensongères sur la société –concernent tout le spectre de la sociologie. Par conséquent, si vous avez lu ce livre depuis le début, vous allez en reconnaître immédiatement. Certains présentent une *part* de vérité, mais aucun n'est aussi absolument et indiscutablement vrai que nombre de personnes le pensent. Deux siècles de recherches en sociologie ont montré que les hypothèses sur le monde social formulées de longue date peuvent en fait s'écrouler très rapidement quand elles passent au banc d'essai de la science.

Et ce ne sont que quelques exemples. On espère que cet ouvrage vous incitera à vous demander si *toutes* les choses que vous croyez à propos de la société sont en fait vraies ou si ce ne sont que des suppositions erronées que vous n'avez pas pris la peine de vérifier. Il se peut qu'elles

soient vraies… Mais la sociologie peut vous aider à réfléchir à la façon de les mettre à l’épreuve. En voici quelques-unes qui ont échoué au test.

Tout le monde peut obtenir ce qu'il mérite s'il fait des efforts et affiche de la détermination

C'est peut-être le mythe qui exaspère le plus les sociologues. Surtout dans les sociétés capitalistes telles que les États-Unis et les pays européens, on croit très souvent que les gens ont ce qu'ils méritent, c'est-à-dire que notre richesse et notre degré de liberté correspondent généralement aux efforts que l'on a fournis pour réussir dans la vie. Ce serait génial si c'était vrai, car cela signifierait que si vous aviez besoin d'un peu plus d'argent, il vous suffirait de fournir quelques efforts supplémentaires, et que si vous faisiez votre maximum, vous deviendriez fabuleusement riche.

Des efforts et du dévouement sont certes *nécessaires* pour atteindre un certain confort matériel. Il est indéniable que la plupart des personnes aisées (ou très aisées) ont travaillé vraiment dur pour en arriver là où elles sont. Dire que « tout le monde peut réussir » est un mythe ne revient pas à diminuer le mérite et la réussite des personnes qui se démènent chaque jour pour empocher leur salaire, de quelque montant qu'il soit.

Il s'agit d'un mythe parce que *tout le monde n'évolue pas sur le même terrain* : pour des raisons diverses, certaines personnes rencontrent des difficultés auxquelles d'autres échappent. Il y a le racisme, les problèmes de santé, les amis et les membres de la famille dont il faut s'occuper, et aussi la pure malchance. En outre, ce qui est difficile à peser, car rares sont les gens à avoir côtoyé les deux extrémités du spectre de la richesse, c'est que les inconvénients de la pauvreté et les avantages de la richesse sont multiplicatifs : plus vous êtes pauvre, plus il

est difficile de vous en sortir, quelle que soit votre bonne volonté, et plus vous êtes riche, plus il vous sera difficile de dégringoler du haut de la pyramide, même si vous êtes très paresseux. La théorie du déterminisme social de Pierre Bourdieu est ici en partie vérifiée : les gens richement dotés en capitaux partent avec plus de chances de réussir leur vie que les gens faiblement dotés.

Il est important de prendre des décisions prudentes et sensées, quelle que soit votre situation financière. Et, pour réussir, il faut généralement travailler dur. Néanmoins, le principe selon lequel les riches ont probablement d'une manière ou d'une autre travaillé plus dur ou été plus méritants que les personnes ayant moins d'argent est un vrai mythe.

Nos actes reflètent nos valeurs

Nous aimerions croire que nous savons qui nous sommes et ce que nous valons, qu'il y a au fond de nous cohérence et loyauté et que tous nos actes découlent naturellement de ces deux qualités. Malheureusement, ce n'est pas entièrement vrai.

Les sociologues, mais aussi quiconque étudie attentivement et de manière systématique les comportements humains (psychologues, économistes, politologues), ont découvert que c'est au moins en partie un mythe. Si cette expression n'était pas un mythe, cela arrangerait bien les spécialistes des sciences sociales, car cela signifierait que vous pourriez sonder quelqu'un à propos de ses attitudes et croyances, puis tranquillement en déduire que vous savez comment il va se comporter.

En fait, encore une fois, les spécialistes des sciences sociales ont constaté qu'une personne pouvait, apparemment en toute honnêteté, vous dire une chose, puis s'en aller faire l'inverse. Par exemple, beaucoup de gens répondent « oui » à la question « Y a-t-il trop d'immigrés en France ? », et la plupart de ces personnes n'adoptent pas pour autant de comportement discriminant à l'encontre de ces immigrés, ou du moins pas de manière systématique. En outre, les gens oublient souvent ce qu'ils ont fait par le passé, travestissant la vérité sur leurs actes afin d'être cohérents avec leurs valeurs du moment – lesquelles sont susceptibles d'évoluer encore par la suite. Cela rend certainement la vie intéressante pour les romanciers et les poètes, mais c'est un véritable cauchemar pour les sciences sociales.

Pourquoi les gens n'agissent-ils pas conformément à leurs croyances? Ça leur arrive parfois, et même *en règle*

générale, mais les influences sont nombreuses, et leurs croyances profondes n'en sont qu'une, tout comme la pression des pairs, la commodité, l'habitude… et, ne nous voilons pas la face, la *complexité* de l'être humain. Vous n'avez pas été livré avec un manuel d'utilisation; en fait, vous l'écrivez même chaque jour. Résultat, vous ne pouvez prétendre connaître quelqu'un sur la base de ses actes, de même que tout savoir de ses valeurs et croyances ne vous donnera qu'une petite indication de son comportement futur.

Nous subissons un lavage de cerveau orchestré par les médias

L'omniprésence des médias dans la société contemporaine peut faire peur. Avec des dizaines voire des centaines de millions de téléspectateurs ou d'auditeurs, les présentateurs de télévision, animateurs de radio et pop stars paraissent avoir une énorme influence. Ces personnes sont souvent des *leaders* très écoutés, et il peut vous sembler qu'elles décident de tout en matière de mode, de politique et de comportements. En fait, nombreuses sont les personnes à estimer que ces personnages charismatiques ont une *telle* influence qu'ils procèdent à un lavage de cerveau et peuvent manipuler n'importe qui.

C'est un mythe : les vedettes des médias ont certes une grande influence à certains égards, car ils peuvent lancer des tendances et influer sur les pratiques sociales, mais les preuves sociologiques que les programmes de télévision, émissions de radio ou sites Web poussent une foule de gens à se comporter contre nature sont très minces.

De nos jours surtout, face à un nombre d'options sans précédent, les gens choisissent de regarder, d'écouter ou de lire des médias en accord avec leurs croyances. L'influence que l'on peut concéder aux médias est avant tout de renforcer les croyances et les habitudes des gens. Mais le plus important, c'est que ces derniers (même les jeunes enfants) sont des consommateurs actifs et curieux en matière de médias. Croyez-vous tout ce que vous entendez à la télévision? Non, bien entendu… Et c'est pareil pour vos voisins.

Plutôt que de se laisser enfermer dans des débats sur l'incohérence d'un média ou le parti pris politique d'un autre, gardez à l'esprit qu'une source totalement « objective » n'existe pas. Cela ne veut pas dire que la « vérité » n'existe pas, mais qu'il y a différentes manières de la raconter. Puisque vous avez la chance de pouvoir accéder aux médias du monde entier en un clic, vous vous rendrez service en consultant plusieurs sources et non une seule.

Les «propos de bistrot » sont une sociologie comme une autre

Parmi tous ces mythes, celui-ci doit vous paraître le plus mensonger si vous avez lu une partie ou l'intégralité de ce livre ; il l'est, répétons-le – pas seulement parce que, si cette affirmation était vraie, les sociologues seraient au chômage, mais parce qu'il s'agit du mythe potentiellement le plus dangereux.

À une époque, l'« avis général » disait que certaines personnes de couleur devaient être soumises à d'autres ou que les femmes n'étaient pas faites pour voter. Et, dans certaines sociétés, il est naturel de considérer que les femmes sont inaptes à choisir elles-mêmes leur mari, voire leur partenaire sexuel. Faudrait-il enfermer dans des établissements voire tuer tous les handicapés mentaux? Ce fut aussi l'« avis général » à une époque.

Ces croyances vous semblent probablement toutes ridicules aujourd'hui (et on l'espère bien!), mais cela ne suffit pas à rejeter des croyances combattues depuis longtemps. La sociologie vous défie de remettre en cause les croyances dont vous estimez qu'elles traduisent *aujourd'hui* l'avis général. C'est beaucoup plus difficile, mais, pour cerner vraiment le fonctionnement de la société et comprendre comment l'améliorer pour le bien de tous, vous devez consentir à mettre en doute vos croyances les plus ancrées, telles que « La démocratie est le régime qui permet une participation citoyenne maximale » ou «La mixité sociale est un objectif important ». Le but n'est pas de vous pousser à y renoncer, mais à garder un esprit ouvert. Si vous ne le faites pas, non seulement vous demeurerez hermétique aux nouvelles idées intéressantes, mais vous risquez de devenir la victime de mythes destructeurs. Et il en reste!

Il n'y a qu'à parcourir les autres sections du présent chapitre.

Pour plein de bonnes raisons, il est facile de se laisser prendre par les suppositions et les préjugés de sa société. Mais certains sont assurément considérés comme des absurdités dans d'autres sociétés, et des croyances qui vont de soi aujourd'hui seront considérées comme ridicules dans cinq cents ans. Pas besoin d'être relativiste, c'est-à-dire de penser que seule la vérité compte, pour prendre conscience qu'il est important de s'interroger sur des suppositions semblant couler de source.

L’ethnicité n’a plus aucune importance

Il y a quelques décennies, les Afro-Américains ne pouvaient prendre place dans certaines zones des bars ou des restaurants. En 2008, un Afro-Américain a été élu président des États-Unis. Cela signifie-t-il que l’ethnicité n’a plus aucune importance? Le rêve de Martin Luther King est-il devenu réalité, à savoir que l’on juge les gens sur leur personnalité et non sur la couleur de leur peau?

Sans déprécier le mérite et la réussite du mouvement des droits civiques et les incroyables progrès réalisés en matière de tolérance sociale, dire que l’ethnicité « n’a plus aucune importance » reste un mythe. Les choix s’offrant aux gens du monde entier, quelle que soit leur couleur de peau, sont bien plus nombreux qu’avant, mais on continue de percevoir cette couleur, de juger et de traiter les gens en fonction de celle-ci.

Quelles sont les implications en termes de politique sociale? Il n’est pas évident de le dire, sauf que les politiques « aveugles à la différence », quelles que soient leurs vertus dans certaines situations, ne sont pas forcément cohérentes avec la perception du monde affichée par les individus. Pour la sociologie, l’ethnicité demeurera, dans un avenir prévisible, un sujet d’étude incontournable et d’importance croissante pour un pays comme la France.

À la longue, les immigrés finissent par être assimilés et par adopter une nouvelle culture

Si le caractère erroné de ce mythe ne vous saute pas aux yeux, pas de souci : cela a également été le cas pour les sociologues pendant longtemps! Pendant une grande partie du XX^{e} siècle, les études sociologiques sur l'immigration ont fait la part belle à la théorie selon laquelle, d'une manière ou d'une autre, les immigrés se fondent à la longue dans le melting-pot et abandonnent leur culture pour assimiler celle de leur pays d'accueil.

Mais, aujourd'hui, les sociologues ont conscience que cette théorie pose de nombreux problèmes, dont le plus important est qu'il existe un cheminement allant de « mal assimilé » à « bien assimilé », et sur lequel on peut situer tous les immigrés. Alejandro Portes aux États-Unis a insisté sur ce continuum. Il est vrai que les immigrés s'adaptent à leur nouvelle situation, mais cette adaptation n'est pas nécessairement linéaire : ils peuvent changer radicalement de comportement dans certains domaines et ne pas du tout évoluer dans d'autres. En outre, partir du principe qu'il n'existe qu'une seule «culture d'accueil » pose problème, car les cultures sont multiples au sein même d'une société. C'est une erreur de penser que devenir « américain », « anglais » ou « français » signifie une chose bien précise, un style de vie particulier, un ensemble figé de valeurs, voire une seule langue à adopter.

De plus, le concept d'« assimilation » en lui-même sous-entend une sorte d'absorption qui effacerait les valeurs et les expériences portées par les familles immigrées, alors que la société intègre ces valeurs et ces expériences dans

une nouvelle culture qui s'élabore au quotidien. Prétendre le contraire, c'est justifier un mépris scientifiquement inexact et personnellement blessant à l'égard de la contribution de ces familles : l'intégration culturelle n'est pas forcément un processus d'assimilation gagnant-perdant, mais peut être un processus gagnant-gagnant d'enrichissement mutuel.

La bureaucratie est déshumanisante

Ce mythe est abordé au chapitre 13. Comme vous, certains des plus brillants sociologues de l'histoire ont eu des inquiétudes sur l'effet de la bureaucratie sur la société. Max Weber disait que cette «cage de fer » emprisonnait les gens, Michel Crozier qu'elle faisait baisser l'initiative individuelle.

Mais ces mêmes sociologues appréciaient également les vertus de la bureaucratie. Il est évident que cette dernière permet aux gens d'être plus productifs et plus efficaces. Marx, Durkheim et Weber l'ont tous compris et y ont fait allusion d'une manière ou d'une autre. Avec l'augmentation de la productivité, l'adoption répandue de la bureaucratie a permis d'accroître le niveau de vie des gens aux quatre coins du monde. Si l'on faisait encore des affaires sur la base d'accords amiables et de relations personnelles, il faudrait bien plus de temps et d'argent pour fabriquer *n'importe quel* produit. Il en résulterait une hausse vertigineuse du prix des biens et services.

Mais il est également vrai qu'un petit degré de déshumanisation peut se révéler bénéfique. Ne pas avoir un être humain au bout du fil ou ne pouvoir convaincre personne d'infléchir un principe quand vous ne réglez pas une échéance de prêt peut se révéler exaspérant, mais ce côté « déshumanisé » de la bureaucratie d'entreprise rend aussi plus difficile la discrimination ou les mauvais traitements à l'égard de la clientèle pour des raisons arbitraires. La bureaucratie peut parfois paraître froide et impersonnelle, mais elle vous offre également l'immense liberté d'être celui ou celle que vous voulez, d'agir selon vos envies, d'être traité(e) comme un numéro et non comme une personne dont on attend beaucoup de choses ou à qui on n'accorde que certains privilèges. C'est en ce

sens que la bureaucratie vous permet d'être *plus* humain.

Les gens font de mauvais choix uniquement parce qu'ils ne reçoivent pas les bons messages

Une croyance tenace a cours : les gens qui font de « mauvais choix » (c'est-à-dire des choix avec lesquels vous n'êtes pas d'accord ou des choix qui semblent en contradiction avec leurs valeurs ou objectifs) « ne reçoivent pas les bons messages ». Ils seraient sous l'influence d'individus ou de publications qui les induiraient constamment en erreur sur les « bons choix» à effectuer.

C'est parfois le cas. Mais la plupart des gens, dans la majeure partie des sociétés, reçoivent *énormément* de messages d'un *très grand nombre* de sources, parmi lesquelles :

> - leurs amis ;
> - leur famille ;
> - leurs enseignants ;
> - leurs collègues ;
> - leurs responsables religieux;
> - leurs médecins, psychologues ou psychiatres ;
> - leurs médias.

Parmi ces messages, ceux auxquels ils prêtent attention peuvent varier d'une situation et d'un jour à l'autre.

Si vous prenez de « mauvaises décisions », cela signifie probablement que «vous ne recevez pas les bons messages »…mais vous recevez aussi sans doute les « bons ». C'est vous qui faites ensuite le tri avant d'agir.

La société nous empêche d'être vraiment « nous-mêmes »

Certains psychologues estiment que notre processus de croissance est, au moins dans notre société contemporaine, traumatisant presque pour tout le monde, car, lorsque les gens apprennent à s'adapter aux attentes sociales, ils sont contraints de trahir leur «vrai moi ».

C'est certainement l'impression que cela donne parfois, mais la plupart des sociologues pensent que considérer le «vrai moi » comme indépendant de la société est une hérésie. Dès votre naissance, ce que vous êtes et faites a une dimension fondamentalement sociale ; c'est la société qui donne un sens à votre vie, qui vous fournit une langue, une histoire, des amis et une famille. Pendant toute votre vie, même vos pensées les plus intimes et personnelles sont profondément ancrées dans votre vie sociale. Votre «vrai moi » *ne saurait être séparé* de votre société. Même si vous quittez cette dernière, les expériences que vous y avez vécues continueront de façonner et d'orienter ce que vous vivrez par la suite.

C'est peut-être une excellente raison d'étudier la sociologie, car, tant que vous ne comprendrez pas votre société, vous ne pourrez pas bien vous cerner. Et, si vous ne vous comprenez pas, comment pourriez-vous saisir le reste?

La société parfaite existe

Auguste Comte, l'inventeur du terme « sociologie », pensait qu'un jour nous comprendrions tout, que moyennant un minimum d'efforts et d'études nous parviendrions à créer la société parfaite, point final. Inutile de dire que les sociologues seraient alors aux commandes. (Le chapitre 3 vous en dit plus sur Comte.)

Les descendants intellectuels de Comte, ceux qui sont aujourd'hui sociologues, ne cultivent plus cette croyance : jamais dans l'histoire de l'humanité il n'a existé une société sans inégalités, sans conflits, sans délinquance et sans malheur. Quelle que soit l'image que vous vous faites d'une société « parfaite », nous ne sommes jamais parvenus à la créer, et il y a très fort à parier qu'elle ne verra jamais le jour.

Pourquoi? Parce que nous ne sommes pas des êtres parfaits. Les gens sont égoïstes, idiots et incohérents, et ils commettent des erreurs. Bâtir une société parfaite constituée d'être humains revient à essayer de construire une cathédrale avec des bonbons à la gélatine : c'est impossible à réaliser.

Mais ça ne veut pas dire que vous deviez perdre espoir! Avec l'aide de la sociologie et des autres sciences sociales, nous avons parcouru un bon bout de chemin depuis l'époque de Comte, et nous avons toutes les raisons de croire que les conditions sociales vont encore s'améliorer. L'être humain n'est pas parfait, mais il n'y a aucune raison de penser qu'il est par essence mauvais ou destructeur. En œuvrant de concert, en posant des questions difficiles et en exigeant les meilleures réponses disponibles, nous pouvons faire du monde un endroit plus agréable. Pierre Bourdieu disait : «Ce que le monde social a fait, le monde

social peut, armé de ce savoir, le défaire. » Tout ne sera certes jamais parfait, mais vous savez quoi? Un monde trop régulier et aseptisé serait peut-être sans saveur.

Index

« Pour retrouver la section qui vous intéresse à partir de cet index, utilisez le moteur de recherche »

A

acquis
action rationnelle
administration publique
Adorno, Theodor
agents de socialisation
altruisme
analyse statistique
Anderson, Elijah
Ang Lee
anorexie
anthropologie
Ariès, Philippe
armée
Asimov, Isaac
assimilation

B

Balch, Robert W.
banlieue
Baudelot, Christian
Beaud, Stéphane
Beauvoir, Simone de
Beecher Stowe, Harriet
bipolarisation
Boltanski, Luc
Boudon, Raymond
Bourdieu, Pierre
bourgeoisie
Bové, José
bureaucratie
Burt, Robert

C

Calvin, Jean
capital culturel
capitalisme
capitalisme industriel
Carneal, Michael
Carter, Prudence
caste
centres de recherche et de production de statistiques
Chamboredon, Jean-Claude
changements sociaux
Chauvel, Louis
Chiapello, Ève
choix
  choix irrationnels
  choix rationnels

chômage
Christakis, Nicholas
classes
  classe créative
  classe populaire
  classe sociale

CNRS (Centre national de la recherche scientifique)
Coleman, Dabney
collecte de données originales
Collins, Randall
communautés
communautés transnationales
communication
Comte, Auguste
condition de la femme
Condorcet, Marie Jean Antoine Nicolas Caridal de
construction sociale de l’âge
consultant en management
contexte social

continuum culture-structure
Cooley, Charles
Coontz, Stephanie
coopération
Coulangeon, Philippe
couleur de peau
crimes
criminels
Crozier, Michel
culture
  culture civique
  culture grand public
  culture idéale

D

Darmon, Muriel
délinquance
délinquants
délits
démographie
Denton, Nancy
déterminisme de classe
déviance
  déviance primaire
  déviance secondaire

DiCaprio, Leonardo
dictature
différenciation fonctionnelle
discrimination
  discrimination délibérée
  discrimination directe
  discrimination inconsciente
  discrimination institutionnalisée

diversité
divorce
Dobbin, Frank
Dobson, James
données
  données manquantes
  données qualitatives
  données sociologiques

Donzelot, Jacques
Durkheim, Émile

E

école de Chicago
économie
économistes
église
Elias, Norbert
embourgeoisement
émeutes
Engels, Friedrich
enseignants
entreprises
Erikson, Kai
esclavage
État
ethnicité
ethnographie
étude
  étude longitudinale
  étude qualitative
  étude quantitative
  étude transversale

F

faits sociaux
famille
  famille élargie
  famille monoparentale

Fassin, Didier
femmes
Fitzgerald, Francis Scott
fonctionnement de la société
Fowler, James
Frank, David John
Friedan, Betty

G

Galilée
genre
gentrification
ghetto
Gibson, David
Godechot, Olivier
Goffman, Erving
Gould, Roger V.
goûts
Granovetter, Mark
groupe
  groupe ethnique
  groupe social

H

habitudes quotidiennes
habitus
Halbwachs, Maurice
Harding, David
haute société
Hebdige, Dick
Hervieu-Léger, Danièle
hiérarchie sociale
historiens
Hitler, Adolf
Hochschild, Arlie
homicides
hommes
Houellebecq, Michel
hypothèse

I

identité
immigration
individualisme méthodologique
INED (Institut national d’études démographiques)
inégalité
inné
INSEE (Institut national de la statistique et des études économiques)
institutions religieuses
interactionnisme symbolique
interactions sociales
Internet
Iribarne, Philippe d’

J

Johnson, Lyndon
journalisme

K

Kalev, Alexandra
Kaufman, Jason
Kelley, Erin
King, Martin Luther

L

Lagrange, Hugues
Lahire, Bernard
Lamont, Michèle
Lapeyronnie, Didier
Latour, Bruno
législateur
Lepoutre, David
liberté de choix
lien
  lien faible
  lien fort
  lien micro-macro

Lincoln, Abraham
Lipietz, Alain
littérature sociologique
logiciels
logiciels d’analyse statistique
loi
Luther, Martin

M

macrosociologie
Maffesoli, Michel
Malinowski, Bronislaw
Mandela, Nelson
mariage
Marin, Alexandra
Marx, Karl
Massey, Douglas
Maurin, Éric
Mayo, Elton
McLuhan, Marshall
Mead, George Herbert
médias
Mendras, Henri
Meurs, Dominique
microculture
microsociologie
Milgram, Stanley
minorité modèle
mobilité
  mobilité intragénérationnelle
  mobilité sociale
  mobilité sociale descendante

modèles
  modèle de l’invasion-succession
  modèle du cycle de vie

modes
mondialisation
Monet, Claude
monoparentalité
mouvements sociaux
moyennisation
Moynihan, Daniel Patrick
Munson, Ziad

mutations urbaines

N

nationalité
Newman, Katherine
normes
normes sociales

O

Obama, Barack
obésité
observation participative
ordre moral
organisations
  organisation de la société
  organisation officielle
  organisation sociale
  organisation religieuse

organisme public
orientation sexuelle

P

paradoxe d’Anderson
parcours personnel
Park, Robert
Parsons, Talcott
Parton, Dolly
Passeron, Jean-Claude
Patterson, Orlando
pauvreté
Peretz, Henri
Perrucci, Robert
perspective sociologique
phénomène du petit monde
Pialoux, Michel
Pinçon, Michel
Pinçon, Monique
Platon
police
Ponthieux, Sophie
positivisme
pouvoir
pratiques
  pratiques communes
  pratiques religieuses

préjugé
présociologues
prestige
Preteceille, Edmond
prévisions autoproductrices
principe du choix rationnel
problèmes sociaux
production de la culture
prolétariat
psychologie
psychologie sociale

psychologues
publicité
Putnam, Robert

Q

qualité de vie
quart-monde
questions
  question empirique
  question morale
  question théorique

R

race
racisme
rationalité limitée
Raudenbush, Stephen
réception de la culture
recherche
  recherche qualitative
  recherche quantitative

recherche sociologique
refondation
relations sociales
religion
réseaux
  réseaux égocentriques
  réseaux sociaux

révolutions
  révolution industrielle
  révolution politique

S

Saint-Simon, Claude Henri de Rouvroy, comte de
Sampson, Robert J.
santé
  santé mentale
  santé publique

Sarkozy, Nicolas
Sassen, Saskia
Schnapper, Dominique
sciences sociales
sexe
Simmel, Georg
Simon, Herbert
Sinclair, Upton
Skocpol, Theda
socialisation
société mondiale
sociologie
  sociologie des États
  sociologie des organisations
  sociologie des réseaux
  sociologie urbaine

solidarité
  solidarité mécanique
  solidarité organique

sous-cultures
Spielberg, Steven
stabilité sociale
statistiques
statut sexuel
Steinem, Gloria
stratégies d'étude
stratification
stratification sociale

structure
suicides
  suicides altruistes
  suicides égoïstes

Summers, Lawrence
Swidler, Ann
système rationnel

T

Taylor, Frederick
technologie
télévision
théories
  théorie de la mobilisation des ressources
  théorie de la préférence pour le présent
  théorie de la privation relative
  théorie des changements historiques
  théorie du choix rationnel

Thomas, William Isaac
Tönnies, Ferdinand
transition démographique
transitivité des liens sociaux
transports
travailleurs sociaux
triade interdite

U

utopie communiste

V

valeurs
Vallet, Louis-André
Van Gogh, Vincent
variables manquantes
Verne, Jules
vie
  vie actuelle
  vie future
  vie passée
  vie quotidienne
  vie sociale

villes
violence
violence symbolique
vraie culture

W

Wacquant, Loïc
Washington, George
Waters, Mary
Weber, Florence
Weber, Max
White, Cynthia
White, Harrison
Whyte, William Foote
Whyte, William H.
Wilson, William Julius
Winship, Christopher
Wright Mills, Charles
Wuthnow, Robert
Wysong, Earl

Z

Zelizer, Viviana
zones d’incertitude